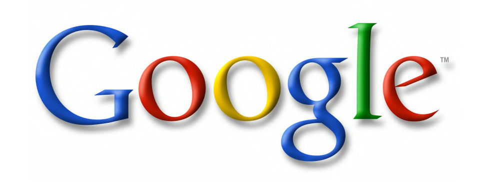




DIEU DANS L'ÉCOLE



---

LE

# COLLÈGE SAINT-JOSEPH

DE LILLE

1881-1888

PROPRIÉTÉ DE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**Apôtre saint Jean (L').** 4e édition. In-18 jésus, avec une gravure d'après Ary Scheffer . . . 4 fr.

**Catéchistes volontaires** (Les). Appel aux catholiques présenté au congrès eucharistique de Lille, le 29 juin 1881. 2e édition. Brochure in-8o . . . . . . . . 25 c.

**Doute et ses victimes** (Le) dans le siècle présent : Théodore Jouffroy. — Maine de Biran. — Santa-Rosa. — Georges Farcy. — Victor Cousin. — Edmond Schérer. — Lord Byron. — Frédéric Schiller. — Léopardi. — Les poètes du doute en France. 7e édition. In-18 jésus. . . . . . . 3 fr. 75

**Foi et ses victoires** (La). Conférences sur les plus illustres convertis de ce siècle.

— Tome I. Le comte Schouvaloff. — Donoso Cortès. — Le général de La Moricière. 4e édition. In-8o. . . . . . . . . . . . 6 fr.

— Tome II. Quatre maîtres de la science morale : Joseph Droz. — Frédéric Bastiat. — Alexis de Tocqueville. — Frédéric Le Play. In-8o. . . . . . . . . . . . 6 fr.

LE MÊME OUVRAGE. Tome I. 3e édition. In-18 jésus. . . . 3 fr. 75

— Tome II. 2e édition. In-18 jésus . . . . . . . . . . . 3 fr. 75

**Histoire de saint Ambroise.** 2e édition. In-8o, avec portrait et plan de Milan. . . . . 7 fr. 50

**Histoire de la vénérable Mère Madeleine-Sophie Barat,** fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus. 3e édition. Deux volumes in-8o, avec portrait. *Net* . . . . . . . . . . 10 fr. 50

LA MÊME. 5e édition. Deux volumes in-18 jésus . . . . . . . . 5 fr.

**Histoire de Mme Duchesne,** fondatrice de la Société des religieuses du Sacré-Cœur dans l'Amérique, pour faire suite à l'*Histoire de Mme Barat*. In-8o avec autographe et carte . . . . 6 fr. 25

LE MÊME OUVRAGE. 2e édition. In-18 jésus . . . . . . . . . . . . 3 fr.

**Histoire du cardinal Pie,** évêque de Poitiers. 4e édition. Deux forts volumes in-8o, avec 2 port. 15 fr.

**Le Livre de la première Communion et de la Persévérance.** Édition de luxe pliée en portefeuille. Grand in-16 carré. 8 fr.

LE MÊME OUVRAGE. Édition ordinaire. Grand in-32 . . . . 3 fr.

**Melun** (Le vicomte Armand de), d'après ses mémoires et sa correspondance . . . . . . 7 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE. . . . . . 8 fr.

*En préparation :*

**Dieu dans l'École** : LE COLLÈGE CHRÉTIEN. Instructions dominicales données à l'École libre Saint-Joseph de Lille.

L'ouvrage est ainsi divisé : I. Les autorités divines et humaines de l'école. — II. La journée de l'école et ses exercices. — III. L'école et la famille. — IV. L'âme de l'école : J.-C., vie de piété. — V. L'œuvre de l'école : l'homme, le chrétien, le saint. — VI. La sortie de l'école, La vocation, la carrière, le monde.

DIEU DANS L'ÉCOLE

---

# LE
# COLLÈGE SAINT-JOSEPH
## DE LILLE

1881-1888

DISCOURS, NOTICES ET SOUVENIRS

PAR

Louis

Mgr BAUNARD

SUPÉRIEUR

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

CH. POUSSIELGUE, SUCCESSEUR

RUE CASSETTE, 15

1888

# A NOS ÉLÈVES

Mes chers Fils,

Voici un livre qui est bien vôtre, car tout s'y adresse à vous, tout n'y parle que de vous, tout y est dit pour vous.

C'est le recueil des souvenirs de notre vie de famille, rappelés dans les divers discours de circonstance que je vous ai adressés pendant près de huit ans, depuis janvier 1881 jusqu'à la fin de l'année scolaire 1888.

Cette période mémorable s'ouvre par notre expulsion du collège Saint-Joseph et les tribulations de l'exil. Elle se clôt par l'achèvement total de son édifice et la dédicace solennelle de l'église qui en est le couronnement. C'est donc un cycle complet.

Ce cycle est fait, comme vous le voyez, de joies et de tristesses, de fêtes et de deuils, de plus de deuils que de fêtes. C'est la vie. C'est particulièrement la vie de l'Église dans tous les temps, mais plus encore dans le temps mauvais où nous sommes.

Cependant, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, Dieu, dans cet intervalle, nous a visiblement bénis. Au dedans l'union, qui fait la force, resserrant constamment les liens de la charité

entre les membres si divers de notre famille de maîtres ; au dehors la confiance de tous les gens de bien ne cessant de grandir et de multiplier notre famille d'enfants : telle a été, durant ces années difficiles, la bénédiction de la croix sur nous et la grâce finale de la persécution.

Vous lirez donc ce livre avec reconnaissance envers Celui de qui seul nous est venu le salut : *misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*

Vous le lirez conséquemment avec modestie, vous souvenant, mes chers fils, que le bien qui se fait parmi nous se fait ailleurs que chez nous, et que d'autres, à notre place, l'eussent fait sans doute mieux que nous.

Mais si, de ces pages familières qui rappellent les combats soutenus pour la bonne cause, la fidélité invincible de vos pères, la pieuse vie et la précieuse mort de vos frères, la sainteté de quelques-uns de vos maîtres qui ne sont plus, le christianisme héréditaire de vos familles, les traditions de votre église et de votre patrie, les travaux de vos anciens, vos propres labeurs à vous, et vos jours de deuil et vos jours de gloire; si de tous ces enseignements, de ces souvenirs et de ces exemples vous sentez se dégager un souffle de vertu, une étincelle de foi, un parfum d'amour de Dieu ou du prochain, laissez-vous aller à ce courant, mes chers fils : c'est la grâce qui passe, et Dieu est avec elle.

Toutefois, comme vous le pensez bien, vous ne trouverez ici qu'une partie, une faible partie, des discours que je vous ai adressés régulièrement depuis que Dieu m'a donné à vous. Ceux-ci sont uniquement les discours de circonstance inspirés par les événements heureux ou malheureux de huit années de notre vie, dont ils retracent ainsi l'histoire particulière dans ses principales lignes. Quant aux instructions religieuses, doctrinales et morales que, durant cette période, je n'ai cessé de vous faire entendre à la messe de chaque dimanche sur LE COLLÈGE CHRÉTIEN, ses autorités divines et humaines, l'emploi de sa journée et chacun de ses exercices, son esprit et son âme, qui n'est autre que la vie de Jésus-Christ parmi nous, son œuvre et sa fin suprême, qui est la formation de l'homme dans toutes les plus hautes acceptions de ce mot, enfin ses fêtes, ses modèles, son issue vers les carrières diverses de l'existence : c'est là tout un enseignement d'un ordre plus général, et trop étendu pour trouver place en ce livre.

Nous aurons bientôt à voir s'il peut trouver place dans un autre, et si ces entretiens tout intimes et fort simples n'auraient pas trop à perdre à se produire au dehors. Que si, même sous cette forme, on peut en espérer quelque fruit pour la jeunesse, nous tâcherons de les recueillir dans un nouveau volume qui, avec celui-ci, achèvera le tableau de l'œuvre que nous

avons voulu faire ou continuer parmi vous : mettre DIEU DANS L'ÉCOLE.

En attendant, mes chers fils, recevez ces pages du même cœur que je vous les dédie. Pourrai-je vous adresser encore des discours semblables? Pourrai-je reprendre auprès de vous le cours aimé des mêmes devoirs et des mêmes consolations? Le décret pontifical qui m'a imposé, hélas! un si lourd poids de sollicitudes ne me commandera-t-il pas un autre et grand sacrifice? Je tremble d'y penser, et je veux espérer encore...

Toutefois, si, contre tous mes vœux, ces lignes de votre père se trouvaient être un testament et un adieu, elles n'en seraient, j'en suis sûr, que plus sacrées pour vous. A défaut de la communauté de cette vie de religion et de cette vie de famille qui eût été le charme et qui fera le regret, l'inconsolable regret de mes dernières années, il restera toujours entre vous et moi, mes enfants, ce double lien auquel se rattachait Samuel, le jour où il déposait la judicature d'Israël : le lien de la prière que, comme lui, je me ferais un crime de briser : *Absit a me hoc peccatum ut cessem orare pro vobis;* puis le lien de la doctrine qui se trouvera perpétué par ces instructions : *et docebo vos viam bonam et rectam.* (I Reg. XII, 23.)

Lille, ce 31 mai 1888, jeudi de la Fête-Dieu.

I

# L'EXPULSION DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH

## ET LE REFUGE A NOTRE-DAME

# SOMMAIRE HISTORIQUE

Le R. P. Pillon, de la compagnie de Jésus, recteur de l'école libre Saint-Joseph, avait pu, même après les sinistres décrets de 1880, procurer encore à ses élèves l'instruction quotidienne de quelques-uns de ses religieux qui, dispersés et domiciliés en ville, ne paraissaient au collège que pour le temps des classes.

Mais, dans l'été de cette année, ayant eu le généreux courage de recueillir dans son établissement les maîtres et élèves du collège de Boulogne expulsés de leur maison, ce fut le signal de dénonciations furieuses de la presse, suivies d'inspections inquiétantes de l'autorité académique. Finalement, après une première instance au conseil académique de Douai, dont la compétence fut repoussée, le R. P. Pillon fut jugé en appel devant le conseil supérieur de l'instruction publique, à Paris, et, à la majorité d'une voix seulement, suspendu de ses fonctions pour trois mois, sous l'inculpation d'avoir reconstitué dans son école une congrégation non autorisée par l'État. C'est ce que l'arrêt qualifiait d'*immoralité !* Le R. P. Pillon n'eut plus qu'à faire ses adieux à sa maison et à ses enfants.

En effet, la suspension du recteur pour trois mois, laissant le collège sans directeur légal, avait pour conséquence l'abandon de cet établissement jusqu'à ce qu'il fût pourvu à lui rendre un chef après les délais prescrits : c'était équivalent à une expulsion.

Cependant un autre supérieur, qui depuis trois mois avait rempli par précaution les formalités voulues pour s'établir ailleurs, recueillit aussitôt, au milieu de janvier 1881, tous les élèves du collège dans une maison neuve du boulevard Vauban, où nos cinq cent sept enfants inscrits immédiatement par leurs parents, tous fidèles, arrivèrent et s'entassèrent, coûte que coûte, sous cet abri.

Cette translation ne fut l'affaire que de trois jours, pendant lesquels on fit des prodiges de diligence. L'entrée scolaire fut précédée par la messe du Saint-Esprit,

célébrée dans l'église du Sacré-Cœur, mise généreusement par son curé, M. l'abbé Brandt, à notre disposition. C'est à cette messe de rentrée que fut prononcée l'allocution qu'on lira plus loin.

Il fallut passer dans la maison du boulevard à peu près deux mois et demi de la plus rude saison, parmi le froid, la neige, la glace, les pluies; sans espace, sans cour de récréation, sans chapelle, au sein de privations, d'incommodités et de souffrances de tous les instants, supportées, acceptées avec un entrain et une allégresse militaires. Nos enfants eux-mêmes ont appelé ce rude temps leur « campagne de Russie ».

Des ecclésiastiques diocésains et autres, jeunes maîtres pleins de dévouement, vinrent nous prêter d'abord leur précieuse assistance et reconstituer les cadres de notre état-major. Plus tard, à Pâques, ce furent en outre MM. les professeurs de l'Université catholique qui s'offrirent à professer la philosophie, les humanités, l'histoire et les sciences dans les hautes classes, lorsque les maîtres congréganistes durent forcément, par suite de nouvelles rigueurs, descendre presque tous de leurs chaires.

Rien n'interrompit le travail, l'ordre, la discipline; rien n'abattit les cœurs. La piété soutenait tout, l'honneur veillait sur tout. Chaque dimanche M. le Supérieur prêchait les enfants, avec leurs parents en grand nombre, dans l'église du Sacré-Cœur, entretenant les courages par l'exemple de « Jésus adolescent » à Nazareth et dans l'exil : c'était le sujet de ses instructions. Les familles tenaient bon, ainsi que leurs enfants, même les plus petits, qu'elles apportaient parfois dans leurs bras au temps de grande neige, de verglas ou de dégel. Un homme surtout était l'âme de l'action : c'était le père préfet, le R. P. Sengler, de sainte mémoire. On traversa la crise, on découragea l'envie. La gloire de Dieu eut là de belles journées, et le « miséricordieux Jésus s'en souviendra longtemps », comme disaient nos vieilles chroniques.

---

I

# L'EXPULSION DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH

## ET LE REFUGE A NOTRE-DAME

---

## ALLOCUTION [1]

**Prononcée par le nouveau Supérieur à la messe du Saint-Esprit célébrée dans l'église paroissiale du Sacré-Cœur, le lundi 17 janvier 1881.**

*Non relinquam vos orphanos.*
**Je ne vous laisserai pas orphelins.**
**(JOAN.)**

C'est donc ici, mes enfants, que je vous ai donné notre premier rendez-vous. C'est dans cette église dédiée au sacré Cœur de Jésus que vous trouverez chaque matin une hospitalité dont je ne saurais assez remercier la charité courageuse de notre vénéré pasteur. Que ce divin Cœur vous accueille aujourd'hui et vous abrite dans la crise présente ! Que le Saint-Esprit, que nous sommes venus invoquer en ce jour, l'Esprit de lumière et de force, « nous couvre de son ombre » et « nous protège de ses ailes », car le nid est dispersé et un violent orage le secoue de toutes

parts : *Sub umbra alarum tuarum, Domine, protege nos!*

Ce premier cri d'alarme ne vous étonnera pas, car, vous le comprenez, mes chers fils, notre tristesse est grande. Comment ne le serait-elle pas, en voyant l'extrémité où vous êtes réduits de quitter la maison de vos « Pères », au sens littéral de ce nom? Mais il y a quelque chose de plus grand que notre tristesse, c'est notre invincible confiance en Celui dont il est écrit « qu'il juge les justices »; et aussi notre reconnaissance envers Celui qui déjà nous a donné des gages de sa miséricorde. Aussi ne suis-je point venu ici pour me plaindre ou pour récriminer, mais seulement pour remercier; remercier Dieu d'abord, remercier vos parents, et vous remercier vous-mêmes.

« Qu'il soit donc béni, dirai-je d'abord avec l'Apôtre, qu'il soit béni le Dieu père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu de toute consolation, parce que cette consolation s'est fait sentir au sein de la tribulation de toute sorte qui nous accable. » Quelle était donc pour saint Paul la grande consolation dont il parlait en ces termes? C'était, explique-t-il ensuite, celle de pouvoir consoler ceux qui souffraient l'oppression et de leur apporter l'encouragement que lui-même puisait dans le sein de Dieu : *Ut possimus et ipsi consolare eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem qua ipsi exhortamur a Deo.* Et moi aussi, mes chers fils, moi à qui il est donné pa-

reillement d'apporter en ce jour quelque assistance à des pères et des enfants d'élite si étrangement frappés, je veux déclarer d'abord que ce m'est une grande joie et un insigne honneur. Et puisque Dieu, dans sa bonté, m'appelle à partager les combats de ses saints, laissez-moi l'en bénir comme d'une grâce de choix. On a si peu d'occasions, dans une pauvre vie d'homme, même dans une vie de prêtre, de témoigner solennellement son amour à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ crucifié, qu'on doit s'estimer heureux qu'il veuille bien nous permettre, en un jour de péril, d'essayer du moins de faire quelque chose pour lui.

Un autre sujet de consolation et d'action de grâces pour saint Paul, était la ferme espérance que ses fils bien-aimés sortiraient de cette angoisse et se sauveraient de leurs maux : *Ut spes nostra firma sit pro vobis et pro vestra salute.* Cette confiance apostolique, je vous l'apporte, moi aussi ; et pour qu'elle soit plus assurée, ce n'est pas uniquement dans mon propre cœur que je l'ai puisée, je la puise dans le cœur affligé mais invincible du noble vieillard dont je tiens ici la place ; lui que nous entendions encore, ces jours derniers, nous dire tranquillement et magnanimement : « Les tempêtes de la terre, comme celles de la mer, obéissent à Dieu. » Je la puise surtout, cette confiance surhumaine, dans le sacré Cœur de Jésus, qui là, du haut de cet autel où règne son image, et de ce tabernacle où se cache sa présence, nous adresse ces paroles qu'on croirait

dites exprès pour cette circonstance : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et dans l'accablement, et je vous referai. » Oui, Jésus, vous nous referez. Vous nous referez notre ancienne vie, notre vie de travail, de régularité, de piété surtout et de tranquillité. Vous nous rendrez notre bercail, car, vous le savez bien, si nous vous le redemandons, c'est pour y vivre docilement sous votre houlette aimée, ô notre bon Pasteur !

Mon second remerciement sera pour les parents, pères et mères de famille, que je vois se presser ici autour de leurs enfants comme pour leur faire une garde contre un ennemi invisible. Je les remercie de n'avoir pas désespéré de l'avenir et de s'être obstinés, envers et contre tous, à ne vouloir pour leurs fils que l'éducation catholique donnée par la main de leurs prêtres. Je les remercie d'être venus fidèlement, et un à un, les faire inscrire tous à la nouvelle école comme ils l'étaient à l'ancienne ; tous jusqu'au dernier, sans qu'un seul nom, un seul sur plus de cinq cents noms, ait fait défaut à l'appel, sans qu'il y ait à regretter une seule défection.

Et pourtant leur sollicitude paternelle et maternelle n'avait-elle pas quelque raison de concevoir des alarmes sur ce qu'allait devenir l'œuvre d'une éducation dont l'exercice était entravé par de tels coups ? Et puis les maîtres éminents à qui on vient d'interdire d'élever vos enfants avaient droit à tant de regrets ! Ajoutons aussitôt : Et celui à qui leur chef,

en s'éloignant de cette école, a transmis son pouvoir, vous était si inconnu! Mais qu'importe! et ce sera là, chrétiens et chrétiennes de Lille, votre grand acte de foi, vous n'avez nullement considéré la personne; et, ne voyant que le prêtre de Dieu, choisi par des hommes de Dieu, vous êtes venus à lui comme au mandataire de Dieu. Que ce Dieu vous en bénisse!

Il est vrai que quelques-uns parmi vous ont pu savoir que le nouveau supérieur qui leur était donné par le malheur des temps avait servi la jeunesse, et que son cœur ne s'était pas retiré d'auprès d'elle. On a pu leur dire aussi en quelles révérence et affection il tenait ceux qu'au collège les enfants appellent « les Pères »; et ils ont pu en conclure que, lui aussi, serait un père pour sa nouvelle famille. Vous l'avouerai-je? il n'est rien dont je leur sache plus de gré que de cette confiance, et il n'est rien que j'aie plus à cœur de justifier. Y parviendrai-je? je l'espère; car s'il me reste beaucoup à apprendre pour vous conduire, je n'ai absolument rien à apprendre pour vous aimer, mes très chers fils. Si donc c'est là le premier signe de la paternité, la mienne peut dès aujourd'hui vous donner l'assurance qu'elle vous est acquise, et que vous ne resterez pas orphelins: *Non relinquam vos orphanos.*

Certes, vous le méritez bien, car je vous connais à peine, et voici que déjà j'ai à vous remercier,

vous aussi, jeunes enfants, et à vous féliciter. Je vous félicite donc et je vous remercie des larmes que vous avez versées, lorsqu'il y a quatre jours, réunis tous ensemble devant le saint Sacrement, vous avez reçu les adieux, temporaires je l'espère, de celui que cette unanime explosion de votre douleur eût suffi à justifier, s'il en avait eu besoin auprès des honnêtes gens. Je vous remercie pareillement de votre fidélité à tous vos anciens maîtres, parce qu'elle vous honore et parce qu'elle honore la personne même de Notre-Seigneur Jésus, dont ces glorieux expulsés portent le nom. Enfin je vous remercie de ce que, depuis trois jours, occupés à prendre à l'improviste possession de votre nouvel asile, aucun labeur, aucune intempérie n'a pu effrayer votre joyeuse vaillance au milieu des neiges et des frimas. Ah! volontiers je vous eusse souhaité, comme le Seigneur à ses disciples, que « votre fuite, mes chers fils, n'arrivât pas en hiver ». Mais, puisqu'il en a été ordonné autrement par ceux qui ne vous aiment point, vous avez su leur montrer que votre intrépidité n'était pas au-dessous de leur rigueur. Et quant à moi, en vous voyant le matin et le soir à l'œuvre, si pleins de confiance et d'allégresse, j'ai bien compris alors que courage vient de cœur, la chose aussi bien que le mot; j'ai senti que ces enfants étaient déjà des soldats, et j'en ai tiré [illegible] présage de victoire.

[illegible]lques instants nous allons nous trans- [illegible]s église dans notre maison d'emprunt,

à quelques pas d'ici, pour y ouvrir nos classes. Vous la trouverez, cette maison, bien petite pour votre grand nombre, surtout si vous la comparez au palais grandiose que vous venez de quitter. Mais ne l'oubliez pas, jeunes soldats de Jésus-Christ, vous faites campagne pour lui; et ce n'est pas un palais qu'habite le soldat en campagne, c'est une tente.

Cette nouvelle maison, à peine achevée aujourd'hui, nous lui avons donné pour patronne *Notre-Dame*, dont elle portera le nom. L'Université catholique, qui nous la prête pour le temps que durera notre exil, l'avait faite pour ce qu'elle nomme « une maison de famille ». Nous acceptons ce nom en l'élevant à la divine signification qu'elle eut à Nazareth. Nous n'en trouverions aucun autre qui dise mieux l'esprit que nous y ferons régner; et nous sommes heureux de penser qu'en passant, comme nous le faisons, de l'école Saint-Joseph à l'école Notre-Dame, nous demeurons toujours dans « la sainte Famille ».

Maintenant continuez l'hymne sainte; invoquez l'Esprit créateur : il a tant à créer sur cette terre nouvelle où nous allons entrer! Qu'il en éloigne l'ennemi et ses hostilités : *Hostem repellas longius!* Qu'il nous y donne la paix, et nous la donne au plus tôt : *Pacemque dones protinus!* Qu'il nous fasse éviter tout mal et tout accident, du dedans au dehors : *Ductore sic te prævio, vitemus omne noxium.* Qu'il nous garde surtout du péché : c'est là le seul mal qu'il faille craindre. Ah! si, dans cette maison de la

Vierge Immaculée, ce bonheur nous était donné que pas un péché grave, par un seul, n'offensât jamais ses regards de mère, que cette demeure d'exil deviendrait belle à nos yeux! Rien ne serait plus que cela capable de nous consoler de ces douloureux changements d'habitation sur la terre, et de nous faire attendre patiemment le séjour de la cité permanente, dans le Ciel. Ainsi soit-il!

---

II

# LE RETOUR AU COLLÈGE SAINT-JOSEPH

Dans le mois de février, M. le Supérieur de l'école Notre-Dame fit la déclaration et remplit les formalités requises par la loi pour la translation de son école dans les bâtiments de l'ancien collège Saint-Joseph.

L'autorité académique elle-même, voyant l'unanime obstination des familles à rester fidèles à cette éducation, et, sans doute aussi, impressionnée par le sentiment public, très ému de ce douloureux entassement de plus de cinq cents enfants dans ce refuge improvisé en une telle saison, semblait disposée à suspendre ses rigueurs. MM. les inspecteurs, dans leurs visites réitérées, avaient demandé officieusement au Supérieur s'il n'y aurait pas lieu de penser au retour prochain dans le grand établissement, qui se dressait presque en face, de l'autre côté du boulevard, comme un regret pour les uns, un reproche pour les autres...

Au bout du délai réglementaire d'un mois après la déclaration, la translation se fit, à la grande joie universelle; et l'on choisit pour cette rentrée la fête de l'Annonciation, 25 mars 1881. Il y avait soleil dans le ciel et dans les cœurs ce jour-là.

Saint Joseph rentrait chez lui. « Joseph, dit l'Évangile, se levant alors et quittant la terre d'Israël, prit l'enfant et sa mère, et il revint dans la terre d'Israël, et il se fixa à Nazareth, » d'où il était sorti.

II

# LE RETOUR AU COLLÈGE SAINT-JOSEPH

---

## ALLOCUTION

**Prononcée à la messe de la fête de l'Annonciation, dans la chapelle du collège, 25 mars 1881.**

Mes chers enfants, Dieu soit béni! Vous voici donc rentrés dans votre beau collège, après presque trois mois d'exil, ainsi que vous en receviez l'annonce dimanche dernier avec une grande joie : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.*

C'est bien, en effet, la maison du Seigneur, que cette demeure royale que couronne la croix, et où la statue de Joseph tenant Jésus dans ses bras, placée au-dessus du portique, semblait vous presser de revenir. C'est aussi votre maison, à vous, mes chers enfants, qui allez y retrouver de si doux souvenirs, mais où, hélas! vous chercherez vainement le Père vénéré qui vous l'avait bâtie, et qui, par un mystère que

vos âmes honnêtes ne sauraient point comprendre, se trouve n'avoir plus le droit de demeurer chez lui. Vous y serez, vous du moins, complètement chez vous, et tout vous y dit : Entrez! Voici vos études, vos classes ornées du crucifix, de l'image de Marie et des blasons de votre chevalerie écolière. Voiçi vos vastes cours, qui tout à l'heure vont retentir de vos rires et de vos jeux. Voici vos jardins, qui commencent à reverdir aux premiers souffles du printemps. Et déjà j'ai pu voir, en me rendant ici, toute notre jeune famille qui nous arrive de tous les quartiers de la ville et d'au delà, qui se reconnaît, se dilate, s'épanouit dans ces vastes espaces où circule la lumière, se livrant tout entière à la joie de la délivrance et à la joie de l'espérance.

La chapelle s'est donc rouverte; et c'est surtout là que nous sommes chez nous, mes chers fils, puisque c'est là que nous sommes dans la maison de notre Père et de notre Mère des cieux. N'est-ce pas la main de Marie qui nous ramène auprès de Joseph, et n'est-il pas à la fois instructif et heureux que notre rapatriement se fasse en cette journée, qui est celle d'une fête de la Mère de Dieu : l'Annonciation de l'Ange à Marie et l'Incarnation du Verbe dans son sein virginal?

Que se passait-il alors à Nazareth, et que se passe-t-il en ce jour parmi nous?

En ce temps-là, dit l'Évangile, l'Ange salua Marie et lui dit : « Ne craignez rien, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voici que vous conce-

vrez et que vous enfanterez un fils que vous appellerez Jésus, et il sera le fils du Très-Haut..., et son règne n'aura point de fin. » Et quand, répondant à ces paroles, Marie eut prononcé son *Fiat* créateur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, » le Verbe de Dieu se fit chair et habita parmi nous.

Ainsi en fut-il encore tout à l'heure, mes chers fils. L'incarnation s'est continuée dans la consécration. Ce matin, à une première messe qui a précédé celle-ci, le Verbe de Dieu est descendu ici comme à Nazareth. Depuis trois mois bientôt le tabernacle était vide, ce sanctuaire était solitaire, ce temple était désolé, les lampes étaient éteintes, les hymnes saints étaient muets. Mais voici que depuis un instant la vie est revenue ici avec l'Auteur de la vie; le très saint Sacrement a repris sa place en ce lieu; tout à l'heure l'hostie sainte rayonnera dans l'ostensoir; et je puis bien redire ici ce qu'un jour je lisais inscrit dans la *Santa Casa* de Lorette, où j'allais célébrer le sacrifice du Corps et du Sang du Dieu fait Homme : *Hic verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Nous avons donc, comme Marie, « trouvé grâce auprès de Dieu. » Cette grâce de recouvrer enfin votre collège, je sais ce qu'elle vous a coûté, mes chers enfants. Quelle lutte de près de trois mois contre le froid, la glace, la pluie, la neige battante ou la neige fondue, les chemins impraticables et qu'il fallait cependant pratiquer quotidiennement,

dès le matin avant la lumière et le soir déjà dans l'ombre; puis la gêne perpétuelle d'une maison trop exiguë, la difficulté des services, les menaces du dehors, les dérangements du dedans, sans compter les visites de ceux qui n'étaient pas précisément les anges de la bonne nouvelle. C'était bien le *foris pugnæ, intus timores* du livre de l'Imitation. Rien de tout cela n'a découragé ni votre bon esprit, ni votre amour de l'Église et de ses serviteurs. La grâce que nous avons trouvée aujourd'hui devant Dieu, vous l'aviez bien méritée, mes enfants, devant les hommes.

Vous n'oublierez jamais ces jours-là, je vous en conjure. Ils sont de ceux dont le souvenir a sa douceur, comme dit le poète; mais ils sont surtout de ceux dont le souvenir est une force, parce qu'ils retrempent l'âme dans l'idée du sacrifice, et remettent en mémoire l'austère image du devoir. Parfois, quand de vos fenêtres vous apercevrez, de l'autre côté du boulevard, cette maison à la façade architecturale que vous les premiers vous aurez habitée, vous n'oublierez pas non plus ceux qui vous l'ont prêtée, ni ceux qui prochainement vont l'habiter après vous. Il est dit dans l'Écriture que, l'Arche d'alliance ayant reposé trois mois dans la demeure d'Obédedom, Dieu bénit Obédedóm et sa maison tout entière, à cause du séjour que l'Arche y avait fait. C'est plus que l'Arche d'alliance que nous avons fait reposer dans cette maison de famille, c'est le corps et le sang divins de la nouvelle alliance que nous y

avons gardés dans une modeste chapelle; et si la présence réelle de Jésus-Christ n'y est plus, sa bénédiction y reste et y restera, j'espère, sur ceux qui nous succéderont.

Un dernier mot, mes enfants. La maison change, mais le devoir reste; et vous y êtes d'autant plus obligés maintenant dans ce collège que rien, j'aime à le croire, n'en entravera plus désormais l'accomplissement. L'Ange disait à Marie que Jésus son fils régnerait dans la maison de Jacob et que son règne n'aurait pas de fin. Qu'il règne de même à jamais dans cette maison de son peuple, qu'il abrite sous son sceptre cette jeune tribu de Benjamin, et que son règne ne connaisse pas de déclin parmi nous : *Et regni ejus non erit finis.*

C'est la persévérance que je vous demande, mes enfants, par ces paroles de l'Ange. Marie, dans ce même mystère, vous en montrera les sentiers; et elle vous apprendra à quel prix, ainsi qu'elle, vous achèterez Jésus, le trésor des cieux. Vous l'achèterez, comme elle, au prix de la pureté : *Ecce, Virgo, concipies.* Jésus est l'Agneau sans tache à qui les vierges font cortège. Vous l'achèterez, comme elle, au prix de l'humilité : *Ecce ancilla Domini;* moins vous serez pleins de vous-mêmes, plus il y aura de place en vous-mêmes pour Dieu. Vous l'achèterez enfin au prix de l'obéissance : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* L'obéissance, dit l'Écriture, assure des victoires; et la victoire la plus grande dont je vous félicite, ce n'est pas celle

qui vous rend aujourd'hui cette patrie visible de vos âmes, c'est celle qui, ce matin, vous a rendu Jésus vivant en vous par sa grâce, en attendant qu'il y vive par sa gloire éternelle. Ainsi soit-il.

---

# III

# LE BULLETIN DU COMBAT

Quelques jours avant la translation du collège dans la maison Notre-Dame, le diocèse de Cambrai avait perdu son éminent archevêque, le cardinal Régnier, qui, dans les derniers mois de sa vie, avait donné de vive voix et par lettre à la future organisation de l'école sa chaleureuse approbation, sa meilleure bénédiction et son encouragement le plus énergique.

Son vénérable successeur, Mgr Duquesnay, continua le même intérêt pastoral à cette œuvre de sauvetage, si décisive pour le maintien de l'éducation chrétienne dans la plus grande ville du Nord. Peu de temps après son installation, il accepta de venir présider la distribution solennelle des prix, à laquelle se porta toute l'élite des familles catholiques de Lille.

Ce fut une grande journée. Cette assemblée de nos catholiques militants ressemblait à une revue passée par le général en chef le lendemain d'une bataille. C'était l'heure de lui présenter le *Bulletin du combat.*

III

# LE BULLETIN DU COMBAT

---

## DISCOURS

**Prononcé par M. le Supérieur à la distribution des prix présidée par Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, 1er août 1881.**

MONSEIGNEUR,

Que béni soit le jour qui vous amène parmi nous! Il y a si longtemps que nous vous appelions de nos vœux! C'est que nous avons souffert une grande tribulation, Monseigneur. Il y a un an bientôt que nous sommes sur la brèche : Saint-Joseph fut assiégé; Saint-Joseph s'est défendu. Nous avons eu nos assauts, nos sorties, nos campements, notre garnison décimée, nos meilleurs chefs enlevés. Nous avons tenu quand même, et nous avons tenu tous. Pas un soldat n'a déserté, la place est encore entière; et puisque vous venez à elle, elle n'est pas près de se rendre.

Le grand cœur épiscopal qui, avant vous, Monseigneur, nous animait à ces luttes, nous criait de Cambrai : « Je suis avec vous, courage. Dussé-je me faire moi-même maître d'études chez vous, comptez sur moi! »

Et voici qu'aujourd'hui, lui succédant au commandement en chef de ce diocèse, vous venez vous-même dans nos murs, qui se sentent désassiégés par votre seule présence. Et voici que, passant en revue notre petite armée, vous allez bénir ses drapeaux et récompenser ses braves. Ne vous étonnez donc pas si tout à l'heure, à votre entrée, les clairons vous saluaient, les tambours battaient aux champs : c'était l'espérance qui entrait, c'était déjà le salut, c'était l'envoyé de Dieu, c'était l'oint du Seigneur : Béni soit donc celui que le Seigneur nous envoie : *Benedictus qui venit in nomine Domini!*

Que Votre Grandeur, Monseigneur, me permette de le lui rappeler : Dieu vous fit pour consoler ce genre de souffrances, en vous en faisant connaître de semblables à celles-là dès votre première jeunesse. C'était au mois d'août 1828; vous étiez à Blamont, succursale de Saint-Acheul. La liberté, en France, entrait en agonie; on la tuait à coups de décrets. Ceux que vous appeliez justement vos Pères étaient enlevés à leurs enfants : près de huit cents enfants venus de tous les points de la France!

Quel déchirement ce fut, vous pourriez nous le dire. Mais ce que vous avez oublié aujourd'hui, ce

que vous n'avez jamais su complètement peut-être, ce sont les destinées qu'on présageait dès lors à l'un de ces jeunes enfants, sur lequel reposaient déjà les plus heureuses et les plus brillantes espérances. Il venait de faire à cette époque sa première communion. Quand il lui fallut quitter ces maîtres qu'on chassait de chez eux, il s'agenouilla en larmes pour recevoir de leurs mains une dernière bénédiction, et il leur fit le serment de ne les oublier jamais.

Cette bénédiction a fructifié sur sa tête, où Dieu a mis le sacre des successeurs d'Aaron. Son serment tient toujours; et aujourd'hui, devenu archevêque de Cambrai, le successeur de Fénelon s'est ressouvenu de la promesse du jeune enfant de Saint-Acheul. Et lui qui fut béni, en ces jours de désastres, par ces hommes grands et bons qui s'appelaient le P. Loriquet et le P. Cellier, le P. Mollet et le P. Barthez, est venu nous consoler, en des jours trop semblables, de n'être plus bénis, hélas! par le R. P. Pillon.

Ah! que n'est-il à cette place, le vénérable vieillard que je viens de nommer! Que ne retrouvez-vous ici, pour vous ouvrir sa maison, celui qui vous connut jeune enfant dans une autre école, également chère à tous deux! C'eût été Saint-Acheul ressuscité dans Saint-Joseph à quarante ans d'intervalle.

Dieu ne nous a pas donné la consolation d'un pareil spectacle; et la seule qui me reste, dans ma confusion d'occuper la même place, c'est de me re-

tourner par le cœur vers ce père absent, et de lui dire la parole du Seigneur Jésus à son Père des Cieux : « O Père, je vous rends grâces de ce que, entre tant d'enfants que vous m'avez donnés, je n'en ai perdu aucun! »

A qui en revient le mérite?

Ce serait justice d'abord d'en renvoyer l'honneur à ceux qui, avant moi, ont semé dans le champ où moi, ouvrier de la dernière heure, je n'ai eu ensuite qu'à recueillir la moisson. Mais ces semeurs ont fait le vœu de ne chercher d'autre gloire que « la plus grande gloire de Dieu ». Ne leur infligeons donc pas le témoignage d'une reconnaissance qui, du reste, est gravée ici dans tous les cœurs. Aussi bien ce serait maladroitement les aimer que de dénoncer publiquement leur mérite, dans un temps où ce mérite fait précisément le plus grand de leurs crimes.

Je suis plus à l'aise, Monseigneur, pour publier les services d'un corps de volontaires venus spontanément combler les vides que l'ennemi avait faits dans nos lignes.

Pour commencer par les jeunes, je m'en voudrais de ne pas mettre à l'ordre du jour ces courageux lévites de votre grand séminaire de Cambrai, qui, sur un seul mot, le mot de Jésus-Christ aux apôtres : *Amas me? Amas me?* ont quitté leurs études pour venir présider les nôtres, et à qui le Seigneur a fait soudain une âme de père et de pasteur pour paître nos agneaux : *Pasce agnos meos.*

Mais ce qu'il faut honorer ici au-dessus de tout,

c'est le dévouement sans nom de tous ces doyens et professeurs de nos Facultés catholiques, descendant de leurs hautes chaires pour balbutier avec nous le rudiment des lettres, des sciences, de la philosophie et de l'histoire. Avec quelle spontanéité, quelle persévérance, quel désintéressement!... Je ne puis dire ici tout ce que je sais.

Que c'est bien toujours là le pays qui jadis, dans un siège fameux, a vu s'improviser une artillerie volontaire pour la défense de la place! Seulement ici il se trouve que nos canonniers ne sont autres que des officiers supérieurs, se faisant simples soldats pour desservir nos pièces et reformer nos batteries une et deux fois démontées.

Ah! Messieurs des Facultés catholiques de Lille, l'Église pourrait décréter, elle aussi, que « vous avez bien mérité de la patrie » chrétienne!

C'est qu'eux et nous, Monseigneur, nous nous sentions appuyés par ce ban et cet arrière-ban des pères et mères de famille que vous voyez ici, où ils sont venus demander pour leurs fils et pour eux l'encouragement de votre parole et la grâce de votre bénédiction.

Sans doute, vous nous l'avez déjà déclaré éloquemment dès votre entrée parmi nous, et, ce qui est encore plus éloquent que votre parole, vous nous l'avez fait voir, vous vous regardez comme le débiteur de tous. Mais si, dans cette charité qui ne fait point acception de personnes, votre cœur de père a quelquefois souhaité de toucher de plus près

le cœur de sa ville de Lille; si vous avez souhaité de sentir palpiter les forces catholiques de la grande cité, que vous êtes bien placé aujourd'hui pour cela, ici, entouré de nos nobles et vaillants administrateurs, au centre des intrépides souteneurs des droits de l'Église et de la liberté, tant qu'il sera permis en France d'en évoquer le souvenir et d'en prononcer le nom.

C'est ici, c'est dans ce sol des familles catholiques que la tradition chrétienne a des racines séculaires; on ne les arrachera pas. Et si, dernièrement encore, nous avons osé tant insister auprès de Votre Grandeur pour qu'elle daigniât envoyer à notre vigne des ouvriers de choix, c'est que nous sentions qu'il y avait ici pour la foi d'une grande ville une question de vie ou de mort. C'est qu'ayant accepté, témérairement peut-être, d'accomplir dans cette école une œuvre de salut, je ne puis me faire à l'idée, et certainement je ne me ferais jamais à la douleur de voir périr entre mes mains, si impuissantes que je les sache, cet héritage du passé et cette sauvegarde de l'avenir.

Heureusement, Messieurs, j'ai de quoi me rassurer et vous rassurer vous-mêmes. Nous avons lu, et aujourd'hui la France entière a lu l'admirable Lettre pastorale que le respect, Monseigneur, m'interdit de louer devant vous; mais dont tout catholique a le devoir de vous remercier.

J'ai entendu ces paroles, et je les ai trouvées si fermes et si fières, qu'elles me semblaient un écho

de cet immortel discours prononcé ici même, il y a trois siècles, au sacre de l'Électeur de Cologne, dans notre collégiale de Saint-Pierre de Lille, par notre premier pasteur, lorsque ce premier pasteur s'appelait Fénelon.

J'étais là, à vos pieds, au pied de votre chaire de Cambrai, lorsque vous nous disiez : « Notre ambition serait qu'un jour on pût graver sur notre tombe cette épitaphe que nous avons lue sur la tombe d'un évêque : *Nemo tam pater :* Personne n'a été plus père que lui. » Nous n'aurons pas de sitôt, j'aime à croire, Monseigneur, à la graver sur votre tombe; mais nous n'avons pas attendu jusqu'à aujourd'hui pour la graver dans nos cœurs.

Et lorsque, il y a quatre jours, vous vouliez bien m'assurer que vous étiez entièrement dévoué à Saint-Joseph, dévoué jusqu'au sacrifice, j'ai compris cette paternité, et je me suis rappelé cette autre parole que Fénelon adressait aux pasteurs des âmes : « Soyez pères; je ne dis pas assez : soyez mères! »

Confiance donc, mes chers enfants, vous n'êtes plus orphelins : *Nolite timere, pusillus grex!* En vous présentant à la bénédiction de l'Évêque de vos âmes, je vous place, vous et moi, sous une force qui nous couvrira de sa main.

Me sera-t-il permis d'ajouter, mes chers fils, que je vous en crois dignes?

Cette année de tribulation a été une année de sanctification : c'est le fruit de la divine fécondité de la croix. Que de fois, en vous voyant dans les mois

de notre campement, tous, les petits comme les grands, parmi la neige et la glace, plus compacts, plus ardents, plus joyeux que jamais, je me suis rappelé la parole d'un de vos poètes :

Qui juvenes! quantas ostentant aspice vires!

L'heure est venue de les renouveler, ces forces, dans le repos. Allez donc dans vos familles porter l'aimable exemple des vertus qu'ici même, durant cette année scolaire, je vous ai prêchées tant de fois.

Et vous, nos aînés, vous qui êtes parvenus au terme de la carrière scolaire, allez grossir dans notre province les rangs des hommes de foi et des hommes de bien qui en sont l'honneur et la force. Nous en avons tant besoin! Mais, avant de vous éloigner, venez recevoir la couronne de vos travaux de l'année. Ce fut une année de campagne; les années de campagne comptent double pour l'avancement des soldats. Dieu fera ainsi pour vous.

---

# IV

# RÉPONSE ET PROTESTATION DE MGR L'ARCHEVÊQUE

La vaillante improvisation qu'on va lire a été recueillie par la sténographie et publiée dans le journal *le Propagateur*, du 2 août 1881.

Elle a été souvent interrompue par les applaudissements de l'assemblée, et suivie d'une longue acclamation.

A l'issue de la distribution des prix, les élèves se sont rendus à l'église paroissiale du Sacré-Cœur, où a été célébré le salut solennel d'action de grâces, pendant lequel tous les lauréats sont venus, selon l'usage, déposer leur couronne au pied du très saint Sacrement, au chant du *Te Deum*.

## IV

# RÉPONSE ET PROTESTATION

## DE MGR L'ARCHEVÊQUE

---

Chers Parents,

Chers Enfants,

J'ai eu peine à maîtriser l'émotion qui a envahi mon âme, lorsque tout à l'heure le discours de M. le Supérieur a évoqué les plus chers et en même temps les plus douloureux souvenirs de ma jeunesse.

Qui eût dit, qui eût pensé que cette France, qui, au commencement de ce siècle, marchait à la tête de la civilisation par les conquêtes de l'esprit, plus encore que par ses armes victorieuses et par sa diplomatie, et qui imposait ainsi à l'Europe entière, que cette France, — comment dire cela pour ne pas offenser l'amour dû à la patrie, en gardant toutefois le droit de la vérité? — que cette France serait infidèle à la cause sacrée de la liberté?

Il y a cinquante-trois ans, à cette époque néfaste

de la dispersion des maîtres de ma jeunesse, la guerre était donc déjà déclarée à la religion sans doute, mais déclarée d'abord et surtout à la liberté. C'est un honneur pour l'une et pour l'autre qu'il semble qu'on ne puisse arriver à l'une sans passer par la poitrine et le cœur de l'autre.

M. le Supérieur nous rappelait tout à l'heure cette triste page d'histoire.

La malheureuse année 1828 voyait fermer Saint-Acheul, Montmorillon, Bordeaux, en un mot, les onze collèges que les Jésuites avaient alors en France. Ils n'en avaient alors que onze; en 1880 ils en possédaient vingt-cinq; c'était l'honneur du pays, c'était l'espérance de la religion. Elle reprenait par l'éducation son salutaire empire, et les hommes de mon âge peuvent comparer la situation religieuse actuelle avec celle de cette année 1828. Combien plus belle et plus forte la voyons-nous aujourd'hui!

Je n'en saurais dire autant de la cause de la liberté, qui m'est presque aussi chère que celle de la religion. La foi, elle, a jeté depuis le baptême de Clovis de si profondes racines dans l'âme de la France, qu'on ne parviendra pas à l'en arracher. Mais la liberté, la chère, la sainte liberté, qu'est-elle devenue, et que devient-elle tous les jours? Je les entends, ces hommes qui en sont, semblerait-il, les tenants les plus officiels; ils l'invoquent hautement, ils proclament son avènement, ils la saluent avec emphase, ils en écrivent le nom sur tous les murs.

Et cependant ce sont eux qui outragent, qui violent, qui égorgent la liberté!

Je ne crains pas de dire ces choses, et bien haut. Je me rends compte de mon caractère officiel et de la portée de ma parole. Mais, s'il en est à qui mon langage porte ombrage et qui estiment que j'abuse de mon droit, qu'ils me reprochent, s'ils se sentent le triste courage de le faire, d'avoir élevé la voix pour la défense de la liberté attaquée et outragée!

Dans cette maison, Messieurs, vous avez fait autre chose que de la défendre par la parole; vous l'avez sauvée, vous et tous ceux qui ont prêté leur concours à votre œuvre, prêtres, lévites, professeurs de Facultés, et les élèves eux-mêmes. Tous ont droit à notre reconnaissance. Ils ont lutté avec tant d'énergie qu'on n'a pu les vaincre. Il y a véritablement eu de la gloire pour eux à se relever si vite après les coups si violents qui leur ont été portés. On est bien fondé à saluer en eux les champions de la liberté et de la foi, les vainqueurs de la bonne cause.

Ce qui doit nous consoler, c'est que cette maison vivra par cela même qu'elle personnifie l'union de la foi et de la liberté; cette double force la portera.

On cherchera peut-être encore à entraver le développement de votre établissement, à mettre en question son existence même; on se servira peut-être contre lui, — je ne dis pas de la loi, émanation de Dieu, devant qui nous nous inclinons tous, —

mais de la légalité, qui n'est pas toujours, malheureusement, d'accord avec l'équité.

La légalité, c'est là un adversaire auquel il faut faire face, un ennemi qu'il ne faut pas craindre de regarder dans les yeux.

Puisqu'il faut toujours s'attendre à quelque tentative de sa façon, nous aurons recours, si cela est nécessaire, aux jurisconsultes, aux hommes de loi qui nous défendront; et nous en avons d'éminents, grâce à Dieu, pour parer les coups de surprise de cet ennemi astucieux! (Applaudissements.)

Mais, ne l'oubliez pas, vous puiserez toujours votre principale force dans le respect des traditions de cette maison, qui sont celles de l'illustre compagnie de Jésus.

Puisqu'il le faut, nous n'aurons plus ces chers Pères et les chers Frères, nous n'aurons plus ces admirables religieux, fils de saint Ignace; mais si nous ne les avons plus, parce que cette affreuse légalité a réussi à les faire sortir, nous garderons leur esprit, leurs traditions. Rien ne sera changé dans leur méthode ni dans leur discipline. La maison continuera, quoi qu'on dise, à être la maison selon le cœur et l'esprit de la Compagnie de Jésus. (Acclamations et applaudissements.)

Je reporte à vos anciens maîtres, et en particulier au R. P. Pillon, toutes vos acclamations. (Nouveaux applaudissements.)

Il y a dans cette enceinte quelques Jésuites; ils

y sont revenus comme tout citoyen poli et honnête en a le droit (sourires); ils auront la bonté de porter au R. P. Pillon l'expression de mes hommages respectueux, et d'ajouter que l'assemblée tout entière s'y est associée par ses acclamations.

Maintenant je termine en ratifiant ce que mon vénérable prédécesseur avait dit, et les assurances que je donnais il y a quelques jours à trois de vos administrateurs. Les collaborateurs de mon chapitre et tout le personnel de mon clergé se feront un devoir de soutenir cette maison, et, si c'était possible, d'ajouter à sa prospérité et à son éclat. (Longue salve d'applaudissements.)

---

# V

# DIEU DANS L'ÉCOLE

V

# DIEU DANS L'ÉCOLE

---

## DISCOURS

**Prononcé à la distribution des prix présidée par Mgr Monnier, Évêque de Lydda, Auxiliaire de Cambrai, le 31 juillet 1882.**

MONSEIGNEUR,

Notre première parole doit être un remerciement pour l'honneur et la joie que Votre Grandeur nous apporte aujourd'hui. Nous devons dire toutefois que, si nous sommes très touchés de cette marque de bienveillance, nous sommes loin d'en être surpris. Habitué que vous êtes à parcourir en tous sens ce vaste diocèse comme un champ de bataille, nous savons que vous aimez à porter de préférence votre présence et votre parole sur les points les plus menacés. Nous sommes un de ces postes de péril et de combat, et nous vous attendions. Nous aimons à croire, du reste, que vous-même vous ne serez pas sans goûter quelque douceur à trouver

dans cette maison une famille sœur de celle à laquelle vous avez consacré trente années de votre vie; et nous serions heureux si, comme l'Andromaque antique, vous pouviez reconnaître sur le front de nos enfants de Lille les traits qui vous rappelleront vos enfants du petit séminaire de Cambrai : *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.*

Mais, si je ne me trompe, Monseigneur, un autre et plus grand titre nous a mérité le regard du pontife de Jésus-Christ : c'est qu'en ces tristes jours du règne de l'école sans Dieu nous sommes et voulons être ici l'*École de Dieu !*

Voilà, Messieurs, notre nom, notre fin principale et notre distinction. Non, certes, que nous dédaignions la distinction qui vient des études humaines et la gloire qui en rejaillit. Vous m'en êtes, mes chers fils, nos garants les plus sûrs; et vos succès de toujours, en particulier vos succès de cette année, très fertile en lauriers universitaires, répondent pour vous à amis et ennemis la fière parole de l'Apôtre : *Si quis audet, audeo et ego, plus ego.* Mais si c'est là ce beau surcroît que Dieu accorde, quand il lui plaît, à ceux qui cherchent premièrement son règne et sa justice, ce règne en lui-même n'en demeure pas moins le grand, le premier but que nous poursuivons ici. Et puisque, par contre, il arrive aujourd'hui que ce règne de Dieu dans l'école est précisément mis en discussion dans les conseils publics; puisque l'étrange question qui se

pose devant ce siècle est celle de savoir si, au sein d'une société foncièrement religieuse comme la nôtre, Dieu sera dans l'éducation un objet de neutralité avec le silence pour hommage et l'indifférence pour culte, je vous dois une réponse, Messieurs; ou plutôt cette réponse, vous l'avez déjà; la voici :

Nous déclarons qu'en face de cette neutralité officielle, publique, qui est une impiété, nous nous faisons une périlleuse, mais aussi une glorieuse singularité de mettre le nom de Dieu au frontispice de notre œuvre d'enseignement, qui est une œuvre de foi : *In capite libri scriptum est de me.* Cette singularité, nous la portons partout; nous la mettons sur tout, sur tout ce que nous sommes, sur tout ce que nous disons, sur tout ce que nous faisons. Elle nous marque d'abord le matin à la chapelle, puis elle nous suit à l'étude, elle descend à la classe, elle nous garde en récréation, elle nous distingue dans la rue, elle entre dans toute notre vie, elle imprime comme un sceau sur toute notre manière d'être, façonnant l'homme tout entier à une image divine.

C'est tellement là notre signe, et ce signe répond tellement à notre essence même, que nous n'aurions plus de raison d'être, ne fût-ce qu'une heure, du moment où nous ne pourrions plus être pour vos fils les hommes de Dieu. La célèbre maxime *Sint ut sunt, vel non sint* s'applique ici sans réserve. Et cela, non pas seulement parce que tel est notre

devoir et notre ministère devant l'Église, mais parce que tel est aussi notre devoir devant la famille ; non pas seulement en raison de ce que nous sommes par état, mais en raison de ce que vous-mêmes vous êtes par vos croyances et par vos traditions.

Or ce que vous êtes, Messieurs, ce que vous êtes dans cette ville et dans cette contrée, ce que je vois de vous ici depuis six ans, ce qui me remplit depuis lors de ce que vous me permettrez d'appeler une admiration mêlée de reconnaissance, j'ai aujourd'hui le devoir et le besoin de le proclamer ; et peut-être, comme étranger, suis-je mieux placé qu'un autre pour le faire librement et impartialement.

Le premier fait que je constate préliminairement, c'est que le combat de l'heure présente est un combat engagé pour Dieu ou contre Dieu : voilà le champ de bataille. Le second fait qu'il faut reconnaître, c'est que ce combat à mort s'est concentré dans l'école, et porte avant tout sur la question de l'enseignement : voilà la place forte. Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'au cœur de cette place forte et au premier rang de la défense, il y a une citadelle. Il y a quelque part en France, sur la frontière du pays, un centre de résistance et de fidélité sur lequel le pays s'habitue de plus en plus à tourner ses regards. Et c'est là un tel honneur, que certainement vous n'eussiez point osé vous l'attribuer vous-mêmes. Mais l'ennemi l'a fait pour vous, et le jour où solennellement le chef de l'autre camp vous a dénoncés

comme la « citadelle du cléricalisme[1] », il vous a délivré des lettres de noblesse et décerné un nom que n'eussent pas dédaigné Charlemagne et saint Louis, dont l'un s'appelait le « Chevalier » et l'autre le « Sergent du Christ ».

Eh bien! c'est là, dans cette forteresse, que se présente chaque jour un spectacle qui est pour nous la révélation et l'encouragement du devoir.

Qu'y voyons-nous, en effet? D'abord, en première ligne, un groupe d'hommes à part que j'appellerai l'État-major de la foi et de la charité, se montrant peu, faisant beaucoup, aux aguets de toutes les questions, à l'affût de tous les besoins, au courant de toutes les manœuvres, à l'avant-garde de toutes les luttes; s'inspirant des principes plus que des expédients; prenant conseil de la droiture plus que de l'habileté; le cœur toujours ouvert pour se dévouer, les mains toujours ouvertes pour donner, l'oreille toujours ouverte pour recevoir le mot d'ordre, non de la politique ni de l'opinion, mais de la doctrine et de l'autorité parlant par Rome et Cambrai, lesquels ne font qu'un pour nous. Voilà la première ligne.

Puis, à la suite de ces hommes d'action et de

[1] M. Jules Ferry, Ministre de l'Instruction publique : « On a dit que la ville de Lille était une citadelle du cléricalisme. Messieurs, nous élevons ici citadelle contre citadelle. Nous élevons une forteresse de l'Université de France et de la libre science, etc. (*Discours prononcé à Lille, le 24 avril 1880, à la pose de la première pierre de la Faculté de Médecine de l'État.*)

combat, viennent d'autres hommes de même conviction, sinon de même ardeur : un nombre incalculable de familles chrétiennes, cantonnées dans leur foyer, enchaînées à leurs affaires, faisant la prospérité et la richesse du pays, mais plaçant la prospérité sous la condition de la dignité morale, et la dignité morale sous la garde de la religion; familles unies dans le culte de toutes les fidélités, et marchant ensemble par groupes, par constellations, comme les étoiles dans le ciel; familles pacifiques et fixes au poste de travail où les a placées la tradition des ancêtres, mais décidées à tout le jour où une main de violence vient menacer de rompre cette chaîne séculaire dont un bout tient à la terre, mais dont l'autre tient au ciel et repose dans la main de Dieu. Voilà la seconde ligne.

Enfin, derrière cette première et cette seconde ligne, tout un peuple, toute une ville, toute une province serrée comme on ne l'est nulle part, une vaste ruche laborieuse et industrieuse, jetant ses essaims partout, mais habituée à prendre la religion pour reine, faisant son miel sans doute du suc des plantes de la terre, mais aussi de la rosée qu'elle demande au ciel; en un mot, hommes de labeur et hommes de prière, s'aidant pour que Dieu les aide, et lui rendant, par la charité, plus que la dîme de ses dons. Quels hommes et aussi quelles œuvres! Je ne les énumérerai pas. A quoi bon, quand tout les dénonce, et lorsque chacun sait que la

grandeur chrétienne est aujourd'hui une des gloires particulières de Lille?

Et ce serait cette gloire qu'on voudrait vous ravir! Et ce serait cette chaîne que l'on voudrait briser! Et ce serait ce faisceau que l'on voudrait dissoudre! Et ce seraient ces races vigoureuses et saines que l'on voudrait déformer, étioler dans l'atmosphère d'une éducation de sous-sol que n'éclaire aucune perspective supérieure, que ne vivifie ni ne purifie aucun souffle venu du Ciel! Et ce serait tout ce passé avec lequel ils prétendraient que le présent doit rompre et l'avenir faire schisme! — Ce passé, qu'ils le connaissent du moins, et qu'ils souffrent que j'essaye de leur en rappeler une page!

C'était au XVIe siècle, en l'an 1592; le protestantisme débordait partout; il arrivait à vos portes. Un grand évêque, un Lillois, Jean Vendeville, évêque de Tournai, votre évêque d'alors, proposa d'y opposer une digue : c'était la fondation dans vos murs d'un collège de la Compagnie de Jésus. On s'adressa à Rome, où Vendeville avait connu le Père Aquaviva. On consulta Messieurs les curés, — qu'ils soient remerciés ici dans la personne de leurs successeurs présents à cette fête! — ils furent les plus ardents à promouvoir cette œuvre : *Peroptabant parochi admodum ferventer,* dit l'historien de la Flandre. Le collège fut fondé et élevé à grands frais : il est aujourd'hui devenu votre hôpital militaire. La chapelle fut bâtie : elle est devenue aujourd'hui votre église Saint-Étienne, — votre belle église, Monsieur le doyen, —

de laquelle Notre-Seigneur prit possession triomphalement le 10 octobre 1611. Mais église et collège devaient pareillement servir de barrière contre l'hérésie. Les bourgeois de Lille stipulèrent, par acte authentique, qu'en élevant ces édifices ils avaient prétendu que « leurs fils y apprissent le catéchisme, s'y formassent à la piété et aux habitudes chrétiennes qu'excelle à donner l'Institut de la Compagnie de Jésus ». C'est le texte même du contrat; c'est le pacte fondamental de notre institution.

On a pu supprimer le collège une première fois, et lui donner ensuite une autre affectation; mais l'esprit d'une maison n'est pas attaché à des pierres; et quand, trois siècles après, vous fîtes Saint-Joseph, ce fut dans la même pensée et pour la même fin. Puis, quand hier le malheur des temps nous a appelés ici, nous avons à notre tour accepté tout entière cette succession de christianisme, et nous entendons bien n'en rien laisser périr. Prêtres et laïques, maîtres et disciples, nous sommes, sous un nom différent, ce que fut le passé, c'est-à-dire l'école de Dieu, l'école de Jésus-Christ. Nous le serons toujours, nous le serons quand même; et si, — ce qu'à Dieu ne plaise! — nous l'oubliions un instant, il y aurait autant de voix qu'il y a ici de pères et de mères de famille pour nous en faire souvenir.

Conséquemment, Messieurs, nous mettrons *Dieu dans l'École;* ce sera encore le meilleur moyen d'y mettre l'ordre, la vérité, la paix et le bonheur. Nous ferons de vos fils des chrétiens, ce qui de plus

signifie des hommes civilisés; autrement ce seraient des barbares, s'il est vrai, comme l'a dit M. Saint-Marc Girardin, « qu'organiser l'école sans l'enseignement religieux, c'est organiser la barbarie. » Nous leur enseignerons donc premièrement l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ par-dessus toutes choses, convaincus que de la sorte ils en aimeront mieux tout ce qu'il faut aimer, rien que ce qu'il faut aimer. Ils aimeront mieux leurs pères et mères, quand dans l'un ils verront la puissance de Dieu et sa bonté dans l'autre. Ils aimeront mieux leur pays, quand au-dessus des foyers ils verront les autels. Ils aimeront mieux leur prochain, quand, dans le pauvre et l'ouvrier, ils aimeront Celui qui se fit pauvre et ouvrier pour nous. Ils aimeront mieux tous leurs frères, quand ils auront appris à aimer et prier notre commun Père qui est dans les cieux. Alors la fraternité ne sera plus un grand mot qu'on écrit sur les murs, mais une grande chose que nous tâcherons d'écrire dans les cœurs; et le devoir ne sera plus un préjugé vulgaire, quand nous lui aurons donné la loi de Dieu pour principe, Jésus-Christ pour modèle et pour sanction le Ciel.

Nous ne voilerons donc pas le Ciel aux regards de nos enfants. Nous n'arracherons pas Jésus-Christ de leurs âmes, ce serait en arracher la vertu et la vie. Nous ne décrocherons pas le crucifix de nos classes; nous ne ferons pas descendre de son piédestal la Vierge Immaculée; nous ne fermerons pas

le tabernacle, et nous nous garderons de chasser Dieu de chez lui comme un malfaiteur : nous craindrions trop de voir s'en aller derrière lui la pudeur, le respect, la piété filiale et le patriotisme. Nous craindrions trop, pour notre société, le retour à ces âges d'anarchie et de décadence bysantines où les iconoclastes succédaient aux vandales, en attendant le Turc.

Nous n'enseignons pas la morale indépendante, parce que nous savons qu'une fois indépendante de toute croyance elle se déclare à bref délai indépendante de tout devoir. Sans doute nous ne faisons pas fi de la morale civique, que nous mettons en pratique aussi bien que d'autres, ce me semble; mais, pour faire de bons citoyens, nous estimons qu'il faut faire de bons chrétiens; et pour nous le manuel du vrai patriotisme, c'est le livre divin de celui qui, ayant pleuré sur son infortunée patrie, n'a pas craint de mourir pour elle sur une croix. Nous ne nous flattons pas de la chimère d'établir une morale sans dogme, une loi sans foi, « une justice sans tribunaux, » comme l'appelait un homme d'État. Nous ne fermerons donc pas le confessionnal au lendemain de la première communion; car nous aimons mieux conduire nos enfants à ce tribunal que de les voir traînés quelque jour devant des tribunaux d'un autre genre.

Ainsi Dieu restera ici le premier de nos amours, la sainte communion la première de nos fêtes, le catéchisme le premier de nos livres, la piété le

premier des devoirs, l'Église notre première patrie, le Ciel notre dernière fin.

Ainsi, mais ainsi seulement, aurons-nous la confiance que vos fils seront dignes de vous. Ainsi aurons-nous jeté un pont par-dessus l'abîme qui se creuse chaque jour davantage, dans les habitudes et les mœurs, entre le passé et l'avenir. Ainsi verrons-nous encore à Lille des hommes de foi et des hommes de bien. Ainsi aurons-nous sauvé ce nom héréditaire qui chez vous signifie honneur et religion, et vous pourrez espérer que vos fils à leur tour le transmettront à d'autres, après l'avoir eux-mêmes porté sans tache devant Dieu et devant les hommes.

Ainsi, pour notre part, aurons-nous, Monseigneur, servi l'Église de Cambrai, et consolé le cœur de son vénérable archevêque, qui, par vous et avec vous, va tout à l'heure nous bénir. Ainsi aurons-nous payé un acompte de notre dette envers cette Flandre généreuse, de laquelle on pourra dire ce que le prophète disait de la citadelle de Sion, la citadelle du cléricalisme de ce temps-là : *Deus in medio ejus, non commovebitur :* « Dieu est au milieu d'elle, rien ne l'ébranlera! »

---

# VI

# TROIS ENFANTS DE L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH

Les vacances d'août et septembre 1882 furent pour notre collège une époque funèbre. Trois de nos élèves furent enlevés durant ces deux mois.

Le premier, André Malapert du Peux, était un rhétoricien de la plus grande espérance. Il aimait le beau, le grand, le bien; il cultivait les arts, l'éloquence. Surtout il aimait Dieu, et il cultivait son âme. Dieu rappela à seize ans cette âme, qui était digne de lui. Il mourut à Paris en se rendant à Lourdes.

Le second, Robert Boutry, était un tout jeune enfant de onze ans. Il aimait les champs, les fleurs, les choses délicates et pures. Il venait à peine de descendre de la table de sa première communion, quand le Seigneur le rappela pour une plus grande fête. Il mourut à Chantilly, dans sa famille maternelle.

Le troisième, Joseph Clément, était un adolescent de quatorze ans. Il avait cette élévation et cette pureté de cœur qui permettent de voir Dieu. Après Dieu, ce qu'il aimait le plus, c'était sa mère, son frère, son pays, son collège. L'approche de la mort le transfigura : ce fut comme une première et joyeuse entrevue de l'éternité. Il partit, ailes déployées, dans un élan de courage, d'espérance et d'amour.

L'usage de notre collège est qu'immédiatement avant la messe du Jour des Morts, le célébrant lise les noms de tous ceux, maîtres et élèves, qui sont trépassés depuis l'établissement de l'école, avec la date de leur décès. C'est après cette lecture que furent prononcées les paroles suivantes.

## VI

# TROIS ENFANTS DE L'ÉCOLE SAINT-JOSEPH

---

## PAROLES

**Prononcées dans la chapelle au jour et pendant l'Octave de la Commémoration des morts.**

Vous venez d'entendre, mes chers fils, la liste funèbre des chers défunts de notre collège depuis sa fondation. Vous avez vu que cette liste s'est récemment, hélas! grossie encore de trois noms pour lesquels je viens vous demander de prier. La main de Dieu s'est donc appesantie, cette année, sur notre jeune famille; et trois de vos frères, parmi les meilleurs, ont pris l'avance sur nous vers l'héritage des cieux.

Avec quel charme ils croissaient, ces chers objets de nos regrets, vous vous en souvenez. Ils étaient au milieu de vous, il y a quelques mois. Ils étaient entrés comme vous dans la joie des vacances : elles se sont changées pour eux en vacances éternelles;

et quand vous reveniez ici vous ne les retrouviez plus. Tous trois étaient partis, en échelonnant leur départ aux principales fêtes de Marie : l'Assomption, la Nativité, le Rosaire, comme pour mieux montrer ainsi quelle mère les appelait pour les embrasser, quelle reine s'apprêtait à les couronner.

C'est d'eux trois que j'ai voulu vous parler, mes chers fils. Mais j'ai craint que mon émotion ne trahît ma parole; et voilà pourquoi, ce matin, j'ai demandé au papier de me prêter contre mes larmes une assurance que je ne trouvais pas dans mon cœur.

Au reste, ces larmes paternelles seront sans amertume. L'admiration, presque l'envie, y auront une plus grande part encore que la douleur; car ces chers prédestinés sont du nombre de ceux qui font s'écrier avec les Livres saints : « Que je meure de leur mort et que mes derniers jours ressemblent à la fin de leur vie. » *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea eorum similia.* Aussi bien fut-ce un spectacle surhumain que cette mort, disons mieux, que ce sacrifice; et chacune de ces âmes, en brisant son enveloppe, comme Madeleine son vase d'albâtre sur les pieds de Jésus, a laissé un parfum dont notre maison est encore embaumée : *Et domus impleta est ex odore unguenti.*

Continuons-en ce matin l'édification par le récit de leurs derniers jours. C'est un récit que je vous

dois : je le dois à votre amitié et à votre piété ; je le dois à notre mutuelle consolation et à nos espérances : *Consolamini invicem in verbis istis.*

## I

*André-Charles* MALAPERT DU PEUX fut celui de vos trois amis qui nous quitta le premier. Il achevait sa rhétorique ; il n'avait que seize ans. Tout fleurissait en lui : la piété, la bonne grâce, le talent, l'enjouement, la distinction parfaite, et jusqu'à ces dons charmants que la culture des arts ajoute aux études plus graves. Il savait peindre avec goût ; il savait dire avec âme ; il savait rire avec esprit ; et les plus petits eux-mêmes se rappellent ce qu'il mettait de finesse et d'entrain dans nos représentations dramatiques, pour nous faire plaisir.

Mais par-dessus tout il était bon : bon par nature sans doute, mais bon surtout de cette bonté surnaturelle qui, dans une âme chrétienne, descend du cœur de Jésus par le cœur de Marie. Marie tient une grande place dans cette belle existence. Né un samedi, mort un samedi, consacré à la sainte Vierge, dont il avait porté les couleurs jusqu'à sept ans, André s'était habitué à faire de son cœur deux parts : l'une pour sa mère de la terre, l'autre pour sa mère du Ciel. Or il était constant que la part de celle-ci grandissait de jour en jour. Une des dévotions de l'enfant était de s'engager envers elle à lui

payer, par exemple, telle petite somme pour chacun de ses succès : ses bonnes notes, ses bonnes places, ses prix. Cette dîme prélevée sur tout ce qu'il possédait ou recevait, il la distribuait aux pauvres, aux expulsés, aux autels, aux œuvres charitables, à tout ce que Dieu aime, embellissant et purifiant ainsi sa première gloire, sa gloire d'écolier, par cette gloire supérieure dont Fénelon a dit : « Il n'y a, mon fils, qu'un grand cœur qui sache tout ce qu'il y a de gloire à être bon. »

Il voulait faire davantage en se donnant lui-même. Comme vous tous, il rêvait un brillant avenir, et il en avait le droit. Encore à la fleur de l'âge il achevait ses études; demain il serait bachelier; après-demain il serait un homme; et l'homme qu'il rêvait d'être, l'homme idéal qu'il concevait, il le trouvait réalisé dans un type vivant, vers lequel sa jeune ambition osait lever les yeux. M. le comte de Mun, soldat, orateur et apôtre : tel était le type chevaleresque qui posait sans cesse devant ce jeune et beau cœur. Épris jusqu'au transport de tout ce qui tombait des lèvres du grand catholique, il n'en voulait rien perdre, il en recueillait tous les accents, et il demandait à Dieu, en lisant ses discours, d'être un jour chevalier de Jésus-Christ comme lui.

Rêves de vaillance dont Dieu lui réservait le prix, même avant le combat ! Rêves de gloire dont il devait se réveiller bientôt dans les réalités splendides de l'éternité !...

Mais cette nature heureuse, fascinée par l'éclat,

n'allait-elle pas prendre le change sur le monde et la vie, en y tenant plus de compte de la forme que du fond, et en se contentant des brillantes apparences qui suffisent au vulgaire? Non, certes, et j'en ai la preuve dans ces deux mots qu'un jour l'écolier avait inscrits en tête de sa composition, dans un concours de sa classe : NON VIDERI, SED ESSE; *non paraître, mais être!* Quelles paroles! il y a à la fois de la modestie et de la fierté, de la droiture et de la grandeur dans cette devise. Elle devance son âge, et elle éclaire ce que l'avenir eût montré en lui, si l'avenir eût été donné à une existence qu'il nous faut voir, hélas! se changer en une belle mort.

Mais comment vous la raconter, cette merveilleuse mort? Elle ne fut pas imprévue, et vous savez, mes enfants, qu'André s'y achemina par une longue voie de souffrances. Sa dernière grande sortie avait été un pèlerinage accompli avec un groupe d'entre vous à Notre-Dame de Boulogne, pendant les vacances de Pâques. Notre-Dame, en ce jour, le marqua du signe de ses élus, et elle l'appela à venir prochainement la rejoindre. Cet appel se manifesta, à quelque temps de là, par les symptômes trop visibles d'une phtisie galopante qui mit la mort dans l'âme de M. le docteur, son père. Je me souviens encore du jour où il vint ici m'en faire la révélation, avec ces larmes devant lesquelles toute consolation est muette.

Il ne prévoyait que trop vrai. André ne devait plus vivre que dans cette alternative de souffrances et d'illusions qui caractérise cette maladie. A chaque

visite nous le trouvions amaigri, fiévreux, trempé de sueurs, haletant, tantôt dans sa chambre sur un lit ou un fauteuil, tantôt dans son atelier entouré de ses peintures, tantôt dans son jardin qu'il voyait renaître au soleil. Mais lui ne renaissait pas; et quand vous alliez le voir, vous vous souvenez combien le dernier salut qu'il vous donnait ressemblait parfois à un adieu. Il se préparait au départ, mais silencieusement, n'en disant rien à sa mère. Mais n'en parlait-il pas à Marie, sa mère du ciel?

Il crut comprendre que celle-ci s'apprêtait à le guérir miraculeusement; et dès lors il implora la faveur de l'aller prier à la sainte grotte de Lourdes. Un jour même il put se croire exaucé par avance. Le 6 août, il avait reçu le divin Viatique pour se préparer à ce voyage des montagnes. Mais n'était-ce pas tenter Dieu que de l'entreprendre? Il était si défaillant! Ne suffirait-il pas de le porter plus près, aux pieds de la même Madone représentée dans l'église de Sainte-Catherine, de Lille? « Non, non, répondait-il aux larmes paternelles, allons à Lourdes; ce n'est pas à Sainte-Catherine, c'est à Lourdes que je serai guéri! » Après quoi il ajouta avec résignation : « Enfin j'aurai fait tout ce que je pouvais. »

La nuit du jeudi 10 fut très agitée, très mauvaise; il était évident qu'André ne pouvait vivre quarante-huit heures encore dans ces continuelles défaillances. Sa mère l'avait veillé jusqu'à deux heures du matin; son père restait auprès de lui, craignant à chaque instant de le voir expirer, lorsque tout à

coup, vers quatre heures, le malade se réveille subitement et s'assied sur son lit comme mû par un ressort. Ses yeux étaient grands ouverts; d'une voix naturelle et forte il s'écrie : « Merci, mon Dieu! merci, sainte Vierge Marie, Mère de Dieu! merci, saint Joseph! Je suis guéri miraculeusement. Mère, mère, où es-tu? » Sa figure rayonnait. On crut qu'il avait le délire; son père le prit dans ses bras : « Père, dit André, tu vois, je suis guéri, j'ai retrouvé mes forces, j'ai retrouvé ma bonne voix; je puis parler maintenant, je puis chanter, je puis courir, je puis me lever, je veux boire! » Et il se lève, et il boit seul le bouillon qu'on lui présente, lui dont la gorge brûlée ne recevait plus rien qu'à l'aide d'un chalumeau.

La mère, les frères, la sœur, tous étaient dans le ravissement, et chacun, en l'embrassant, constatait, admirait l'état transfiguré de ce cher malade. La famille bénissait Dieu, et il n'y eut pas jusqu'à une vénérable grand'mère, qui, chancelante et souffrante, ne voulut venir et monter l'escalier de la maison pour constater le prodige opéré sur le petit-fils qu'elle vit, hélas, ce jour-là pour la dernière fois.

On fut chercher à la campagne les Pères Jésuites qui, la veille, l'avaient laissé mourant. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux et leurs oreilles. Ils le trouvaient sur son lit, assis, sans être soutenu. André dit au Père Ministre : « Ah! Père, vous prétendiez hier que j'étais trop faible pour aller à Lourdes. Qu'en pensez-vous maintenant? Nous allons partir

tout à l'heure. » Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'éprouvait plus aucune douleur, aucun malaise; il montra sa poitrine : « Je sens bien, dit-il, qu'il y a là encore *quelque chose de terrestre*, mais cela va se dissiper. » Enfin, son père lui demandant s'il avait eu une apparition de la sainte Vierge : « Non, répondit-il, je me suis senti éveillé subitement, et tout mon corps comme transformé. »

Le prodige dura vingt-quatre heures, assez pour que Marie constatât qu'il ne tenait qu'à elle de rendre son enfant à ce monde. Mais elle lui tenait en réserve un don plus excellent que celui de la vie. Le malade était sorti, il s'était promené quelque peu. Il pouvait donc partir : « Marie veut que j'aille vers elle; allons à Lourdes maintenant! »

Il partit le samedi 12, entre son père et sa mère. Hélas! ce fut son dernier jour, et Marie n'attendait que cet effort de son courage pour lui en payer le prix. Il ne devait pas arriver au delà de Paris. Déposé là dans une chambre d'hôtel près de la gare, il s'affaissa tout à coup d'une façon si alarmante, qu'on parla de renoncer à poursuivre le voyage et de le ramener à Lille. On croyait que le pauvre malade n'entendait pas ce qu'on disait. Mais lui, tout entier à son unique pensée : « A Lourdes! à Lourdes! » dit-il.

Ce fut son dernier mot. On le transporta à demi-mort dans la gare du Nord. C'est là, sur les genoux de sa mère, comme dans un berceau, qu'il s'endormit doucement, sans un soupir, sans un

signe, trois jours avant la fête de l'Assomption de Marie. Il avait dit : A Lourdes ! Marie lui avait répondu : Au Ciel !

ESSE, NON VIDERI, *mieux vaut être que paraître,* sa magnifique devise avait raison aujourd'hui. Il avait quitté le lieu des vaines apparences pour celui des réalités éternelles : *Et tempus omnis rei tunc erit.*

Charmant jeune homme ! Ne vous semble-t-il pas que, le voyant arriver là-haut en sa présence, Jésus le regarda et l'aima, comme il fit du jeune homme de l'Évangile qui avait pratiqué la loi dès son enfance ? *Intuitus eum, dilexit eum.* Mais il nous est ravi. Pleurons-le donc tous ensemble. Pleurez-le, vous tous qui fûtes ses frères par le cœur; et répétez sur lui la plainte qu'exhalait David sur son cher Jonathas : *Doleo super te, frater mi Jonatha, decore nimis et amabilis.* Et moi, achevant ces paroles, je lui dirai à mon tour avec le même prophète : *Sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam.*

Pleurez-le surtout, vous ses frères de la Congrégation, car elle était pour lui une famille dans notre famille, une famille dont il disait : « Oh ! qu'il fait bon servir la bienheureuse Mère de Dieu dans sa Congrégation ! » une famille où il comptait, comme autant de frères célestes, les jeunes saints qu'il nomme dans cette prière de lui : « O bonne Vierge Marie, ma mère ainsi que celle des trois anges de la Compagnie de Jésus, saint Stanislas, saint Louis de Gonzague, Jean Berchmans, accordez-moi d'imi-

ter votre pureté, et de vous aimer de tout mon cœur jusqu'à la mort. »

Pleurez-le enfin, vous tous, enfants de cette maison, car elle était pour lui une autre maison maternelle. On n'y pouvait toucher sans l'atteindre, pour ainsi dire, à la prunelle de l'œil. La proscription douloureuse dont, il y a deux ans, furent frappés les Pères qui l'avaient élevé, passionna sa belle âme jusqu'à l'exaltation. Et naguère encore, dans le délire de sa maladie, on l'entendait qui disait fièrement et fortement, comme s'il répondait à des insulteurs invisibles : « Respectez mon uniforme; voyez l'habit que je porte, n'insultez pas ces boutons! »

Ce cher uniforme du collège, il ne l'a pas quitté. Après l'avoir porté si dignement et noblement durant huit années de sa vie, il l'a emporté dans le cercueil. Il dort encore dans ses plis, en attendant le jour de la résurrection, où Dieu le changera en un vêtement de gloire.

## II

Hélas! la porte funèbre qu'André Malapert du Peux venait d'ouvrir ne devait pas se refermer de sitôt pour notre famille. Dans le même moment où ce jeune prédestiné rendait son âme à Dieu, un autre entrait dans son lit pour ne plus le quitter; et il vous faut maintenant, vous, mes jeunes

enfants de la classe de cinquième, assister aux derniers instants d'un de vos plus aimables condisciples, *Robert-Paul* BOUTRY.

Vous vous souvenez, mes chers fils, de cet enfant de onze ans que nous voyions, l'année dernière, monter au Temple, lui aussi, comme Jésus son modèle, y demeurer trois jours dans les exercices de la retraite, tout occupé du service de son Père du ciel, pour s'y préparer à sa première Pâque. Vous vous souvenez de la candeur parfaite qu'il apportait à cette solennité de sa première communion, en ce jour d'épanouissement où tout était paix en lui, autour de lui et par lui.

C'était bien de cet enfant, si ingénu, si droit qu'on pouvait dire la parole que le Sage disait de lui-même : *Puer eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam.* Tous les goûts délicats étaient dans cette nature véritablement exquise. On nous rapporte qu'il aimait singulièrement les fleurs; il était heureux de s'en procurer de ses deniers; il vivait au milieu d'elles, comme un compagnon et un frère; elles lui parlaient de la beauté et de la bonté de Dieu; elles lui prêtaient leur langage pour dire ses sentiments d'affection filiale; et son meilleur plaisir, après celui de les voir croître, était de les offrir en souvenir à ses proches. Cette ingénuité de nature et cette beauté de grâce avaient passé de l'âme de l'enfant dans son regard, et il faisait penser à cette parole de Jésus-Christ à une de ses épouses : « Si tu voyais la beauté d'une âme en grâce avec

moi, fût-ce celle du plus petit enfant, tu ne pourrais, après cela, plus rien voir en ce monde! »

Un mot suffit pour exprimer le trait qui marque Robert de son signe distinctif : il fut l'enfant du devoir. Chez lui le devoir s'inspirait d'une profonde piété. Il était en habitude de société filiale avec la Vierge Marie; le chapelet était vraiment une *couronne* pour lui, comme l'appelle l'Église; il s'en faisait honneur, il le portait partout, et jusqu'à son dernier jour il ne s'est jamais endormi sans l'avoir dans sa main. Il se plaisait aussi dans la société de son ange gardien, dont l'image toujours présente dans sa chambre, sur son pupitre, le faisait vivre en pensée avec ce frère du ciel qu'il aimait, qu'il invoquait, qu'il cherchait à imiter, en attendant, hélas! l'heure prochaine de se réunir à lui.

Il commençait d'ailleurs à se détacher de la terre, en se désappropriant de tout ce qu'il avait. Ne tenant rien, il lui semblait que rien ne lui appartenait en propre, mais que tout était à tous. Le trésor de l'enfant céleste était dans un autre monde, là où était son cœur.

Le même attrait supérieur le portait à se purifier avec une ardeur que j'appellerais insatiable. Il se confessait tous les huit jours; et si quelqu'un s'étonnait de cette extrême délicatesse de conscience : « C'est mon besoin, disait-il; j'aime à me confesser! » Aussi jusqu'où n'allaient pas sa jalousie de pureté, ses scrupules de modestie! On nous l'a redit, mes enfants; et nous savons que jusque dans

sa maladie, jusque dans son délire, il savait la respecter et la faire respecter, par une habitude de pudeur qui était devenue une seconde nature.

Des cœurs si purs sont-ils faits pour notre monde de péché? *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Quoi donc empêcherait ces âmes, qui n'ont rien contracté de notre poussière terrestre, de reprendre leur vol vers les cieux? Notre Robert se sentait appelé de ce côté. Le jour de sa première communion, sa mère lui ayant donné à choisir entre plusieurs images commémoratives, il avait choisi celle qui portait cette prière : « Jésus m'appelle, je viens à lui. » Le soir de cette fête, on l'avait entendu dire naïvement : « C'est dommage que le jour de la première communion ne dure qu'un jour. » Ce jour allait bientôt s'éterniser ailleurs. En cette journée le jeune Samuel, endormi devant l'Arche du sommeil de l'innocence, avait entendu une voix d'en haut qui l'appelait, et il avait répondu au Seigneur : « Me voici ! »

Il ne savait pas encore d'où lui venait cet appel; il n'en parlait à personne, mais il semblait avoir un pressentiment de sa fin. On remarqua, par exemple, qu'un des derniers jours où il assista à la classe, comme on parlait de la mort et de la préparation qu'il y fallait apporter, Robert s'était mis la tête dans ses mains, en la posant sur la table dans une attitude extraordinaire de méditation qu'il garda jusqu'à la fin. On nous raconte aussi qu'au moment du départ pour son voyage à la cam-

pagne, qui devait être son dernier voyage, il ne s'arracha de sa chambre qu'avec mélancolie, et il se demanda tout haut s'il y rentrerait jamais.

D'ailleurs des avertissements lui venaient de l'état de langueur où le mettait un dégoût constant de la nourriture. Il ne mangeait presque rien. On eût dit un de ces êtres tout spirituels qui s'asseyaient jadis à la table des hommes, mais qui avaient un autre et invisible aliment dans une meilleure patrie: *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere : sed ego cibo invisibili et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor.* (*Tob.* XII, 19.)

C'est loin d'ici, à Chantilly, dans ces vallons si riants, dans cette campagne si verte, dans ces lieux si pleins de vie, que l'attendait la mort. Il y fut pris soudainement par une de ces affections cérébrales qui paralysent les puissances de l'intelligence. La sienne ne jetait plus que de rares étincelles : c'étaient des étincelles de foi et de piété. Anéanti par la fièvre, il ne voulut jamais omettre de réciter ses prières du matin et du soir; et quand il ne les retrouvait plus dans sa mémoire défaillante : « Ah ! je ne sais plus ! je ne sais plus..., disait-il avec tristesse, achevez pour moi; avec moi dites le *Souvenez-vous !* »

Il s'était alité le jour de l'Assomption, fête de joyeux présage pour lui. Il se confessa et reçut les derniers Sacrements en pleine intelligence : il la retrouvait tout entière pour les choses de Dieu. Puis il se [illegible]ler tous ceux qui l'entouraient; sa

mère, à qui ce tendre fils défendait de pleurer; son père, qu'il exhortait à se reposer des veilles passées à son chevet : « Prenez mon oreiller, reposez-vous, dormez. »

Ce furent là à peu près les dernières paroles qu'il fit entendre à la terre. Tranquillement, doucement l'âme déploya ses ailes, et la parole que les saints Livres disent de l'ange Raphaël s'accomplit sur l'enfant : « Ayant ainsi parlé, son aspect leur fut dérobé, et on ne le vit plus en ce lieu. » *Cum hæc dixisset, ab aspectu eorum ablatus est, et ultra eum videre non potuerunt.* (*Tob.* XII, 21.)

## III

Pourquoi faut-il, mes chers fils, que ces deux coups si rudes n'aient pas été les derniers! J'étais, pendant ce temps-là, loin de ma famille d'enfants, et, semblable à Job, tandis que mes fils « allaient de l'un chez l'autre se divertir dans leurs maisons, moi, me levant dès le matin, j'allais offrir pour eux le sacrifice au Très-Haut, afin qu'aucun n'offensât le Seigneur par ses œuvres ». Mais, hélas! comme à Job aussi, de terribles messages m'apportaient coup sur coup de lugubres nouvelles. A peine le second malheur nous avait-il frappés, qu'un troisième fondit sur nous : *Væ secundum abiit, et ecce væ tertium veniet.* (*Apoc.* XI, 14.)

C'était le samedi qui précédait votre rentrée au

collège. Vos maîtres, vos pasteurs, sortis de leur retraite spirituelle, étaient de retour au bercail. Ils apprirent alors qu'une de leurs meilleures ouailles allait leur être ravie : *Joseph-Ignace* CLÉMENT prenait le funèbre chemin où l'avaient précédé André Malapert et Robert Boutry.

Celui-là était le fils de la veuve. Tout ce qu'il y a d'affection dans un cœur de mère, tout ce qu'il y a de religion dans un cœur de chrétienne, cette veuve l'avait concentré sur ce fils et un autre fils que Dieu lui avait laissés. Elle se rattachait à eux dans le naufrage de son bonheur, et toute sa sollicitude était de leur procurer une éducation chrétienne, en leur faisant suivre les traces de leur père qui n'était plus. C'est dans ce dessein que la courageuse veuve, quittant son pays de Comines, avait laissé tout, maison, famille, intérêts, pour venir prendre à Lille un asile d'emprunt, à côté du collège où elle voulait que ses fils fussent élevés dans la foi et la piété de leurs aïeux.

Mais une mère est une prêtresse; et à celle-ci comme aux prêtres de l'Ancien Testament, Dieu allait commander le sacrifice prescrit au livre du Lévitique : « Il sera offert deux passereaux; l'un des deux sera immolé, et l'autre, étant teint de ce sang rédempteur, sera lâché et rendu à la liberté des champs. » *Et afferet duos passeres vivos, et unum ex passeribus immolari jubebit, et tinget in sanguine passeris immolati, et dimittet passerem vivum, ut in agrum avolet.* (*Levit.* XIV, 4.)

Ce fut bien, en effet, une immolation que la mort de Joseph, mais une immolation joyeuse, triomphante, où la victime, faisant de son lit de douleur un autel, s'offrit à Dieu avec un élan, une ferveur, un détachement de la terre, un enthousiasme du ciel, qui en faisaient déjà une véritable transfiguration.

Nulle exaltation n'avait cependant jusqu'ici signalé cet enfant : nature calme, douce, silencieuse, même souffreteuse vers la fin, et montrant alors dans ses yeux et ses traits le travail d'une secrète désorganisation. Mais la mort, comme Moïse, en le frappant de sa verge, en fit sortir une source d'amour de Dieu si abondante, que tous ceux qui l'entouraient en furent comme inondés. Écoutez, mes chers fils, et vous-mêmes serez dans l'admiration en entendant les paroles qui jaillissaient de son cœur vers la vie éternelle.

Notre Joseph, depuis une semaine, avait beaucoup souffert. Le lundi 25 septembre, il reçut la sainte communion avec une piété et un recueillement extraordinaires. L'expression de son visage était tout angélique. Il se tenait silencieux, uni aux prières de l'Église. On voyait dans ses yeux des larmes qu'il voulait retenir. Il était comme abîmé dans l'Eucharistie.

Le mercredi 27, il parut saisi de quelque appréhension surnaturelle. « Ma tante, dit-il à la personne qui le gardait alors, il faut prier saint Michel avec moi et pour moi. » On comprit que Satan s'efforçait de l'effrayer. Il demanda qu'on plaçât près de

lui une image de l'archange vainqueur. Il le pria; et à partir de ce moment tout sentiment de crainte disparut comme perdu et noyé dans celui de l'espérance et de la confiance en Dieu.

Le samedi 30, vers les neuf heures du soir, on l'entendit s'écrier : « J'étouffe, ouvrez portes et fenêtres, je vais mourir, je m'en vais. »

Alors il commença à faire à chacun ses adieux et ses embrassements. Il tendit les bras vers sa mère : « Mère, je vais mourir, dis-moi adieu, embrasse-moi pour la dernière fois. » — Puis tout autour de lui : « Adieu, mon oncle; adieu, tante; adieu, Charles : soyons unis... toujours ! »

Il chercha à se rappeler ce qu'il pouvait donner, comme souvenir de lui, à chacun de ceux qui l'entouraient. « A vous, mon oncle, ma carabine; à vous, ma tante, mon livre de prières. » Et le reste.

Il semblait que la mort lui donnait la seconde vue. Une intuition extraordinaire lui faisait lire dans les désirs les plus secrets des cœurs. A l'un de ses parents qui depuis longtemps souhaitait d'obtenir un enfant : « J'appelle sur ton premier-né les bénédictions d'un mourant, prononça le malade avec solennité. Tu l'élèveras bien, tu l'appelleras Joseph, du même nom que moi, ce sera son premier nom. »

Le médecin entra : « M. Wouters, lui dit gracieusement l'agonisant, vous ne pouvez pas me guérir, mais je ne vous en remercie pas moins de vos bons soins, et je prierai pour vous ! » Le méde-

cin pleurait. Il n'avait pas souvent rencontré de tels malades.

Le vénérable doyen de Comines était venu pour le bénir encore encore une fois : « Monsieur le Curé, merci ! Je vais m'en aller prier pour Comines et pour vous ! » Le prêtre le regardait, l'admirait, l'écoutait, contemplant ce spectacle, et conservant dans son cœur ces paroles qu'il devait redire le lendemain, en chaire, à ses paroissiens.

Il était alors dix heures. Joseph baissait de plus en plus. Il estima qu'il était temps de ne plus penser à la terre et de se tourner tout entier vers le ciel où il touchait : « Maintenant que je vous ai fait mes adieux à tous, laissez-moi m'entretenir seul avec mon Dieu. »

On le vit alors saisir son crucifix et le tenir embrassé avec une sorte de violence d'amour, en répétant plus de dix fois de suite : « O mon Dieu ! combien je vous aime ! Oui, je vous aime ! je vous aime ! »

Il ne cessait d'invoquer la Trinité terrestre de la maison de Nazareth : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. — Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie ! »

Puis c'étaient de longs remerciements à la Mère du Ciel : « Merci, ô Marie, de m'accorder la grâce de mourir un samedi ; merci d'avoir exaucé un de mes plus grands désirs : celui de mourir à Comines. — Merci, ô ma Mère, de m'avoir accordé la grâce

de mourir dans votre Congrégation affiliée à celle de Rome! »

Tous les plus beaux sentiments de la piété chrétienne, cachés dans le fond de ce cœur, débordaient maintenant en expressions brûlantes. Après la voix de l'action de grâces ce fut celle de la propitiation. Joseph s'offrit comme victime. D'un accent indicible il répétait : « Pardon, mon Dieu! pardon pour tous mes péchés, pour les plus petits comme pour les plus gros. Pardon pour les péchés des autres... Pardon, Jésus, pour tous les pécheurs. Pardon pour Comines, pardon pour la France. » Il répéta plus de quatre fois l'acte de contrition.

Cependant la vie s'éteignait; ce n'était plus qu'une étincelle. On ne comprenait pas qu'elle pût encore jeter de si vives flammes. Le corps tombait, mais l'âme montait. Joseph sentit que c'était l'instant des paroles suprêmes; il voulut laisser à chacun le dernier mot de son âme :

« Venez tous! venez, je ne veux oublier personne.

« Toi, maman, tu es au-dessus de tous, viens que je t'embrasse... Bonne mère, que j'aimais tant et qui m'as tant aimé, je vais te quitter bientôt. Je sens que mon heure approche. Mais ne pleure pas. Je vais me réunir à mon Dieu, et je prierai bien pour toi.

Il s'adressa à son frère : « Mon bon petit frère Charles, tu consoleras maman, tu l'aimeras bien pour nous deux, tu la consoleras... » Il lui donna

ensuite avec une grande énergie les conseils les plus graves sur le choix d'un avenir, et la fidélité à l'appel de Dieu, quel qu'il fût.

Il recommanda sa mère à son oncle, à sa tante, et ajouta tendrement : « C'est bien dur, ô mon Dieu! de quitter des parents si bons. Mais enfin que votre volonté soit faite! »

Puis, ne considérant que leur bien suprême, le salut, il leur légua ce dernier souhait appuyé de son exemple : « Je meurs en bon chrétien, en catholique fervent. Vous tous ici présents, vivez et mourez en bons chrétiens, en fervents catholiques. Ce n'est pas assez d'être chrétiens, il faut être bons catholiques. »

Il se souvint aussi de ses maîtres absents, nomma les Pères du collège qui l'avaient élevé, en disant à sa mère avec insistance : « Je regrette bien de ne pas les voir avant de mourir. Mais dis-leur bien à tous que je prierai pour eux. »

En entendant toutes ces paroles on s'étonnait autour de lui d'un accent si nouveau, si extraordinaire. On voyait un enfant et l'on croyait entendre un homme mûr, un vieillard, un chrétien consommé. On touchait la vérité de cette parole de la Sagesse : *Ætas senectutis vita immaculata.* (*Sap.* IV, 9.)

Il fit à Dieu l'offrande de sa vie, de sa mort : « O mon Dieu, votre puissance est infinie. Si vous aviez voulu me sauver, vous le pouviez. Mais vous avez fait toutes ces choses pour mon plus grand bien.

« Depuis dix jours j'ai beaucoup souffert. J'ai offert toutes mes souffrances au bon Dieu. Mais que sont-elles en comparaison de celles que vous avez endurées pour moi sur la croix, ô Jésus! — Je vous offre mon sacrifice, je vous offre ma vie pour Comines, pour la France! »

Il remercia encore avec effusion tous ceux qui l'avaient aimé, allant ainsi successivement de la terre au ciel et du ciel à la terre, comme suspendu entre les deux, avant que le dernier fil se brisât et rendît à l'âme la liberté de son vol. Quant au corps, que lui importait? Parlant de ses obsèques avec l'humilité d'un chrétien et le dédain d'un immortel : « Mère, dit-il, point de grand enterrement, n'est-ce pas? »

A ces mots les pleurs redoublèrent autour de lui : « Allons, Charles, ne pleure pas. Mère, ne pleure pas. N'assombrissez pas par vos larmes mes derniers instants. Moi, je ne puis pleurer. C'est un jour de fête pour moi. Je vais au Ciel!... Je suis au Ciel!... »

Il en était bien près. Il continua de prier d'une voix haletante : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur. »

Une prière à l'angélique patron de la jeunesse laissa sortir de sa conscience le témoignage d'une pureté qui explique cette belle mort par la beauté de sa vie :

« Saint Louis de Gonzague, vous avez toujours conservé votre innocence. Vous n'avez jamais com-

mis de péché mortel; j'espère que je n'en ai jamais commis non plus, priez pour moi.

« Bon saint Joseph, mon bon patron et patron de la bonne mort, saint Louis de Gonzague, venez au-devant de moi avec la milice céleste, pour me réunir à vous. »

Il baisa de nouveau son crucifix : « O mon Dieu! que je vous aime!... Que tous les soupirs qui sortent de ma poitrine soient autant d'actes d'amour. »

Il ne lui restait plus, à ce généreux enfant, qu'à donner le signal de la séparation :

« Et maintenant, mère, à toi mon dernier baiser, le dernier que tu recevras de ton petit Joseph. Viens, Charles; venez tous deux. »

Il tint sa mère et son frère embrassés quelques instants. Puis il se remit sur son oreiller, joignit les mains et dit : « C'est tout... je meurs. — Jésus! Marie! Joseph... »

Tels furent ses derniers mots. Il ne parvint pas à prononcer la suite de cette prière; sa voix expirante ne pouvait plus articuler; mais il n'en était plus besoin. Jésus, invoqué par lui, venait de lui répondre la parole qu'il disait jadis au fils de la veuve : *Adolescens, tibi dico : Surge* : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Et le jeune homme s'était levé pour aller à Lui.

Il était onze heures moins le quart quand Joseph expira. C'était la veille du premier dimanche d'octobre, auquel l'Église célèbre la fête de Notre-Dame du Rosaire, la fête de l'*Ave Maria,* la fête de Celle

à qui Joseph avait dit tant de fois : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen!*

J'ai terminé, mes chers fils. Je vous ai dit ce que fut la mort de vos trois frères, si finir de la sorte peut s'appeler mourir. Heureux qui meurt de cette mort! Les anciens avaient dit : « Celui-là meurt jeune qui est aimé des dieux. » L'Écriture dit mieux : « Aimé de Dieu, agréable à son cœur, il a été enlevé, de peur que la malice ne séduisît son esprit et que l'illusion ne fascinât son âme. Ayant vécu peu de jours, il a fourni néanmoins une longue carrière, car la grâce de Dieu et sa miséricorde sont avec les saints qu'il aime, et son regard repose sur ces jeunes élus. »

Demandons-lui maintenant, à ce Dieu, à ce Père, qu'il les reçoive dans son sein; et que cette triple immolation lui soit un sacrifice d'agréable odeur. Ah! Seigneur! dans ces deux mois, l'avons-nous assez offert, ce sacrifice du matin que vous demandiez aux prêtres de votre ancienne loi! Et l'agneau d'un an, l'agneau sans tache que vous requériez autrefois pour vos autels, était-il aussi pur et aussi innocent que nos jeunes victimes?

Pleurez-les donc, je le veux bien, vous qui les avez aimés, *mortuum plora,* mais pleurez-les avec mesure, *sed modicum plora,* car leur mort est pleine d'une immortelle espérance. Comme les trois jeunes Hébreux captifs à Babylone, ils ont échappé aux ardeurs de la fournaise de ce siècle; l'ange de

la mort est descendu vers eux pour les sauver; il les a trouvés qui tranquillement louaient Dieu de ses miséricordes à leur heure dernière; et maintenant encore entendez-les qui, réunis dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, bénissent tous trois le Seigneur.

Unissez-vous à leur cantique. Vous, leurs pères et leurs mères, commencez, et, avec eux, glorifiez le Seigneur, car ils sont allés là-haut chanter le Dieu de leurs pères : *Benedictus es, Domine, Deus patrum nostrorum.* Vous, prêtres du Seigneur, qui êtes pères aussi, venez à votre tour et bénissez le Seigneur : *Benedicite, sacerdotes Domini, Domino,* car cette précieuse mort de vos chers disciples est la bénédiction du Ciel sur vos travaux. Vous tous aussi, religieux qui appartenez au Seigneur Jésus-Christ, Dieu des Dieux, bénissez-le, louez-le : *Benedicite, omnes religiosi, Domino, Deo Deorum laudate et confitemini ei;* car même dans Babylone, où vous êtes opprimés, vous voyez que sa miséricorde vous est demeurée fidèle : *Quoniam in omnia sæcula misericordia ejus.* Bénissez-le, jeunes gens qui êtes ses serviteurs : *Benedicite, servi Domini, Domino,* car vous venez d'apprendre comment le servir c'est régner. Bénissez-le, vous les petits et les humbles de cœur qui voulez vous sanctifier : *Benedicite, sancti et humiles corde, Domino,* car vous venez d'apprendre comment la sainteté fleurit dans le cœur des petits.

Et vous, André, Robert, Joseph, vous les sauvés,

vous les heureux, louez le Seigneur, qui est ou qui sera bientôt votre récompense, et appelez-nous un jour à le louer éternellement avec vous : *Benedicite, Anania, Azaria, Misaël, Domino, laudate et superexaltate eum in sæcula. Amen.*

---

# VII

## FONDATION
## D'UNE CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

*Extrait du procès-verbal de la séance d'installation de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul au collège.*

« Le 21 mai 1883, à huit heures du soir, quinze élèves appartenant aux classes supérieures de la maison se sont réunis dans une des salles de l'école, sous la présidence de M. Féron-Vrau, président du conseil particulier des conférences de Lille, dans le dessein de fonder une conférence au sein du collège.

« M. le Supérieur a bien voulu honorer cette réunion de sa présence.

« Après la prière et la lecture de piété, dans le saint Évangile, M. le Président a exposé brièvement le but de l'œuvre et les dispositions que chacun doit y apporter. Il se félicite de voir cette conférence s'ajouter aux dix-huit conférences établies à Lille et aux quatre mille dix conférences réparties sur la surface du monde catholique...

« Vers la fin de la séance, M. le Supérieur, invité par M. le Président à adresser quelques paroles d'édification, commente rapidement certains passages de l'Évangile sur le devoir et la consolation de considérer Jésus-Christ dans le pauvre...

« Finalement on échange des paroles de confiance dans la prospérité de l'œuvre commencée, et on y joint le vœu et l'espoir qu'en raison de leur âge les jeunes confrères présents puissent en grand nombre assister, dans cinquante ans, à la célébration du centenaire de la fondation de la société. »

---

Le dimanche suivant, M. le Supérieur donna communication de cette installation au collège réuni dans la chapelle, au prône de la messe solennelle.

Aujourd'hui (mars 1888) la conférence de Saint-Louis-de-Gonzague compte vingt-huit membres, tous congréganistes, très assidus à visiter les familles pauvres et à catéchiser des enfants.

# VII

## FONDATION

## D'UNE CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

---

**COMMUNICATION FAMILIÈRE**

**Faite au prône du Dimanche, 27 mai 1883.**

MES CHERS ENFANTS,

Ce matin j'ai à vous annoncer une bonne nouvelle : nous avons établi parmi vous, dans cette maison, une conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

Il y a bien longtemps que je le désirais, mes chers fils. Il me semblait que nous n'avions pas accompli tout entière notre tâche d'éducateurs chrétiens auprès de vous, tant que nous n'avions pas mis cette institution de charité dans notre programme et la visite des pauvres dans nos exercices. Il me semblait aussi que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait pas être tout à fait content de nous, parce que nous n'avions pas donné à ses amis les pauvres une place régulière dans l'emploi de nos semaines.

Ah! sans doute je n'oublie point que nous sommes un externat, et que vous ne manquez pas de seconder dans les bonnes œuvres vos pères et vos mères qui sont membres de ces conférences, et auxquels nous vous rendons quotidiennement chaque soir. Je sais encore que pour la plupart, mes chers fils, vous trouvez au foyer domestique une sorte de conférence privée et familière, où l'on ne manque guère de faire une part de son bien aux malheureux. Mais notre devoir, à nous, n'en subsistait pas moins tout entier à cet égard : le devoir de vous initier à la vie de bonnes œuvres, qui est le fond pratique de la vie chrétienne; le devoir aussi d'attirer sur votre éducation et sur notre collège la bénédiction qui s'attache à l'aumône et la miséricorde que Jésus-Christ a promise aux miséricordieux.

Dieu soit béni! voilà que maintenant la chose est faite. Après de très faciles négociations avec le conseil particulier de la société de Saint-Vincent-de-Paul, nous possédons au collège et nous avons installé une jeune conférence qui se recrutera parmi l'élite de nos congréganistes des classes supérieures.

Chaque semaine elle se réunira, selon son règlement, pour la prière, la lecture sainte, l'entretien fraternel sur les besoins des pauvres et sur la manière la plus chrétienne de les soulager, la répartition de l'aumône entre les familles assistées, et l'action de grâces à Jésus-Christ, père des indigents et rémunérateur de ceux qui leur viennent en aide.

Tels sont les exercices ordinaires de ces réunions, dans lesquelles on a voulu voir des clubs de conspirateurs contre la sûreté de l'État! Un homme de bien, et que je louerais plus à mon aise s'il n'avait quatre de ses fils assis devant moi sur ces bancs, a bien voulu provisoirement diriger la conférence, en attendant qu'un jour celle-ci trouve dans son propre sein le jeune président qui conviendra à de si jeunes présidés. Que Dieu rende à son serviteur ce qu'il daigne faire pour nous! A partir de cette heure il nous permettra de le considérer comme nôtre. Si la charité est la première des vertus, comme le déclare saint Paul, M. Focquedey est désormais intronisé professeur de notre première classe.

La conférence portera le nom de Saint-Louis-de-Gonzague. Ce saint patron de la jeunesse est aussi un excellent patron de la charité. Dès son enfance, Louis de Gonzague eut pour les pauvres de ses domaines une bonté secourable qui le faisait s'attendrir sur leurs misères sans nombre soit du corps, soit de l'âme; et je ne souhaiterais rien tant que d'apprendre, mes chers fils, que nos visiteurs des pauvres sont, par leur modestie, leur discrétion, leur religion, d'autres Louis de Gonzague. Puis plus tard, devenu novice de la Société de Jésus, il donna sa vie pour eux, puisque ce fut au service des pestiférés de Rome qu'il contracta la maladie qui l'emporta au Ciel.

Saint Vincent de Paul n'en reste pas moins le

premier patron de notre œuvre, et j'éprouve personnellement une joie singulière à penser que nous entrons ainsi dans sa grande famille. J'ai toujours eu pour cet admirable modèle du prêtre français une dévotion qui m'a fait rechercher tout ce qui se rapporte à lui ou rappelle son souvenir. Je puis bien vous dire, à vous, puisque nous sommes en famille, qu'étant jeune prêtre, en 1861, j'ai tenu à faire mon pèlerinage à son berceau, à Pouy, un pauvre village des Landes, son village natal. J'étais malade alors; j'étais en route pour aller chercher la guérison aux eaux des Pyrénées; mais, chemin faisant, je m'avisai que saint Vincent de Paul se trouvait sur mon passage, ou à peu près; je pensai donc que je ferais bien d'aller lui faire ma visite, à lui qui s'était montré si secourable aux malades; et là, chez lui, de le prier de me rendre les forces nécessaires pour continuer mon ministère, si c'était le bon plaisir de Jésus-Christ, notre commun maître. Oh! que je priai de bon cœur dans sa maison champêtre, sous le chêne qui l'avoisine, et surtout dans l'église où il fut baptisé il y a trois cents ans! Mais vous devinez bien que je ne pensai pas qu'à moi seul: il est si insipide de ne prier que pour soi! Tandis que je célébrais le saint Sacrifice à l'autel où le petit pâtre de Pouy avait fait sa première communion, ma pensée se portait au delà. Je voyais ces multitudes de fils et de filles de saint Vincent de Paul qui remplissent le monde. Je

voyais surtout ces milliers de conférences que sa charité communicative a fait naître sur notre globe, qu'elle réchauffe et vivifie ; et plein d'admiration pour ce que peut faire, Dieu aidant, un homme de Dieu, fût-il originairement un pauvre petit paysan tel que Vincent de Paul, je demandai à Notre-Seigneur la grâce d'être moi-même un humble mais utile imitateur de sa charité et zélateur de ses œuvres, partout où Dieu me placerait.

Comme souvenir de ma visite je demandai à emporter un rameau, si petit fût-il, du chêne sous lequel le jeune pâtre abritait son troupeau. Ce précieux rameau que j'obtins du curé, non sans quelque peine, savez-vous, mes bons enfants, ce que j'en ai fait aujourd'hui? Eh bien, je viens de le planter dans un terrain très fertile : celui de l'école Saint-Joseph. Il y poussera, mes chers fils; il y deviendra un grand arbre, et bien des infortunes et bien des charités trouveront leur abri sous son ombrage.

Vous serez ce rameau vivace, jeune et chère conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Mais souffrez que, pour trouver votre premier instituteur, je remonte plus haut que l'homme, plus haut que M. Focquedey, même plus haut que saint Louis de Gonzague et que saint Vincent de Paul. Car savez-vous quel est, selon moi, l'ancêtre évangélique de tous ces jeunes et zélés servants de la charité? Souvenez-vous de ce que l'Évangile nous raconte de ce jeune homme ou enfant, *puer,* qui apporta à

Notre-Seigneur les cinq pains et les poissons que Jésus multiplia entre ses mains divines et fit distribuer au peuple affamé dans le désert. Voilà votre premier modèle, voilà votre aimable ancêtre. Comme lui, vous venez présenter à Jésus-Christ ce que vous avez recueilli pour secourir les malheureux. C'est bien peu de chose trop souvent : *Quid hæc inter tantos?* Mais le maître à qui vous l'offrez a la puissance des miracles : il bénit votre offrande; il la fait distribuer, et il se trouve que vos dons, en se multipliant sous cette bénédiction, nourrissent et soutiennent je ne sais combien de familles qui, à leur tour, bénissent Dieu et vous bénissent.

Cela m'amène, mes enfants, à vous recommander de faire la charité comme Notre-Seigneur la fit au peuple, sur cette colline de la multiplication des pains. — D'abord faites-la religieusement : Notre-Seigneur commence par prier et bénir avant de faire faire cette distribution à la multitude des disciples. Comme lui priez, offrez, consacrez votre bonne œuvre avant que de donner. — Faites l'aumône respectueusement : vous remarquerez que Notre-Seigneur fait d'abord asseoir la foule avant de la rassasier. Ainsi honorerez-vous les pauvres que vous assistez. — Faites l'aumône largement, autant que vous le pourrez, pourvoyant à tout ce qui est vraiment dans leurs besoins : c'est ainsi que les assistés de Jésus eurent du pain et des poissons autant qu'ils en voulurent pour se rassasier. Enfin, comment dirai-je? faites l'aumône

économiquement, mais dans le sens le plus libéral de ce mot : Jésus veut que rien ne se perde, et, quand tous sont rassasiés, il ordonne de recueillir les restes, *ne pereant*, et douze corbeilles se trouvent remplies de cette surabondance. C'est le fruit d'une économie large et sage à la fois.

Et puis voilà le principal. Quand Jésus-Christ a distribué les pains d'orge à la foule, il lui distribue aussitôt le pain de la vérité, et il finit par lui parler du pain de l'Eucharistie. C'est la suite de ce même chapitre de l'Évangile... Que de choses, mes chers fils, j'aurais à vous dire là-dessus. Que de leçons à recueillir pour votre apostolat! Mais dès maintenant ne puis-je pas vous dire qu'il y aurait quelque chose de plus beau et de meilleur encore que de faire l'aumône aux pauvres? ce serait de leur faire le catéchisme. Vous savez peut-être que l'instruction religieuse est proscrite de l'école; j'ai beaucoup prôné, par parole et par écrit, l'œuvre des « Catéchistes volontaires ». Si mes chers fils de la conférence prenaient du service parmi ces volontaires-là, combien je serais fier d'eux! que j'en tirerais un heureux présage pour leur avenir de chrétiens, et que tout cela serait digne de gens de foi et de cœur[1]!

[1] Présentement (mars 1888), chaque semaine une quinzaine de membres de la conférence de Saint-Louis-de-Gonzague, élèves de sciences, philosophie, rhétorique et seconde, se privent spontanément d'une grande partie de leur congé du mercredi soir pour revenir au collège catéchiser de jeunes pauvres, les plus dépourvus en tout genre, dont ils se font les apôtres et les patrons.

Pour aujourd'hui je n'ai voulu que vous faire cette communication, tout familièrement. Mais je ne veux pas finir sans vous dire combien favorablement j'augure de cette conférence pour les grâces qu'elle méritera à notre famille d'écoliers. Quelle espérance c'est pour moi, mes enfants, que de penser à tant de prières, tant d'actions de grâces, qui des mansardes, des galetas, des *courettes*, des *cités* ouvrières de Lille monteront vers Dieu pour vous! Tenez, cent fois je me suis dit, depuis trois ans, que si notre collège, toujours menacé, et cependant toujours prospère, se maintenait et grandissait sous le feu de l'ennemi, c'est qu'il était porté par une grande prière. J'ai bien pensé que c'était la prière de tels saints religieux, pères et amis de cette maison, qui nous était cet appui. Mais surtout j'ai mis ma confiance dans la prière des malheureux. Il y a déjà longtemps que nous avons fait alliance avec les Petites Sœurs des pauvres : c'est notre première puissance auxiliaire que celle-là. Maintenant nous avons pour nous les pauvres de notre conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Retenu sur ces deux ancres de la charité, au milieu de la tempête, notre navire ne chavirera pas, car il est amarré à une force divine.

# VIII

# L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES

Pour aujourd'hui je n'ai voulu que vous faire cette communication, tout familièrement. Mais je ne veux pas finir sans vous dire combien favorablement j'augure de cette conférence pour les grâces qu'elle méritera à notre famille d'écoliers. Quelle espérance c'est pour moi, mes enfants, que de penser à tant de prières, tant d'actions de grâces, qui des mansardes, des galetas, des *courettes*, des *cités* ouvrières de Lille monteront vers Dieu pour vous! Tenez, cent fois je me suis dit, depuis trois ans, que si notre collège, toujours menacé, et cependant toujours prospère, se maintenait et grandissait sous le feu de l'ennemi, c'est qu'il était porté par une grande prière. J'ai bien pensé que c'était la prière de tels saints religieux, pères et amis de cette maison, qui nous était cet appui. Mais surtout j'ai mis ma confiance dans la prière des malheureux. Il y a déjà longtemps que nous avons fait alliance avec les Petites Sœurs des pauvres : c'est notre première puissance auxiliaire que celle-là. Maintenant nous avons pour nous les pauvres de notre conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Retenu sur ces deux ancres de la charité, au milieu de la tempête, notre navire ne chavirera pas, car il est amarré à une force divine.

---

# VIII

# L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES

DIEU DANS L'ÉCOLE



---

LE

# COLLÈGE SAINT-JOSEPH

DE LILLE

1881-1888

DIEU DANS L'ÉCOLE



LE

# COLLÈGE SAINT-JOSEPH

DE LILLE

1881-1888

DIEU DANS L'ÉCOLE

---

LE

# COLLÈGE SAINT-JOSEPH

DE LILLE

1881-1888

Pour aujourd'hui je n'ai voulu que vous faire cette communication, tout familièrement. Mais je ne veux pas finir sans vous dire combien favorablement j'augure de cette conférence pour les grâces qu'elle méritera à notre famille d'écoliers. Quelle espérance c'est pour moi, mes enfants, que de penser à tant de prières, tant d'actions de grâces, qui des mansardes, des galetas, des *courettes*, des *cités* ouvrières de Lille monteront vers Dieu pour vous! Tenez, cent fois je me suis dit, depuis trois ans, que si notre collège, toujours menacé, et cependant toujours prospère, se maintenait et grandissait sous le feu de l'ennemi, c'est qu'il était porté par une grande prière. J'ai bien pensé que c'était la prière de tels saints religieux, pères et amis de cette maison, qui nous était cet appui. Mais surtout j'ai mis ma confiance dans la prière des malheureux. Il y a déjà longtemps que nous avons fait alliance avec les Petites Sœurs des pauvres : c'est notre première puissance auxiliaire que celle-là. Maintenant nous avons pour nous les pauvres de notre conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Retenu sur ces deux ancres de la charité, au milieu de la tempête, notre navire ne chavirera pas, car il est amarré à une force divine.

---

# VIII

# L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES

Pour aujourd'hui je n'ai voulu que vous faire ce communication, tout familièrement. Mais je veux pas finir sans vous dire combien favorab ment j'augure de cette conférence pour les grâc qu'elle méritera à notre famille d'écoliers. Que espérance c'est pour moi, mes enfants, que penser à tant de prières, tant d'actions de grâce qui des mansardes, des galetas, des *courettes*, d *cités* ouvrières de Lille monteront vers Dieu po vous! Tenez, cent fois je me suis dit, depuis tr ans, que si notre collège, toujours menacé, cependant toujours prospère, se maintenait et gra dissait sous le feu de l'ennemi, c'est qu'il ét porté par une grande prière. J'ai bien pensé q c'était la prière de tels saints religieux, pères amis de cette maison, qui nous était cet app Mais surtout j'ai mis ma confiance dans la priè des malheureux. Il y a déjà longtemps que no avons fait alliance avec les Petites Sœurs d pauvres : c'est notre première puissance auxiliai que celle-là. Maintenant nous avons pour nous l pauvres de notre conférence de Saint-Vincent-d Paul. Retenu sur ces deux ancres de la charité, milieu de la tempête, notre navire ne chavirera pa car il est amarré à une force divine.

---

# VIII

# L'ASSOCIATION DÈS ANCIENS ÉLÈVES

*Extraits des comptes rendus annuels.*

L'Association des anciens élèves du collège Saint-Joseph est une société de piété et d'étude, une confrérie et une académie.

Elle a deux réunions par mois : l'une à la chapelle pour l'instruction religieuse, la messe et la communion ; l'autre dans une des salles du collège pour une conférence littéraire, historique, scientifique, économique, etc., où sont lus des travaux et ouvertes des discussions sur ces divers sujets.

L'Association compte plusieurs centaines de membres. Elle tient chaque année, en juillet, une séance solennelle de clôture, à laquelle préside un dignitaire ecclésiastique ou laïque invité par le conseil, et dans laquelle est donné le compte rendu des travaux de l'année, qui est ensuite imprimé avec les discours prononcés dans cette circonstance.

L'origine de cette société remonte aux premiers temps de la fondation du collège. Elle est ainsi rappelée dans quelques paroles prononcées par M. le Supérieur au banquet annuel des anciens présidé par le R. P. Pillon, le 24 novembre 1884 :

## VIII

# L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES

« Un jour de l'année 1877, un groupe de nos élèves de philosophie, près de se séparer, avait voulu couronner les exercices d'une retraite par un pèlerinage à Notre-Dame d'Ostaker, près de Gand. La fête fut complète, fête de la piété et de l'amitié, fête du souvenir et de l'espérance. Mais elle avait duré ce que durent les roses. — Si nous recommencions? se demandèrent quelques-uns; si nous refaisions cette matinée, cette soirée chaque mois? Si nous perpétuions cette réunion par une association amicale, religieuse et littéraire qui participerait de la famille, de la congrégation et de l'académie?... — C'était une pensée du Ciel. Vous l'avez bénie, mon très vénéré Père : cette bénédiction lui a porté bonheur; et quand, le soir de ce jour de fête, nos pèlerins rentraient à Lille, ils y rapportaient une bonne œuvre de plus. »

### 1878

L'année suivante, 12 juillet 1878, une première réunion solennelle de clôture était célébrée au collège. On lit

dans le compte rendu : M. l'abbé BAUNARD, professeur à l'Université catholique de Lille, avait bien voulu en accepter la présidence. Il termina ainsi son allocution :

« Que votre Révérend Père Recteur veuille bien me permettre une citation profane qui me semble formuler le programme et la fin de votre Association. Ce sont ces vers si forts et si fiers d'un grand poète romain, Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

« *Certare ingenio :* Luttez d'émulation à qui l'emportera dans ces exercices de l'esprit qui font de vos réunions de si brillants tournois, et qui vous apprennent à manier cette arme de la pensée et de la parole par laquelle vous vaincrez et régnerez dans le monde.

« *Contendere nobilitate :* Rivalisez de grandeur d'âme, de force de caractère, de générosité de cœur : c'est la noblesse morale.

« *Noctes atque dies niti præstante labore :* Le travail, un travail sans repos, un travail de jour et de nuit, je n'ose vous le demander tel, Messieurs. Mais je viens tout à l'heure de vous parler de noblesse. Or j'entends dire que votre Flandre est par excellence le pays d'une noblesse nouvelle, d'une noblesse solide, d'une grande et puissante noblesse qui a l'avenir devant elle : la noblesse du travail.

Or cette noblesse s'achète, cette noblesse rapporte aussi; et si vous voulez savoir ce qu'elle vous vaudra, écoutez :

« *Ad summas emergere opes :* Elle nous vaudra la richesse, la grande richesse surtout, celle qu'on porte en soi-même, celle qui vous fait trouver dans son propre fonds ce trésor inépuisable dont on tire, dit le Seigneur, des choses anciennes et nouvelles, et qui ne peuvent nous être ni détruites par la rouille ni ravies par les voleurs.

« *Rerumque potiri :* On y gagne d'arriver à la tête des affaires, dans son milieu, dans son pays, dans sa cité, plus haut que cela peut-être; et d'y faire arriver par ce moyen Celui dont le règne doit être l'ambition dominante de vos cœurs.

« Que si à ce *rerum,* dont je vous souhaite d'entrer un jour en possession, vous me permettez, Messieurs, d'ajouter *cœlestium,* j'aurai fini cette petite causerie familière comme d'ordinaire se terminent les homélies et les sermons, par le vœu le plus élevé que puisse vous offrir un ami qui est un prêtre. »

## 1879

Le 17 juillet 1879, la séance solennelle avait l'heureuse fortune d'être présidée par M. Amédée de Margerie, doyen de la Faculté des Lettres. Ce fut un charme de l'entendre évoquer des souvenirs qui étaient d'éloquentes leçons.

« Vous m'avez fait, Messieurs, remonter de trente-quatre années le cours de ma vie. En vous écoutant, je me sentais magiquement transporté dans une réunion semblable à la vôtre, et dont je faisais partie à cette date lointaine, sous la présidence d'Ozanam. Il y apportait le charme infini de son commerce, la profondeur et l'étendue de ses connaissances, l'exemple contagieux d'une vie enflammée et illuminée par quatre grands et inséparables amours : l'amour de Dieu et de son Église, l'amour de la France, l'amour de la science, l'amour des pauvres. Nous travaillions pour tout de bon sous son impulsion vaillante et douce, et plusieurs ont commencé là à prendre une part active à la défense des intérêts de l'Église et de la patrie... »

Puis, s'adressant au R. P. Recteur :

« Vous avez déjà, mon Révérend Père, formé plusieurs générations de bons soldats de la bonne cause. En voici de nouveaux qui abordent le champ de bataille à une heure où la mêlée est chaude. Comme leurs aînés, ils vous feront honneur. Et quand vous aurez atteint cet âge des patriarches que nous vous augurions naguère, avant d'aller recevoir le magnifique salaire d'un siècle de bon travail, peut-être aurez-vous ici-bas ces trois dernières joies qui sont les trois vœux de nos cœurs : la joie de voir l'Église catholique triompher de ses ennemis et faire son œuvre de salut dans une liberté rassurée, — la joie de voir Dieu rentrer en

maître et en père dans notre pays de France, — la joie enfin de voir vos fils, ceux qui vous entourent aujourd'hui, leurs devanciers, leurs successeurs, prendre une part glorieuse à cette « instauration de toutes choses dans le Christ ».

1880

Nous n'étions pas près de voir s'accomplir cet espoir, et, l'année suivante, 21 juillet 1880, la réunion de clôture entendait son éminent président, M. LE VICOMTE DE VAREILLES-SOMMIÈRES, doyen de la Faculté de droit à l'Université catholique de Lille, rappeler, dans le discours à la fois le plus fin et le plus énergique, ces souvenirs d'une année remplie par de grandes douleurs supportées par de grands courages :

Mieux que mes paroles, Messieurs, les exemples qui vous sont donnés doivent exciter en vous l'ambition du dévouement. Des choses admirables s'accomplissent sous vos yeux. Vous êtes assez avancés dans la vie pour comprendre ce qu'il y a de grand et de généreux dans la retraite volontaire de ces deux cents magistrats du parquet, qui se dépouillent de leur toge à la seule pensée qu'on peut demander leur concours pour la consommation d'une grande injustice, et renoncent à une carrière attachante, à des ressources assurées, aux honneurs, pour rester fidèles à l'honneur dans l'obscurité et peut-être dans la pauvreté.

Un autre exemple plus beau encore, c'est l'héroïque attitude des Congrégations religieuses en présence de la persécution violente et lâche qui les

assaille, c'est la fermeté calme et fière avec laquelle les révérends Pères Jésuites ont subi l'acte brutal que, malgré les lois, malgré un vote fameux du Sénat, malgré les protestations indignées de tout ce qui compte en France, des ministres et des préfets français sont descendus à commettre.

Je remercierai Dieu toute ma vie d'avoir été l'un des témoins de la dernière nuit et de la dernière matinée passée par les Jésuites de Lille dans leur résidence de la rue Négrier. Je n'ai jamais rien vu et je n'imagine pas qu'on puisse rien voir de plus simplement grand et beau que toutes les scènes qui se sont déroulées dans ces quelques heures. Ces prêtres calmes et souriants, récitant leur bréviaire, accomplissant la règle de leur ordre comme si le lendemain devait ressembler aux autres jours; ces nombreux laïques tout émus, campés dans le jardin et dormant à la belle étoile, tandis que les Pères prenaient un peu de repos dans leurs pauvres cellules; cette messe à trois heures du matin célébrée sur une commode, dans l'humble réduit où Notre-Seigneur avait dû se réfugier pour n'être pas mis sous les scellés; ces hommes de tout âge, graves et tristes, agenouillés dans les allées et sur les pelouses, et assistant au sacrifice divin par les fenêtres ouvertes de la chapelle improvisée; cette communion si fervente; puis l'arrivée de la police, ces coups de marteau, ces vitres brisées, cette apparition par une porte enfoncée d'un bataillon de gendarmes et de sergents

de ville tout pâles et tout honteux de leur consigne; ces invasions dans chaque cellule; ces réponses si nobles, si éloquentes, si françaises des Pères Jésuites; leur visage illuminé par la joie douloureuse de souffrir pour la vérité et pour la liberté : tout ce spectacle restera éternellement gravé dans la mémoire de ceux qui l'ont contemplé, comme la plus éloquente leçon de dignité, de courage et d'énergie.

M. de Vareilles ajoutait :

Après les Jésuites de la rue Négrier les Jésuites de la rue Solférino, vos maîtres, auront sans doute l'occasion de nous montrer comment on doit supporter la mauvaise fortune et préparer la meilleure...

## 1882

L'orateur ne disait que trop vrai. La condamnation et l'expulsion du R. P. Pillon et la fermeture du collège Saint-Joseph allaient donner lieu à des scènes semblables, et présenter les mêmes contrastes entre les persécuteurs et les persécutés.

En conséquence de ces événements, ce fut seulement deux ans après que l'Association ou Conférence des anciens put reprendre ses réunions et avoir sa séance solennelle de clôture. Elle se tint le 20 juillet 1882. Le rapporteur, M. Alfred Dugardin, l'ouvrit ainsi :

Messieurs et chers collègues,

Il y a deux ans, à pareil jour, au lendemain d'un premier acte de persécution et à la veille d'une per-

sécution plus cruelle encore, nous nous séparions la douleur dans l'âme et la prière sur les lèvres. Pour notre œuvre comme pour nos Pères nous emportions au cœur l'espoir d'un meilleur avenir. Cette heure est venue pour nous.

Cette heure de la résurrection de la conférence des anciens fut rendue solennelle par le discours de M. Amédée de Margerie, président de la séance. Dans une fiction saisissante, l'entraînant orateur, voulant montrer ce que pourraient les catholiques s'ils remplissaient tous leur devoir public dans la crise présente, imagina trois rêves qui mettaient la chose sous les yeux. Il nous transporta d'abord à Castelfidardo, et supposant qu'au lieu d'avoir été trois cents, les zouaves de Lamoricière s'étaient trouvés là six mille, il refaisait le récit de la bataille, qui se changeait en victoire pour l'Église et le pape. — Dans un second rêve, il voyait les héros de Loigny qui, au lieu d'être abandonnés par deux régiments de marche, étaient appuyés énergiquement par eux, et là encore la défaite se changeait en triomphe. — Enfin il voyait l'armée de l'Église en présence de l'armée de la Révolution : Satan, au lieu d'être maître, était finalement vaincu par Jésus-Christ, parce que cette fois encore chacun avait fait son devoir.

Je m'éveillai et je méditai sur ces visions. Et je me dis : le premier rêve est un rêve et le second aussi; ce qui aurait pu être n'a pas été. Mais ce qui pourrait être et qui devrait être, pourquoi donc ne serait-il pas ?

Année par année toute une jeunesse sort de nos collèges catholiques : elle forme un nombre respectable, et ses contingents annuels, dix fois répétés,

sont vraiment une armée. Si cette armée faisait tout son devoir, le devoir inscrit sur son enseigne : *Pro Deo et patria*, la bataille serait gagnée. Pourquoi ne ferait-elle pas tout son devoir? C'est là, Messieurs, ce que je suis venu vous dire avec le vieux Corneille :

Faites votre devoir, et laissez faire à Dieu.

Je voudrais bien savoir ce qui vous empêcherait de faire tout votre devoir? — Mais ce serait héroïque! — Je ne dis pas non. — Mais c'est à tous que vous demandez d'être des héros! — Pourquoi pas, quand il s'agit d'héroïsme obligatoire? — Mais l'ennemi est plus nombreux que nous! — Je le sais, et je ne m'en plains pas. Je ne me plains pas que les ennemis soient trop nombreux, je me plains que les bons ne soient pas assez braves. Nous sommes une minorité, c'est la loi de notre combat. Mais que du moins, dans cette minorité, il n'y ait pas de non-valeurs. Est-ce trop demander des soldats de la Patrie, de l'Église et de Dieu?

## 1883

L'année suivante, 12 juillet, l'Association avait appelé au siège de la présidence de sa séance de clôture l'homme que l'on avait vu, à Douai, à Lille, partout, à la tête des défenseurs de l'école des Jésuites et du Père Recteur, devant les tribunaux comme devant l'opinion. M. Gustave Théry fut reçu avec applaudissements par tout ce collège, qui semblait lui dire avec le poète :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

M. l'avocat Théry nous apportait un vaste programme d'études pour nos conférences, comprenant le sommaire des questions de droit social, d'histoire et d'économie qui intéressent le temps présent. Il disait de l'histoire :

Scrutez-la, et vous y puiserez de précieux enseignements. Par exemple, il n'y a qu'un instant, en entendant rappeler les douloureux événements d'il y a deux ans, et ces expulsions qui chassèrent illégalement de leur domicile les légitimes propriétaires, un souvenir de l'histoire locale me revenait à l'esprit, et je me disais : Que ne sommes-nous au moyen âge, à cette époque que l'on appelle si volontiers un temps de ténèbres !

Le 16 juin 1400, à cinq heures du matin, une arrestation illégale avait lieu à Lille ; un sergent de la prévôté arrêtait sans droit, après l'avoir expulsée de sa maison, une habitante de la rue du Pétrin. Immédiatement le magistrat s'émeut ; il prend en main la défense de son bourgeois, adresse au Prévôt d'énergiques réclamations, et à onze heures le sergent rétablissait dans son domicile celle qu'il en avait expulsée sans droit.

Six heures avaient alors suffi pour réparer une illégalité. Voilà deux ans que les Jésuites expulsés réclament des juges, et Dieu sait quand ils en trouveront...

M. Théry concluait ainsi son discours :

Étudiez donc, Messieurs, étudiez. Et quand même, ce qu'à Dieu ne plaise, notre œil devrait chercher

en vain celui qui pourrait mettre en pratique les principes dont vous aurez reconnu la nécessité, souvenons-nous que *Dieu ne meurt pas.*

M. le Supérieur remercia en ces termes M. Gustave Théry de la sympathie qu'il voulait bien témoigner aux anciens élèves de Saint-Joseph et des encouragements que son éloquente parole venait de leur apporter :

Et moi aussi, Monsieur le Président, j'ai le besoin et le devoir de vous remercier, et de l'honneur de votre présence à ce modeste fauteuil, et de vos paroles si substantielles à nos anciens.

Personne ne connaît mieux que vous notre maison, Monsieur. Vous en connaissez le passé : vous êtes un de ses fondateurs; vous en connaissez le présent : vous êtes un de ses plus actifs administrateurs. Nous ne pouvons surtout oublier que vous fûtes son défenseur en des jours de violence; et vous ne cessez encore de la couvrir de votre parole vaillante comme l'épée. Enfin aujourd'hui vous venez en préparer l'avenir, en encourageant au travail cette jeunesse distinguée qui sera demain la société catholique du Nord, spécialement la société dirigeante de Lille.

Et moi aussi, après vous, je veux féliciter la Conférence des anciens des travaux de tout genre dont elle vient de faire passer le tableau sous nos yeux; J'espère qu'en la louant ainsi je ne serai pas suspect de parler en compère; car, tout en étant un vieux, je ne puis pas me flatter d'être un *ancien*

parmi vous. Je suis encore un *nouveau* dans tous les sens de ce mot; et lorsque, comme ce soir, je me vois entouré de ces jeunes hommes d'élite qui ont quitté le collège avant que j'y fusse entré, je ne puis m'empêcher de dire avec le poète d'*Athalie :*

D'où me viennent ces fils que je n'ai point portés?

Mais si, Messieurs, je ne suis pas mêlé à vos souvenirs, je n'en sais pas moins prendre ma grande part de vos bonheurs. Or aujourd'hui mon bonheur, — comme le vôtre, n'est-il pas vrai? — est de voir que le fil qui rattache le passé au présent vient de se renouer, et de se renouer solidement. Oh! je sais qu'il a bien souffert dans ces derniers temps. Ce fil électrique qui transmettait naguère à vos intelligences l'enseignement chrétien, nous l'avons vu fortement ébranlé par un orage que le diable avait déchaîné. Tous les supports avaient été secoués, quelques-uns renversés. Mais ils se relèvent peu à peu. Le fil sacré a été replacé sur ses appuis, et voici que, grâce à eux, le courant s'est rétabli entre les générations d'hier et d'aujourd'hui; et le fluide passe, et l'amitié passe, et la vérité passe, et la charité passe, et nous nous tenons tous par cette chaîne électrique qui va des intelligences aux cœurs, et dont l'extrémité est entre les mains de Dieu.

Nous continuerons ainsi. Ce ne sera pas, Monsieur, la matière qui manquera à nos dissertations. Vous venez de nous en offrir un programme capable

d'alimenter nos réunions pour des années entières. Nous nous en souviendrons. Répondant à votre appel, nous n'oublierons pas surtout de nous préparer à servir dans les rangs militants de ces classes dirigeantes qui ne sont telles que par la doctrine et le courage. Vous venez de nous l'apprendre mieux que par des paroles. Avec la leçon, Monsieur, nous avons le modèle : soyez deux fois remercié.

## 1884

La séance du 4 juillet 1884 fut présidée par M. GROUSSAU, professeur de droit administratif à l'Université catholique. Sa réponse au rapporteur des travaux de l'année fut une vibrante improvisation de laquelle nous détachons cette forte exhortation :

L'impression qui se dégage de tout ce que je viens d'entendre, c'est que vous aimez *la vérité.* Ici la vérité est maîtresse du logis. Je vous en félicite, Messieurs, et je vous demande ardemment de rester ses fidèles et au besoin de vous constituer ses apôtres.

Bossuet affirme, dans son puissant langage, que « l'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et doit avoir sa nourriture », et il ajoute : « Cette nourriture c'est la vérité, et la vérité c'est Dieu même. » Mais, hélas! combien peu s'en nourrissent aujourd'hui! combien à cette perle précieuse préfèrent le moindre grain de mil dont parle La Fontaine! Il faut bien le reconnaître, ceux qui le plus

souvent forment la majorité, ceux qui ont la toute-puissance, ce sont les partisans du grain de mil, les affamés de jouissances; c'est l'ambition, l'orgueil, les passions, la haine de Dieu.

Quand donc la vérité sera-t-elle reine du monde? quand donc cette lumière inondera-t-elle la terre de ses clartés? Messieurs, demandez-le d'abord; ne vous lassez pas de dire chaque matin au Maître de vérité : *Adveniat regnum tuum.* Et puis, quant à vous, restez, et toujours et quand même, les serviteurs de la vérité. Jetez votre esprit dans ce moule, forgez-le à cette image, et puisez le métal à sa source la plus pure.

Est-ce tout? Non; ne soyez pas seulement les fidèles, mais soyez les apôtres de la vérité. Le devoir de l'apostolat est notre devoir à tous. Si vous aimez la vérité, vous la ferez aimer, et votre action sera la force d'expansion de ce saint et ardent amour...

Prenez donc ce soir, avant de vous séparer, de viriles résolutions. Cette belle réunion doit produire des fruits : qu'elle vous décide, Messieurs, à fixer bien haut, toujours plus haut, votre idéal et vos ambitions, vos pensées et vos cœurs.

M. le Supérieur, traduisant la vive reconnaissance de l'assemblée, adressa à M. le professeur Groussau quelques mots de remerciement :

C'est à la fois une lumière et une flamme que votre parole, Monsieur, et vous venez de nommer

le foyer où elle s'allume : l'amour de la vérité. Notre jeunesse vous a compris... En la voyant tout à l'heure, cette brave jeunesse, suspendue à vos lèvres, écoutant votre discours duquel s'exhalait une odeur de poudre, un souvenir me revenait. Je me rappelais un tableau célèbre de Protais, que la gravure a popularisé. La lettre porte : *Avant l'attaque.* Une troupe de jeunes militaires postée sur un mamelon est près d'engager le combat; les chefs sont en observation; on aperçoit l'ennemi derrière un pli de terrain; les soldats amorcent leurs armes, rajustent leur fourniment; on va ouvrir le feu; le trompette porte déjà le clairon à ses lèvres; le commandant, l'épée nue, suspend du geste le signal qu'il va donner à l'instant. C'est ce signal, Monsieur, que vous venez de nous donner; et c'est un coup de clairon que nous venons d'entendre.

Nous retiendrons votre mot d'ordre : l'Union dans la *vérité.* La Belgique, notre voisine, porte sur son blason : « L'union fait la force. » C'est en mettant en action cette devise nationale que les catholiques belges viennent de remporter une victoire politique qui a fait tressaillir d'espérance notre frontière française. Or ne l'oublions pas. Quelques jours avant l'engagement électoral, on avait vu des jeunes gens, comme ceux qui sont ici, assemblés à Louvain pour leur jubilé universitaire, se compter, s'animer et s'entre-jurer de vaincre pour la patrie et pour Dieu. Nous avons le même Dieu et une plus grande datrie. Vous venez de nous exciter à d'aussi dignes

combats. Nous allons serrer nos rangs; et si jamais la victoire passe enfin de notre côté, vous aurez droit, Monsieur, à ce que votre nom soit mis à l'ordre du jour. On inscrira sur le trophée cette date du 4 juillet 1884; cette journée aura été une de celles qui auront préparé le salut.

## 1885

En l'année 1885, le 16 juillet, ce fut le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, qui daigna présider la séance de clôture. Son discours aux anciens rappelait, par son éloquence, ses belles conférences de Notre-Dame de Paris. C'est une œuvre magistrale sur le grand devoir de l'heure présente : celui d'être partout et en tout les vrais témoins et confesseurs de la vérité chrétienne ou du Christ Vérité. Le Révérend Père démontra que « la vérité elle-même l'exige, que notre christianisme l'exige, que notre siècle surtout l'exige ». Puis il passa aux moyens de bien remplir ce devoir, et il nous demanda, avec la haute autorité de son exemple, de nous armer de la parole, comme étant l'instrument le plus puissant des influences contemporaines :

Autrefois, Messieurs, le chrétien, simple fidèle, pouvait laisser au sacerdoce le droit de parler aux multitudes et de porter au milieu des générations vivantes, selon les besoins et les situations, la parole enseignante ou militante. Aujourd'hui *tous*, dans une certaine mesure, nous avons le devoir de parler; tous par conséquent nous avons l'obligation de cultiver la parole. Il ne nous suffit plus même d'avoir le courage de la parole, nous devons

en avoir la puissance. A l'intrépidité il faut joindre l'habileté, et au courage de dire l'art de parler; donc de bien dire.

D'autres temps, d'autres mœurs, dit le proverbe. J'ajoute : d'autres luttes, d'autres armes. Au moyen âge, vos pères les chevaliers défendaient le Christ par la force du glaive. Aujourd'hui nous avons à le défendre par la force de la parole, qui est un glaive aussi, le glaive de l'esprit. Donc à vous d'aiguiser, de polir, de perfectionner cette arme et d'apprendre à la manier, c'est-à-dire de continuer à faire ce que vous faites ici avec un succès et un éclat que j'admire et dont je vous félicite.

Et en effet, ce talent vous l'avez tous, Messieurs, dans des mesures diverses sans doute; mais enfin vous l'avez. Tous les compagnons d'armes de Charlemagne ne tenaient pas dans leur main une épée lourde comme sa grande épée; mais tous avaient une épée; et tous dans le combat frappaient leur coup, un coup proportionné à la puissance de leur arme et à la force de leur bras. Ainsi tous nous devons porter les coups de notre parole; que celui qui est plus fort frappe plus fort, et que celui qui est plus faible frappe aussi selon sa force. Mais tous sachez tirer le glaive pour le service de Dieu.

Ce glaive, vous travaillerez à le perfectionner, c'est-à-dire à lui donner à la fois, avec la force et la souplesse, la pointe capable de blesser et même de tuer toutes les erreurs, en les perçant d'outre en outre et en les frappant au cœur. Par là vous rem-

porterez des victoires dignes de vous et de toutes les saintes causes que vous avez la vocation de défendre, et vous pourrez dire, en contemplant vos ennemis vaincus, cette parole triomphante de la sainte Écriture : « J'ai vaincu les multitudes, non par la puissance de la force ou de l'armure, mais par la puissance de la parole. » *Vici turmas non virtute potentiæ aut armatura, sed verbo.*

M. le Supérieur se leva ensuite, et il adressa au vénérable conférencier ce remerciement et cet hommage :

Vous êtes bien bon, mon Révérend Père, vous qu'on a vu dix ans dans la chaire de Notre-Dame, de condescendre à nous apporter aujourd'hui votre forte et grande parole... Il est vrai, mon Père, que vous aimez tant la jeunesse! que vous êtes si bien chez vous quand vous êtes avec elle! Nous l'avons bien reconnu à l'accent de cette éloquence dont l'Évangile a dit que le cœur en est la source : *Ex abundantia cordis os loquitur.* Que vous avez bien fait de vous fier, pour cet entretien, à cette source d'eau vive! Elle est intarissable.

... Mais s'il est une jeunesse qui vous doive être chère entre toutes, il me semble que c'est la jeunesse chrétienne de votre province natale. Elle vous appartient plus spécialement aujourd'hui que vous êtes revenu à demeure dans cette ville. Elle en est heureuse et fière. Elle a béni le Ciel, qui, après les travaux de votre long apostolat, vous a ramené au point de départ de votre carrière, pour y trouver,

sinon le repos dont vous ne voulez point, du moins cette retraite rehaussée de dignité, *otium cum dignitate,* que l'antiquité souhaitait à ses sages et à ses héros. Il est bien juste, mon Père, qu'après avoir porté plus qu'un autre le poids du jour et de la chaleur, et avoir longtemps labouré, ensemencé le champ de Dieu, aujourd'hui, parvenu au bout de votre sillon, vous puissiez, au soir de votre vie, vous asseoir sous le chêne qui abrita votre enfance. Ce grand chêne de votre diocèse de Cambrai vous devait bien cet ombrage; vous savez d'ailleurs combien il est réjoui d'abriter vos cheveux blancs, auxquels il peut fournir encore plus d'une verte couronne.

... Vous venez de célébrer, mon Père, ce que vous appeliez l'*Épiphanie de la vérité.* Dociles à votre appel, nous en serons les mages. Nous avons vu l'étoile dès le matin de notre vie; elle s'est levée sur notre berceau : *Vidimus stellam.* Nous avons adoré Celui qu'elle nous a montré : *Et venimus adorare eum.* Nous ferons davantage encore : disciples de la vérité, nous en serons les apôtres, et, s'il le fallait, les martyrs! Pour cela, nous nous tiendrons en défiance d'Hérode, et nous ne nous compromettrons pas avec lui ou avec sa cour. Nous lui ferons savoir en face quel est notre Prince, à nous, le divin Roi que nous cherchons; et dédaignant ses avances, ses places, ses faveurs, ses honneurs, nous ferons comme les mages, qui retournèrent chez eux sans s'occuper de lui. Ainsi nous nous en retournerons

et nous resterons chez nous, dans ce bon pays de Flandre, qui a toujours pour Jésus de l'or, de l'encens et de la myrrhe...

Encore un mot, s'il vous plaît : le mot de l'espérance après celui du remerciement. Revenez vers nous, mon Père, et faites-nous entendre encore, comme dans cette soirée, des accents qui ne sont pas ceux « d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». Vous n'oublierez pas qu'ici, dans ce collège, vous êtes dans votre maison, que les religieux y sont vos frères, que les enfants y sont vos fils, que tous les maîtres y sont vos fidèles admirateurs ; et tant que vous vivrez, mon Père, vous ne compterez, ici surtout, que des amis, selon la parole du poète, *parce detorta :*

Donec eris, FELIX, multos numerabis amicos.

Le R. P. Félix s'est rendu, l'année suivante, à ce désir. Le 2 août 1886, il présidait notre distribution solennelle des prix, et il y prononçait, sur la *Paternité et la Maternité chrétiennes dans l'éducation*, un discours mémorable qui a été publié. A l'ouverture de la séance, M. le Supérieur remercia d'avance le grand orateur par les paroles suivantes :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je n'aurais pas osé monter à cette estrade, et paraître à cette place que vous occuperez tout à l'heure, si ce n'eût été pour vous en ouvrir le chemin.

Il y a longtemps, mon Père, que nous aspirions à l'honneur de vous voir présider la grande solennité scolaire d'un collège où vous êtes deux fois chez vous, comme prêtre du diocèse de Cambrai et comme Père de la Compagnie de Jésus. Quant à moi, je suis heureux d'en faire les honneurs à l'illustre prédicateur du *Progrès* chrétien, particulièrement à la fin d'une année dont les succès aux examens universitaires attestent comment nos fils aînés comprennent le progrès, eux aussi, et le mettent en pratique.

Daignez, mon Révérend Père, les encourager par votre grande parole. Aussi bien je ne suis pas à cette place pour prononcer le discours, mais pour annoncer le vôtre; et, si le respect me permettait une anecdote familière, elle dirait bien quelle est ici l'humilité de mon rôle et la grandeur du vôtre.

On raconte donc qu'un jour un grand prédicateur, — c'était Bourdaloue, je crois, — venait de prêcher solidement et éloquemment, comme toujours. A l'issue du sermon, des groupes s'étaient formés à la porte de l'église, où les auditeurs se communiquaient leur admiration :

« Quelle puissante logique! disait l'un.

— Quelle belle et forte langue! reprenait l'autre.

— Et quelle vigueur encore à cet âge! » ajoutait un troisième.

Le concert d'hommages en était là, quand tout à coup paraît et s'avance un personnage resté jus-

qu'alors inaperçu, mais qui pour son compte personnel ne s'était pas désintéressé de ces louanges. C'était le sonneur de l'église, qui, tout fier, se dressant et prenant la parole : « Eh bien, Messieurs, dit-il, eh bien, ce beau sermon, c'est moi qui l'ai sonné! »

Messieurs, Mesdames, mes Enfants, un discours qui n'est pas de Bourdaloue, mais de son frère, va se faire entendre à l'instant. Daignez le prononcer, mon Père, je viens de le sonner.

---

# IX

# FÉLIX DÉTREZ

Le 18 janvier 1884, nous eûmes la douleur de perdre, dans Félix Détrez, un des meilleurs et des plus fervents élèves de notre collège. Il était assistant de la Congrégation de la Sainte-Vierge, et il se préparait secrètement à entrer bientôt dans la Compagnie de Jésus, après le cours de ses études, qui touchaient à leur terme. Sa mort, comme sa vie, fut celle d'un novice déjà consacré à Jésus-Christ dans son cœur. Il faisait penser à Berchmans et à Stanislas Kostka.

Un si pieux exemple ne devait pas périr. Puisse-t-il revivre dans ces pages pour l'édification de ses amis et la consolation de sa famille !

IX

# FÉLIX DÉTREZ

ÉLÈVE DE RHÉTORIQUE DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE LILLE

RAPPELÉ A DIEU LE 18 JANVIER 1884

---

## PAROLES

**Prononcées au prône du dimanche 2 mars 1884.**

I

Le temps est venu, mes enfants, de vous entretenir du cher fils que nous avons perdu aux premiers jours de cette année. Il fallait commencer par laisser la parole aux pleurs d'une famille que cette mort met en deuil : en deuil de ses enfants pour la septième fois ! Il fallait commencer, comme Marthe et Marie, par pleurer nous-mêmes sur notre frère Lazare, qui s'est endormi. Mais voici enfin l'heure de nous lever, nous aussi, du sein de notre affliction, et de nous transporter en esprit là où il repose, non dans la terre des morts, mais dans celle des vivants. « Venez donc, vous dirai-je avec le saint Évangile, venez et voyez. » *Dixerunt ei : Veni*

*et vide.* Venez, il y a de belles instructions à recueillir auprès de cette tombe; il y a là aussi de grandes consolations et de grandes espérances. Que si néanmoins, mes chers fils, en vous parlant de celui que nous appelions notre ami, je ressens, moi aussi, quelque chose de l'émotion que mon Maître éprouva au tombeau de Lazare, ne m'excuserez-vous pas, comme firent les Juifs fidèles, par l'affection que méritait notre cher endormi : *Ecce quomodo amabat eum?*

FÉLIX DÉTREZ était dans la classe de rhétorique. Né le 8 février 1868, il allait avoir seize ans. Il était le neuvième de douze enfants sur lesquels reposait la bénédiction promise autrefois par le Dieu des patriarches aux nombreuses familles. Mais cette bénédiction ne devait pas porter ses fruits de bonheur en ce monde, car sur ces douze enfants déjà six avaient été successivement rappelés « dans la maison du Père », comme l'Évangile appelle notre demeure céleste. Ils étaient partis tour à tour, les uns de leurs berceaux, les autres du foyer dont ils étaient le charme, une autre du monastère dont elle était l'espérance; de sorte que, dans cette famille, entre la vie et la mort, entre la terre et le ciel, le partage s'était fait égal, et tous ces frères et sœurs en se rejoignant là-haut avaient reformé une seconde maison aussi nombreuse que l'autre.

N'était-ce pas assez, Seigneur? Et fallait-il qu'un nouveau départ vînt rompre l'égalité et enrichir le ciel aux dépens de la terre!

On eût pu le pressentir, car la vie de Félix s'était orientée vers ce but éternel dès ses premiers pas. Et quels pas résolus! Vous en jugerez vous-mêmes.

C'était le 11 juin 1879, veille de sa première communion. S'adressant par lettre à *sa très honorée Mère du ciel* : « Je viens, lui écrit-il, me jeter à vos pieds pour vous demander les grâces que je désire obtenir de votre divin Fils. Je vous demande : 1° la grâce d'une bonne mort. Je vous la demande pour moi, pour mes parents, mes maîtres, mes amis, mes frères de première communion et tous mes autres condisciples. Je vous demande en outre la délivrance de ceux de mes parents qui souffrent dans le purgatoire. »

Mais déjà se révèlent les ardeurs de ce cœur apostolique, et il ajoute aussitôt : « Je demande : 2° le triomphe du catholicisme. » Telle est sa seconde prière.

Enfin ce règne de Dieu, il le veut surtout en lui; et la dernière ligne de cette page intime est « la demande de mourir plutôt que de jamais commettre un péché mortel ». Le lendemain de ce grand jour, il signait, entre Jésus et lui, un pacte dont la teneur était l'antique devise de nos pères : *Potius mori quam fœdari* : « Ou vivre de Dieu ou aller à Dieu; ou l'innocence ou la mort. » Ce sont ses propres termes.

Bien des fois, mes chers fils, dans mes instructions, je vous ai dit ces trois paroles : « Ayez votre

idéal, respectez votre idéal, réalisez votre idéal. » Celui que Félix avait conçu vient de vous apparaître : il voulait être chrétien dans une vie de sainteté qui fût la parfaite copie de celle de Jésus-Christ. Y a-t-il été fidèle? Vous-mêmes, mes chers fils, vous en avez porté le témoignage authentique dans ces notes et souvenirs que vous m'avez fournis sur votre condisciple, et qui sont comme autant d'aromates précieux dans lesquels nous aimerons à conserver sa mémoire : *Et ligaverunt corpus cum aromatibus.*

Là j'ai compris, mes enfants, ce que Félix était pour vous : un ami et un modèle; vous l'aimiez et vous l'admiriez en même temps. Ce que vous admiriez de lui c'était sa régularité, sa fidélité à ses exercices, son exactitude à l'obéissance, son ardeur, je dirais presque son âpreté au travail, toutes ces choses qui sont le joug que l'homme doit porter dès son adolescence, et qui font qu'une vie marche dans l'ordre et la paix, parce qu'elle marche dans le devoir. Ce que vous aimiez de lui, c'était sa cordiale bonté, sa franche amabilité, son enjouement habituel, son obligeance toujours prête, tous ces dons du cœur joints à ceux de l'intelligence, mais supérieurs à eux, et composant ensemble ce que l'Écriture appelle : *vir amabilis ad societatem.*

Et cependant, mes chers fils, ce n'était là que l'extérieur. Vous ne pouviez voir que ce qui paraît, mais chez le chrétien l'invisible est plus grand que

le visible. Il m'a été donné d'aller plus loin que vous, jusqu'à ce foyer d'amour, dont les papiers de Félix m'ont apporté l'ardent et doux rayonnement. Or, quand j'ai vu ce qu'était chez lui cet amour de Dieu, de Jésus-Christ, de Marie, des anges, des âmes, des pauvres, des pécheurs, des petits, je dois vous le déclarer, j'en ai été étonné, j'en ai été ravi. Et admirant ce que la grâce avait déjà opéré et préparait dans une âme si jeune, je me suis mis à genoux pour remercier le Ciel de ce qu'il faisait tomber de telles grâces sur cette maison; et, tout compte fait, j'ai trouvé que nous étions payés surabondamment de nos pauvres peines, puisque dans ce collège, si éprouvé parfois, Jésus-Christ était aimé, Jésus-Christ était servi avec enthousiasme, et que « le règne de Dieu était au dedans de nous ».

Et d'abord c'était bien, en effet, un ami de Dieu, que cet enfant de grâce et de bénédiction. Affamé et altéré de la présence de Jésus-Christ, il le cherchait sans relâche partout où il savait qu'il se révélerait à lui.

Il le cherchait chaque jour dans la méditation, qu'il n'avait plus abandonnée du jour où son directeur lui en avait donné la méthode et le devoir. Il aspirait dès le matin au délice surnaturel de cet entretien céleste : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo!* « Demain, écrivait-il sur un de ses cahiers, si je puis me réveiller à temps, je ferai avant la messe une bonne méditation sur la bonté divine. »

Il le cherchait jusque dans le silence des nuits, interrompant son sommeil pour méditer et prier : *De nocte surgebam ad confidendum tibi*, pouvait-il dire, lui aussi. Il avait fallu que son directeur retranchât cet excès.

Il le cherchait au tabernacle; même son cœur l'y sentait, et sa foi l'y voyait à travers les murailles et les clôtures de nos temples. « Voici que Celui que j'aime se tient derrière cette enceinte, disait-il avec le Cantique : *ipse stat post parietem nostrum;* il me voit, il me regarde, *respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos,* » et il lui envoyait ses adorations. C'est ainsi que jamais Félix n'eût passé devant une de nos églises sans se découvrir. Ici même, dans ce collège, on l'a surpris plusieurs fois fléchissant le genou devant la porte de votre chapelle de la Congrégation, quand le temps lui manquait pour en franchir le seuil.

Il le cherchait au saint sacrifice de la messe, qu'il aimait à servir; avec quelle religion! cet autel pourrait le redire. Il s'était fait une loi et un besoin de cœur d'entendre la messe chaque jour, non seulement durant l'année, mais durant ses vacances, à la campagne, à Lille, en voyage, partout.

Il le cherchait dans les visites au très saint Sacrement : Félix avait la passion de la présence réelle. Il y a dans notre ville un sanctuaire où Jésus-Christ demeure exposé nuit et jour. Là, chaque soir, à la même heure, on voyait arriver un jeune adorateur qui s'avançait, joignait les mains,

s'agenouillait, s'abîmait dans la présence de Dieu, et passait là de longs instants comme plongé dans la lumière de la face divine. C'était lui, c'était Félix qui, au sortir de la classe, plaçait, entre notre collège et la maison paternelle, cette station à la chapelle de la Réparation, où l'on garde le souvenir de cette visite quotidienne comme d'une apparition et d'une vision céleste.

Il le cherchait dans les sanctuaires où il savait que se célébraient les prières des Quarante Heures ou la solennité de l'Adoration perpétuelle, n'épargnant ni son temps, ni ses démarches, ni ses forces, dès qu'il avait appris que le Soleil eucharistique resplendissait en quelque endroit. C'était son cœur qui lui disait : *Magister adest et vocat te :* « Le Maître est là et t'appelle. » Et il se levait et partait.

Il le cherchait surtout là où il se trouve réellement et substantiellement, dans la divine communion. Elle faisait sa joie. On me raconte qu'une fois, ayant reçu la permission de communier un jour de fête et le jour suivant, le soir du premier jour son respect s'effraya du formidable bonheur qui l'attendait encore le lendemain matin. Oserait-il se présenter à la sainte Table une seconde fois? En l'absence de son confesseur, son professeur le rassura. Alors son bonheur éclate : « Eh bien oui, répondit-il, j'obéirai, je communierai. » Et, descendant l'escalier, il bondissait comme transporté.

Communiant tous les dimanches et aux fêtes de Marie, il s'était fait une règle, à l'exemple des

saints, de consacrer trois jours à la préparation et trois jours à l'action de grâces. Ainsi cette âme était-elle continuellement en présence de son Dieu, semblable à ces autels toujours illuminés, où la sainte Hostie est perpétuellement exposée aux regards.

Quand il s'approchait de la Table sainte, son âme semblait sortir et passer dans ses yeux, dans ses traits, sur ses lèvres, pour aller au-devant de son Dieu. Ceux qui l'ont communié ont essayé de me peindre ce recueillement et cette ardeur. En était-il besoin? et moi-même, plus d'une fois, n'avais-je pas remarqué ce visage transfiguré, sur lequel on pouvait lire la parole qui descendit du ciel sur le Thabor : « Celui-ci est mon fils bien-aimé! »

Comme il cherchait et recevait Jésus-Christ à la cène, de même Félix le cherchait et le suivait au Calvaire. Il avait eu, dès l'enfance, la dévotion à la pratique du Chemin de la Croix. On le surprenait dès lors, comme tant de fois plus tard, se traînant à genoux de station en station, sur les traces de l'Homme de douleurs. Et vous-même vous souvenez-vous de l'ardeur avec laquelle il baisait son crucifix, toujours placé devant lui?

Enfin il cherchait Jésus dans un autre sanctuaire, celui de son propre cœur, trouvant là, à lui parler et à l'entendre, un charme dont nul autre entretien, si aimable qu'il fût, ne pouvait le déprendre. Cet entretien se poursuivait même par les rues de la ville; et il a dit quelquefois : « Volontiers je

cause avec mes condisciples quand nous allons ensemble; mais j'aime mieux être seul pour causer avec Dieu. » Noble enfant ! s'il est vrai que l'homme se mesure à ce qu'il aime, je vous demande quelle fut la mesure d'un cœur où l'amour de Dieu occupait tant de place?

Il est un autre amour inséparable de celui-là : Félix était excellemment un enfant de Marie. Il s'était donné pour émule, dans ce sentiment filial, le Fils de Dieu lui-même. On lit en tête de ses résolutions, renouvelées chaque mois : « Je veux essayer de rivaliser avec Jésus d'affection pour Marie ! » Il ne se contentait pas de dire son chapelet; il trouvait le temps de réciter chaque jour le petit office. Les meilleures joies de ses vacances étaient des pèlerinages aux sanctuaires consacrés à sa grande patronne.

Le plus cher de tous ses titres était celui de congréganiste de la sainte Vierge : il y revient sans cesse dans les billets qu'en bon fils il écrit chaque mois à sa mère céleste. Mais il compte bien qu'en retour elle prendra soin de lui, et le 4 novembre dernier il lui adressait encore cet humble et confiant appel : « Je ne désespère pas de ma conversion, puisque je suis votre enfant. »

Mes chers fils, c'est la vie de piété dont je viens de vous montrer quelque chose dans votre frère. Mais saint Paul dit de la piété qu'elle « est utile à tout ». Elle n'a pas seulement surnaturalisé la vie de notre Félix, elle l'a perfectionnée en le rendant,

le plus qu'il pouvait, semblable à Jésus-Christ par amour. Ne désire-t-on pas ressembler à ce qu'on aime ?

Jésus-Christ était pur, son disciple veut l'être. « L'amour de Dieu virginise, » répétait un grand évêque. L'amour de Marie fait de même. « Très sainte Vierge, écrit Félix, si par hasard je venais à me trouver quelque part avec un scandaleux, je le réduirais au silence, sinon je m'en éloignerais immédiatement. » — « Saint Joseph, écrit-il ailleurs, est le patron du collège, et saint Joseph nous est représenté tenant un lis à la main : son collège doit donc être celui de la pureté. »

Jésus-Christ est patient, son disciple saura l'être. Un jour qu'un de ses maîtres avait cru devoir adresser à Félix une parole sévère, il le vit qui vivement s'empara de son chapelet, dont il pressa la croix fortement sur ses lèvres, pour en fermer la porte à tout murmure, à toute plainte.

Jésus-Christ veut qu'on se renonce, le disciple se renoncera. Je lis dans ses papiers : « Les mathématiques ne me vont pas; raison de plus pour que je m'y applique : cela me domptera. »

Jésus-Christ est obéissant, son disciple le sera. Je ne sais si on eût trouvé d'écolier plus déférent, plus respectueux, plus soumis, plus prévenant que Félix. Au foyer domestique il était dans la main de son père et de sa mère. Il y a peu de jours, cette mère en larmes me décrivait les attentions délicates, ingénieuses, qu'avait pour son père et pour elle ce

fils incomparable. On ne le voyait occupé qu'à prévenir leurs désirs et deviner leurs besoins, depuis le salut qu'il leur apportait le matin jusqu'à l'heure où le soir il venait recevoir leur bénédiction. Il n'y manqua jamais.

Jésus-Christ aima les siens; il pleura sur son ami, il pleura sur sa patrie; son disciple fera de même. On se souvient, par exemple, que lorsque Félix eut le malheur de perdre sa sœur la religieuse, sa douleur fut telle, qu'un jour il lui fallut sortir de la classe à deux reprises, étouffé par les sanglots que soulevait en lui ce souvenir.

Voilà la piété chrétienne : elle fait les cœurs purs, elle fait les âmes fortes, elle fait les fils respectueux, elle fait les frères tendres; que ne produit-elle pas! O piété, bien volontiers je dirais de toi ce que l'Écriture a dit de la Sagesse, que « tous les biens viennent avec toi, et qu'incalculable est le prix de l'honneur qui te revient ».

## II

Mais voici bien un autre prix de l'amour de Jésus-Christ. « Simon fils de Jean, m'aimes-tu, m'aimes-tu? » demande le Seigneur à Pierre. Et quand, par trois réponses, Simon-Pierre a satisfait à cet examen sublime, le Maître lui confère le grade d'apôtre et de pasteur : *Pasce agnos meos; pasce oves meas.*

En effet, l'amour de Dieu allume la flamme de l'apostolat : on veut faire aimer ce qu'on aime. Ce

n'est pas pour rien que Félix a écrit en tête de son programme d'action et de prière : « Le triomphe du catholicisme. » Lui-même y travaillera, non pas seulement par l'influence du bon exemple, mais par la parole et les œuvres; non pas seulement ici parmi ses condisciples, mais en dehors parmi les pauvres et les pécheurs. C'est le grand côté de cette jeune vie que j'aborde, mes chers fils. Écoutez, et si vous ne pouvez pas tout imiter en lui, édifiez-vous du moins et admirez.

Il y a à Lille, dans les bas-fonds de la misère en tout genre, de pauvres gens que la foire annuelle du mois d'août amène encore plus nombreux dans vos murs : bateleurs, saltimbanques, amuseurs des foules, qui traînent de ville en ville une vie de hasard; et avec eux, derrière eux, des troupes d'enfants qui ne savent eux-mêmes d'où ils viennent, mais qui n'en sont pas moins des enfants de Dieu comme vous, rachetés de son sang comme vous, pour être ses saints dans le Ciel, comme vous et avec vous. C'est au service de ces âmes abandonnées que, par une prédilection que j'appellerais divine, s'attachait, pendant les vacances, cet apôtre de quatorze et quinze ans. Une association existe pour les instruire, les convertir, les amener au prêtre, leur faire recevoir la communion, la confirmation, à quelques-uns même le baptême. Félix, sous la direction du président de l'œuvre, se fit le catéchiste de ces infortunnés.

Il y a deux ans déjà, il n'était qu'en troisième

quand, écrivant à un de nos plus chers maîtres, il lui disait sa joie d'avoir été enrôlé dans cette humble mission : « *Benedicamus Domino!* C'est bien à moi que s'adresse cette invitation, car voici que le bon Dieu, voulant bien me permettre d'annoncer son Évangile pendant ce temps des vacances, m'emploie à faire le catéchisme aux enfants des saltimbanques qui se préparent à leur première communion. La même œuvre s'exerce aussi durant l'année auprès des bateliers; et, demain même, un petit batelier de mes élèves fait sa première communion dans la chapelle des Sœurs de Notre-Dame de la Treille... »

Ici je m'arrête, mes enfants, et je passe la ligne suivante, où la reconnaissance de Félix signale les compagnons de son zèle dans le même ministère. Les noms qu'il y trahit sont les noms de plusieurs de ceux qui sont encore ici ou qui y étaient hier. Ces complices du cher apôtre, je ne les dénoncerai pas; il suffit que Dieu les connaisse. Qu'ils me laissent seulement leur dire que, au nom de Jésus petit, pauvre et délaissé, je les bénis!

Mais c'est aux vacances dernières qu'éclata cette vaillance du jeune volontaire de l'apostolat. Deux petits saltimbanques furent confiés à ses soins pour la première communion. L'un des deux était le fils d'une espèce d'hercule exerçant en même temps l'industrie de ventriloque : l'enfant s'appelait Zéphyre. L'autre avait été trouvé, je ne sais où, par une montreuse de vues stéréoscopiques : il s'appe-

lait Fernand. Il fallait voir Félix s'acharnant à ces deux âmes pour les instruire d'abord, pour les sauver ensuite! Il ne reculait devant rien; et je tremble encore en lisant qu'il ne craignait pas, le brave enfant, d'entrer dans la voiture de la montreuse de vues, de monter, rue de la Vignette, dans le misérable garni de l'hercule ventriloque, et là de prêcher, de catéchiser, de conquérir ces pauvres, auxquels il annonçait qu'à eux appartenait le royaume des cieux. C'était plus habituellement au patronage de Saint-Michel qu'il donnait ses leçons. Il les donnait si bien que Zéphyre, lors de l'examen pour la première communion et la confirmation, étonna les prêtres qui l'interrogèrent par sa connaissance de la doctrine chrétienne. Ce fut le triomphe de Félix que cette première communion de ses catéchumènes. Il les accompagna jusqu'à la Table sainte : il était leur ange visible.

Mais pour Fernand, si sympathique, si intelligent, si bien disposé d'ailleurs, Félix eût voulu davantage. Cet enfant sans famille que l'on venait de baptiser, que l'on venait de communier, allait-il demeurer dans ce foyer de perdition? L'arracher à ce milieu, à cette misère, à ces périls; assurer sa persévérance en lui donnant un état ou en le plaçant à gages chez des maîtres chrétiens, ç'avait été la pensée et c'était devenu l'entreprise d'un homme de grand bien, qui se dévouait à cette œuvre comme à tant d'autres œuvres. Mais décider Fernand à quitter sa vie d'aventure n'était pas

chose facile. Ce fut le travail de Félix. Il exhorte, presse, insiste sur tous les avantages capables d'être compris d'un enfant de dix ans. Mais d'autres disaient à Fernand que, s'il suivait les Messieurs, on allait l'enfermer; qu'on ne le faisait sortir de sa barraque que pour cela. C'était, on le devine, ses amis les forains qui lui parlaient ainsi; et, devant cet épouvantail, Félix avait beau parler, caresser et prier, l'enfant pleurait en disant : « On m'enfermera! » On n'en tirait pas autre chose.

Cependant le temps de la foire expirait; Fernand allait quitter la ville, on ne le reverrait plus. Le dernier jour, le jour de l'adieu, fut le jour d'un dernier assaut. L'enfant n'était pas venu ce jour-là au rendez-vous fixé par son catéchiste; Félix va le trouver, le prend avec lui, le conduit au patronage, et là épuise sur lui tous ses raisonnements; mais tout échoue devant l'idée fixe : « On va m'enfermer! » Que faire? A bout de raisons, Félix n'a plus qu'une ressource : il se jette aux genoux de l'enfant assis près de lui, et là, les larmes aux yeux, lui demande à mains jointes d'avoir pitié de son âme et de ne pas se perdre pour l'éternité!

Ce fut en vain. Il dut se relever sans avoir rien gagné sur ce pauvre aveuglé, qui dans ses bienfaiteurs ne voulait voir que des geôliers : « On va m'enfermer! » Félix le vit s'éloigner et se mit à pleurer : « Espérons que le bon Dieu nous le renverra plus tard? » dit-il consterné. Plus tard!

Fernand reviendra peut-être, mais le catéchiste ne sera plus là désormais pour le recevoir; ce plus tard, pour Félix, devait être l'éternité.

Ce jour-là, quand l'apôtre rentra à sa maison, midi, l'heure du déjeuner, était passé depuis longtemps. Comme on lui témoignait quelque étonnement de ce retard, il s'en excusa sur le ministère qu'il venait d'accomplir : « Que voulez-vous! répondit-il, il s'agissait d'une âme à sauver! »

## III

Et cependant ce ministère, si saintement passionné que déjà il vous paraisse, n'était, dans son espérance, qu'un apprentissage de celui qu'il devait exercer un jour. L'étoile de la vocation sacerdotale s'était levée sur cet enfant; elle s'était montrée à lui dès son matin, presque sur son berceau. Vous n'en serez pas surpris quand vous saurez que ce berceau avait été entouré des plus sanctifiants souvenirs ecclésiastiques.

Deux de ses grands-oncles, l'un du côté paternel, l'autre du côté maternel, avaient servi l'Église : ce jeune homme était de la tribu de Lévi.

A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, un prêtre de son nom, M. l'abbé Louis-Adrien Détrez, avait laissé dans ce diocèse de Cambrai la mémoire toujours vivante d'un grand homme de Dieu. On a écrit sa vie. Dernier bachelier en théologie qu'eût reçu la célèbre Faculté de Douai

avant sa dispersion, ordonné prêtre à la veille de l'année 1793, et, pour ainsi dire, sous la hache de la Terreur; fugitif et caché, et ne reparaissant aux heures de péril que pour pénétrer, avec l'absolution et la sainte hostie, dans les cachots des moines et des prêtres fidèles; se glissant, durant la nuit, auprès des moribonds qui appelaient son ministère; le portant de refuge en refuge, à Lille, à Tournai, à Loos, à Haubourdin, à la Bassée, jusques aux portes de Béthune, dans plus de quarante paroisses qu'il raffermit dans la foi, en se jouant des délateurs, des soldats, de la mort; emprisonné enfin et joyeux de ses chaînes que des amis dévoués parvinrent enfin à briser; puis, quand revinrent les jours plus calmes, restaurateur des églises, des monastères, des bonnes œuvres; le conseiller des évêques, le soutien de Pie VII lui-même, qui, apprenant sa grande réputation de sainteté, voulut le voir à Fontainebleau, s'entretenir avec lui, et même, disait-on, se confesser à lui; grand directeur d'âmes et fondateur de la communauté des religieuses Bernardines d'Esquermes, particulièrement regardé comme le père de la maison religieuse de l'Enfant-Jésus; incarcéré de nouveau au moment des Cent jours; refusant les dignités, mais acceptant les charges; finalement, entre tant de fonctions qui lui étaient offertes, n'agréant que la moins aimable à la nature, et se dévouant au service des deux mille détenus de la prison de Loos; l'ami des pauvres, le frère des petits, le serviteur de Marie

en son sanctuaire de Notre-Dame, à l'ombre duquel il vécut et il voulut mourir, en 1832 : tel était cet arrière-grand-oncle.

Ou je me trompe grandement, ou de pareilles traditions sont, dans une famille, une noblesse qui oblige. Cette obligation, pour Félix, telle qu'il la comprenait, était de suivre ces belles traces. La première communion, qui avait montré à ses yeux l'idéal du chrétien, y avait fait luire en même temps l'idéal du prêtre. Ce jour-là, il avait mis de côté et en lieu sûr, pour n'y plus toucher, les jouets qui lui avaient servi à simuler les offices de l'Église : *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus.* Maintenant qu'il est devenu homme, ce ne sont plus ces simulacres enfantins qu'il lui faut : *Factus autem vir, evacuavi quæ erant parvuli.* Je dis homme, *vir :* c'est trop peu; déjà il sait qu'il sera prêtre; et comme cela est écrit fortement dans son cœur, vous ne vous étonnerez pas que cela soit écrit fréquemment dans ses notes; la plume écrit comme la bouche parle, de l'abondance du cœur.

Une première marque de prédestination à l'honneur du sacerdoce c'est le respect des âmes. Notre Félix s'était fait une loi, à l'exemple des saints, de ne jamais traiter avec qui que ce soit sans commencer par saluer l'ange gardien de ce frère. Il se rappelait la parole par laquelle le Seigneur, parlant des petits enfants, déclare que leurs anges voient la face du Père qui est au Ciel.

C'est une autre marque de prédestination à la mission sacerdotale que le zèle de la gloire de Dieu. Félix en était dévoré. Au mois de juin de l'année dernière, quelques congréganistes s'étaient engagés à la communion des neuf vendredis en l'honneur du sacré Cœur. Mais arrivent les vacances : la neuvième communion n'est pas encore faite. Ne va-t-on pas l'oublier dans la dispersion? Félix s'en émeut, vient en dire son inquiétude au collège; puis spontanément il écrit à chaque confrère un billet qu'il va porter lui-même, de maison en maison, dans tous les quartiers de la ville et des faubourgs. Il lui en coûta de longues courses et le sacrifice de toute une journée de vacances. Mais qu'importe? Jésus-Christ allait être glorifié par une communion!

C'est une autre marque, et plus particulière, de prédestination à l'honneur du sacerdoce que le respect pour le prêtre. Notre Félix le portait jusqu'à une sorte de culte. Il n'est pas rare de lire dans ses résolutions : « Je veux être docile à mon directeur en tout, me rappelant que ce n'est pas un homme qui me parle, mais Dieu lui-même. » Un jour qu'il était allé en pèlerinage à Loos, un de vos maîtres le vit, sur le seuil du presbytère, s'agenouiller devant un des prêtres de la Mission qui desservent cette église, et le prier de lui donner sa bénédiction. Cette maison de Loos, où le portrait de son saint oncle est en honneur, avait d'ailleurs l'avantage de lui rappeler ainsi le type à la fois le plus cher et le plus élevé de la sainteté dans le prêtre.

Quelques-uns de vous, mes chers fils, se souviennent sans doute d'un vénérable Père Jésuite, à tête blanche, à barbe blanche, le R. P. Thro, que vous avez vu souvent monter à cet autel. Il n'entendait plus guère les paroles des hommes, mais il n'en entendait que mieux la parole de Dieu. Le charitable Félix s'était donné à lui, le visitant, le distrayant dans la longue solitude et le profond silence auquel le condamnait sa dure surdité. L'entretien ou seulement la vue de cet enfant lui était une joie. Quand des décrets proscripteurs forcèrent le religieux de chercher un asile au dehors, Félix l'y allait trouver fidèlement. Puis, lorsque l'année dernière le missionnaire obtint de partir pour le Canada, Félix ne l'oublia point. Lui transmettant ses vœux avec ses respects par delà l'Océan, il lui écrivit une lettre dans laquelle il disait : « Nous resterons unis par le lien d'or de la prière. » Le 23 août 1883, le missionnaire le remercia par ces lignes, qui portent le timbre de *Trois-Rivières, province de Québec* :

« Mon cher enfant, votre bonne lettre m'a trouvé à Trois-Rivières, ma résidence actuelle. Que vous êtes aimable! Votre pensée est aussi gracieuse que l'expression en est touchante. Oui, cher enfant, vos vœux, comme le vin, ont gagné en valeur en traversant la mer.

« Que j'aimais à vous voir à Lille, dans mon grenier, rue des Poissonceaux, n° 5. Hélas! nous ne nous y retrouverons plus! Mais, comme vous me

le dites, « nous resterons unis par le lien d'or de la prière. » C'est bien là l'expression qui burine le religieux sentiment qui vous anime, tant la piété chrétienne est industrieuse pour exprimer ce qu'elle sent! »

Un autre de ses anciens maîtres, celui-là moins éloigné, lui envoyait ce témoignage et cet encouragement :

« Soyez donc sage et *gai*, un peu plus gai encore que je ne vous ai rencontré l'autre jour, rue d'Angleterre. Pourquoi ne seriez-vous pas gai, bon petit enfant de Dieu? Est-ce que Dieu n'est pas un Père? Et quel Père! Adieu, cher Félix. *Sis bonus o Felixque tuis.* »

Il était gai pourtant le jeune homme que vous avez connu. Mais il y avait des heures où, retombant sur lui-même et se plaçant en face de sa conscience d'un côté, de son idéal de l'autre, il s'attristait, s'inquiétait de se voir si au-dessous de ce qu'il avait entrevu dans ses lectures ou ses méditations. De là des tremblements, des scrupules, des angoisses que seule pouvait faire taire la voix de l'obéissance, toujours sacrée pour sa foi.

Son rêve, à lui, l'idéal de sa vie, c'était la perfection; et non plus seulement la perfection du chrétien, non plus même la perfection du prêtre. Il s'en était fait un autre, comprenant ces deux-là, mais les dépassant encore; et ici je vous dois une révélation qui n'en sera pas une pour plusieurs d'entre vous : Félix voulait être religieux.

## IV

Je n'en suis pas surpris. Quand je lis dans ses notes qu'il vivait en société habituelle d'esprit avec les religieux qui sont maintenant glorifiés au Ciel, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Berchmans, saint Ignace, saint Xavier, le bienheureux Rodriguez, le bienheureux Pierre Claver, le bienheureux André Bobola, comment serais-je étonné qu'il ait désiré d'entrer dans la compagnie de leurs frères qui vivent sur la terre?

« Saint Louis de Gonzague, écrit-il, je veux être pur, comme vous l'avez été. Saint Stanislas Kostka, donnez-moi les sentiments que vous aviez pour la sainte Eucharistie. Bienheureux Jean Berchmans, obtenez-moi la faveur de mourir comme vous, mon crucifix, mon chapelet, mon livre de règle dans les mains, et de pouvoir dire : *Cum his tribus libenter moriar.* » Un autre mois, il écrit : « Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, bienheureux Jean Berchmans, apprenez-moi comment, pour Jésus, on doit tout quitter. » Un peu plus loin, je lis : « Notre père saint Ignace, je veux supporter vaillamment la chaleur de ce mois de juillet, pour me préparer à votre fête. » En 1882 sa résolution était : « Je prierai tous les jours pour l'effet de la vocation que Dieu m'a fait entendre. » En 1883 il se tient pour exaucé, et le 4 mars de cette année il écrit résolument : « Saint François Xavier, obtenez-

moi la grâce d'être un bon jésuite, et de finir mes études le plus vite possible, pour partir au noviciat. »

C'est chaque mois que Félix adresse ces billets à ses patrons du paradis, et qu'il se place sous leur garde, en face de leur exemple, dans un jour de retraite et de communion. C'est aussi de mois en mois que l'on voit grandir cette clarté supérieure que le Ciel a fait lever sur sa destinée, jusqu'à ce qu'elle devienne la pleine lumière du midi, et qu'elle allume dans ce jeune cœur d'ardentes impatiences d'offrir son sacrifice.

Ces impatiences généreuses lui donnaient cette fièvre de travail qui, en préparant le succès de ses examens, devait hâter le jour où il pourrait entrer dans la société de laquelle il disait : « Le monde ne pourra me donner le vrai bonheur. Il ne se trouve pour moi que dans la Compagnie de Jésus. »

D'où lui venait cet attrait? car je dois vous l'expliquer : ce n'est et ce ne peut être qu'un attrait d'exception. Pour la plupart, presque tous, vous êtes appelés, mes enfants, à vivre dans le siècle, où vous irez porter, parmi les emplois et les devoirs publics, le type du grand chrétien et du grand citoyen, serviteur de son pays et serviteur de son Dieu. Le sacerdoce demande autre chose. Il faut une grâce spéciale, une grâce de privilège, de rares dispositions, de grandes préparations, de sublimes raisons, pour entrer dans un état qui est un état d'éminente sainteté et d'héroïques sacrifices. Or cela n'est pas de l'homme, cela ne vient que de

Dieu, et voilà pourquoi cela se nomme la vocation, c'est-à-dire l'appel particulier de Dieu.

Or Dieu, en ceci, en agit avec vous comme avec ce jeune homme qui vint trouver Jésus et lui demanda : « Seigneur, que faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? » La réponse du Maître est bien simple : « Si vous vouler entrer dans la vie, observez les commandements. » C'est la condition du salut, c'est le devoir obligatoire, c'est la voie de tout le monde : il y va de la vie, *si vis vitam ingredi*. Que si vous faites ainsi, si vous observez la loi, si vous pouvez répondre comme le jeune fidèle : « J'ai observé ces choses depuis mon premier âge, » ah! le Seigneur aura pour vous le même regard de dilection qu'il jeta sur lui; car vous êtes de ses amis : *intuitus eum, dilexit eum;* on est toujours l'ami de Dieu quand on observe sa loi, dans le monde comme dans l'Église.

Mais si, comme cet adolescent, vous lui demandez en outre : *Quid adhuc mi deest?* « Que me manque-t-il encore pour être tout à vous? que puis-je faire de plus pour vous satisfaire? » écoutez ce qu'il dit : « Si vous voulez être parfait, laissez les biens de ce monde, faites-vous un trésor dans le Ciel; venez alors et suivez-moi. » Mais cela n'est plus l'obligation, c'est la perfection : *si vis perfectus esse;* cela n'est plus le précepte, c'est le conseil : *si vis*. Le Seigneur n'y contraint personne; et nous qui sommes ses ministres nous agissons comme lui. Il y en a alors qui s'effrayent, même entre les meilleurs, semblables

à ce même jeune homme que Jésus aimait, et dont il est écrit que la parole de Jésus le jeta dans la tristesse : *Cum autem audisset verbum adolescens, abiit tristis.* Je comprends ce regret, car l'Évangile ajoute qu'il était fort riche. Et ce regret était un remords, car manifestement il était appelé. Notre Félix ne connut ni ces hésitations ni ces désolations. Jésus lui avait dit : *Veni et sequere me.* L'appeler à le suivre, c'était l'appeler à être de sa compagnie, et le disciple répondit qu'il entrerait dans la Compagnie de Jésus.

Mais cette grâce de choix, qui la lui avait value? par la médiation de qui lui venait-elle? C'est le secret du Ciel. Ce que nous savons seulement, c'est que près de lui, à son foyer, un encouragement à entrer dans ces voies lui avait été donné par l'exemple d'une sœur consacrée à Dieu. M^lle^ Maria Détrez était entrée au monastère des Bernardines, qui l'avaient élevée. Instruite, dévouée, modeste jusqu'à la timidité, cette jeune religieuse promettait à ce pensionnat une maîtresse excellente. Hélas! l'état de sa santé ne devait pas lui permettre d'y exercer d'autre emploi que celui de souffrir; mais c'est le plus divin de tous, quand on sait souffrir pour Dieu. Elle s'y était attachée avec une ardeur passionnée. Comme son état maladif, continuel, irrémédiable, faisait hésiter à la garder plus longtemps : « Plutôt mourir que partir, » disait l'héroïque victime. Elle partit néanmoins, mais pour le paradis, le 21 décembre 1881.

Vous savez déjà combien elle fut pleurée de son frère. Mais en mourant, celle qu'en religion on nommait dame Ambroisine avait laissé à Félix autre chose que des regrets. Elle lui avait montré le chemin qui conduit au noviciat, et du noviciat au Ciel. Son jeune frère n'oublia ni l'une ni l'autre de ces leçons. « Ouvrez-moi, ma sœur aimée, » *Aperi mihi, soror mea, amica mea,* semblait-il lui crier avec le Cantique. Elle ne devait pas lui ouvrir la porte d'une communauté, mais lui ouvrir la porte de l'éternité; c'est la congrégation immortelle que celle-là. Elle y précéda Félix; et lui, la voyant partir, elle sixième de la famille, semblait dire à tout ce cortège de frères et de sœurs ses devanciers et ses précurseurs dans la patrie, la parole que disait le jeune Nivardus, frère de saint Bernard, en voyant le départ des siens pour le monastère de Cîteaux: « Cela n'est pas juste, mes frères, et je suis réclamant à l'héritage, car vous prenez le Ciel et vous me laissez la terre. »

## V

Maintenant il les a rejoints; et de tant d'espérances il ne nous reste plus que la douleur de dire avec saint Jérôme pleurant sur son disciple : « Il n'est plus, mon Népotien, votre Népotien, le nôtre, ou mieux encore le Népotien de Jésus-Christ : *Nepotianus meus, tuus, noster, imo Christi, idcirco plus noster.* Il nous a devancé, nous qui

touchons à la vieillesse, *reliquit senes*. Et voici que nous n'avons plus d'autre consolation que celle de semer ces quelques fleurs d'hommages sur son tombeau : *Super tumulum ejus epitaphii hujus flores spargere*. Mais encore faut-il qu'au regret d'avoir perdu un tel fils nous joignions le remerciement de l'avoir possédé si bon : *Ne quid minus, nec doleas quod talem amiseris, sed gaudeas quod talem habueris*. Donc, s'il se peut, pour un instant, fermons notre blessure, faisons taire notre douleur, et apprenons ce que fut la beauté surnaturelle de son heure dernière : *Obligatoque parumper vulnere, ejus audias laudes*. »

Depuis longtemps Félix se préparait à mourir. La mort qu'il eût souhaitée, vous l'apprendrez, mes enfants, par cette belle prière de lui : « Bienheureux André Bobola, demandez à mon Dieu que j'aie la force de mourir et de souffrir d'aussi cruels tourments que les vôtres, s'il me fallait confesser Jésus-Christ et sa doctrine. » Mais, quel que fût le genre de mort que Dieu lui envoyât, il l'envisageait fermement, non sans effroi, mais sans faiblesse : « La mort, écrivait-il, peut venir demain, dans mon sommeil, dans mon travail... Je la crains, j'en ai peur; mais saint Joseph m'obtiendra la grâce d'une bonne mort. » Enfin, le 1er janvier 1883 : « Une année vient de se passer; un pas de plus vers la tombe. L'année qui va s'ouvrir sera peut-être la dernière pour moi. Il importe donc que je me mette bien au service du bon Dieu. » Cette année, en effet, fut

la dernière année pleine qui lui fut donnée en ce monde.

Elle s'achevait quand nous apprîmes que la fièvre typhoïde mettait en grave danger cette pieuse et innocente vie. Bientôt les alarmes furent grandes autour de ce lit de malade; les prières étaient vives. On proposa une neuvaine : « Maria en sera, elle s'y unira de là-haut, » dit Félix, dont le regard ne se détachait plus de cette sœur couronnée. Et comme, à ce souvenir triste et doux, il voyait que sa mère essuyait des larmes : « Pourquoi pleurer? demanda t-il. Ce n'est pas triste d'être au Ciel. Maria y est, ne la pleurons point. »

Elle pouvait pleurer, cette mère chrétienne, qui, comme celle dont parle le livre des Machabées, allait voir tout à l'heure expirer sous ses yeux le septième enfant que lui prenait la mort : *Supra modum mater admirabilis quæ pereuntes septem filios conspiciens, bono animo flebat, propter spem quam in Deum habebat.* Il pouvait bien pleurer, ce père septuagénaire qui, dans cet âge avancé, se voyait, comme Jacob, emmener, après tant d'autres, le Benjamin dont le départ allait condamner ses vieux jours à une mortelle douleur : *Et deducetis canos meos cum dolore ad inferos.*

C'est pour ménager cette douleur des siens que Félix se priva de leur faire des adieux qui les eussent édifiés, mais qui les eussent brisés. La même raison lui faisait craindre l'appareil funèbre des derniers sacrements. Quand le Père ministre,

son directeur, lui proposa de recevoir la sainte communion, il le vit d'abord tout heureux d'une annonce qui lui ouvrait les bras de l'Ami éternel. « Oh! oui! » s'écria-t-il avec un profond soupir. Mais il en fut autrement quand le prêtre ajouta que le moment était venu de recevoir aussi le sacrement des malades.

« Quel sacrement voulez-vous dire? demanda-t-il étonné.

— L'extrême-onction, mon fils.

— Non, non! » s'écria l'enfant.

Et il y avait dans ce cri une telle énergie, que le prêtre en fut tout surpris.

« Comment, Félix, lui dit-il, vous qui aspirez si vivement au bonheur d'appartenir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous avez peur de lui?

— Peur de Jésus? Oh! non. Mais je ne veux pas effrayer ma mère et lui causer cette peine.

— Rassurez-vous, votre mère est chrétienne; elle vous aime. Elle sait que ce sacrement est pour le soulagement du corps comme de l'âme. Ne voulez-vous pas de ce remède que Notre-Seigneur vous offre?

— Mais tout le monde ici va pleurer, ma mère, mes sœurs, mes frères. »

Et c'était à ces pleurs qu'il ne pouvait se résoudre. Il fallut que le prêtre l'assurât qu'il allait doucement prévenir la famille et la disposer à ce coup. Il fallut surtout que le Père en appelât aux sentiments, à lui bien connus, du jeune religieux futur:

« Vous agirez en vrai novice, en fils d'obéissance. »

A ce mot Félix consentit :

« Oui, c'est bien; mais quand sera-ce?

— Tout à l'heure.

— Alors qu'on dispose ma chambre, qu'on y dresse une chapelle. »

Et lui-même s'occupa de ces préparatifs.

Une faveur qu'il demanda fut que ces derniers sacrements lui fussent administrés par son directeur. « Eh bien, répondit celui-ci, je vais faire cette démarche auprès de M. le curé. Mais s'il faut se passer de mon ministère, vous offrirez à Jésus ce nouveau sacrifice avec tous les autres. Vous n'avez plus, en ce moment, qu'à vous pénétrer des pensées de la foi. Plus aucune attention aux personnes, aux ministres. Oubliez le monde, et ne voyez que Jésus qui vient à vous. »

Ce fut un rare spectacle que cette scène de l'administration du divin viatique et de l'extrême-onction. Le sacristain, qui pourtant assiste chaque jour les prêtres dans cette fonction sacrée, disait tout haut qu'il ne rencontrait pas souvent de pareilles choses. « Que c'est beau! répétait-il, de voir comment ce jeune homme reçoit le bon Dieu! »

Il est vrai que notre Félix avait tout le Ciel sur ses traits, dans ses yeux, sur ses lèvres. Il était tout effusion, tout action de grâces, souriant, remerciant, répétant : « Oh! Père, merci, merci; cela m'a fait du bien. » C'était inénarrable.

Il demanda que l'autel provisoire disposé pour cette cérémonie restât dressé devant lui, pour en rappeler sans cesse le spectacle à ses regards et en raviver la reconnaissance dans son cœur.

Cependant, depuis le commencement de l'inexorable maladie, nous le visitions, nous le bénissions; nous le trouvions entouré des objets chers à sa piété, son crucifix, son chapelet, en face de l'oratoire qu'il s'était élevé, où il avait passé de si bons instants, où il ne lui serait plus donné de s'agenouiller. Il nous remerciait de la parole, des yeux et du sourire; il nous disait de remercier ses frères de congrégation et ses frères de classes qui priaient pour lui. Je lui disais d'espérer; je lui donnais rendez-vous au collège pour la fête de la Présentation de Jésus-Christ au temple. Mais secrètement je pensais à un autre rendez-vous où l'appelaient d'autres frères, et à un autre temple où l'attendait son Dieu. Le dénouement se précipitait, et l'espérance, s'enfuyant tristement de nos cœurs, s'éloignait de plus en plus du côté de ce monde pour se tourner vers l'autre.

Félix y montait déjà par le chemin du calvaire. Il dissimulait sa souffrance par attention filiale; par exemple, un jour il s'accusa d'un cri qui lui avait été arraché par son mal, parce que ce cri avait retenti dans le cœur de sa mère, qu'il avait vue tressaillir, puis sortir en s'essuyant les yeux. Il voulait la faire reposer, durant la nuit du moins; et il ne se lassait pas d'admirer le dévouement de sa sœur

Léonie, qui, elle, ne voulait le quitter ni le jour ni la nuit, prenant là, près de son frère, parmi de longues fatigues, le germe de la même maladie qui, bientôt après, devait donner à sa famille de nouvelles alarmes.

Ce que Félix taisait par tendresse filiale il le confiait à Dieu. On l'entendait qui disait, regardant son crucifix : *O Crux, ave, spes unica!* Parfois c'étaient des actes de charité parfaite, tels que cet élan de son cœur : « Oh! qu'il est bon le bon Dieu!... si bon! si bon! »

Une seule pensée l'occupait : celle de sa vocation. N'était-ce pas le moment de s'ouvrir à ses parents de son dessein arrêté de se consacrer à Dieu dans la Compagnie de Jésus? Il profita d'un moment où il était seul avec sa mère pour lui annoncer confidentiellement, mais déterminément, qu'il entrait, cette année-là même, après sa rhétorique, au noviciat de Gemert. Il savait bien que ce n'était pas une telle mère qui y mettrait jamais opposition; mais cette déclaration lui semblait un grand pas en avant vers le terme.

« Père, dit-il ensuite à son directeur, j'ai confié à maman que je voulais entrer, cette année même, à Gemert.

— Mon enfant, c'est une chose qu'il faut laisser maintenant à la bonne Providence. Pour l'instant, c'est votre vie qu'il faut commencer à donner tout entière à Jésus-Christ.

— Oui, c'est bien ce que je veux. »

L'offrande fut faite. En signe d'union à la société de Jésus, le Père lui remit le crucifix qu'il avait reçu à ses vœux.

« Voyez, Félix, lui dit-il, je vous traite en religieux en vous remettant ce crucifix de ma profession; je vous le laisse. »

Félix y colla ses lèvres à plusieurs reprises.

« Encore, encore, répétait-il. Il ne me quittera plus. »

Ce fut la dernière fois qu'il put s'entretenir avec le père de son âme. Quand celui-ci le revit, Félix ne parlait plus. Seulement il faisait signe de la tête qu'il acceptait tout ce que Dieu voulait, et qu'il priait pour ses parents inconsolables. Ses lèvres, dévorées par la fièvre et les ravages de son mal, cherchaient le crucifix que ses yeux ne quittaient plus, et qui ne se détournaient de Jésus que pour se lever vers le Ciel.

Le voyant offrir si magnanimement son sacrifice, maintenant les pieux parents y unissaient le leur. Comme la mère des Machabées à son dernier fils martyr, sa mère lui disait, non des lèvres, mais du cœur : « Oui, mon fils, regarde le Ciel : *peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* Ne crains point le trépas : *non timeas carnificem istum;* va partager le sort de tes frères et de tes sœurs : *dignus fratribus tuis, effectus particeps;* reçois la mort comme une amie, en attendant que, par la même miséricorde, nous allions à notre tour vous rejoindre tous sept et vous posséder encore : *suscipe mortem ut in illa miseratione cum fratribus tuis te suscipiam.* »

Pendant ce temps-là, ici même, du haut de ce sanctuaire, je vous recommandais cette âme fraternelle. Je vous disais son agonie, je vous disais aussi notre profonde édification. Vous nous compreniez, vous nous interrogiez; vous vous réunissiez dans votre chapelle de la congrégation pour prêter à votre ami le secours de vos intercessions auprès de la Mère des mères. Mais un matin il nous fallut paraître devant vous au pied de cet autel, en ornements de deuil. Félix venait de succomber, et celui dont nous portions chaque jour le nom aimé au *Memento* des vivants, nous allions le recommander au *Memento* des morts!

C'était le 18 janvier, un jour de vendredi, qu'il était retourné à Dieu. Ce jour-là, j'en ai la confiance, il y eut une belle fête de famille dans le Ciel.

Trois jours après nous en avions, nous aussi, une autre sur la terre. Comment appeler d'un autre nom cette pompe virginale des obsèques de votre frère; ces tentures blanches et bleues, remplaçant pour lui les tentures funèbres; cette chambre ardente, cet autel, ces statues de Jésus, de Marie, de Joseph; ces statuettes d'anges agenouillés; ce cercueil revêtu, enveloppé de blancheur; cette profusion de lis, ces couronnes, cette ceinture de l'enfant de l'autel? C'est une belle et expressive coutume de votre pays que celle qui éloigne l'appareil de la tristesse de la dépouille de ceux qui ont quitté ce monde dans la fleur de la vie, surtout quand ils l'ont quitté dans la fleur de l'innocence. Cela lui

convenait, à lui. A cette vue, je me disais que de là-haut Félix devait sourire à une telle solennité et être content de nous.

Comment ne l'eût-il pas été? Il voulait entrer dans la Compagnie de Jésus, et ce jour de ses obsèques était précisément celui de la fête patronale de la Compagnie de Jésus. Il voulait porter toute sa vie le nom de son Sauveur, et ce jour de dimanche était celui auquel l'Église solennise la fête du très saint nom de Jésus. Cette église, où vous veniez en foule lui faire cortège, retentissait encore et allait retentir toute cette journée de chants et d'hymnes, tels que ceux-ci, que je me plaisais à lire dans l'office liturgique, à côté de son cercueil entouré de lumières :

*O Seigneur, j'ai eu soif de votre saint nom.*

*Quiconque invoquera votre nom sera sauvé.*

*Voici qu'à jamais je me réjouirai dans le Seigneur, et je tressaillirai au nom de mon Jésus.*

*Le Seigneur a fait en moi de grandes choses, et son divin nom est saint.*

*Désormais je vous sacrifierai une hostie de louange, j'invoquerai ce nom du Seigneur à jamais* [1].

Déjà même il me semblait l'entendre qui, de l'é-

[1] Sitivit anima mea ad nomen sanctum tuum, Domine.
Omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit.
Ego autem in Domino gaudebo, et exsultabo in Deo Jesu meo.
Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.
Tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo.
(Brev. rom., *Offic. SS. Nominis Jesu.*)

ternelle et béatifique et inamissible société de Jésus, s'unissait à cet admirable *Jubilus* de saint Bernard, que l'Église nous mettait sur les lèvres en ce jour :

Jesu dulcis memoria,
Dans vera cordis gaudia;
Sed super mel et omnia
Ejus dulcis præsentia...

Jesu, flos matris virginis,
Amor nostræ dulcedinis,
Tibi laus, honor nominis,
Regnum beatitudinis. Amen [1].

*Amen!* ainsi soit-il : c'est par ce vœu que je termine. Ah! que cet *amen* signifie que c'en est bien fini, et fini pour jamais, avec ces deuils de famille! Vivez, mes chers enfants, vivez tous, et que le ministère que j'accomplis aujourd'hui pour un de vos amis, je n'aie plus à le remplir jamais pour aucun de vous. Il m'est trop cruel de pleurer sur les enfants que le Ciel m'avait donnés; et il ne convient pas que nous, qui sommes déjà, et depuis bien longtemps, sur l'autre versant de la vie, nous menions le deuil de ceux qui ne font encore que mettre le pied dans la carrière.

[1] De Jésus l'aimable pensée
Est pour mon cœur une rosée;
Mais plus douce que le doux miel
Est sa présence dans le ciel.

Jésus, fleur que porta Marie,
Jésus, seul amour de ma vie,
Béni soit ton nom glorieux
Dans le royaume des heureux.

C'est la quatrième fois depuis l'année dernière que je paye ce tribut funèbre à la mémoire de mes jeunes fils, et vous m'êtes témoins qu'ils le méritaient tous. C'est là notre consolation; c'est aussi le sujet principal de notre espérance : nous n'avons perdu d'eux que la présence visible, l'autre nous reste; réunis là-haut, ils reforment un autre collège, le collège éternel; ils sont encore nos fils, ils sont encore vos frères; et quand nous élevons nos regards de ce côté, il nous semble y voir accourir au-devant du dernier venu ceux que, les années dernières, nous y voyions partir.

Aussi bien c'est à eux que je m'adresse en finissant; et, les pressant d'accueillir ce nouveau venu dans leurs rangs, je leur envoie avec confiance cet invitatoire que l'Église psalmodie près des restes de ceux qui viennent d'expirer : *Subvenite, sancti Dei; occurrite, angeli Domini.*

« Venez donc, saints, accourez, anges, » que nous avons connus, André, Robert, Joseph; venez au-devant de Félix : *occurrite, angeli.* Et vous, que je ne puis oublier dans ces diptyques de notre École, vous dont le départ a précédé de peu de semaines celui de cette jeune âme, serviteur de Jésus, vénérable frère Hourdin, qui fûtes bien un saint de Dieu, vous aussi venez prêter l'assistance de vos longs mérites à l'enfant d'un collège que vous avez aimé, à l'aspirant qui voulait porter dans votre Compagnie le même nom que vous : *Subvenite, sancti Dei!* Vieux et jeunes, saints et anges, unis-

sez-vous, et tous ensemble introduisez dans le Ciel cette âme altérée du Ciel : *Suscipientes animam ejus, offerentes eam in conspectu Altissimi.*

« Et vous, Seigneur Jésus, qui l'aviez appelée à vous appartenir, recevez-la sur votre cœur : *suscipiat te Christus qui vocavit te;* qu'elle y repose à jamais dans le sein de ses aïeux, *et in sinum Abrahæ deducant te;* et qu'elle y demeure au sein de la famille immortelle dont vous êtes le Père. Ainsi soit-il. »

---

# X

# LE MANDATUM DU JEUDI SAINT

Conformément à l'institution de la sainte Église, l'usage du collège, comme celui d'un grand nombre de paroisses, est de célébrer le jour du Jeudi saint la cérémonie dite du *Mandatum*. Nous y appelons seulement les congréganistes des premières divisions.

Douze enfants pauvres sont rangés dans le sanctuaire, où, après le chant de l'Évangile qui raconte comment Jésus lava les pieds de ses apôtres, le célébrant, suivant ce divin exemple, se met à genoux devant ces douze pauvres et leur lave les pieds, qu'il essuie et baise ensuite, selon le cérémonial.

Le diacre et le sous-diacre, puis les prêtres et les dignitaires des Congrégations viennent de même leur baiser les pieds à genoux.

Une des Congrégations a, chaque année, à tour de rôle, l'honneur de remettre à chacun de ces petits pauvres une aumône en argent et une autre en nature, par la main de son préfet.

# X

# LE MANDATUM DU JEUDI SAINT

---

## EXHORTATION

**Avant le lavement et le baisement des pieds.**

MES CHERS FILS,

La cérémonie à laquelle vous assistez, à laquelle vous allez vous-même participer, n'est pas un vain spectacle. Vous y avez été conviés à un titre particulier, en qualité de congréganistes, donc par un privilège qui suppose justement que plus que les autres vous en compreniez la signification, et que plus que les autres aussi vous en recueillerez des fruits de grâce et de salut. Aussi bien Jésus-Christ, notre auguste précepteur, a-t-il déclaré lui-même à ses disciples qu'il ne l'avait voulue et instituée que pour cela.

Regardez. Voici rangés en couronne, dans ce sanctuaire, ces douze pauvres enfants qui représentent les douze apôtres, ces pauvres pêcheurs

que le Seigneur Jésus, en ce même jour du Jeudi saint, avait réunis dans le Cénacle. Ils sont pieds nus. Qu'attendent-ils? Il n'y a qu'un instant, le diacre chantait cette page de l'Évangile où il est raconté que Jésus prit un linge et en ceignit ses reins, prit de l'eau dans un bassin et se mit à laver et à essuyer ensuite les pieds de ses apôtres, avec une humilité et une charité qui les confondait d'étonnement et d'amour. Or voici qu'à son exemple, moi son prêtre, je vais me ceindre de ce linge que vous voyez là : *Cum accepisset linteum, præcinxit se*. Je vais, comme lui, prendre ce bassin et y verser de l'eau : *Mittit aquam in pelvim,* et puis, comme lui encore, laver les pieds de ces petits et les essuyer de ce linge : *Et cœpit lavare pedes discipulorum et extergere linteo*. Qu'est-ce que tout cela signifie? Cela signifie, mes chers fils, qu'un commandement nouveau, *mandatum novum,* nous a été donné : le commandement de nous aimer, le commandement de nous servir; celui dont Jésus-Christ, notre modèle, disait en cette même journée : « Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait pour vous, vous le fassiez de même les uns aux autres. »

Et vous, obéissant à ce mandat divin, vous, les congréganistes et conséquemment les apôtres de chacune de vos divisions, voici que dans un instant vous allez vous traîner, les uns après les autres, aux genoux de ces malheureux, poser vos lèvres sur leurs pieds nus et mettre l'aumône dans leurs

mains, avec une humilité qui n'a d'égale que la charité qui vous dévoue à leur service, devenu depuis Jésus-Christ un service divin.

Ah! avancez, ne craignez point! Point de ces délicatesses que n'ont pas connues ou qu'ont vaincues les saint Louis, roi de France, les sainte Élisabeth de Hongrie, les sainte Jeanne de Chantal, et combien d'autres qui, certes, étaient de plus grands seigneurs que vous. A genoux devant les pauvres, comme devant Jésus-Christ : telle est votre place, mes chers fils, non seulement pour aujourd'hui, mais pour votre vie tout entière! Entendez là-dessus le Seigneur : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, dit-il en se relevant, et vous avez raison. Or si moi, votre maître, je vous ai traités avec ce respect, vous devez à votre tour vous traiter de même sorte. »

Eh bien, mes chers fils, étant de la condition dont vous êtes pour la plupart, il arrivera que vous aussi, vous aurez un jour des serviteurs, des ouvriers, des employés, des hommes qui vous seront assujettis. Dans votre maison, votre terre, votre comptoir, votre atelier, votre usine, votre administration, votre escadron, votre régiment, on vous saluera, vous aussi, du nom de chef, de maître ou de patron; et vous le serez en effet. Mais, ne l'oubliez pas, vous ne serez jamais plus maître que lorsque vous vous ferez serviteur par amour, mais ne serez jamais plus grand que lorsque vous vous serez fait volontairement petit. L'autorité ne vous est donnée

que pour l'exercer dans la bonté. Elle a d'ailleurs pour elle-même si grand besoin de ce tempérament d'humilité et de charité, et, faute de ce contrepoids, elle court tant de risque de se précipiter aux écueils de l'orgueil et de la violence!

Que ferez-vous donc? Vous rétablirez vous-même l'équilibre social par une abdication volontaire de votre grandeur entre les mains de Jésus pauvre. Chaque jour, chaque semaine du moins, las de la charge d'avoir à commander les hommes, vous vous déroberez pour une heure à un pouvoir importun, vous gravirez l'escalier croulant de quelque mansarde; et là, assis au foyer de quelque misérable, au chevet de quelque infirme, que vous appellerez votre frère, votre main dans sa main, vous vous referez chrétien dans cet abaissement, parce que vous vous rapprocherez de la grandeur humiliée du Maître qui, étant Dieu, s'est néanmoins anéanti jusqu'à se faire esclave et mourir comme tel.

Ne vous effrayez donc pas d'entendre les guides des âmes donner à de jeunes hommes des conseils tels que celui-ci, que je crois avoir lu dans le Père Lacordaire : « Ayez un pauvre à vous, visitez-le souvent; et là, lorsque vous serez seul à seul avec lui, mettez-vous à ses pieds comme aux pieds de Jésus-Christ, demandez-lui la permission de baiser ses haillons, ses infirmités, ses plaies, si vous en avez le courage... »

Je m'arrête, mes chers fils, vous ne seriez pas capables de comprendre ces choses. Mais il est une

chose du moins que votre cœur a comprise, un devoir que tout vous rappelle ici, dans cette journée de la Cène, dans cette chapelle qui, ce matin, était le Cénacle pour vous.

Il y a quelques heures donc, ici même, vous avez reçu Jésus-Christ, Dieu des pauvres, dans la sainte communion de son corps et de son sang. C'était votre grande communion, la communion pascale; et maintenant encore, tout pleins de sa présence divine, vous lui demandez du fond de ce cœur effrayé de sa dette et de son indigence : « O Maître, que puis-je faire pour vous qui m'avez tant donné, en vous donnant vous-même? » Mes chers fils, êtes-vous sincères quand vous parlez ainsi? Est-il bien vrai que vous désirez payer Jésus de retour? Eh bien, écoutez sa réponse : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, vous l'aurez fait à moi-même. » A lui-même? est-ce possible? Oui, le Maître l'a dit. Allons donc à ces petits, c'est Jésus-Christ encore. Communiants de ce matin, mettons notre action de grâces à leurs pieds, dans leurs mains : ce sont les mains de Jésus, ce sont les pieds de Jésus; et, les prenant, les adorant, comme les membres d'un Dieu caché sous ces humbles espèces et apparences du pauvre, allons et tâchons, s'il se peut, de lui rendre amour pour amour: *Et tenuerunt pedes ejus et adoraverunt Eum.*

---

# XI

# MESSE ET ADIEUX D'UN MISSIONNAIRE

Le 25 mars 1884, un des anciens élèves du collège Saint-Joseph, M. l'abbé PAUL GENNEVOISE, prêtre du séminaire des Missions étrangères, venait, peu de jours après son ordination, célébrer une de ses premières messes dans notre École, en présence de nos enfants et de plusieurs membres de sa famille, à laquelle il était venu faire ses adieux avant de s'embarquer, quelques jours après, pour la mission de Siam.

Ce fut une fête pour le collège, qui s'honore d'avoir donné déjà plusieurs apôtres aux missions étrangères. Ce fut aussi une récompense et un encouragement pour le concours généreux que les élèves de toutes les divisions apportent aux œuvres de la Propagation de la foi et de la sainte Enfance, auxquelles ils contribuent annuellement pour une somme importante (de 16 à 1 800 fr.), dignes en cela d'un diocèse qui se place aux premiers rangs pour ses offrandes annuelles à ces deux grandes œuvres.

XI

# MESSE ET ADIEUX D'UN MISSIONNAIRE

---

## ALLOCUTION

**Prononcée à la Messe célébrée au collège par M. Paul Gennevoise, ancien élève, prêtre des Missions étrangères, missionnaire apostolique à Siam, le 25 mars 1884, fête de l'Annonciation.**

MES CHERS FILS,

C'est un de vos frères d'autrefois, devenu prêtre depuis quelques jours, qui va monter ce matin à cet autel du sacrifice, au pied duquel il a communié tant de fois.

Que s'est-il donc passé, et en lui et pour lui? Exactement ce qui s'est passé en Marie dans ce mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation que nous célébrons en ce jour. Un jour l'ange de Dieu, le ministre de Dieu, l'a visité, comme Marie, ici, dans sa jeunesse. Il lui a dit que lui aussi, étant pur, étant vierge, étant un enfant de grâce et de bénédiction, donnerait Jésus-Christ au monde; que la

force du Très-Haut assisterait sa faiblesse en le couvrant de son ombre, et que Celui qui naîtrait de lui dans le saint Sacrement serait appelé le saint de Dieu! Le jeune homme a tressailli de reconnaissant à cet appel : *Fiat mihi secundum verbum tuum!* Et c'est pourquoi, ces jours derniers, Celui qui est le Tout-Puissant a fait en lui de grandes choses par l'ordination. Et c'est pourquoi vous allez voir se renouveler entre ses mains le mystère de Nazareth dans celui des autels : c'est par lui que tout à l'heure « le Verbe sera fait chair et habitera parmi nous ».

Mes très chers fils, laissez-moi vous le dire, ces vocations sacerdotales, chaque fois qu'elles viennent à éclore au sein de notre collège, me font bénir et remercier Dieu par-dessus tous ses autres bienfaits. C'est la grâce des grâces pour ceux qui en sont favorisés; c'est le signe de la complaisance du Ciel sur la maison tout entière. Une nation est une bonne nation, une province est une bonne province, une famille est une bonne famille qui produit des prêtres, et beaucoup de prêtres. Il en est de même d'un collège. C'est une terre saine que celle où Jésus-Christ cherche et trouve ceux que lui-même a nommés « le sel de la terre »; c'est un ardent foyer que celui auquel il allume « la lumière du monde ». Et puis ces fils de l'autel sont ici comme le levain mêlé à la pâte dont parle l'Évangile : ils la font lever et lui donnent son goût et sa saveur. Dans une maison comme la nôtre, laïque par destination, le bien-

fait de cet élément est d'élever le niveau de la vertu commune en faisant paraître au-dessus d'elle l'idéal du sacerdoce, c'est-à-dire de la vertu héroïque, sublime.

Enfin ne vous semble-t-il pas que Dieu doit abaisser des regards d'une bienveillance toute particulière sur une maison dans laquelle ces dévouements, depuis quinze ans, se succèdent sans interruption, se multipliant de jour en jour? Comptez le nombre de ceux qui sont sortis d'ici pour aller se lier à Dieu par ces nœuds éternels, soit dans le clergé séculier, soit dans les ordres religieux! En vérité, mes chers fils, nous avons bien payé notre dîme à la tribu de Lévi. Il me semble que Dieu doit être content de nous. Et nous le lui devions bien, nous qui avons tant de motifs d'être contents de lui!

Mais aujourd'hui c'est un don encore plus excellent dont le Ciel nous gratifie. Celui que nous revoyons ce matin dans ce collège, entouré de sa famille, demain, ou après-demain, il va quitter et amis, et famille, et patrie. Cette visite, c'est un adieu; ce prêtre, c'est un missionnaire; ce missionnaire, c'est un apostolat. Des contrées lointaines l'attendent; il part. Reviendra-t-il jamais?... Je puis dire cela devant vous, mon cher frère en Jésus-Christ, sans effrayer votre courage; car je sais que même la gloire de l'apostolat ne vous suffit pas, et que votre jeune et grand cœur, tout épris de Jésus-Christ, ne sera pas satisfait tant qu'il n'aura pas obtenu encore celle du martyre.

Allez donc porter à ce Dieu crucifié par amour ce suprême et généreux témoignage de l'amour. Allez, fils d'obéissance, allez par delà les mers planter la croix de Celui qui se fit pour vous obéissant jusqu'à la mort de la croix. Aussi bien votre part est belle, et vous n'avez pas à craindre que le champ qui vous est ouvert ne puisse suffire à l'immensité de votre ambition de labeurs et de douleurs. Regardez plutôt.

Mes chers fils, à quatre mille lieues environ de notre France, entre l'océan Indien et le grand Océan, s'étendent de vastes régions qui, descendant graduellement du grand plateau asiatique, forment la péninsule déchiquetée de l'Indo-Chine, où le royaume de Siam occupe la plus grande place. Il y a deux cents ans, le plus illustre de vos archevêques de Cambrai, Fénelon, prêchant à Paris dans cette même église des Missions étrangères d'où sort notre frère d'aujourd'hui, parlait ainsi des espérances que cette contrée infidèle donnait à la religion : « C'est à Siam, disait-il, que se rassemblent les hommes de Dieu. C'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit découler la parole de vie; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins Cantiqués. »

Siam! voilà, mon cher frère, votre patrie de demain. Fénelon, qui a béni vos pères, doit vous bénir aujourd'hui : vous répondez à ses vœux. Et moi qui, [illegible]es serviteurs de Dieu, envie

votre bonheur, je veux vous redire encore, avec ce grand évêque, ces paroles du même discours : « Que ne puis-je aujourd'hui m'écrier, comme Moïse aux portes du camp d'Israël : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi! Dieu m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à la face duquel je sers chaque jour... Seigneur, vous le savez que c'est avec confusion et douleur qu'admirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui vous donnez de le faire! Heureux moi-même, malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paroles peuvent allumer dans le cœur de quelque saint prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme moi ne mérite pas de brûler! »

Mais du moins, mon cher frère, Dieu ne m'a pas refusé d'admirer et de vénérer ce que je ne puis imiter; et il y a bien longtemps que, par sa grâce, toute gloire humaine a pâli devant la gloire de ces conquérants des âmes. Il y a plus de trente années qu'elle m'a été révélée providentiellement, dans votre église des Missions étrangères à Paris, où j'avais été conduit, sans le savoir, à cette ineffable cérémonie du départ des missionnaires et du baisement de leurs pieds, à laquelle j'assistais pour la première fois, dans une circonstance qui en faisait jaillir pour moi une éloquente leçon. C'était le soir même du jour où la Sorbonne venait, après de laborieux examens, de me conférer un grade auquel j'attachais trop de prix; et là, à genoux dans le

sanctuaire, aux pieds de ces jeunes hommes qui allaient partir un instant après pour cueillir de tout autres palmes, et qui joyeux, radieux, chantant le psaume du départ, daignaient me relever et me recevoir, moi aussi, moi inconnu, dans leurs bras... le pauvre docteur de quelques heures se trouvait bien petit, et il n'estimait vraiment grand que celui dont le Seigneur a dit dans l'Évangile : *Qui sic docuerit et fecerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum!*

Mais que parlé-je de moi, jeune et cher confrère, lorsque j'ai la pensée et le cœur uniquement plein de vous? A vous donc nos vœux, missionnaire de Jésus-Christ, évangéliste de la paix, qui allez demain porter la bonne nouvelle près des régions où présentement la France porte le hasard de ses armes. Ce sont des millions d'âmes en ruine qui crient vers vous comme cet homme de Macédoine que saint Paul vit en songe sur les ruines de Troie : « Viens vers nous! » Allez sous un autre ciel, au bord de ces grands fleuves qu'ombragent les bambous, que bordent les palmiers, où boivent les éléphants, au sein de cette nature grandiose où tout chante la gloire d'un Dieu qui n'y est pas connu. Allez, au pied de ces montagnes qui cachent les rubis et les saphirs dans leurs flancs, présenter à ces multitudes aveugles cette perle de l'Évangile, qu'il faut acquérir à tout prix pour acheter le royaume des Cieux. Allez montrer à ces pèlerins de Siam et de Bangkok, qui cherchent sur les collines

les traces sacrées de Bouddha, les traces divines de celui qui seul est le « saint Pasteur ». Relevez-les de la poussière où ils sont prosternés devant la face de leur roi, pour leur faire adorer le vrai « Maître de la terre », le vrai « Maître de la vie », et de la vie éternelle.

Sans doute, soyez désormais tout entier à cette famille que Jésus-Christ vous donne, mais ne cessez pas pour cela d'être encore à tous ceux que vous laissez ici. Parfois, lorsque, errant sur les rives du Menam ou dans les forêts du Laos, vous reporterez votre souvenir vers l'Europe et la France, que vous aurez quittées pour l'amour du Seigneur, si le regard de votre cœur, perçant la profondeur de l'horizon des mers, vient à rencontrer dans le lointain l'école où vous fûtes formé, les maîtres et les amis que vous y avez laissés, élevez pour eux vers le Ciel vos mains chargées du prix des âmes que vous aurez sauvées. Votre prière les servira comme faisait jadis votre exemple; et qui sait si, Dieu aidant, des germes de vocation et des excitations à marcher sur vos traces n'écloront pas dans l'âme de quelques-uns de vos jeunes frères, sous cette bénédiction qui aura traversé l'immensité des océans pour arriver jusqu'à eux?

Quoi qu'il en soit, vous, mes chers fils, vous vous souviendrez désormais que vous tenez à l'apostolat des Missions étrangères par des liens de famille. Ici déjà prospère et fleurit parmi vous l'association de la Propagation de la foi, versant

chaque année pour cette œuvre du premier ordre des sommes considérables, dont je ne saurais assez bénir votre charité. On vous demandera de placer votre nom, si déjà vous ne l'avez pas fait, sur les listes d'honneur de cette grande aumône catholique, et vous l'y placerez. Peut-être un jour, dans votre contrée, votre ville, votre paroisse, on vous demandera d'en être les zélateurs volontaires et les organisateurs ; c'est une mission à accomplir, et vous l'accomplirez. Plus tard, devenus soldats, marins, magistrats, consuls, on vous demandera de porter, de protéger, de défendre sur les mers ou sur les côtes les missions et les missionnaires : vous les transporterez, vous les protégerez. Enfin, qui sait? peut-être un jour, hommes publics, on vous demandera votre parole ou votre suffrage pour le soutien de ces grands serviteurs de l'Église, de la civilisation et de l'honneur du nom français : vous les soutiendrez. En vérité, c'est bien le moins que nous puissions faire pour une si belle cause; c'est bien le moins qu'on donne quelque chose de son temps, de ses forces, de son bien, de son cœur, pour ceux qui payent de leur vie le salut de leurs frères.

---

# XII

# PÈLERINAGE A NOTRE-DAME-DE-LA-TREILLE

ET

ANNONCE DE LA FONDATION

## DE L'ÉCOLE DE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

JUIN 1884

# NOTICE

## SUR LA FONDATION DE L'ÉCOLE DE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

Dès le 2 novembre 1883, une réunion plénière des actionnaires de la société civile du collège Saint-Joseph avait été saisie par nous du projet d'établir une succursale de cette école dans un quartier plus central, pour les plus jeunes enfants qui ne pouvaient, à cause de leur âge, arriver jusqu'à nous.

La société donna son entier assentiment à ce projet, présenté et démontré comme très opportun par M. le Supérieur. On a étudié sur un plan de la ville les quartiers où un tel établissement serait le mieux placé pour recruter des élèves à l'éducation chrétienne. On décida que cette étude serait poursuivie, qu'on chercherait entre les maisons à louer ou à vendre celles qui pourraient se prêter à recevoir ce petit collège, et qu'en attendant on prierait.

C'est plus tard, le vendredi 4 mars 1884, que fut conclu l'achat d'un ancien pensionnat, rue Masurel, proche l'église Notre-Dame-de-la-Treille, tout au bord de la Deûle, qui en baigne les murs. On se mit aussitôt aux travaux d'appropriation.

Dans le dessein premier, la nouvelle maison devait avoir le même Supérieur que le collège Saint-Joseph, dont elle eût été regardée comme une annexe, et les formalités furent remplies en conséquence. Mais l'autorité académique s'étant refusée à considérer comme annexe une école aussi distante de la maison principale, la fondation reçut un supérieur particulier dans la personne du R. P. Motte, à qui succéda ensuite le R. P. Dubuisson, qui la dirige actuellement *suaviter et fortiter*.

Elle prit le nom d'école de Saint-Louis-de-Gonzague, reçut plus tard une classe de sixième, et compte aujourd'hui près de cent petits enfants qui en font la joie et l'honneur, et dont une partie est déversée chaque année dans le grand collège.

# XII

# PÈLERINAGE A NOTRE-DAME-DE-LA-TREILLE

ET

ANNONCE DE LA FONDATION

DE L'ÉCOLE DE SAINT-LOUIS-DE-GONZAGUE

JUIN 1884

Mes chers Enfants,

Nous sommes ici au foyer de notre famille divine, et cette maison est celle de notre Mère du Ciel. Nous lui devions cette visite. L'antiquité, même païenne, que vous étudiez, connaissait et accomplissait le rit du pèlerinage. Elle lui donnait un autre nom. C'étaient les *théories* sacrées qui chaque année amenaient à Délos les citoyens, qui déposaient des couronnes de fleurs sur les autels de Diane. Nous avons mieux ici que la Diane-Artémis, mère du dieu Apollon; le pèlerinage de ce jour nous a conduits aux pieds de la Mère de Jésus, « Dieu de Dieu, lumière de lumière et vrai Dieu fils du vrai Dieu. » Nous avons mieux ici que la Minerve antique, déesse de la sagesse,

car celle que nous venons honorer et invoquer est le « Siège d'une sagesse » qui n'est autre que le Verbe descendu du sein même de Dieu dans le sein d'une Vierge de la terre : *De qua natus est Jesus qui vocatur Christus.*

Je regarde d'abord autour de ce sanctuaire, et les paroles que j'y vois, gravées ici sur la frise, sont une instruction que je recueille pour vous comme pour moi. Lisez-les : *Posuerunt me custodem civitatis :* « Ils m'ont établie gardienne de la cité. » En effet, mes enfants, telle est en quatre mots la raison de notre visite. Une cité existe, que nous venons demander à la Reine du Ciel de garder contre l'ennemi qui la menace de toutes parts. — C'est d'abord la cité de Dieu, cette sainte Église que Jésus-Christ a nommée lui-même « la Cité placée sur la montagne », et dont les méchants ont juré l'extermination. Marie la défendra : *Custodem civitatis!* — C'est ensuite la cité de l'homme, la ville de Lille, ville chrétienne sans doute, place forte de la foi et de la charité, mais dont un ennemi intérieur est occupé à miner l'antique fondement religieux dans les souterrains ténébreux de ses sociétés secrètes; Marie le repoussera : *Custodem civitatis.* — C'est encore une autre cité, celle de la famille et de l'école. Là, en nos jours de malheur, l'enfant est sans cesse aux prises avec les suppôts d'Hérode, « qui en veulent à son âme », comme il est dit de Jésus : Marie le défendra : *Custodem civitatis.*

Eh bien, puisque tout, en ce lieu, vous parle et

vous appelle, le passé, le présent, l'avenir, que ferez-vous en conséquence et qu'apporterez-vous ici aux pieds de votre patronne? Apportez-y vos *souvenirs,* apportez-y vos *prières,* apportez-y vos *espérances.*

Apportez-y vos souvenirs, vos pieux souvenirs d'histoire. Le nom de Marie y est écrit à la première page. Et, en effet, si je m'enfonce dans la profondeur des âges, que vois-je ici originairement? De vastes forêts placées sous la main de *forestiers* plus féroces que les bêtes fauves. Et puis des mœurs encore plus sauvages que les hommes : là une femme, une mère, une persécutée qui, dans sa détresse, reçoit la visite de Marie et par elle la promesse d'un puissant libérateur. O ville de Lille, tu reconnais les légendes de ton berceau : c'est depuis le jour de ta naissance que tu es à Marie; et qu'elle est bien pour toi l'étoile du matin!

Voici le moyen âge. Un homme, un moine, un docteur, un saint, sorti des solitudes austères de Clairvaux, « la vallée d'absinthe, » arrive dans ce pays, que sa parole soulève pour la défense des saints Lieux. Mais, en vous donnant la croix, saint Bernard en même temps vous prêche le culte de Marie, dont son cœur est un autel; et par lui vous voyez s'élever près d'ici notre première abbaye cistercienne de Loos, et son sanctuaire dédié à Notre-Dame-de-Grâce : *Custodem civitatis.*

Nous sommes au XVe siècle; c'est en 1430. L'ordre de la Toison d'or vient d'être institué dans la ville

de Bruges; et Philippe le Bon, votre comte, veut consacrer cette chevalerie en votre ville de Lille, devant l'image de Marie. Et un jour, dans l'église qui a précédé celle-ci, vous eussiez vu entrer les vingt-quatre nouveaux chevaliers dont les écussons armoriaient les murailles; puis après la messe solennelle, célébrée par l'évêque de Nevers, vous les eussiez entendus jurer fidélité aux statuts de leur ordre, dont le premier article était que le chevalier ne doit jamais fuir, mais vaincre, et, s'il le faut, mourir. C'était le plus beau code d'honneur militaire qui se puisse lire; et c'est ici que Marie en recevait le serment.

Le XVIe siècle est venu, et avec lui la Réforme, entraînant à sa suite la dévastation et la ruine. Des voix hurlent contre l'Église, le pape, les sacrements : « Vivent les gueux, brisons les idoles! » Les malheureux! ce que, dans leur haine, ils appellent les idoles, ce sont les images de Jésus, les statues de sa Mère, les reliques de nos saints et jusqu'à nos Tabernacles! Cependant des pères et des mères accourent aux autels de la Libératrice; un rempart est élevé contre l'impiété : celui des écoles chrétiennes. C'est dans le même temps qu'on voit se détacher, sur la façade d'un si grand nombre de vos demeures privées, ces pieux édicules portant une statue de la Vierge, qu'on a soin d'orner chaque jour de lumières et de fleurs. Elle est vraiment Reine de la ville, et l'on peut dire de Lille que tout y chante son nom : *Omnia sonant Mariam.* De là

sortit notre salut, et le protestantisme ne vous conquit jamais.

Vous reporterai-je aussi vers le milieu du XVIIe siècle, au jour où vos échevins et tout le sénat municipal vinrent processionnellement consacrer à cette Reine la ville dont ils déposèrent les clefs entre ses mains? Vous ne l'avez pas oublié, et vous voyez chaque année les catholiques fidèles venir ici en célébrer solennellement la mémoire.

Mais vous n'avez pas besoin de remonter si haut; et les aînés d'entre vous se souviennent peut-être d'avoir vu, dans leur enfance, défiler par les rues l'immense procession qui se rendait ici pour la bénédiction des fondements de cet édifice resté encore inachevé, mais qui s'achèvera, j'espère, dans les proportions que lui veut la piété croissante des fidèles et l'immensité du secours dont nous avons besoin. A un assaut comme celui de l'antichristianisme, avec ses effroyables engins de destruction, il faut une citadelle inexpugnable, invincible; cette basilique en présentera l'image à nos regards.

Mes chers fils, de tels souvenirs sont un traité d'alliance que vous n'avez pas le droit de violer ni de rompre. Vos pères l'ont signé, non pas seulement pour eux, mais encore pour vous. Vous devez donc faire honneur à leur signature en tenant tous leurs engagements. Renouvelez-en le serment vous, êtes venus pour cela.

Mais ce n'est pas assez : avec vos serments vous êtes venus en second lieu apporter vos prières.

Et, de vrai, quand en avez-vous eu plus grand besoin que dans ces jours, tous tant que vous êtes ici?

Vous, mes petits enfants, qui êtes là au premier rang dans la tenue de fête du jour de votre première communion, vous êtes venus demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ la grâce de vous asseoir aujourd'hui à son festin pour la seconde fois. Vous aviez écrit naguère sur les souvenirs imprimés de cette journée toute divine cette parole, qui devait vous en rappeler l'honneur et le devoir : « Dieu avec nous! » Vous l'avez gardé, en effet, ce Dieu qui se plaît parmi les lis. Depuis quatre semaines vous avez éprouvé combien le Seigneur est doux. Et maintenant, expérience faite, et comme après un premier et heureux noviciat de la vie eucharistique, vous venez lui protester que c'est à jamais que vous êtes à lui; et vous allez entrer dans cette longue carrière dont chaque grand pas sera marqué par la sainte communion, jusqu'au jour où ce sera le viatique suprême qui vous sera donné pour le passage à la vision de Jésus, contemplé face à face et goûté cœur à cœur. Oh! que vous êtes grands! que vous êtes heureux!

Et vous, nos aînés, vous êtes à la veille de combats décisifs pour lesquels vous avez besoin d'auxiliaires d'en haut. D'abord, dès demain, vous vous rendrez sur le champ de bataille où vous devez cueillir la palme des victorieux, dans des examens de fin d'études qui pour plusieurs décideront de toute leur destinée. Or il est raconté qu'un jour

Marie retrouva son fils Jésus assis au milieu des Docteurs, qui admiraient les réponses que leur faisait l'Enfant divin. Sera-ce la même admiration qu'inspireront demain vos réponses aux docteurs d'un autre genre qui vous interrogeront? Demandez à Marie qu'elle daigne vous recommander à ce Père des lumières : la recommandation d'une mère a souvent tant d'influence pour le succès de telles causes!

Enfin tous vous allez partir et vous disperser pour deux mois de vacances. Il en est même parmi vous pour qui ce sera un départ sans retour; ceux-là passent définitivement de l'école dans le monde. Pour les uns comme pour les autres ce sera la liberté; ce sera donc aussi le danger. Qui vous assistera? *Sub tuum præsidium!* recourez à Marie. Mes chers fils, vous savez, vous qui lisez Homère, que le héros de l'Iliade reçut de sa mère Thétis une armure impénétrable. O Marie, vous qui êtes mère, revêtez-nous des armes de force et de lumière! Et si nous venions à faiblir, vous ne feriez pas moins que ces mères de la Fable, qui couvraient invisiblement leurs fils dans les combats, ou qui les emportaient blessés du champ de bataille afin de les guérir.

Mes enfants, j'ai finalement parlé des espérances que vous apportez ici. Il en est une qui nous est particulièrement chère et que nous prenons la confiance de recommander à Marie, qui d'ici présidera au développement du germe planté à l'ombre de son

temple. C'est près d'ici, à quelques pas, que se dispose à cette heure une maison qui deviendra, à la rentrée prochaine, la succursale du collège, auquel elle fournira ensuite de jeunes recrues. Là, dans cette pépinière, croîtront les plantes encore tendres des classes élémentaires, jusqu'au jour où la sixième les réunira à leurs frères de l'école Saint-Joseph. C'est bien l'arbre que le Seigneur a placé auprès des eaux courantes, comme s'exprime l'Écriture. Puisse-t-il, lui aussi, se couvrir d'un feuillage qui ne perde point sa fraîcheur : *Et folium ejus non defluet!*

La maison sera consacrée à saint Louis de Gonzague, dont elle portera le nom, et qui y tiendra école d'angélique innocence. Là, presque sur le seuil de Notre-Dame-de-la-Treille, il présentera ses enfants à la Vierge qu'il aima; et vos jeunes frères seront particulièrement les enfants de Marie, comme nous sommes ceux de Joseph. Nous resterons frères ainsi, et frères de Jésus; et les uns comme les autres se retrouveront chaque année au moins, en un grand jour, dans la même chapelle, à la table du même Père, pour recevoir Celui que la sainte Liturgie appelle le Pain des enfants sur la terre et le Pain des anges dans le Ciel.

---

# XIII

# L'EXTERNAT

Le collège Saint-Joseph est exclusivement un externat. Les élèves se partagent en trois catégories :

« Les externes libres, qui ne viennent à l'établissement que pour les classes et les exercices religieux.

« Les externes restants, qui passent dans l'école toute la journée, excepté le temps du dîner. Ils y reçoivent le goûter.

« Les demi-pensionnaires, qui passent toute la journée dans l'établissement. Ils y prennent le dîner et le goûter.

« Le matin, tous les élèves doivent être entrés à l'école avant sept heures un quart, exceptés les enfants qui n'ont pas fait encore leur première communion, lesquels n'arrivent qu'à huit heures.

« Le soir, à six heures, départ des classes élémentaires; à six heures et demie, départ des 3e et 4e divisions ; à six heures trois quarts, départ de la 2e division; à sept heures, départ de la 1re division.

« Depuis la rentrée d'octobre jusqu'à Pâques, les demi-pensionnaires et les externes restants doivent être reconduits, après l'étude du soir, par leurs parents, ou par une personne de confiance.

« En tout temps, il est à désirer que les plus jeunes enfants soient accompagnés en venant en classe ou en rentrant dans leurs familles. »

(*Extrait du Règlement.*)

## XIII

# L'EXTERNAT

---

## DISCOURS

**Prononcé à la distribution solennelle des prix, sous la présidence de Monseigneur Cartuyvels, vice-recteur de l'Université catholique de Louvain, le 31 juillet 1884.**

MONSEIGNEUR,

Soyez deux fois remercié et deux fois le bienvenu : vous venez à nous de la catholique Belgique, et vous en venez au lendemain d'une grande victoire[1]. Il convient donc de vous acclamer et de vous recevoir en vainqueur. Aussi bien, cette victoire, une part en revient, et la principale peut-être, à l'Université dont vous êtes le cœur. C'est elle, c'est vous, Monseigneur, qui aviez formé d'abord, puis posté par toutes vos provinces ce vaillant état-major

[1] La victoire politique des catholiques sur les libéraux, en Belgique, dans les élections législatives du mois précédent.

d'hommes de science et de foi qui, maîtres de l'influence avant de l'être du pouvoir, n'attendaient pour le conquérir que le signal de combattre. C'est vous encore qui le donniez, ce suprême signal, dans cette brillante réunion de votre Jubilé universitaire, qui ressemblait à une revue passée le matin de la bataille, et dans laquelle vous distribuiez à votre corps d'élite le mot d'ordre de la journée [1]. Je serais ingrat pour mon compte si j'oubliais cette assemblée et ses illustres chefs, puisqu'ils ont eu la bonté de se souvenir de moi pour me conférer l'honneur de vous appartenir à un titre qui m'oblige en me confusionnant. Mais je serais ingrat aussi pour le compte de notre pays si je manquais à saluer devant vous un triomphe qui est principalement celui de la religion, et dont notre frontière a tressailli d'espérance.

Maintenant, pères et mères, voulez-vous me permettre de m'adresser à vous et de m'entretenir avec vous de vos chers enfants? Naguère je vous disais ici, dans une de nos séances du mois, que nous faisions ensemble, dans le champ du père de famille, un même et grand travail, un travail de labourage, dans lequel vous teniez un des manches de la charrue et nous l'autre. Tel est, en effet, le partage de l'œuvre de l'éducation entre le foyer et l'école, dans les externats. Quels bienfaits en ré-

[1] Le jubilé cinquantenaire de l'Université catholique de Louvain, célébré par de grandes fêtes les 12 et 13 mai 1884.

sultent et à quelles conditions peut-on les obtenir? Je veux moins vous le dire que vous le demander, dans un conseil commun où je n'aurai que l'avantage d'être le préopinant, le conseil du fermier qui se permet de délibérer avec le maître du champ sur le meilleur mode de culture, parce que l'un et l'autre sont intéressés à une belle moisson.

Lequel des deux régimes, de l'externat ou de l'internat, doit être préféré pour l'éducation de l'enfant? A Dieu ne plaise, Messieurs, que j'établisse ici une comparaison sur un sujet qui m'est interdit plus qu'à tout autre peut-être par ses délicatesses, et sur lequel d'ailleurs je puis dire en deux mots toute ma conviction. Ma conviction bien sincère est qu'il faut des internats et qu'il faut des externats. Quant au choix entre les deux, il est subordonné à des conditions de lieux, à des conditions diverses d'esprit et de caractère, à des conditions enfin de milieu et de famille qui seules le déterminent, si même très souvent elles ne l'imposent pas. Laissons donc le bien se faire partout où il se fait et sous quelque forme qu'il se fasse. Et pour ce qui nous regarde, puisque c'est d'un externat que Dieu nous a remis la houlette, qu'on nous permette de le bénir d'une mission que Lui et vous nous rendez plus facile : vous, pères et mères, en prenant la plus lourde moitié de la charge, et Lui en nous aidant, par sa grâce, à porter l'autre.

Ce fut un jour solennel entre les grands jours de votre paternité que celui où, regardant votre fils

qui grandissait, vous avez délibéré, en la présence de Dieu, sur le choix de l'école qui convenait à l'enfant ; puis, toutes raisons pesées, vous avez préféré la forme d'éducation qui l'a amené ici. « Ainsi placé, vous êtes-vous dit, entre le foyer et l'école, mon fils bénéficiera et de l'un et de l'autre. Nous n'en resterons pas moins pères et mères pour lui, nous ne nous découronnerons pas de notre autorité; et si nous sommes impuissants à donner à cet enfant la forme de son esprit par les sciences humaines, du moins nous garderons le droit et nous remplirons le devoir de lui donner à la maison, par la parole et l'exemple, la forme de sa conscience et la trempe de son caractère et de son cœur. Ce que nous ne pourrons faire, d'autres le feront pour nous; mais ils ne le feront pas sans nous, et notre main sera dans leur main pour la formation de l'homme qui portera notre nom. Comme cet enfant, qui est le nôtre, est encore plus celui de Dieu, c'est aux prêtres de Dieu que nous remettrons son âme. Alors il nous semblera que nous serons prêtres comme eux, en exerçant de concert le même ministère au foyer domestique, que nous tâcherons de rendre pur et saint comme un temple. Ainsi la maison, l'école, l'église, s'associeront comme une sorte de trinité terrestre, pour la création d'un homme à l'image et ressemblance de la Trinité du Ciel; et ensemble elles formeront dans ce cœur « un triple faisceau d'affections qui ne saurait se rompre ».

Lorsque vous avez concerté ce dessein, pères et mères dignes de ce nom, il me semble que « la Sagesse s'est assise près de vous pour vous assister », comme s'exprime l'Écriture. Et lorsque le soir d'un tel jour vous vous êtes agenouillés devant Celui de qui vient toute paternité, j'estime qu'il ne vous a pas rejetés de sa face, et que son regard de père a recherché le vôtre.

Et, en effet, à certaines conditions que je dirai, ce régime, que j'appelle mixte, procure un triple bienfait; car il est profitable à la *famille* d'abord, à l'*enfant* ensuite, enfin à l'*école* elle-même.

Voulez-vous bien que je l'explique?

Quel profit, premièrement, peut tirer la famille de la présence de cet enfant qui y rentre chaque jour? Ah! le plus grand de tous; mais comment oserai-je le dire, et entrer si avant dans votre sanctuaire intime? J'en appelle à vous-mêmes. Si votre foyer est investi de dignité et de décence, si vous en écartez tout ce qui serait, non un scandale, mais un simple étonnement pour les oreilles ou pour les yeux, n'est-ce pas parce qu'à ce foyer, dans ce salon, à cette table, vient prendre place à côté de vous un de « ces petits dont les anges voient la face de notre Père des cieux »? Si vous aimez votre maison, si vous en préférez l'austère solitude à la dissipation du monde et des soirées, n'est-ce pas parce que cette solitude est peuplée et charmée par la présence d'un écolier qui vous y retient par la chaîne du devoir? Si la femme forte, le matin,

saints, de consacrer trois jours à la préparation et trois jours à l'action de grâces. Ainsi cette âme était-elle continuellement en présence de son Dieu, semblable à ces autels toujours illuminés, où la sainte Hostie est perpétuellement exposée aux regards.

Quand il s'approchait de la Table sainte, son âme semblait sortir et passer dans ses yeux, dans ses traits, sur ses lèvres, pour aller au-devant de son Dieu. Ceux qui l'ont communié ont essayé de me peindre ce recueillement et cette ardeur. En était-il besoin? et moi-même, plus d'une fois, n'avais-je pas remarqué ce visage transfiguré, sur lequel on pouvait lire la parole qui descendit du ciel sur le Thabor : « Celui-ci est mon fils bien-aimé! »

Comme il cherchait et recevait Jésus-Christ à la cène, de même Félix le cherchait et le suivait au Calvaire. Il avait eu, dès l'enfance, la dévotion à la pratique du Chemin de la Croix. On le surprenait dès lors, comme tant de fois plus tard, se traînant à genoux de station en station, sur les traces de l'Homme de douleurs. Et vous-même vous souvenez-vous de l'ardeur avec laquelle il baisait son crucifix, toujours placé devant lui?

Enfin il cherchait Jésus dans un autre sanctuaire, celui de son propre cœur, trouvant là, à lui parler et à l'entendre, un charme dont nul autre entretien, si aimable qu'il fût, ne pouvait le déprendre. Cet entretien se poursuivait même par les rues de la ville; et il a dit quelquefois : « Volontiers je

grand d'entre les enfants des hommes », lui prédit qu'il était donné pour « tourner le cœur des pères aux sentiments de leurs fils; pour tourner les incroyants à la sagesse des justes, et ainsi préparer au Seigneur un peuple parfait [1]? » Le règne de Jésus-Christ n'a-t-il pas parmi vous de ces jeunes précurseurs, et ne peut-on pas expliquer de la sorte « le peuple parfait », que vous êtes?

Maintenant, mes enfants, c'est vers vous que je me retourne; car qui plus que vous profite de cette collaboration de l'école et du foyer dans l'œuvre de votre éducation? Peut-être de ce régime vous n'appréciez que le bonheur que vous en recueillez, le bonheur quotidien de ce retour à la maison qu'a chanté le poète Brizeux :

Alors que sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant
Presse les serviteurs, et que le feu pétille,
Et que nul n'est absent du repas de famille.

Mais permettez-moi d'y voir autre chose, et d'y reconnaître de meilleurs et de plus grands gains pour vous.

C'est votre tenue qui y gagne, et quand je vous vois arriver le matin dans cette netteté extérieure, luisante, polie, lustrée, qui est l'emblème et sou-

[1] *Ut convertat corda patrum in filios et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam.* (Luc I, 17.)

vent la marque de la pureté de l'âme, je n'ai pas de peine à y reconnaître la main délicate d'une mère, le culte religieux d'une mère qui a vu dans vos corps les temples du Saint-Esprit, et qui a voulu les vêtir, les parer comme Dieu vêt les lis des champs. Or, quoi que d'autres puissent faire, ces soins maternels ne se remplacent pas.

C'est aussi votre sagesse qui y gagne; et si nous remarquons que chaque jour, aussitôt que vous entrez dans ce collège, vous devenez tout à coup des fils d'obéissance, de discipline et de silence, n'est-ce pas parce que le séjour que vous faites ici alterne avec un autre où vous venez de jouir de plus de liberté? N'est-ce pas parce qu'ayant détendu votre esprit dans le repos de la famille, vous êtes mieux disposés à vous assujettir à une juste contrainte dès que l'école s'ouvre devant vous, et qu'en entrant dans cette maison, au sortir de la vôtre, vous sentez que la règle vous saisit sur le seuil?

C'est encore et enfin votre pureté qui y gagne. Ces affections du foyer, dont nous venons de parler, ne sont pas seulement pour le cœur une satisfaction, elles lui sont, dans l'école même, une préservation. Il ne cherchera pas en dehors de ce cercle d'affections domestiques l'aliment de sa tendresse, il ne l'égarera pas sur des objets indignes, l'enfant qui chaque soir s'appuiera sur le cœur de son père et de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. C'est là qu'il trouvera l'écoulement légitime de ce

vase d'amour creusé en lui par l'innocence et la grâce de Dieu. Cela est d'expérience; et si notre externat est heureusement préservé de certaines affections inférieures et malsaines qui font gémir les anges, c'est à Dieu premièrement, mais c'est aussi au contact journalier de la famille, à son contact vivifiant et purificateur que nous en sommes redevables.

Je n'ai rien dit encore de nous, vos pères et vos maîtres, en ce sujet qui pourtant nous touche de si près. N'avons-nous rien à gagner au régime dont je parle? Je ne dirai pas, mes enfants, que nous y gagnons le repos et le soulagement, surtout le soulagement de notre colossale responsabilité, partagée qu'elle est ainsi avec ceux qui ont, comme nous, la charge de vos âmes devant Dieu. Je ne dirai pas non plus que nous y gagnons le loisir recueilli de nos soirées et la paix de nos nuits. Après l'heure de travailler en vivant avec vous, n'est-il pas juste que nous trouvions l'heure de travailler loin de vous, mais pour vous encore, par l'étude et la prière, en vivant avec Dieu? Je ne vous dirai pas même que nous y gagnons de combattre sous le regard de la famille, avec laquelle le régime de l'externat nous met en communication de toutes les journées, presque de toutes les heures, pour votre gouvernement ou votre correction. Car c'est un gain pour nous que notre maison soit ainsi une maison de cristal, où le regard de vos parents pénètre quand il veut : cette pénétration de ce

que nous faisons et de ce que nous sommes, est bien moins à nos yeux une importune inspection qu'un utile avertissement et un encouragement. Mais le plus grand bienfait, laissez-moi vous le dire, que nous recueillons de ce régime, c'est l'accroissement de votre salutaire affection pour le collège.

L'écolier, qui généralement pardonne peu à son école, qu'à tort ou à raison il regarde comme une geôle, regardera-t-il du même œil la maison qui deux fois le jour le rend à sa propre demeure, avec laquelle plus tard elle se confondra dans ses souvenirs d'enfance? Non, c'est un second foyer qu'il aime comme le premier. Nous en avons pour gage ce besoin de revenir à nous, ce retour familier de nos anciens élèves auprès de ceux qui ont été et sont toujours leurs pères, cette participation habituelle à nos fêtes, ces réunions régulières, religieuses et littéraires, qu'ils ont formées entre eux. Combien d'autres témoignages je pourrais dire encore de leur reconnaissance et de leur affection! Or, après votre estime, ce que nous désirons le plus, c'est cette affection, parce qu'elle est pour nous le meilleur et plus doux moyen de vous affectionner au devoir et de vous attacher à Dieu.

N'ai-je pas dit aussi que nous y gagnons le respect, ce respect dont on a dit: *Major e longinquo reverentia?* Mais ici je veux être compris. Ah! d'abord qu'on le sache bien : personne plus que moi n'admire l'abnégation du prêtre ou du religieux, qui, le même jour où il est monté au saint autel, puis dans

sa chaire de professeur et sur son siège de président d'étude, condescend à se faire l'humble compagnon de dortoir et le serviteur de l'enfant dans les plus humbles pratiques de sa vie matérielle. N'a-t-on pas vu Jésus lui-même se ceindre d'un linge et laver les pieds de ses disciples? Je le sais, mais je sais d'autre part que les apôtres ont déclaré se réserver le ministère de la parole et de la prière, en laissant aux diacres le service des tables [1]. C'est ainsi, pères et mères, que dans le régime mixte que je préconise, vous abandonnant volontiers le rôle des diacres et des diaconesses, pour l'accomplissement de ces offices domestiques que personne n'est plus apte à remplir que vous, nous estimons que, pour nous, notre autorité gagne, notre prestige gagne aux yeux de vos enfants, notre prestige moral et notre prestige religieux, à n'avoir pas à descendre auprès d'eux à de tels soins; de sorte que, dégagés de la matière, pour ainsi dire, nous ne leur apparaissions que comme des maîtres et des prêtres, les hommes de la prière et de l'enseignement : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.*

Maintenant que l'enfant devienne homme; qu'après avoir passé ainsi chaque jour du foyer à l'école, il passe, ses études terminées, de l'école dans le monde. Pour lui la transition sera moins dangereuse; elle se sera faite journellement. Plante élevée

[1] *Non æquum est nos derelinquere verbum Dei, et ministrare mensis.* (Act. VI, 2.)

en plein air, il aura moins à redouter l'atmosphère et les vents du siècle, qui peut-être seront mortels à la plante de serre chaude. Il y aura moins lieu pour lui à ces éblouissements de l'éphèbe qui, hier, revêtu de la robe virile, promène aujourd'hui par la Suburra ses yeux surpris et séduits :

... Totaque impune Suburra,
Permisit sparsisse oculos jam candibus umbo.

Notre jeune chrétien s'est appris et formé de longue main à connaître le monde et à le redouter; or c'est déjà l'avoir à demi vaincu que de savoir le craindre.

Mais, disons-le en finissant, et ici mon discours devient une prière, ces avantages de l'externat ne s'obtiennent qu'à certaines conditions nécessaires, impérieuses, sans lequelles il pourrait, au contraire, devenir pernicieux; et je ne vous aurais fait considérer qu'une des faces de ce régime, si, vous en ayant fait voir l'incontestable bienfait, je ne vous en signalais pareillement le péril.

Il y a le péril de la *rue* dans ce va-et-vient de chacune des journées de l'enfant. L'Écriture parle de « la mort qui entre par les fenêtres ». Eh bien, dans l'air empesté du siècle où nous vivons, la mort morale est partout prête à entrer chez l'enfant et chez l'adolescent, par les yeux, par les oreilles, et à lui inoculer les poisons qui le tuent. Ne l'en défendrez-vous pas? Car c'est à vous, pères et mères, de le tenir éloigné de tout foyer d'infection, et de le

conduire ou de le suivre dans ces voies de chaque jour où il ne saurait avoir de meilleurs guides que vous. Ne vous fiez donc qu'à vous ou à un autre vous-même. A défaut de votre présence, que l'enfant, du moins, se sente toujours sous votre regard, comme nous lui enseignons à être sous le regard de Dieu. Ce jeune Tobie, qui quitte chaque jour la maison paternelle, ne rencontrera-t-il pas sur sa route, si courte soit-elle, les monstres cachés dans les eaux, ou n'a-t-il pas à craindre le démon qui déjà en a tué sept autres avant lui? Il lui faudrait un ange pour le conduire et vous le ramener sain et sauf; soyez vous-même cet ange visible de votre enfant.

Il y a secondement le péril de la *maison*. Ah! sans doute votre maison est une maison de religion, de sagesse et de vertu : l'externat ne peut être un bienfait qu'à ce prix. Mais il faut en outre qu'elle soit, pour l'écolier qu'elle abrite, une maison de travail. Une infériorité du régime que j'expose serait d'occasionner, par ses déplacements fréquents, une perte de temps notable. Cette infériorité, c'est à vous de la racheter ou de la supprimer en assurant au travail ses heures réglementaires, dans une solitude à la fois surveillée et respectée. Vous épargnerez donc à vos fils ces fêtes, ces plaisirs, ces réunions dissipantes qui ne se traduiraient pour lui que par des pertes de toute sorte. Et si cela vous coûte quelque gêne et quelque sacrifice, vous vous souviendrez que tous les bonheurs s'achètent;

et que, tout compte fait, ce n'est pas payer trop cher de quelques privations imposées à lui et à vous la joie de le posséder et la gloire de le couronner.

Ces succès de l'externat, nous n'avons plus à vous les promettre aujourd'hui : ils nous sont encore une fois assurés cette année. Bien que la session des examens pour le baccalauréat soit loin d'être terminée, déjà plus des deux tiers de nos nombreux candidats ont remporté la victoire, et plusieurs avec mention.

Mais il faut tout vous dire et je vous dois un aveu : c'est que nous avons eu recours à une haute et puissante recommandation; et, sans vouloir diminuer le mérite des vainqueurs, je crois qu'ils doivent beaucoup à cette protection. Vous le confesserai-je ? Nous avons même essayé de gagner par un riche présent le Maître par excellence; car c'est dans ces mêmes semaines, au plus fort de ces épreuves universitaires, que nous avons dédié et dressé à Notre-Seigneur, à l'extrémité d'une de nos galeries, un vitrail tout de circonstance, représentant Jésus au milieu des Docteurs, qui sont ses examinateurs et qui décernent à ses réponses la mention très honorable dont parle l'Évangile : *Stupebant super responsis ejus.*

Monseigneur, j'ai fini. Ces paroles peut-être nous auront montré quelque chose de la lutte que l'Église continue à soutenir de ce côté de la frontière pour

défendre ses fils contre l'erreur et le mal. Il est raconté au IIe livre des Rois que Respha, fille de Aïa, ayant eu ses deux fils crucifiés sur la montagne par les Gabaonites, elle ne voulut pas s'éloigner de leurs corps. Elle prit un cilice et l'étendit sur une pierre pour s'en faire une couche de deuil; et, s'établissant là, elle ne quitta plus le pied du gibet ni le jour ni la nuit. Le jour elle défendait ses fils contre les oiseaux de proie, la nuit contre les bêtes féroces. Rien ne put l'éloigner de ce lieu; elle y resta sous la pluie, depuis le commencement de la moisson jusqu'à l'hiver. Cette veille héroïque dura donc six mois; elle dura jusqu'à ce que David, admirant ce courage, eût fait donner une sépulture royale aux fils de Saül.

Ainsi fait l'Église, Messieurs. Seulement, ce que cette mère défend contre les vautours et les loups, ce ne sont pas les cadavres inanimés de vos fils, ce sont leurs âmes immortelles. Aussi ne quittera-t-elle pas sa garde vigilante. Elle restera à son poste et y luttera sans trêve, jusqu'à ce qu'elle ait fait son œuvre de salut, dût-elle y mettre des siècles[1].

[1] Nous nous faisons un devoir et un plaisir de déclarer que nous sommes redevables de cette dernière comparaison au vénérable et éloquent M. l'abbé Pergeline, supérieur du collège des *Enfants nantais*, à Nantes, dans son beau discours prononcé à la fête des écoles catholiques, le 25 octobre 1883.

---

# XIV

# LES DERNIERS MOMENTS DE Mgr DUQUESNAY

## ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI

Mgr Duquesnay n'était archevêque de Cambrai que depuis trois années lorsqu'il succomba aux fatigues de ses courses apostoliques à travers son vaste diocèse.

Outre les témoignages de sa bienveillance, déjà mentionnés dans ce recueil, nous rappellerons encore l'honneur qu'il daigna nous faire de présider une séance académique donnée par nos philosophes sur les doctrines positivistes. Nous lui disions ensuite : « Vous excuserez, Monseigneur, ces philosophes de dix-huit ans de s'être pris, avec la témérité de leur âge, à de si hautes questions. Ce sont de bien jeunes conscrits pour se mesurer avec de tels ennemis, pour manier de telles armes ; et il était bien à craindre que, pareils au jeune David encore berger, ils se trouvassent bien gênés dans cette armure de la dialectique, à laquelle ils n'ont pas eu encore le temps de s'habituer : *non enim habebat consuetudinem.* Mais enfin, à défaut de l'épée du soldat exercé, ils ont la fronde des enfants. Ils ont ramassé dans le courant de leurs études philosophiques quelques pierres qu'ils ont polies, *limpidissimos lapides,* pour les lancer à la tête du moderne Goliath. Je n'ose pas assurer qu'ils l'ont abattu du coup, qu'ils lui ont tranché la tête, et qu'il ne s'en relèvera plus. Mais je me porte garant qu'ils sont pleins de vaillance dans une guerre d'idées qui est aujourd'hui plus que jamais la guerre de Dieu : *Dei est enim bellum.* C'est « au nom de Dieu » qu'ils s'avancent comme le jeune David, et il ne tiendra pas à eux que tous les philistins ne soient mis en fuite. C'est sur ce bon vouloir que je vous prie, Monseigneur, de faire descendre votre bénédiction. »

A tous ces titres nous devions payer à notre archevêque l'humble tribut qui suit:

## XIV

# LES DERNIERS MOMENTS DE Mgr DUQUESNAY

## PAROLES

**Prononcées au service funèbre,
Célébré au collège pour le repos de son âme,
le 15 octobre 1884.**

Le service funèbre qui nous rassemble ici, mes chers enfants, n'est pas une cérémonie ordinaire, semblable à celle qui nous appelle trop souvent à prier ensemble pour l'âme des bienfaiteurs ou amis de cette maison. C'est de notre pontife, de notre premier pasteur, du père de ce diocèse que nous venons recommander l'âme au très miséricordieux Jésus : *Pie Jesu Domine, dona ei requiem!*

Jamais, mes chers fils, vous n'aurez l'idée totale et complète de ce qu'est l'éminente dignité épiscopale, au regard de l'Église et des âmes éclairées de la lumière de la foi. Il faut même croire qu'elle touche de près à la dignité divine, puisque l'apôtre saint Pierre appelle Jésus-Christ le PASTEUR ET L'ÉVÊQUE DE NOS AMES, *conversi estis ad Pastorem et Episcopum animarum vestrarum.* Je ne m'étonne donc plus d'entendre l'illustre cardinal de Poitiers

en parler de cette sorte : « La race d'Adam ne peut monter plus haut dans l'ordre des choses surnaturelles. Quand elle est arrivée, là elle n'aperçoit au-dessus d'elle que l'humanité du Verbe fait chair et la dignité de la maternité divine. » Quel respect, mes enfants, ne devez-vous donc pas avoir pour ces représentants du pontife éternel dans le ministère du salut!

Un autre sentiment vous commande de pleurer sur lui et de prier pour lui. Ce bon archevêque vous aimait. Il aimait ce collège, il estimait le grand bien qui s'y accomplit, et il n'a pas tenu à lui qu'il ne s'en fît parmi vous un plus étendu encore.

Vous vous souvenez avec quelle liberté apostolique, la première fois qu'il vint ici, il répondit au discours qui racontait notre exil de 1881, par cette nette et hardie revendication de la liberté religieuse qui fut couverte de si vifs applaudissements. Vous n'avez pas oublié non plus avec quelle indulgente satisfaction il accueillit une de nos séances académiques de philosophie, encourageant la vaillance de nos aînés à la défense de la vérité parmi les hommes. Enfin plusieurs d'entre vous ont reçu ici de ses mains le sacrement de confirmation, et tous, dans cette circonstance, nous l'avons entendu nous exhorter à la force chrétienne, avec cette ardeur d'âme que symbolisait d'une manière expressive le glaive de feu du chérubin représenté dans ses armes. Il avait, en effet, au cœur la flamme de l'apostolat, et c'était elle qui le poussait sans relâche et en tous

lieux dans les villes et les campagnes, où il allait porter la grâce, la parole et la bénédiction. C'est elle aussi qui l'a consumé dans ces travaux qu'il ne savait pas interrompre : ce bon pasteur a véritablement donné sa vie pour ses brebis.

Mais je dois m'abstenir de faire son éloge. Ce serait contrevenir aux ordres de celui à qui nous avons promis révérence et obéissance, et dont l'autorité survit pour nous au trépas. Une de ses dernières volontés est celle-ci : « Ni oraison funèbre, ni rien qui y ressemble. » J'emprunte donc seulement à la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai le simple et édifiant récit de ses derniers jours. Ce furent ceux d'un grand serviteur de Jésus-Christ et de l'Église. Vous y trouverez de quoi alimenter pour longtemps votre foi et votre respect, en vous formant de votre archevêque une image qui restera belle et sainte dans le trésor de vos souvenirs. Écoutez donc, mes chers fils, et apprenez comment s'achève ce combat de la vie pour ceux qui sont nos chefs dans l'armée du Seigneur.

Le 27 août dernier, à la suite d'une lettre de MM. les vicaires généraux du diocèse prescrivant des prières et des communions pour l'auguste malade, on écrivait de Cambrai le détails suivants :

« Mgr l'archevêque a reçu les derniers sacrements mercredi dernier, à cinq heures du soir. Le très saint sacrement a été porté par Mgr de Lydda, escorté de tout le chapitre, de tous les membres

du clergé de la ville et des fidèles qui remplissaient toute la cathédrale, refluant jusque sur la place du Saint-Sépulcre et dans les jardins de l'archevêché.

« Lorsque Mgr l'évêque de Lydda eut lu à Sa Grandeur la profession de foi usitée, Mgr l'archevêque, revêtu du rochet et de l'étole, ne put résister aux élans de son cœur, et, faisant un effort suprême, il voulut remercier dans un dernier adieu tous ceux qui l'entouraient :

« Je m'en vais, Messieurs, dit-il, je m'en vais à « Dieu. Je vous ai plutôt montré que donné : *magis* « *ostensus quam datus*. Je suis venu ici pour m'édi- « fier et pour mourir; c'est une grande grâce que « Dieu m'a faite, et dont je le remercie. Je meurs au « milieu d'un clergé excellent, entouré de prêtres « tous dignes du caractère dont ils sont revêtus... »

« Après avoir remercié spécialement Mgr Monnier, son auxiliaire, ses vicaires généraux, M. le supérieur du grand séminaire et son secrétaire général, en ayant pour chacun un mot d'affection et de reconnaissance, il demanda pardon de toutes les peines qu'il avait pu causer, soit aux prêtres, soit aux fidèles de son diocèse : « Je n'ai jamais voulu « blesser personne, dit-il; ce que j'ai fait, je l'ai fait « toujours avec affection. »

« Mgr de Lydda lui donna alors le viatique. Lorsque le très saint Sacrement fut emporté, Mgr l'archevêque, se tournant vers lui, s'écria : « Au revoir, « mon doux Jésus, au Ciel! »

« Ces beaux sentiments ne se démentirent point

tout le temps que dura encore cette longue mais paisible agonie. Notre pontife était admirable à voir et à entendre offrant à Jésus-Christ le sacrifice de sa vie et aspirant au Ciel par des désirs enflammés. »

La mort, en brisant le sceau de son testament, devait nous révéler, sous des traits non moins beaux, cette âme simple et grande. Ce testament s'ouvrait par ses paroles : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, moi, Alfred Duquesnay, présentement archevêque de Cambrai..., je me prosterne très dévotement aux pieds de mon adorable Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, le priant de me pardonner tous mes péchés. Je me réclame de la protection de la très sainte Vierge, de l'assistance de saint Joseph, de mon ange gardien et de mon saint patron. Je déclare que je meurs fermement attaché à la sainte Église et à la personne sacrée du pape, le reconnaissant comme le Docteur infaillible de la vérité, admettant tout ce qu'il enseigne, rejetant et condamnant tout ce qu'il condamne. Je demande très humblement pardon à tous ceux que j'ai pu contrister ou scandaliser; je remercie tous ceux qui m'ont prêté aide et assistance : vicaires généraux, secrétaires, chanoines, et surtout mon vénérable confesseur. »

Mais où l'humilité de ce cœur et sa simplicité se révèlent sous un jour profondément religieux, c'est dans les dispositions que Mgr l'archevêque avait prises pour ses obsèques. Dès après son arrivée

à Cambrai, le 29 août 1881, trois ans avant sa mort, il avait écrit de sa main des recommandations à ses vicaires généraux, dans lesquelles il leur disait : « Je prie MM. du chapitre, dans l'annonce qu'ils feront de la vacance du siège, de ne me décerner aucune louange; qu'ils se bornent à demander des prières pour le repos de mon âme.

« Le cérémonial des évêques ne prescrivant pas l'embaumement, je déclare que ma volonté très formelle est de n'être point embaumé.

« On ne m'exposera point le visage découvert, mais on m'enfermera aussitôt dans le cercueil.

« Le cercueil sera en chêne, sans aucun ornement; on y mettra une simple plaque en cuivre, sur laquelle sera gravée l'inscription suivante : ALFRIDUS *ab anno* 1872 *ad annum* 1881 *episcopus Lemovicensis, ab anno* 1881 *ad annum* (1884) *archiepiscopus Cameracensis.*

« A l'église, tout se passera selon le cérémonial des évêques. Or ce cérémonial ne prescrit point l'oraison funèbre..., et je demande très formellement qu'on n'en prononce aucune. On me contristerait en ne tenant pas compte de ma répugnance très vive à cet égard.

« Ni oraison funèbre, ni rien qui y ressemble.

« J'exprime le désir d'être inhumé dans le caveau où reposent mes éminents prédécesseurs. Si l'autorité civile ne l'autorisait pas, on me portera au cimetière commun. Je ne veux pas de caveau en maçonnerie; que l'on me couche dans une fosse et

que l'on y mette une pierre, avec cette inscription en français : ALFRED DUQUESNAY, *de* 1872 *à* 1881 *évêque de Limoges; de* 1881 *à* (1884) *archevêque de Cambrai. Priez pour lui.*

« Et on établira solidement en tête de la pierre tombale une belle croix en fer, avec l'image de Notre-Seigneur. »

Je m'arrête. Notre archevêque a commandé le silence; ne contristons pas sa mémoire en faisant sur sa tombe rien qui ressemble à un bruit de renommée indiscrète. Je me rappelle que de toutes les louanges auxquelles il aurait eu droit, il déclarait qu'une seule aurait pu le toucher : c'était celle qu'un évêque comme lui avait choisie pour épitaphe : *Nemo tam pater.* Cette parole, mes enfants, nous la lui avons fait lire en lettres d'or ici, dans une solennité de distribution des prix. Déposons-la sur sa tombe comme un remerciement, et surtout déposons-la, comme une prière et une espérance, dans le cœur de Celui qui, étant Père par excellence, appelle à lui ceux qui sont vraiment pères comme lui.

---

# XV

# JUBILÉ SACERDOTAL DU R. P. PILLON

*Extrait du compte rendu imprimé de la fête.*

« Le 20 décembre 1884, le R. P. Pillon[1] avait le bonheur d'accomplir sa cinquantième année de prêtrise. Sa famille religieuse, ses enfants, ses amis, voulurent célébrer solennellement ce grand anniversaire par une nombreuse réunion au pied des autels, dans une fête où ils lui offriraient les témoignages de leur filiale reconnaissance.

« Le collège Saint-Joseph, fondé il y a douze ans par l'illustre religieux, devait y avoir la première part. Mgr le Supérieur s'empressa d'offrir sa chapelle au vénérable Recteur d'autrefois pour la messe de ses noces d'or.

« Comme le 20 décembre de cette année coïncidait avec le samedi des Quatre-Temps, on remit la célébration de la solennité au dimanche 28, consacré à la mémoire des saints Innocents.

« Le matin de cette journée se trouvaient réunis dans la chapelle du collège, outre tous les élèves avec un grand nombre de leurs parents, les amis du R. P. Pillon, plu-

[1] Né à Estrées (Somme), le 25 avril 1804;
Entré dans la Compagnie de Jésus en 1823;
Admis aux premiers vœux à Montrouge, le 8 septembre 1825;
Professeur à Dôle, de 1827 à 1828;
Professeur au Passage, en Espagne, de 1828 à 1830;
Étudiant en théologie à Madrid, de 1830 à 1834;
Ordonné prêtre à Annecy, en 1834;
Préfet des études à Melan, en Suisse, 1834-1836;
Préfet et Recteur à Brugelette, 1836-1850;
Admis à la Profession à Brugelette, le 15 août 1842;
Fondateur et Recteur à Vannes, 1850-1861;
Recteur à Sainte-Geneviève de Paris, 1861-1866;
Recteur à la Providence d'Amiens, 1866-1867;
Provincial de Champagne, 1867-1872;
Fondateur et Recteur à Lille, 1872-1880;
Supérieur des Jésuites dispersés, 1880-1884.

sieurs membres de sa famille, les administrateurs de la société civile de Saint-Joseph, les anciens élèves de cette maison, et au premier rang la députation des anciens élèves de Brugelette.

« Un clergé nombreux remplissait le chœur; on y voyait représentés les divers ordres religieux de la ville.

« A huit heures et demie, le clergé en procession alla prendre le R. P. Pillon dans la salle où il attendait, revêtu des habits sacerdotaux, et le ramena à la chapelle, en traversant les cloîtres au chant du *Benedictus Deus Israel*, dit par les soixante voix de nos jeunes choristes.

« En tête de ce cortège se déployait cette brillante troupe d'enfants de chœur dont Saint-Joseph conserve la tradition comme aux jours de Brugelette et de Saint-Acheul.

« Le vénérable Jubilaire fermait la marche, s'avançant vers le sanctuaire, au milieu de la foule recueillie, avec la majesté de sa personne, de son âge et de son sacerdoce.

« Il monta au saint autel assisté du P. Bastien, le compagnon et le soutien de sa retraite depuis les jours de la grande épreuve.

« Après l'Évangile, M. le Supérieur, revêtu des insignes de la prélature pontificale, adressa au vénéré Père ces paroles d'hommage, de souhaits et de filial dévouement: »

---

## HOMMAGES ET SOUHAITS DE M. LE SUPÉRIEUR

### AU R. P. PILLON

Mon très révérend Père,

Votre présence parmi nous, en ce lieu, en cette fête, nous apporte plus que le spectacle d'une so-

lennité ordinaire : c'est la grandeur et la beauté d'une scène biblique. C'est Jacob, chargé d'années, descendant, lui et ses fils, dans la maison de Joseph. Vous comprenez bien que, par ce nom, j'entends cet autre Joseph que vous-même avez donné pour patron à notre collège, et qui en est le premier et céleste supérieur. C'est lui, mon révérend Père, qui a dít à vos fils : « Hâtez-vous, allez, montez vers notre Père, et amenez-le vers moi. » *Festinate, ascendite ad patrem nostrum, et adducite eum ad me.* C'est lui qui, sur le seuil, vous a reçu au chant du *Benedictus,* attendri de vous revoir après de si longs regrets : *videns, irruit super collum ejus, et inter amplexus flevit.*

Il vous est donc rendu pour aujourd'hui, mon Père, cet enfant de votre vieillesse, dont naguère des jaloux avaiént comploté la mort, et dont vous aviez pu dire : « Une bête cruelle a dévoré mon fils. » Il est vivant devant vous : *filius tuus vivit.* Voyez : même il a grandi, et sa famille s'est accrue dans la captivité. Voici que, vous présentant les enfants de votre enfant, il vous demande de les tenir pour vôtres et de les bénir : *ecce filii tui mei sunt... adduc eos ad me ut benedicam illis.* Enfin voici qu'auprès de vous je puis saluer en ce jour ceux qui furent jadis, sous votre autorité, les maîtres de notre cher troupeau, et qui peuvent bien dire, eux aussi, dans ce lieu rempli de leur zèle pastoral : « Nous sommes des pasteurs, nous, ainsi que furent nos pères. » *Pastores ovium sumus, et nos et patres nostri.*

Hélas! que ne puis-je pousser jusqu'au bout le parallèle, et que ne m'est-il donné de hâter le jour désiré où Saint-Joseph de Lille aura la joie de vous dire, comme le Joseph de l'Égypte aux fils du Patriarche : « Vous resterez ici dans la terre de Gessen, car c'est une terre excellente, et vous y habiterez, vous, vos fils, les fils de vos fils; la possession vous en est assurée à jamais! » *Et habitabis in terra Gessen, in loco optimo, et eris ibi tu et filii tui, et filii filiorum tuorum... in possessionem sempiternam.*

En attendant, mon Père, ayant à célébrer le jubilé de votre sacerdoce, pouviez-vous le faire ailleurs que dans cette maison que vous avez fondée? Ceux qui naguère vous en ont interdit le foyer ne vous en ont pas, que je sache, interdit les autels. Aussi bien, nulle part ailleurs vous ne seriez autant chez vous. Si vous n'êtes plus le père de cette jeune famille, vous en êtes le grand-père, mon cœur de fils vous en répond. Ah! qu'il ne soit pas dit de vous comme il a été dit du plus auguste des expulsés : *In propria venit, et sui Eum non receperunt.*

Aussi bien ce jour est bon pour vos petits enfants. Il est bon qu'ils aient sous les yeux le spectacle des respects dont l'Église sait entourer les vieux jours de ceux qui ont combattu si longtemps pour sa gloire; il est bon qu'ils vous voient, escorté de nos hommages, monter à cet autel du Dieu qui, il y a cinquante ans, réjouissait votre jeunesse, et qui sera tant supplié de vous la rendre aujourd'hui.

Il y a donc cinquante ans. Vous aviez alors trente et un ans passés, l'âge auquel le souverain Prêtre offrit son sacrifice. C'était dans le mois de décembre 1834. Vous étiez loin de la patrie : vous aviez dû aller chercher un refuge dans le Valais, demandant à la Suisse la liberté d'enseigner que la France refusait aux meilleurs des Français. Du collège de Mélan, dont vous étiez préfet, vous partîtes à pied, en pauvre de Jésus-Christ; vous fîtes dix lieues dans la neige, au cœur de l'hiver, par des chemins de montagnes. Vous vous encouragiez en pensant qu'ainsi sans doute avaient dû voyager Joseph et Marie marchant à l'accomplissement de ce même mystère qui allait, peu de jours après, se renouveler entre vos mains. Vous arrivâtes à Annecy : c'était Bethléhem pour vous. C'est là, dans la cité de saint François de Sales, de la main de son successeur, l'illustre Mgr Rey, que vous reçûtes l'onction du sacerdoce éternel.

Ah! mon Père, l'Ananie, l'homme de Dieu, qui alors vous imposa les mains, vous a-t-il, ce jour-là, révélé, comme à l'Apôtre, « ce que vous auriez à souffrir pour ce nom de Jésus, » qui était devenu le vôtre par votre profession? Quand, en cette orageuse année 1824, du haut des sommets des Alpes, vous tourniez vos regards vers cette France qui alors ne voulait pas de vous, avez-vous pu prévoir ce qu'un demi-siècle allait vous y apporter de combats, suivis de belles victoires et de défaites plus belles encore, et demandiez-vous à Dieu de fortifier

votre bras pour ces incessants travaux dont vous venez aujourd'hui déposer à son autel l'hommage et l'action de grâces? *Gratias ago ei qui me confortavit, Christo!*

Et quels travaux que ceux-là! Certes, vous auriez le droit de dire que peu d'autres les ont surpassé en ce siècle : *In quo quis audet, audeo et ego, plus ego!* Vous le savez, vous, Messieurs, et vous le saurez un jour, vous, mes chers enfants : dans cet engagement général entre la vérité et l'erreur, qui est de tous les temps, qui est surtout du nôtre, il est un point où la lutte, plus décisive, plus ardente, n'a pas cessé un instant : c'est le terrain de l'éducation et de l'enseignement de la jeunesse. Nous en avons reçu la mission de Dieu même : en obtiendrons-nous des hommes le droit et la liberté? C'est la première question, elle regarde tous les catholiques. Puis voici la seconde, qui regarde les religieux. Parce qu'on a fait le vœu de pratiquer les conseils évangéliques, pour se tenir ainsi plus près du Père des âmes; parce qu'on appartient à une Compagnie qui, depuis trois cents ans, a porté dans l'instruction des jeunes chrétiens des deux mondes le plus de lumières, le plus de dévouement et le plus d'éclat; parce que, sur son blason, on a inscrit le nom de Jésus, c'est-à-dire du docteur suprême, du divin éducateur qui bénissait les enfants et les prenait dans ses bras pour les élever vers le Ciel, est-ce une raison pour qu'on soit exproprié du droit d'élever cette jeunesse et de la conduire au Ciel par un

chemin de science, de vertu et de grâces? Voilà le litige d'hier, d'aujourd'hui, de demain; voilà l'enjeu d'une lutte dont notre génération n'a pas vu le commencement, dont elle ne verra pas la fin, mais où elle aura vu se lever et briller des chefs dont sa reconnaissance n'oubliera pas le nom. De ces chefs de la grande armée catholique enseignante, si je disais, mon Père, que vous fûtes un des plus illustres, je craindrais de vous déplaire; mais vous ne me contredirez pas si je dis que vous en êtes aujourd'hui le doyen; et que, grâce à votre longue et laborieuse carrière, vous êtes devenu pour nous comme la représentation même de l'enseignement chrétien, dans ses fortunes diverses.

Aussi bien, du premier au dernier jour de cette guerre, vous n'avez pas manqué une seule campagne. Vous étiez au premier rang à Dôle, lorsque, en 1828, sonnait déjà l'heure de la proscription; et c'est vous qui eûtes l'honneur de rallier, en Suisse, les débris de cette armée d'enfants et de jeunes gens qui avaient préféré l'exil à la patrie, parce que Dieu était avec vous; parce que, dans cet exil, vous aviez, comme Joseph, emporté Jésus et sa mère : *accepit Puerum cum matre ejus.*

Quand ensuite vous fûtes allé vous retremper, en Espagne, à ces sources de science et de sanctification qui fécondent le pays de sainte Thérèse et de saint Ignace, c'est vous qu'on envoyait gouverner en Belgique cette colonie de Brugelette, chère à votre souvenir, où, pendant vingt années, la France

vous amena les plus nobles et les plus généreux de ses enfants. Et enfin, lorsque vint l'heure réparatrice où, rougissant d'elle-même, et épouvantée de l'abîme creusé sous ses pieds, la France de 1850 rouvrit ses portes à vos écoles, vous rentrâtes parmi nous avec la liberté.

Mais l'heure de la délivrance ne fut pas celle du repos. Au retour de la captivité il fallait rebâtir la ville sainte, les murailles, le temple : Zorobabel était prêt. Vous avez élevé Vannes plus splendide que Brugelette. Toute la Bretagne vous fut conquise; et votre nom restera longtemps en bénédiction sur les côtes et dans les landes de cette terre catholique où les caractères sont de granit comme le sol. Et quand votre Compagnie, étendant de plus en plus son action dans l'enseignement, lui eut donné pour couronnement les cours d'études spéciales pour la préparation aux Écoles de l'État, c'est vous, mon Père, qui fûtes appelé à développer à Paris cette institution, qui achève les autres. L'École Sainte-Geneviève, déjà très florissante, grandit encore sous votre sceptre, qui était une houlette; et l'on vit la rue des Postes s'élever à cette incontestable supériorité qui lui a valu et qui lui vaut encore tant de patriotiques hommages et tant de haines jalouses. Je n'oublierai pas Amiens, où, tour à tour et à la fois provincial et recteur, vous fûtes donné à Saint-Acheul et à la Providence, ramené ainsi par Dieu près du berceau de votre société en ce siècle, comme vous étiez ramené près de votre propre

berceau et du foyer de votre grande et chrétienne famille.

Vous n'en étiez pas encore à la dernière de vos étapes conquérantes. Vous aviez dans vos armoiries l'hermine de Bretagne, le lis de France, vous y joignîtes le lion de Flandre. Je le sais, notre Saint-Joseph de Lille n'est que le dernier-né de vos nombreux enfants : *minimus inter fratres*. Mais il est raconté que Jacob aimait le dernier de ses fils plus encore que les autres, parce qu'il l'avait engendré dans ses vieux jours : *quia senex genuerat eum*. Comment se fait-il que, hélas! vous ne présidiez plus à sa formation? Pourquoi avez-vous dû remettre à d'autres mains une charge dont personne n'a plus le droit de se plaindre que moi?...

Hélas! des jours étaient venus où le bien s'appelle le mal et le mal le bien. L'enseignement libre était atteint : vous fûtes frappé, mon Père. Ils sont ici, près de vous, ceux qui furent vos défenseurs devant les conseils de cette Instruction publique, de laquelle cependant personne n'avait mérité mieux que vous. On l'oublia, mon Père; je n'ose rien dire de plus. Mais ces murs pourraient nous dire la garde fidèle du jour et de la nuit qui fut faite autour de vous par les pères de famille, avant l'heure déchirante de la séparation. Ce qu'alors vous ressentîtes, lorsque, à soixante-dix-sept ans, vous dûtes repasser en proscrit, en condamné, le seuil de la maison que vous aviez bâtie pour y vivre et mourir au milieu de vos enfants, c'est le secret de Dieu. C'est à lui

que vous avez offert ce sacrifice. Lui seul en sait le prix.

N'avais-je pas raison de dire que votre destinée était la destinée même de l'enseignement chrétien, et votre histoire son histoire? Avec lui, le tiers au moins de votre vie religieuse s'est passé dans l'exil et dans la persécution ; et c'est bien, certes, à vous que le Seigneur peut dire comme à ses apôtres fidèles : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis;* mais pour ajouter aussi que vous en serez, comme eux, récompensé en roi : *Et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi pater meus regnum.*

Déjà, d'ailleurs, plus d'un gage vous en a été donné; et il me semble que justement vous pouvez dire, mon Père, avec le Psalmiste, que votre vieillesse a connu, à côté de grandes amertumes, d'abondantes miséricordes : *Et senectus mea in misericordia uberi.* C'en fut une que ce premier pèlerinage à Rome, où Léon XIII se complut à reconnaître et à bénir le bon soldat du Christ, qu'il avait visité autrefois à Brugelette, où il avait passé la revue de sa jeune troupe. C'en fut un autre que l'honneur d'avoir été appelé à déposer votre suffrage pour l'élection de celui qui est, après le pape, votre second père selon Dieu, et d'avoir vu, placé sur le siège de David, du vivant de son père, le sage Salomon, dont le nom vénéré ne saurait être oublié en ce jour cher à tout l'ordre qui s'honore de vous.

Et nous aussi, mon Père, ne pourrions-nous prétendre à être pour vos cheveux blancs une consolation ? Et ne ressentez-vous pas quelque douceur à nous voir tous, parents et enfants, administrateurs et directeurs, si unis, si résolus, à ce poste où vous nous avez transmis votre faction, et où votre ombre encore peut gagner des batailles ? Non, c'est votre prière qui les gagne, mon révérend Père; et j'ai bien des fois pensé que là, dans votre retraite, placé si près de nous, vous travailliez encore puissamment pour nous, et que bien des grâces qui nous sont accordées par le Cœur de Jésus, avaient passé par le vôtre pour arriver à nous.

Mais pardonnez-moi, je m'oublie. J'oublie que l'Écriture ne permet pas de longs discours en présence des vieillards : *Et ubi sunt senes, non multum loquaris.* A vous de parler, mon Père, mais de parler à Dieu. Allez donc lui porter ces souvenirs de cinquante ans et ces actions de grâces. Vous ne serez pas seul à les lui offrir : voyez ceux qui vous entourent et qui, pour ainsi dire, soutiennent de leurs vœux les bras de notre Moïse levés sur la montagne. A Dôle, à Brugelette, à Vannes, à Paris, à Amiens, à Lille, vous les appeliez vos enfants; ils vous nomment encore leur père, et vous pouvez bien en retour les appeler, avec l'Apôtre, votre couronne et votre joie, *filii dilectissimi, filii desideratissimi, corona mea et gaudium meum,* car, sous le changement des visages, les cœurs sont restés fidèles à

tout ce que vous leur apprîtes à aimer et à servir. Tout à l'heure vous les verrez, ces enfants de Brugelette, blanchis par les années et les travaux d'une vie militante comme la vôtre, venir s'agenouiller ici à la Table sainte, et recevoir de votre main le Dieu que vous leur donnâtes au jour inoubliable de leur première communion, trouvant ainsi pour vous et pour eux, mon Père, le secret du plus divin des rajeunissements.

D'ailleurs, voyez cette chapelle trop petite pour la foule des familles accourues afin de révérer en vous une paternité qui fut le complément et l'achèvement de la leur. Puis, derrière l'assemblée de ceux qui sont ici, voyez et comptez, si vous le pouvez, l'assemblée de ceux qui y sont présents de cœur, et desquels nous avons reçu ces lettres en même temps si religieuses et si tendres, qu'elles font à la fois et prier et pleurer. Et au-dessus de la prière de vos innombrables élèves, entendez monter la voix de vos fils en religion, de vos pères et de vos frères, depuis Gemert jusqu'à Rome, formant ensemble un concert où votre nom se mêle à mille bénédictions. Enfin, plus haut encore, voyez l'assemblée céleste des saints religieux de votre Institut, martyrs, confesseurs, docteurs, et à leur tête Ignace, votre bienheureux père, qui vous ouvre ses bras. Puis, autour de lui, l'élite de ses disciples que vous avez connus, ces grands hommes de Dieu qui furent vos maîtres, vos amis ou vos compagnons d'armes : les Varin, les Guidée, les Dhruillet,

les Gury, les Ravignan, les Olivaint, les Pontlevoy... Je ne puis les nommer tous. Mais, dans cette terre des vivants, il en est un du moins que votre cœur a distingué : c'est ce frère selon la nature qui avait voulu être votre frère en religion, et qui, novice encore, s'en fut cueillir la palme que son frère devait acheter au prix de si longs travaux. Des deux fils de Zébédée appelés le même jour à l'apostolat, vous fûtes, comme Jean, celui de qui le Seigneur a dit : « Je veux que celui-là reste. » Puisse-t-il, nous l'en conjurons, le vouloir longtemps encore!

Voilà donc votre assistance invisible, immortelle. Les voilà tous qui, tandis que vous monterez ici, à cet autel de la terre, se presseront là-haut, autour de ce trône de l'Agneau où saint Jean vit les vieillards se prosterner et déposer l'hommage de leurs couronnes. Comme lui, de cette Pathmos où vous fûtes relégué « à cause de la parole de Dieu et du témoignage rendu à Jésus-Christ », vous pouvez les entendre qui, en vous regardant, se disent l'un à l'autre : « Réjouissons-nous, tressaillons de bonheur et rendons gloire à Dieu, parce que voici les noces d'or de l'Agneau avec l'âme sacerdotale qui se prépare à renouveler la fête de son alliance : *Gaudeamus et exultemus, et demus gloriam Deo, quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.* »

O Père, ô Prêtre du Très-Haut, sacrifiez donc au Seigneur une hostie de louanges : il vous écoute,

il vous contemple, car « le regard du Seigneur repose sur les vieillards », a dit l'Esprit-Saint. Unissez-vous à l'Église dans ce jour d'une fête si bien appropriée à la célébration de cet anniversaire, et redites les prières liturgiques de cette messe, remplie de si expressives significations. Vous y ferez mémoire de la nativité de Jésus au berceau, vous qui avez donné tant et de si illustres berceaux à l'Enfant Dieu. Vous y ferez mémoire de saint Étienne martyr, vous qui avez souffert pour le nom de Jésus, et qui savez comment on pardonne et on prie pour ses persécuteurs. Vous y ferez mémoire de saint Jean, l'apôtre centenaire qui disait à ses disciples ce qu'à cent ans, mon Père, vous nous redirez encore : « Aimez-vous les uns les autres. »

Enfin vous célébrerez la fête des saints Innocents, qui est plus que jamais la fête de l'enfance chrétienne, aujourd'hui que l'enfance chrétienne est persécutée pour la cause de Jésus. Ce Jésus qu'on veut tuer dans l'âme de ces innocents, déjà deux fois, mon Père, à l'exemple de Joseph, vous l'avez sauvé et conservé aux âmes au prix d'un long exil. Vous nous apprendrez à le sauver et à le conserver encore. Puis laissez-nous la confiance, — et c'est mon dernier vœu,—que « lorsque auront passé ceux qui en veulent à l'âme de l'enfant », comme Joseph aussi vous rentrerez à Nazareth. Je vous en ouvrirai la porte triomphale comme au vrai maître de la sainte famille; et ma joie à son tour sera d'apprendre

alors que ces enfants « vous sont soumis », et que, comme leur divin modèle, « ils croissent en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Ainsi soit-il!

---

# XVI

## LE TROISIÈME CENTENAIRE

## DES CONGRÉGATIONS DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

CÉLÉBRÉ A LILLE (MAI 1885)

*Extrait du compte rendu imprimé.*

« Le 5 décembre 1884 ramenait un anniversaire cher aux Congrégations de la très sainte Vierge affiliées à la *Prima Primaria,* qui sont répandues dans l'Église entière. Fondée en 1563 par le P. Léon, professeur de grammaire au collège Romain, pour ses élèves, la *Première* Congrégation de la sainte Vierge avait promptement suscité des imitations, non seulement dans les collèges de la Compagnie de Jésus, mais aussi parmi les catholiques de tout âge et de toute profession. Témoin de cette diffusion merveilleuse de l'œuvre conçue par le jeune jésuite flamand, le souverain pontife Grégoire XIII résolut de lui donner une forme stable. Par la bulle *Omnipotens Dei,* datée du 5 décembre 1584, il érigeait canoniquement la Congrégation de l'Annonciation du collège Romain en Congrégation primaire, principale et mère des autres, avec pouvoir de s'affilier toutes celles créées ou à créer, et de leur communiquer les indulgences dont il venait de l'enrichir.

« C'est le souvenir de cet heureux événement que Sa Sainteté Léon XIII a voulu consacrer, en accordant par le bref *Frugiferas inter,* donné en date du 24 mai 1884, une indulgence en forme de jubilé à gagner par tous les membres des Congrégations affiliées à la *Prima Primaria,* à la date fixée par leurs directeurs respectifs jusqu'au terme de l'année 1885.

« Cette faveur pontificale et le grand souvenir qu'elle rappelle ne pouvaient passer inaperçus dans la ville de Lille. En effet, l'histoire religieuse de cette ville nous montre, groupées autour de l'église du collège de la Compagnie de Jésus, dédiée à l'Immaculée Conception, aujourd'hui église de la paroisse Saint-Étienne, les chapelles dans lesquelles se réunissaient les sept Congréga-

tions d'hommes, de jeunes gens et d'enfants; l'une d'elles comptait jusqu'à quinze cents membres.

« Le R. P. Sengler, dans une notice abrégée, rappela l'origine, les développements, les privilèges des Congrégations de la sainte Vierge, et cette excellente brochure prépara le mouvement général dont le collège devint le centre.

« L'initiative de la célébration du Centenaire fut prise par M. le Supérieur et par les Directeurs des Congrégations, soit de cet établissement, soit de l'Association des anciens élèves, soit des étudiants de l'Université catholique. La basilique de Notre-Dame-de-la-Treille fut mise gracieusement à leur disposition pour la cérémonie d'ouverture de la Neuvaine, le 1er mai, et pour les solennités de la journée de clôture, fixée au dimanche 10. Entre ces deux dates, un *Triduum* fut prêché par le R. P. Friscot aux Congréganistes, élèves et étudiants, dans la chapelle des Congrégations, au collège. Elle fut remplie chaque soir par un auditoire qui débordait au dehors.

« Le dimanche 10 eut lieu la réunion générale pour la communion, dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Treille. Aux quatre Congrégations qui avaient suivi les exercices du *Triduum* s'étaient jointes les Congrégations des trois pensionnats dirigés par les Frères des Écoles chrétiennes, les Frères de Marie et les Frères de Saint-Gabriel. L'école Saint-Joseph s'y trouvait tout entière, ayant fixé à ce jour-là son pèlerinage annuel à Notre-Dame-de-la-Treille. La messe fut célébrée par Mgr Baunard, qui distribua à plus de huit cents jeunes gens le Pain eucharistique, après avoir adressé à leurs âmes l'allocution qu'on va lire. »

---

## ALLOCUTION

### SUR LE DEVOIR DES CONGRÉGATIONS

*Stemus simul.* (Is. L, 8.

*Stemus simul,* associons-nous! C'est le cri inspiré du prophète Isaïe, et il ajoute qu'ainsi associés entre nous et en Dieu, il n'est pas d'ennemi que nous ne puissions affronter et qui tienne contre nous : *Quis est advrsarius meus? accedat ad me!*

Associons-nous, *stemus simul!* C'était le cri des âges chrétiens. Par exemple, telle fut, au XIIIe siècle, la parole qu'un soir deux jeunes étudiants, venus d'Allemagne à Paris, Henri de Cologne et Jourdain de Saxe, prirent pour leur mot de ralliement au service de Dieu. C'est en se la redisant l'un et l'autre avec ardeur, que, cette nuit-là même, ils vinrent prier ensemble à Notre-Dame, et là jurèrent de s'enrôler dans la congrégation que venait de fonder Dominique de Guzman, — une grande congrégation de Marie, elle aussi, — et qui allait devenir l'Ordre des Frères prêcheurs.

Associons-nous, *stemus simul!* C'est le cri qui semble s'échapper du lieu même où nous sommes. En effet, mes chers fils, n'était-ce pas ici, dans

l'ancienne église Notre-Dame-de-la-Treille, qu'un jour, au XV^e siècle, un de vos ducs, Philippe le Bon, se présentait à la tête de trois cents gentilshommes, l'élite de ses États de Flandre et de Bourgogne, pour célébrer, devant l'autel de la Mère de Dieu, l'institution solennelle de cette chevalerie militaire et catholique qui devait s'appeler l'Ordre de la Toison d'or?

Associons-nous, *stemus simul!* C'est surtout le cri déchirant de notre détresse présente. Voici que la cité de Dieu est minée par des sociétés souterraines, qui de toutes parts se sont coalisées pour son effondrement. Les méchants se sont universellement associés pour le mal : est-ce que nous n'allons pas nous associer pour le bien? Aux sociétés secrètes qui conspirent dans l'ombre, n'opposerons-nous pas une franche chevalerie, qui, elle du moins, manœuvrera à ciel ouvert, et combattra, visière levée et bannière déployée, pour l'Église et pour Dieu?

Associons-nous, *stemus simul!* C'est plus que jamais le mot d'ordre de l'Église. C'est le pape, c'est Léon XIII, qui, à l'encontre de la coalition croissante des apostats, vous demande de former la coalition des fidèles. Avant-hier il ressuscitait la milice des tiers ordres; hier il réveillait les confréries du Rosaire; et lorsque aujourd'hui encore il ouvre, pour le troisième centenaire qui nous rassemble, le trésor des indulgences, ne semble-t-il pas vous dire, lui aussi, de sa grande voix : *Ste-*

*mus simul!* « Tenons ensemble; vous, mes fils, avec moi, et nous tous avec Dieu? »

Vous y répondrez, mes enfants. Tout à l'heure, quand j'entrais ici, élevant mes yeux vers l'autel, j'ai rencontré ces mots écrits autour du sanctuaire : *Sic vinculum inter nos :* « Faisons société ensemble. » Je ne vous apporte pas une autre parole que celle-là. Faisons de notre société une société de *foi,* d'*espérance,* de *charité.* C'est tout l'esprit, tout le but de l'Association dont vous êtes les membres.

## I

Vous serez donc d'abord *une société de foi.* Vous fûtes originairemeut institués et voulus de l'Église pour ce dessein. Vous ne l'avez oublié : on était au XVI[e] siècle; le protestantisme débordait, avec le paganisme renaissant, sur l'Occident tout entier. Vos pères se dirent alors : « La foi est en péril, son flambeau tremble sous le souffle de l'impiété conjurée avec le libertinage; défendons-le en le plaçant entre les mains de Notre-Dame, et faisons autour de lui bonne et fidèle garde. » Ils firent ainsi, et la foi fut sauvée dans vos catholiques contrées.

Mais la foi serait-elle en moindre péril dans notre siècle, siècle de doute à son matin, de négation à son midi, de blasphèmes à son déclin? On parle des ténèbres palpables dont le Seigneur châtia l'Égypte idolâtre et persécutrice de son peuple; mais les ténèbres palpables ne sont-elles pas une des plaies

de notre Égypte moderne? On va, on marche dans la nuit; c'est je ne sais quoi qui se meut sans savoir où il va : *a negotio perambulante in tenebris;* on tâtonne à travers le défilé obscur de toutes les erreurs, on se heurte à tous les mensonges, on se blesse à tous les obstacles. On se croirait entré dans cette nuit sans fin dont le poète menaçait les siècles d'impiété : *Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.* Dans cette nuit, que du moins une étoile nous reste, l'étoile de la foi, et qu'elle rallume ses feux au foyer de cette autre Étoile, l'Étoile des nuits profondes et des mers orageuses, qui s'appelle Marie!

Vous serez donc premièrement les *disciples de la foi.* Et j'entends par ce mot, non une foi diminuée par des transactions qui ôtent à la vérité son nerf, à la doctrine sa pureté; j'entends une foi entière, vigoureuse, éclatante, telle que nous en recevons la lumière de l'Évangile, et de son réflecteur, qui est le Saint-Siège romain. Je n'entends pas davantage une foi mal assise, et conséquemment chancelante, parce qu'elle ne porte pas sur une science certaine; j'entends une foi éclairée, qui non seulement croit fermement, mais sait pourquoi elle croit. Enfin j'entends une foi pratique et effective, une foi qui ait non seulement une tête pour comprendre et un cœur pour sentir, mais un bras pour agir. La tête dans la lumière, le cœur dans l'amour et le bras dans la force : tel doit être le chrétien. Tels vous devez être, mes chers fils, non pas individuelle-

ment, mais collectivement, car c'est en chœur que vous, disciples de la foi et enfants de sa maison, *domestici fidei*, devez chanter le *Credo*.

Vous serez davantage encore : vous serez, vous devez être les *apôtres de la foi*, les chevaliers de la foi. Je viens de vous dire de revêtir les armes de lumière, et je vous dis maintenant de vous servir de ces armes pour les conquêtes de Dieu. Ce n'est pas à votre âge qu'on reste, l'arme au repos, sur un champ de bataille. Ce n'est pas dans la nuit effrayante de ce siècle que cette jeune élite des soldats de Gédéon peut cacher la lumière et la retenir captive dans le respect humain, comme dans une argile opaque. Brisez le vase, élevez le flambeau, et faites la clarté, une grande clarté autour de vous.

Il y a tant d'égarés, d'ignorants ou d'incertains dont les yeux appellent son bienfait! Comptez ces ouvriers, ces enfants, ces pauvres à évangéliser! Comptez ces écoles sans Dieu à remplacer, ces écoles chrétiennes à fonder ou à catéchiser! Votre parole doit être la lumière du monde, comme votre exemple doit être le sel de la terre. Et quand je dis votre exemple, je n'entends pas celui d'une vertu vulgaire, d'une vertu telle quelle, mais d'une vertu éminente : votre condition le commande. Si, parmi vos frères chrétiens, vous ne pouvez prétendre au monopole du bien, vous, congréganistes, vous devez vous réserver le privilège du mieux. Étant une troupe d'élite, vous devez être dans l'Église une troupe héroïque. De même, quand je vous dis

de faire de votre parole un flambeau, je n'entends pas que vous deviez prêcher et discuter : j'entends que vous devez vous prononcer et vous montrer. Je ne vous demande donc pas d'être de grands théologiens, je vous demande d'être de vrais chrétiens. Nos pères les martyrs ne discutaient pas, ils ne faisaient pas de controverse, pas de polémique, pas de discours; ils ne disaient qu'une parole, une seule : « Je suis chrétien, » et c'est cette parole qui a converti le monde.

Je viens de parler de martyrs. Eh bien, je vous dirai encore : Vous serez, vous aussi, et à votre manière, les *martyrs de la foi*. Qu'est-ce à dire? Témoins intrépides de la foi, vous saurez combattre pour elle, vous saurez souffrir pour elle. Ce n'est point à dire que vous ayez jamais, espérons-le du moins, à verser votre sang pour vos convictions; vous n'aurez même pas de coups à recevoir pour elles, je veux le croire encore. Mais vous aurez, et cela je l'affirme, des sacrifices à faire. Ce seront d'abord les sacrifices et les luttes du dehors, les sarcasmes, les affronts, les dérisions à subir; puis les défaites du bien, les triomphes du mal dont il vous faudra porter le spectacle démoralisant. Ce sera le scandale permanent de la vérité et de la justice, ou en captivité ou en minorité dans ce siècle. Est-ce tout? Vous connaîtrez surtout ce que j'appelle les sacrifices et les luttes du dedans : se combattre, se vaincre se priver, se gêner, enfin faire son salut à la sueur de son front; et au milieu d'un monde qui ne pense pas

comme nous, porter son isolement sans se laisser entamer par l'effrayante tentation de se sentir seul.

Ah! si devant cette tentation vous vous sentez faiblir, souvenez-vous, mes chers fils, qu'elle était seule aussi, seule sur le Calvaire, seule avec saint Jean, celle qui est votre Mère. Elle se tenait debout cependant : *Stabat;* et là elle semblait dire, elle aussi, à l'apôtre : Soutenons-nous, *stemus simul!* Faites comme elle, vous ses enfants. Laissez dire les scribes et les pharisiens, laissez faire les bourreaux; mais tenez-vous ensemble, et tenez-vous debout. *Stemus!*

## II

De plus, votre Congrégation doit être et elle sera une *société d'espérance*. Quand, il y a huit cents ans, saint Bernard vint consacrer vos pères à Notre-Dame, et placer sous son vocable votre abbatiale de Loos, il leur disait, à ces hommes, en leur parlant de Marie, qu'elle était leur espoir et la raison de leur confiance : *hæc spes mea et ratio fiduciæ meæ.* Il leur disait qu'en conséquence, dans les âges orageux, c'était vers cette Étoile qu'il fallait s'orienter pour retrouver le port : *respice stellam, voca Mariam.* Vos pères ne l'oublièrent pas; et quand, au XVIIe siècle, ils consacrèrent leur ville à la Mère de Dieu, dans une solennité dont récemment ici même je célébrais publiquement le deuxième centenaire, ils inscrivirent sur leurs maisons, sur leurs ban-

nières, partout : *Spes civitatis, spes nostra, salve!* Comment en serait-il d'autre sorte, mes chers fils? Nous avons perdu en ce siècle bien des motifs d'espérance; l'arc-en-ciel a pâli plus d'une fois à l'horizon de l'histoire contemporaine; notre boussole est affolée, tous nos pilotes sont déroutés, et des naufrages nouveaux succédant aux naufrages ont englouti les dernières espérances de la France. Je parle de l'espérance terrestre; mais l'espérance céleste, celle-là subsiste quand même; Marie en tient l'ancre d'une main toute-puissante; et dans ce navire battu par des tempêtes renaissantes, il me semble la voir debout sur le tillac, nous rassurer, en nous disant, comme cette princesse française célébrée par Bossuet, que les « reines ne se noient point ».

Espérez pour vous d'abord : vous vous sauverez par Marie. Saint Bernard déclarait que l'épreuve en était faite : on ne se sauve pas sans elle, on ne se perd pas avec elle; c'était déjà alors l'expérience des siècles : *Non est auditum a sæculo.* En vérité, si Marie n'a jamais rejeté un seul de ses fils suppliants, et si comme au Calvaire, aux pieds du Christ rédempteur, entre le Ciel irrité et la terre coupable, elle n'a pas cessé d'être la *mediatrix ad mediatorem,* je vous le demande, est-ce qu'elle va se déjuger aujourd'hui, et commencer le délaissement par vous, congréganistes, qui vous êtes donnés à elle?

Mais j'ajoute, mes chers fils, qu'en vous repose

aussi l'espérance du salut pour le pays où vous êtes. D'abord, étant la jeunesse, n'êtes-vous pas le printemps, c'est-à-dire l'espérance dans sa plus belle fleur? Vous êtes plus que cela, car vous êtes la jeunesse chrétienne; et voilà pourquoi, nous prêtres qui vous connaissons et qui vous avons comptés, nous ne saurions être du parti du désespoir. Il est, hélas! trop nombreux ce camp de découragés. Ils sont trop nombreux, même parmi les catholiques, ceux de qui l'espérance fléchit comme le roseau à chaque nouvel orage qui passe sur leurs têtes. Vous, mes chers fils, vous, Messieurs, vous saurez tenir bon contre l'hostilité, la défaite, la ruine même; et comme ces anciens Romains qui, vaincus, et voyant des remparts de leur ville la fumée du camp ennemi, remerciaient cependant leurs consuls de ne pas désespérer de la patrie, vous ne désespérerez jamais du royaume de Dieu.

Laissez-nous donc, mes enfants, et espérer par vous, et espérer en vous, et espérer pour vous, car l'avenir est à vous. Notre-Seigneur, dans l'Évangile, a parlé du levain qui, mêlé à la masse, la fait fermenter jusqu'à ce que, croissant toujours, elle fournisse le pain nécessaire à la maison. Ainsi, chers congréganistes, mêlés à la société de vos compatriotes, devez-vous être le ferment de la résurrection pour tant d'âmes qui n'attendent que ce moment pour renaître. Notre-Seigneur dit que la main qui opère ce mélange et prépare ce pain de vie est la

main d'une femme : *Quod acceptum mulier abscondit*... Cette femme, ce sera la femme par excellence, Marie; et par elle, mêlés à la masse de vos frères, vous la vivifierez.

Et ne dites pas que vous êtes trop peu nombreux pour cela. Eh! mon Dieu! qu'était-ce aussi qu'une poignée de levain dans ces trois mesures de farine dont parle l'Évangile? Ne savez-vous pas d'ailleurs que ce sont presque toujours les petites troupes, quand elles tiennent bon, qui triomphent des grandes et changent la face des choses? Rappelez-vous votre histoire : c'était une petite troupe que celle de ces Hongrois à qui Marie-Thérèse, abandonnée de tous, avait dit : « Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois. » Mais ils aimaient leur reine, qu'ils appelaient leur roi : *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia!* et ils surent reconquérir une patrie pour eux, une couronne pour elle. Mes chers enfants, ferons-nous moins pour Marie notre reine, et pour Jésus son fils et le fils du Roi des Cieux?

## III

Enfin vous serez, chers congréganistes, une *société de charité*. Je n'entends pas par ce mot les œuvres aumônières auxquelles vous vous faites un devoir de contribuer. J'entends cette charité de qui notre Sauveur a dit : « On vous reconnaîtra pour mes

disciples à cette marque que vous vous aimerez les uns les autres. » Vous vous aimerez, mes enfants, c'est la première parole; vous vous aiderez, c'est la seconde.

Vous vous aimerez comme frères. Vous aimerez votre ordre, votre Congrégation comme une seconde famille. Vous en aimerez le passé, avec ses sanctifiants et glorieux souvenirs; vous en aimerez le présent, ses sanctuaires, ses exercices, ses réunions, ses règles. Vous en aimerez l'esprit, qui est un esprit de perfection et de zèle au service de Dieu. On parle parfois de l'esprit de corps : ayez cet esprit de corps, vous les membres d'un corps dont la tête est le Christ.

Vous vous aiderez comme frères. J'oserais dire que, dans l'ordre de l'assistance spirituelle, c'est une société de secours mutuels que la vôtre. Eh bien, il y a des heures où l'âme de votre frère a besoin d'assistance; elle est dans la détresse. Par sa faute ou la faute d'autrui, ses ressources déclinent, il s'en va à sa perte; il va faire banqueroute peut-être, banqueroute à la religion, à la vertu, à la foi. Ce va être une grande ruine et un scandale immense. Arrivez alors à lui, souvenez-vous que vous êtes son frère : *Corripe fratrem inter te et illum.* Un mot de vous peut-être, un nom d'autrefois, un souvenir, une larme, un serrement de main, un regard : ce sera un trésor que vous lui aurez apporté, et vous aurez rétabli ses affaires pour le ciel.

Ainsi irez-vous, mes chers congréganistes, en

vous donnant la main, dans les chemins de la vie. Ainsi vous reconnaîtrez-vous partout et toujours à ce signe de ralliement : que vous êtes de Dieu d'abord, puis que vous êtes de Marie. Vous serez, dans la milice séculière de l'Église, « le Régiment de la Reine, » comme on disait jadis. Vous vous en montrerez jaloux et vous en serez fiers.

Et puis vous grandirez, et, ayant grandi en nombre, vous ferez de grandes choses. Par exemple, il m'est venu quelquefois en pensée que, si cette Basilique de Notre-Dame-de-la-Treille doit être achevée un jour, comme je n'en puis douter, elle le sera, comme l'étaient les sanctuaires du moyen âge, par l'action et le denier collectif d'une nombreuse et puissante congrégation de Marie, embrassant tous les catholiques d'une ville et d'une contrée.

Maintenant avancez! venez, ô famille de frères, venez vous asseoir ensemble à une même table de famille, une Table divine. Autour de vous, au-dessus de vous, auprès de cet autel, je vois les Saints congréganistes vos devanciers, dont la longue et brillante liste s'ouvre par saint Charles Borromée et saint François de Sales, pour se clore par le bienheureux Berchmans. Mais non, elle n'est pas close. Vos noms y sont inscrits, et elle ne se fermera qu'à ce grand jour où toute la Congrégation de Marie sur la terre, devenue l'innombrable et bienheureuse Congrégation de Marie dans le Ciel, verra le Seigneur étendre sa main vers elle, en lui di-

sant : « Voici ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère. » *Et extendens manum ad discipulos dixit : Ecce mater mea et fratres mei. Amen.*

---

# XVII

# LA PROCESSION DU SAINT SACREMENT

## LE VENDREDI DU SACRÉ CŒUR

12 JUIN 1885

Les processions du saint Sacrement avaient été interdites dans la ville de Lille par arrêté municipal. Qu'on nous permette de placer ici quelques vers par lesquels nous nous en plaignîmes alors à M. le Maire. C'est Jésus-Christ qui parle :

### LE DIVIN PRISONNIER

Vous défendez, monsieur le Maire,
Que je sorte de ma maison,
Et votre arrêté vient de faire
De ma demeure une prison.

Quel crime ai-je commis pour être
Enfermé comme un malfaiteur,
Moi, votre Père, votre Maître,
Moi, qu'on appelle le Sauveur?

Je ne fais de mal à personne;
Mon amour rayonne en tout lieu;
Ce qu'on demande, je le donne.
Ouvrez-moi, je suis le bon Dieu!

J'aime le peuple. Sur la terre
Où je passai faisant le bien,
Un pauvre ouvrier fut mon père,
Et j'étais un bon citoyen.

Lorsque, tous les ans, mon cortège
De prêtres, de vierges, d'enfants,
Semait des fleurs d'or et de neige
Parmi les parfums et les chants,

Je ne parcourais votre ville
Que pour pardonner et bénir,
Et la vieille cité de Lille
Sous mes pas semblait rajeunir.

Il est vrai, la place publique
Me dressait un trône de roi;
Mais que craint votre politique
D'un Prince de paix comme moi?

C'est pourquoi, du temps de vos pères,
Les bourgmestres, vos devanciers,
En ce jour, avec des prières,
Près de moi marchaient les premiers.

Mais vous, vous me fermez la rue,
Et vous la pavoisez, hélas!
Lorsque la hideuse cohue
Fait un triomphe à Barabbas.

Même vous supprimez l'escorte
Qui, paisible, m'accompagnait
Quand j'allais frapper à la porte
Du moribond qui m'invoquait.

Il faut qu'en secret je me glisse
Auprès du lit du malheureux,
Et que j'évite la police,
Comme si j'étais un lépreux.

Ah! quand Samarie infidèle
Fit pareil outrage à son Dieu,
Mes amis voulaient que sur elle
Ma voix fit descendre le feu.

Je n'en fis rien. Je plains, je pleure
Ceux qui ne veulent point de moi,
Et patiemment j'attends l'heure
Qui les remettra sous ma loi.

J'attendrai. Peut-être vous-même
M'appellerez, pauvre mourant,
Et vous apprendrez combien j'aime
A me venger en pardonnant.

C'est pour réparer cet outrage fait au saint Sacrement et pour dédommager la piété de nos élèves que nous décidâmes de faire une procession annuelle dans nos galeries et nos jardins, le vendredi fête du Sacré-Cœur. La première fut magnifique. Nous en rendîmes compte ainsi le dimanche suivant :

XVII

# LA PROCESSION DU SAINT SACREMENT

## LE VENDREDI DU SACRÉ CŒUR

12 JUIN 1885

---

### ALLOCUTION A LA MESSE DU DIMANCHE 14 JUIN

La journée de vendredi a été une belle journée. C'était bien la Fête-Dieu, la fête du cœur de Dieu, et ce cœur a dû être grandement content de vous. Ce n'est pas sans doute que cette fête et cette procession limitées à notre collège, à nos galeries, à nos jardins, puisse se comparer à ce triomphe que naguère votre religieuse ville faisait à Jésus-Christ, parcourant en Roi de douceur vos rues et vos places publiques. C'était une fête incomparable que celle-là, mes enfants, et je n'oublierai jamais ce que j'ai vu ici dans les premières années de mon séjour parmi vous : toute une ville catholique, ses sénateurs, ses magistrats, ses citoyens, ses prêtres, ses vierges, ses enfants se portant en masse sur les pas de ce Souverain invisible, dans la cité transformée en un jardin immense; et par ses chants, ses prières, l'hommage lige de tous les cœurs, faisant la cité de la terre semblable à la cité des Cieux. Mais puisque ce culte rendu à la majesté divine a été

tenu pour un outrage aux puissances terrestres; puisque la présence de Dieu est devenue gênante pour la liberté des hommes; puisque son pacifique cortège est une conspiration et un danger politique; puisque déjà la menace, l'outrage, l'entrave et jusqu'au blasphème se dressaient sacrilègement et impunément devant ses pas, nous n'avions plus qu'à reprendre notre Jésus avec nous; et secouant sur les ingrats la poussière de nos pieds, avec Jésus nous sommes rentrés de Bethphagé à Béthanie[1], du triomphe dans l'intimité. Et là, nous faisant un devoir, un bonheur de le consoler, nous lui avons dit : « Seigneur, pardonnez à votre peuple! » Puis nous lui avons protesté que nous, la famille de ses amis, nous lui ferions un peuple; et, conviant à le fêter ses disciples vraiment fidèles, pères, mères, prêtres et enfants, nous lui avons décerné une ovation domestique à laquelle a manqué la grande foule, mais à laquelle n'ont manqué ni les fleurs ni l'amour, ni l'encens ni les cœurs.

En vérité, mes chers fils, notre Seigneur et Roi a dû sourire dans son divin Sacrement, lorsque sous ce dais si riche, si gracieux dont nous ombragions sa tête pour la première fois, il voyait votre pompe religieuse se déployer harmonieusement à travers nos cours parées pour son passage. Notre maison tout entière était devenue un temple. Et dans ce temple il y avait autant de tabernacles que vous étiez d'âmes, car vous aviez presque tous commu-

[1] Matth., XXI, 17.

nié le matin. Pareils à ces disciples pour lesquels Jésus-Christ venait de multiplier et de distribuer le pain au désert, maintenant vous, chers communiés, vous vouliez comme eux le prendre et l'acclamer pour Roi. Et quelle belle cour vous lui faisiez, vous, enfants desquels il a dit qu'à vous appartient le royaume des Cieux! Je me rappelais, en vous voyant, cette belle parole de Bossuet : « La magnificence de notre roi Jésus passe à de tels excès, qu'il ne veut voir à sa cour que des têtes couronnées. » Vos étendards de classe dressaient à travers le feuillage les devises de votre chevalerie, comme autant de protestations de fidélité à son service. Et quand il s'avançait parmi ces allées bordées d'arbustes fleuris, sous un ciel doré par la lumière du soir, aux derniers et doux feux d'un soleil près de disparaître, je me reportais à cet âge heureux où l'innocence et la paix habitaient le Paradis, duquel il est écrit que Dieu s'y promenait comme un père de famille dans son jardin : *Deus autem ambulabat in horto.*

Et ce Dieu je le portais, je l'avais devant moi! Et son saint Sacrement reposait entre mes mains! Quelle joie et quelle épouvante! Perdu dans ses rayons, noyé dans sa lumière, j'invitais à le bénir toute cette nature religieuse à qui je disais ces paroles des Livres inspirés : « O fleurs, répandez pour lui la douce odeur de l'encens; fleurs, fleurissez comme le lis, donnez-lui votre parfum; feuillage, verdissez pour lui plaire; belle nature, formez un concert à sa louange, et bénissez le Seigneur dans les ouvrages de ses mains. »

*Quasi Libanus odorem suavitatis habete; florete, flores, quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus suis.* (Eccli. XXXIX, 18-20.)

Cependant là, si près de lui, je l'entendais, je lui parlais, je conversais avec lui face à face comme autrefois Moïse avec le Seigneur. Il me disait, comme à ses apôtres dans l'Évangile : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Il me disait pour vous : « Gardez-vous bien de négliger un seul de ces petits, car leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les Cieux. » Il me disait encore, et cela était pour moi : « Je suis le bon Pasteur; le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Il me parlait de la ville ingrate qui ne voulait pas le recevoir : « Jérusalem, Jérusalem! si tu avais connu le jour de ma visite! » Il me parlait par contre de ceux qui, en ce jour, lui faisaient ce grand accueil : « Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison! » Et moi, confus, accablé de ma misère et de sa miséricorde, je lui répétais à chaque pas : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et vos serviteurs seront guéris. » Je lui présentais ma jeune famille; je la lui consacrais : « Me voici, moi et les enfants que vous m'avez donnés. » Je pensais à nos cœurs souffrants, à nos consciences blessées : « Seigneur, mon fils est paralytique, hélas! il ne marche plus! — Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade! »

Je pensais à l'Église de France, à l'Église catholique, à la chrétienté entière : « Seigneur, quand est-ce donc enfin que vous rétablirez votre règne dans Israël? »

C'est ainsi que nous avancions par un parcours champêtre vers l'autel où s'élevait le trône du Roi des rois; et quand nous y fûmes montés comme sur un autre Thabor, je ne sus plus que lui dire : « Seigneur, nous sommes bien ici, dressons-y notre tente. » Ce fut le moment solennel; et lorsque, de là élevant le divin sacrement pour la bénédiction, je vis à genoux au pied de l'autel les vénérables prêtres venus de nos paroisses, puis la couronne des lévites avec leurs encensoirs, puis les enfants avec des fleurs, puis la double et triple ligne rangée de vos uniformes; puis, derrière vous, cette ceinture de vos pères et mères agenouillés sur la pelouse et priant avec vous, pour vous, j'eus une vision anticipée de ce que nous verrons un jour dans la Jérusalem céleste, lorsque nous apparaîtra l'Agneau divin sur son trône, et qu'autour de lui se tiendront les adorateurs en robes blanches, tenant des palmes dans leurs mains, et que les vieillards se prosterneront devant sa face, et que tous ensemble chanteront : « Amen! Bénédiction et gloire, action de grâces, honneur et puissance à notre Dieu dans tous les siècles. Amen! »

Mais Dieu, mes chers fils, ne donne pas de telles journées pour que l'impression s'en aille et s'évapore avec l'encens de l'autel et le son des cantiques. Quand un prince a passé dans la demeure

des hommes, un marbre commémoratif avec une inscription en perpétue le souvenir : *Ad perpetuam rei memoriam*. Notre empereur et roi Jésus a passé aujourd'hui parmi nos cours et nos jardins, il n'y sera plus oublié. Ces lieux demeurent consacrés; nos récréations y seront désormais sanctifiées. Il aura parfumé l'air que nous y respirons; il aura béni de ses pas le sol que nous foulons; et c'est avec religion que nous parcourrons les lieux où ses pieds ont posé : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

Et puis, pourquoi ne le dirais-je pas? un autre et saint espoir sort pour moi de cette journée, plus confiant que jamais. Lorsque les Patriarches avaient eu, dans quelque station de leur pèlerinage, la vision du Très-Haut, ils dressaient une pierre en ce lieu; ils y répandaient quelques gouttes d'huile, et ils se disaient : « Ce lieu est saint, c'est la maison de Dieu. » *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* Cette pierre ainsi consacrée devenait alors un autel. Mes chers fils, une maison de Dieu, un temple à Jésus-Christ ne s'élèvera-t-il point perpétuel et durable au lieu où nous a été donnée sa visite d'une heure? Je lui en ai fait la prière. Puisse-t-il l'exaucer bientôt, et, nous accordant de lui construire un sanctuaire là où il a daigné accepter un reposoir, nous donner enfin, dans une demeure permanente, quelque image de ce Ciel dont cette tente n'était que la porte et cette fête un avant-goût. Ainsi soit-il !

# XVIII

# L'ÉDUCATION NATIONALE

« ... Qu'a-t-on mis à la place de l'éducation religieuse, que tant de bons esprits ont proclamée nécessaire? On a mis à la place, comme toujours, un mot sonore, retentissant, un de ces mots dont M. Thiers voulait parler quand il disait, dans l'enquête parlementaire sur le 4 septembre : « Il y a des moments dans notre pays où tout le monde dit une chose, la repète, finit par y croire; et, tous les sots se mettant de la partie, il n'y a plus moyen de résister. »

« On a dit : « Nous donnerons une *éducation nationale!* »

« Qu'est-ce donc, Messieurs, que l'éducation nationale? C'est un mot qui brille, qui fascine, qui étourdit... Mais qu'est-ce qu'il y a dedans? Pour le savoir, le mieux est de le demander à ceux qui l'ont inventé, Condorcet, Lakanal, Michel Lepelletier, Robespierre, Danton... dont les lauriers empêchent M. Ferry et M. Hérold de dormir, et dont M. Floquet répétait hier, à la Chambre : « Le premier acte de la Convention a été de constituer une grande éducation nationale, commune à tous les citoyens. »

« ... Or cette éducation soit-disant nationale, qu'était-elle, sinon le plus odieux des despotismes? Et quand je l'entends appeler de ce nom, qui évoque tous les grands souvenirs et qui rappelle tous les dévouements, je suis saisi d'une profonde indignation.

« Nationale, et à quel titre? Je croyais, moi, Messieurs, que le sentiment national était celui qui embrasse dans un même culte toutes les traditions du pays, qui s'enorgueillit de toutes ses grandeurs, et qui, passionné pour sa gloire, ne consent pas plus à la rabaisser dans le passé qu'à la compromettre dans le présent et à la désespérer dans l'avenir. »

M. le comte Albert de Mun.

Discours au Cirque d'été, 10 juillet 1879.

## XVIII

# L'ÉDUCATION NATIONALE

---

## DISCOURS

**Prononcé dans la solennité de la distribution des prix, le 3 août 1885, sous la présidence de Mgr Dennel, évêque d'Arras, autrefois supérieur de l'ancien collège Saint-Joseph de Lille.**

MONSEIGNEUR,

L'arbre que vous avez autrefois planté et arrosé a grandi aujourd'hui; et combien il s'estime heureux et honoré que vous veniez vous asseoir un instant à son ombre! C'est beaucoup par votre bienfait qu'il a été transplanté sur ce sol nouveau, où les oiseaux du ciel, qui sont les âmes, sont venus en plus grand nombre s'abriter sous ses branches.

Ce n'est pas, vous le savez, qu'il ne se soit ressenti du mauvais temps que nous traversons depuis quelques années. Il a été rudement secoué par l'ouragan; même un jour il a pu craindre d'être déraciné. Mais bientôt ses jeunes habitants, un moment envolés et ralliés aux alentours, sont revenus plus

nombreux, confiants qu'ils étaient en Celui qui ne laisse pas un passereau tomber à terre sans sa permission. Et voici qu'ils se sont remis à vivre, à grandir et à chanter sans trop de souci, semble-t-il, de la tourmente et du vautour.

Vous les connaissez presque tous, Monseigneur, il n'est pas un seul de leurs nids dont vous ne sachiez le nom. Eux aussi savent votre nom, cher à toutes leurs familles, et voilà pourquoi en ce jour notre joie à tous est parfaite; car si vous êtes chez vous partout quand vous êtes à Lille, vous ne l'êtes nulle part davantage que lorsque vous êtes, comme ici, chez les enfants de vos enfants.

## I

Et maintenant qu'il me soit permis de m'adresser à ces familles et aux aînés de leurs fils, pour une explication que je dois au temps présent. La question que j'aborde touche à l'honneur catholique, car il s'agit de savoir si, comme on se plaît à le dire dans certaines régions, il n'y a en France d'enseignement national, d'éducation nationale que l'enseignement officiel, que l'éducation officielle, qui en confisque le nom.

Je ne puis le croire, Messieurs. Je ne puis croire qu'en raison de notre christianisme, de notre catholicisme, la nation à laquelle nous sommes fiers d'appartenir nous soit tellement étrangère, elle, son esprit, son progrès, son passé, son avenir, qu'un

autre enseignement puisse venir en face de nous s'adjuger le privilège exclusif de la représenter, en se faisant une réclame de ce titre de national qu'il affiche partout.

A dire vrai, c'est même tout le contraire que je crois. Et si l'éducation véritablement nationale est celle qui comprend le mieux le génie, la tradition, l'honneur, la grandeur, les besoins d'une nation; si c'est celle qui, lui faisant le plus de bien, la porte au plus haut point de son développement, celle qui l'a formée, celle qui l'a conservée, celle qui seule la sauvera, alors je n'hésite pas à le proclamer, et je demande à le démontrer : en fait d'enseignement, et en fait d'éducation, il n'y a de national en France que ce qui est chrétien; c'est le sujet de ce discours.

Et d'abord, il faut qu'on le sache, une nation ne doit pas se confondre avec le pouvoir qui la régit à telle heure ou dans telle crise accidentelle de son existence. Une nation, par son caractère, son esprit, ses croyances, sa vie morale enfin, déborde le cadre des événements et des révolutions, et elle échappe à l'étreinte de ces régimes d'un jour. Les régimes passent, mais la race demeure; et c'est dans le génie de la race qu'il faut chercher ce fond national inaliénable qui, sous les changements de formes et la succession des hommes, reste encore aujourd'hui ce qu'il était hier et ce qu'il sera demain.

Or, on l'a dit cent fois, le fond national en France est essentiellement religieux. La religion et la patrie ont formé dans l'âme de notre nation deux courants

qui mêlent leurs eaux et coulent dans le même lit, creusé dans la main de Dieu. On ne tarit pas un de ces courants sans appauvrir l'autre. C'est à ce point que, parmi nous, déchristianiser les choses c'est les *défranciser,* si on me permet ce mot.

Une pareille identification est aussi incontestable qu'elle nous est honorable, et un regard jeté sur les principales branches de l'enseignement classique nous convaincra que cet enseignement ne saurait être français qu'en demeurant chrétien.

Je considére d'abord notre *Littérature.* Si par littérature nationale nous entendons celle qui, sortie du sein même de la nation, est l'expression de son génie et a fait l'honneur de son nom, nous en avons une, Messieurs, et nous pouvons en être fiers. C'est celle qui répond aux noms de Bossuet et de Fénelon, de Corneille et de Racine, de la Fontaine et de Sévigné; et combien d'autres encore qui, ensemble, ont constitué ce patrimoine littéraire sur lequel trois siècles ont vécu, en l'enrichissant chaque jour. Ils n'avaient pas seulement fait de la langue de la nation une langue immortelle, mais ils avaient façonné, modelé à leur image l'esprit de la nation, en lui imprimant ce cachet de bon sens et de bon goût, de simplicité et de grandeur, de dignité et d'aisance, qui forment ce composé de rares perfections que l'Europe saluait jadis du nom d'esprit français.

C'était bien la littérature nationale, celle-là, celle d'une grande nation produisant un grand siècle.

Mais alors elle parlait chrétien; et je pourrais vous montrer que c'est à cause de cela qu'elle parlait si bien français. Depuis ce temps, le langage chrétien s'en est allé; mais le français est-il resté? est-il resté dans nos livres, dans notre presse, dans notre poésie, dans notre théâtre, dans notre tribune même? Où en est la langue française, sa correction, ses formes, sa pureté, sa règle? Où en est l'esprit français, sa finesse, sa mesure, sa distinction, sa grâce? Où en est, dans les lettres, l'honnêteté française, la décence, la noblesse, le respect des autres et de soi-même? Où en est le goût français, et quelles œuvres « font les délices de la ville et de la cour »? comme on disait autrefois. En vérité, quand est-ce qu'il convient mieux de redire la méprisante parole que Montesquieu jetait à ses tristes contemporains : « On ne saurait croire jusqu'où a été, dans ce siècle, la décadence de l'admiration. »

Cette admiration de décadence, nous l'avons vue portée, dans l'année où nous sommes, jusqu'à l'apothéose. Mais, dussé-je être accusé de blasphémer les dieux du jour, je ne puis me résoudre à reconnaître des muses nationales dans ces bacchantes échevelées auxquelles on décerne le sacriléges honneurs du Panthéon. Cela n'est pas national, qui égare une nation, l'abaisse et la corrompt. Le violent, le forcé, le faux et le hideux ne seront jamais choses nationales en France. L'esprit public le repousse; et voilà pourquoi l'enseignement pu-

blic a beau faire, par toutes ses traditions et habitudes classiques, il demeure chrétien quand même. C'est ainsi que, dans le programme officiel de ses études, il n'a pu refuser ni le premier rang ni la plus large part à nos auteurs immortels des grands siècles croyants. Aussi bien quels autres eût-on pu mettre à la place qui fussent et de meilleurs maîtres et de plus dignes représentants de notre littérature? Mais n'est-ce pas là un aveu? et maintenir ces grands chrétiens au premier rang des précepteurs de la jeunesse française, n'est-ce pas assez reconnaître qu'il n'y a de national en France que ce qui est chrétien?

Si des Lettres je passe à l'*Histoire*, particulièrement à l'histoire de France, cette alliance indissoluble de l'esprit national et de l'esprit chrétien s'impose plus impérieusement encore. Un grand évêque, le cardinal Pie, a prononcé cette parole : « Il y a deux choses qui n'en font qu'une en France : c'est le bon sens et le sens chrétien. Les écrivains modernes fondent en vain l'espoir d'abaisser et de dépraver cet esprit national, ils n'y réussiront pas. Notre nation est née dans le baptistère de Reims; et les racines du pays baignent toujours dans les eaux de ce baptême. » Et, en effet, Messieurs, notre tradition, notre gloire, nos expéditions, nos institutions, notre civilisation, ne sont-elles pas chrétiennes? Et dès lors peut-elle être autrement que chrétienne l'histoire de ce qu'on a si bien nommé les « Gestes de Dieu par les Francs »?

N'est-ce pas le christianisme qui a tenu la plume pour en écrire les pages, depuis les Chansons de gestes et les grandes Chroniques de saint Denis, jusqu'à vos illustres chroniqueurs de Flandre, Froissard et Comines, sans parler de tant d'autres? En outre et surtout, n'est-ce pas le christianisme qui seul possède la clef de notre destinée nationale, et nous en donne le sens? Et quel beau sens il donnait à la mission de la France! Quelle place il lui assignait dans la famille des nations! En conséquence quelle fierté, quel respect et quelle fidélité à cette grandeur héréditaire il inspirait à ses fils! A tous ces signes j'ai reconnu un enseignement national. Mais je ne le reconnais plus dès qu'on en a banni ce qui éclaire tout, anime tout, relève tout. Pour qui n'écrit pas ou ne lit pas nos annales avec l'esprit de foi, l'histoire de France est une énigme, rien ne s'explique plus. Expliquez donc sans la foi Clovis et Charlemagne, et saint Louis, et Jeanne d'Arc, et Bayart, et les Croisades, et la Ligue, tout notre passé militaire, tout notre passé politique et intellectuel!

L'impuissance est manifeste; et devant cette impuissance il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de dénaturer les choses et de travestir les personnes. On ne s'en est pas fait faute, et l'histoire est devenue, depuis soixante ans, « cette conjuration contre la vérité » dont parle le comte de Maistre. Il y avait un autre parti : c'était de dire que l'histoire de France, comme la France elle-

même, ne date que de 89, en reléguant dans l'ombre commode des temps préhistoriques ces quatorze cents ans qui sont des siècles de ténèbres parce que la foi chrétienne en était le flambeau ! A ce thème de la nouvelle école on voit assez ce que l'histoire a gagné en vérité; on pressent ce que d'autre part elle gagne en moralité. On devine, par exemple, combien le patriotisme français doit profiter à ce dédain systématique de tout ce qui fut la France de nos pères. Aussi bien, voici que plusieurs s'en vont disant que désormais il n'y a plus de patrie, qu'il n'y a que l'humanité; il n'y a plus de citoyens, il n'y a que des hommes; et quels hommes! Ils ont montré ce qu'ils valent et ce qu'ils font de la patrie, à certaines heures sinistres; on ne s'en souvient que trop. D'autres, et en plus grand nombre, s'en vont répétant que « la patrie est partout où l'on est bien », ce qui veut dire qu'elle est partout où l'on s'amuse et où l'on fait fortune. Si ce sont là les conclusions pratiques de l'histoire telle qu'on l'a réformée, convenez qu'en cessant d'être chrétienne elle n'en est pas devenue plus française pour cela; et laissez-moi m'en tenir d'autant plus fortement à ma conclusion : à savoir qu'en fait d'histoire, comme en fait de littérature, il n'y a de national, en France, que ce qui est chrétien.

J'en pourrais dire autant de la *Philosophie*. Nous avions la nôtre, en France; et quelle philosophie que celle qui s'en allait de saint Anselme à Descartes, de Descartes à Malebranche, en touchant,

à travers les siècles, tous les sommets lumineux de l'intelligence humaine! Nous nous en sommes lassés; nous lui en avons voulu, comme les fils de Jacob en voulaient à Joseph, parce qu'elle élevait ses regards plus haut que la terre, parce qu'elle lisait aux cieux, parce qu'elle était croyante, qu'elle faisait de la métaphysique. *Ecce somniator venit;* c'est une rêveuse, avons-nous dit; et nous l'avons d'abord précipitée, elle aussi, comme Joseph, dans une citerne, ce trou sans air de la psychologie dans lequel Théodore Jouffroy se plaignait d'étouffer; puis nous l'avons vendue à des maîtres étrangers. Hier c'était aux Allemands, à Kant, à Fitche, à Hégel; aujourd'hui c'est aux Anglais, à Herbert Spencer, à Darwin. Mais, pour être devenue anglaise ou allemande, notre philosophie en est-elle plus nationale pour cela? En est-elle plus lumineuse pour habiter sous les brouillards du Rhin et de la Tamise? En est-elle plus élevée pour être descendue du spiritualisme au matérialisme, de la pensée à l'instinct, et de l'ange à la bête?... Je n'insiste pas, Messieurs, mais vous me permettrez de vous demander si cette science alourdie, ce positivisme étroit, cette langue pédantesque et barbare, ressemblent en quelque chose à la langue, à l'élan, à l'esprit de la France? Tout cela nous ressemble à peu près comme l'oiseau de nuit, la chouette, qu'Athènes avait donnée, je ne sais pourquoi, pour emblème de la sagesse à sa Minerve païenne, ressemble à l'alouette gauloise, l'alouette du matin, qui, elle, monte et chante au

soleil, nageant dans la lumière et la liberté. Encore une fois n'insistons pas; et de la philosophie comme de l'histoire et des lettres, nous sommes en droit de dire qu'elle n'est plus nationale dès qu'elle n'est plus chrétienne.

## II

Je n'ai encore parlé que de l'ENSEIGNEMENT national, ou de la formation intellectuelle de l'homme : l'ÉDUCATION nationale ou sa formation morale est un autre grand domaine dont la libre pensée et les corps officiels s'adjugent le monopole. A quels titres le réclament-ils? Je ne les examine pas, je ne les discute pas; mais j'oserai présenter les nôtres en regard des leurs. Vous prononcerez ensuite.

L'éducation nationale est pour nous premièrement une éducation *morale*. Ah! sans doute on la veut bien pareillement morale dans une autre école; mais par le même mot nous n'entendons pas absolument la même chose; et si, comme je le crois, nous tendons au même but, c'est par un autre chemin.

Ainsi, tout d'abord, en tête de notre code de morale nous ne plaçons pas les droits de l'homme; mais nous croyons plus juste de mettre les droits de Dieu. Si nous parlons quelquefois à l'enfant de la liberté, nous l'entretenons plus souvent encore de l'autorité; et la soumission, non l'insurrection, est regardée par nous comme le plus saint des de-

voirs. Tout en n'ignorant pas que l'homme n'est ni ange ni bête, nous mettons cependant l'ange fort au-dessus de la bête, et c'est pourquoi chez nous l'éthique l'emportera toujours sur la gymnastique. Encore moins remplacerons-nous la morale chrétienne par la morale civique, laquelle ne repose sur rien; et nous continuerons de demander à l'Évangile ces vertus nationales qui furent les vertus de nos pères.

Aussi bien cette vieille morale n'en est plus à faire ses preuves. C'est elle, et elle seule, qui de tout temps a donné à la France des hommes, de ces vrais hommes qui, à l'heure du péril, deviennent de vrais soldats, parce qu'ayant lu « qu'il ne faut pas craindre ceux qui ne tuent que le corps et ne peuvent perdre l'âme », ils sacrifient cette vie avec d'autant plus d'élan qu'ils comptent, comme ils disent, sur une vie de rechange. C'est elle qui lui a donné ces loyaux magistrats qui rendent des arrêts d'autant plus équitables qu'ils les prononcent devant Celui qui juge les justices. C'est elle qui lui a donné ces hommes publics, hommes d'État et hommes d'affaires, qui n'auraient eu qu'à se baisser pour ramasser des millions; mais « il eût fallu se baisser », selon le mot de Berryer, et ils sont restés droits. Eh bien, morale pour morale, qu'on nous laisse préférer cette morale héréditaire qui aurait bien encore son utilité, même aujourd'hui. Nous ne croyons pas en cela désobliger la patrie, quand cette patrie est celle où jadis on se consolait d'avoir tout

perdu, quand l'honneur restait sauf; et en cela encore, pour être vraiment nationale, notre éducation morale devra rester chrétienne.

L'éducation nationale est pour nous, en second lieu, une éducation *religieuse*. Nous sommes l'école de Dieu, et nous ne croyons pas à l'éducation de l'école sans Dieu. Je l'ai déjà proclamé précédemment dans cette enceinte, en une fête semblable; je ne reprendrai pas ce programme. Mais puisque aujourd'hui, ici, il s'agit particulièrement de vertus nationales et de principes sociaux, je m'en tiendrai aux trois grands principes qui constituent, a-t-on dit, notre fond national, sous le nom de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Ils ne peuvent manquer d'être présents à tous les esprits, car nous les avons inscrits sur tous les murs. Pour nous, chrétiens, nous les gravons dans le cœur de nos enfants, mais en ayant soin d'en demander d'abord le vrai sens à un maître que nous avons placé à la tête de nos maîtres. C'est lui qui est notre grand maître de l'Université et notre ministre inamovible de l'instruction publique : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous nous sommes donc souvenus que Jésus-Christ était venu pour rompre les fers des captifs et émanciper les esclaves du mal, délivrer les âmes par sa grâce, affranchir les esprits moyennant la vérité, et préparer des hommes libres en les rendant dignes de l'être; et nous avons fait de lui le maître de la vraie Liberté. Nous nous sommes souvenus

qu'il avait appelé à lui les bergers et les mages, les petits comme les grands, les pauvres comme les riches, les serviteurs et les maîtres, les Juifs et les Gentils, les Grecs et les Barbares, leur ouvrant également ses bras pour les élever, les porter jusqu'au trône du royaume des Cieux; et nous avons fait de lui le maître de la vraie Égalité. Nous nous sommes souvenus qu'il avait été l'ouvrier de Nazareth, le compagnon des pauvres, le divin médecin des malades, le consolateur des affligés, le nourricier des foules, et nous avons fait de lui le maître et le modèle de la vraie Fraternité. En cela nous n'avons fait que lui rendre ce qui était à lui, car il n'est aucune de ces choses qui n'ait été chrétienne avant d'être française; et « le Christ, qui aime les Francs », les avait mises dans l'esprit et les mœurs de nos pères avant que nous les eussions mises orgueilleusement dans nos codes. Ces conquêtes modernes, comme on les appelle, ont été d'abord des conquêtes chrétiennes; et s'il faut en remercier quelqu'un avant tous les autres, c'est celui dont François Ier écrivait à sa mère, le soir de la bataille de Marignan, « qu'il fallait faire remercier Dieu, car, sans point de faute, il s'est montré bon Français. »

Enfin l'éducation nationale, pour nous, c'est l'éducation *catholique romaine*. Mais là est le grand reproche, et l'objection capitale. Nous recevons notre direction d'au delà des frontières. Or une telle direction peut-elle être nationale? nous demandent les hommes du jour. Il est vrai que, en effet,

nous prenons le mot d'ordre de la vérité là où Jésus-Christ l'a mise. La voulant infaillible, nous ne l'empruntons pas aux assemblées issues du suffrage populaire et aux oracles du pouvoir. La voulant autorisée au for intime des âmes, nous ne la demandons pas aux puissances temporelles et aux corps constitués de l'enseignement d'État. Nous hésitons à jurer sur la parole des hommes, et notre indépendance consiste à ne vouloir recevoir nos croyances que de la main de Dieu. Voilà pourquoi nous allons au Vicaire que ce Dieu de toute vérité s'est donné sur la terre. Mais, bien que ce représentant de son autorité habite au delà des monts, il n'est pas pour cela un étranger, loin de là. Il s'appelle le pape, c'est-à-dire le père; et depuis quand un père est-il un étranger pour sa propre famille? De plus il est reconnu que ce père a pour notre nation, qui est sa fille aînée, une prédilection qui n'a cessé de faire de lui notre meilleur conseil et notre plus solide appui. A quel cœur français peut-il donc être suspect?

Enfin, de même qu'autrefois il a, lui et les évêques, fait la France de nos aïeux « comme les abeilles font leur ruche », de même encore aujourd'hui il tient seul entre ses mains les doctrines et les principes qui refont les sociétés, et pourraient remettre la nôtre à la tête des nations. Qu'on ne redise donc plus, à propos de notre enseignement, que nous faisons deux Frances séparées l'une de l'autre, deux nations l'une dans l'autre, sinon opposées et armées l'une contre l'autre. C'est nous, au con-

traire, qui sommes l'unité, mais l'unité dans la vérité. Le vrai patriotisme consiste à mener la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir, à Celui qui fera la première de ces choses en lui donnant la seconde. C'est là, et là seulement, qu'elle prendra les leçons d'une éducation d'autant plus nationale qu'elle sera davantage catholique romaine.

A vous d'y travailler, pères et mères de famille, en mettant au premier rang de vos sollicitudes le règne de Jésus-Christ dans l'âme de vos enfants. Un de ces derniers matins, ouvrant ma Bible, j'y lus ces mots énergiques, qui me frappèrent beaucoup : *Regnantibus impiis, ruinæ hominum :* « Règne de l'impiété, ruines d'hommes. »

Des ruines d'hommes, Messieurs, n'en sommes-nous pas entourés? Des âmes en ruine, des intelligences en ruine, des consciences en ruine, n'est-ce pas le spectacle universel? A quoi cela tient-il? *Regnantibus impiis.* Rétablissez le règne de Dieu, et par le règne de Dieu les âmes et la société se relèveront de leurs ruines.

Ce sera beaucoup votre ouvrage, à vous aussi, mes enfants. A vous de nous préparer de magnanimes citoyens, en étant et en demeurant toujours de vrais chrétiens. Vous en avez l'ambition, et j'aime à rappeller un jour de cette année où vous en portiez très haut le témoignage. C'est il y a deux mois, lorsque la longue procession des enfants et des parents faisait cortège au très saint Sacrement dans les jardins du collège. Devant l'autel champêtre rayon-

nant de lumières, éclatant d'or et de fleurs, entouré d'encens, de prières et d'harmonies, vous éleviez les bannières de chacune de vos classes, avec leurs inscriptions militantes ou triomphantes. On pouvait en remarquer une où se lisaient ces mots : *Pro Deo et Patria :* « Pour Dieu et la Patrie. » C'était bien notre devise. La bénédiction divine est descendue sur elle; elle ne restera pas lettre morte, et l'on saura un jour, en vous voyant à l'œuvre, que le vrai patriotisme est le vrai christianisme, et que les meilleurs enfants de la France sont les meilleurs enfants de l'Église et de Dieu.

---

# XIX

# LES OBSÈQUES DU R. P. PILLON

Le R. P. Pillon, après avoir quitté le collège Saint-Joseph, s'était retiré dans une maison voisine, au boulevard Vauban, à la tête d'une petite communauté de ses religieux. C'est là qu'il vivait dans la retraite et la prière, entouré de la vénération universelle.

Il n'apparaissait au collège que dans de très rares circonstances. Il accepta seulement une fois de présider le banquet annuel des anciens, et il y fut l'objet d'un véritable triomphe d'affection et de reconnaissance.

S'étant rendu à Rome, en 1884, pour l'élection d'un Supérieur général de la compagnie de Jésus, le vieillard y ressentit la première atteinte du mal qui devait l'emporter.

Il revint en France, où il vécut encore quelque temps dans une douce préparation à la mort, qu'il sentait proche. Il remit tranquillement son âme à Dieu, le 24 novembre 1885.

# XIX

# LES OBSÈQUES DU R. P. PILLON

## DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DU SACRÉ-CŒUR

### LE 26 NOVEMBRE 1885

---

#### PAROLES PRONONCÉES AVANT L'ABSOUTE

Dieu l'a rappelé à lui, ce père de la jeunesse et ce grand religieux! Lorsqu'il y a un an nous célébrions son jubilé sacerdotal, — avec quelle allégresse, vous vous en souvenez! — nous lui souhaitions les années de ce vieux Mathathias dont il nous retraçait la vaillance dans ces combats soutenus pour la loi et pour la foi, au milieu de ses fils.

Mais ce n'était pas ainsi que Dieu en avait décidé. Ce n'était pas non plus ce que lui demandait le serviteur fidèle qui aspirait à retourner vers lui. « Je suis prêt pour le grand voyage, » disait-il un des jours de ces vacances dernières, alors que, dans l'affaissement progressif de ses forces, il avait cru reconnaître comme la cloche funèbre qui sonnait son départ. C'est à cette époque qu'il demanda à être déchargé de la supériorité, lui que la nature

et la grâce semblaient avoir fait pour le commandement. Le sacrifice fut entier, et l'unique sentiment qu'il manifesta fut la crainte que, par égard pour ses services exceptionnels, on ne lui laissât encore les honneurs d'une charge dont on avait consenti à lui ôter le poids. « Plus rien ici maintenant qui sente le supérieur, » disait-il en montrant les meubles de sa modeste chambre de religieux.

De plus en plus on sentait qu'il se détachait de la terre pour tourner toute son âme vers le Ciel, où il touchait. La dernière fois qu'il dit la messe, soutenu par deux de ses pères, ce fut le jour de la Toussaint, voulant fêter en ce monde ceux qu'il devait bientôt aller rejoindre dans l'autre. Puis, un de ces jours derniers, il se coucha tranquillement et s'endormit en Jésus du sommeil éternel : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

Mais que dis-je, mes frères? Oui, le corps était couché, mais l'âme restait debout, l'intelligence restait debout, le caractère et surtout le cœur restait debout. Tout fut grand dans cet homme, la mort comme la vie. Et laissant à d'autres la consolation de raconter un jour ce que fut cette vie, je veux vous dire quelque chose de ce que fut cette mort.

C'était dans cette dernière nuit de mercredi à jeudi. On le veillait, et à chaque fois qu'il sortait de son sommeil, on surprenait sur ses lèvres des paroles d'une religion solennelle, profonde. Il semblait que toute sa vie, tout son magnifique passé avec ses souvenirs, tout le présent aussi avec ses affec-

tions, se présentaient à lui pour recevoir son adieu et entendre ses volontés dernières.

Il rappelait d'abord sa Compagnie de Jésus, cette société d'amour, comme il la nommait souvent avec saint François Xavier : *Societas Jesu, societas amoris;* et il citait les plus belles maximes de ses devanciers dans le gouvernement.

Un moment ce fut Brugelette qui passa devant ses yeux. Il nomma la Belgique : « Il y a de la piété, de la foi dans ce pays, prononça gravement le malade. Il y a là de la vie et de belles traditions de famille. »

Un peu de temps après on écoute, il parle encore. Il s'agit de nous maintenant, de notre Flandre militante, de la jeune troupe que ce vaillant chef a formée à Saint-Joseph et qui en est sortie. Il semble qu'il leur parle, et on distingue ces mots : « Les jeunes gens d'élite doivent former un bataillon d'élite. »

Puis tout à coup, plus tard, c'est l'image de la France qui vient le visiter : « Pauvre France! pauvre France! s'écrie-t-il. Enfin, nous sommes entre les mains de Dieu! »

Monseigneur notre Archevêque avait, la semaine dernière, visité la résidence de la Compagnie, à Lille. Le vieillard mourant le revoit devant ses yeux, et en lui il révère une auguste représentation de l'Église de Dieu : « Je veux être présenté à Monseigneur! » dit-il avec autorité. « Mais que lui direz-vous, mon père? — Eh bien, je lui demanderai sa bénédiction, pour que j'entre le plus tôt possible en paradis. »

Ayant ainsi pris congé de ce qu'il avait de plus

cher et de ce qu'il connaissait de plus grand en ce monde, on ne le vit plus occupé que de son âme et de Dieu. Ce qui lui revenait sans cesse dans le cœur, sur les lèvres, c'étaient les prières de la confession et de la communion. Il faisait le mouvement de se frapper la poitrine : *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa;* et tout de suite il commençait à haute voix sa confession, que le Père Ministre devait le conjurer d'interrompre. Puis, à un autre moment, il se croyait à l'autel, il prenait le corps de Jésus-Christ, et avec un accent de religion indicible : *Custodiat animam meam in vitam æternam!* Ce n'était pas du délire, c'étaient des élans de foi et d'enthousiasme sacré.

Il invoquait Marie; elle lui était présente. Il reprenait fréquemment et prononçait distinctement chacune des paroles de l'*Ave Maria,* en insistant sur la fin : *nunc et in hora mortis nostræ. Amen.* Enfin le grand religieux se tournait vers le père de la glorieuse famille dont, depuis plus de soixante ans, il était l'indigne fils, comme il s'exprimait, et on l'entendait dire, comme en se jetant dans ses bras : « O mon père Ignace, vous ne me repousserez pas! »

Le lendemain, c'était le silence et ce qu'on croyait le sommeil; le soir, à cinq heures, 26 novembre, c'était la mort, la plus douce des morts.

Dieu soit béni! il fait bien ce qu'il fait. Et cependant nous formions d'autres vœux et nous nourrissions d'autres espérances. Nous espérions, Sei-

gneur, que vous rétabliriez votre royaume d'Israël, et que celui-là, votre disciple aimé, resterait parmi nous jusqu'à ce que vous vinssiez, et qu'il verrait votre jour et s'en réjouirait. Nous nous faisions une fête de le voir rentrer dans la maison dont on l'avait chassé; et j'en atteste ces autels, il n'y aurait pas eu pour nous, dans notre vie, de journée plus heureuse que celle où nous aurions remis entre ses mains la houlette que lui-même nous avait confiée, et que nous ne gardions qu'afin de la lui rendre un jour.

Mais Dieu, qui l'aimait, en avait jugé d'autre sorte. Il était temps que celui qui était de la Compagnie de Jésus sur la terre entrât enfin dans la Compagnie de Jésus dans le Ciel. Selon les divines promesses, il était temps que « celui qui avait légitimement et si longtemps combattu fût enfin couronné ». Il était temps que « celui qui avait enseigné la foi de Dieu aux petits fût enfin salué grand dans le royaume des Cieux ». Il était temps que « celui qui avait formé et instruit tant d'âmes brillât comme une étoile durant toutes les éternités ».

Nous priions ici-bas pour le retenir encore; mais d'autres là-haut priaient pour le rappeler à eux. Ils ont été plus forts que nous, et je n'en suis pas surpris; ils sont si près de Dieu! C'étaient les saints qu'il invoquait dans sa dernière nuit : Ignace, Xavier, François Borgia, Régis, Gonzague, Stanislas, Rodriguez, Berchmans. C'étaient ces autres saints, ses contemporains, et quelques-uns ses amis, dont il

parlait tant de fois : Varin, Guidée, Ravignan, Olivaint, Pontlevoy, qui l'avaient précédé avec le signe de la foi et qui s'étaient endormis du sommeil de la paix. C'étaient aussi ses frères, ses fils et ses élèves de Brugelette, de Vannes, de Paris, d'Amiens et de Lille, jeunes gens ravis avant l'âge, sous les yeux de leurs parents, soldats tués à l'ennemi ou prêtres tués aux missions, pères de famille ou pères des âmes, martyrs de la foi ou martyrs du devoir, qui, l'ayant devancé dans le collège des élus, avaient hâte d'y revoir celui qui leur en avait fait désirer le bonheur et montré le chemin.

Hâtez donc par vos prières, mes frères et mes fils, cette entrée et ce triomphe dont ces si grandes obsèques ne sont cependant qu'une lointaine et languissante image. Aussi bien celui que nous pleurons ne nous est-il pas entièrement enlevé, et il nous reste encore quelque chose de lui. Il nous reste ses victoires, il nous reste ses fondations, dont nous sommes la plus jeune, et que, lui aussi, comme le guerrier Thébain, il aurait pu nommer ses filles immortelles. Il nous reste l'exemple de cette grandeur d'âme, à la fois sacerdotale et royale, qui le faisait ressembler à ce Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, qui offrait au Seigneur le sacrifice du pain et du vin. Il nous reste l'exemple de cette bonté dans la force, de ce rayon de miel dans la bouche du lion, qui fut montré autrefois à un des juges d'Israël, et qui fut montré à notre génération dans cet autre Moïse, le plus doux

comme le plus énergique entre tous les conducteurs de nos jeunes tribus dans le désert de ce siècle.

Durant ces dernières années, notre Moïse, toujours devant Dieu sur la montagne de l'oraison ou de l'autel, ne cessait de lever les mains pour nous vers le Seigneur. Ah! que de là haut encore il soutienne nos combats, nos interminables combats, en nous assurant la victoire!

Que de là haut il bénisse ses frères, sa société religieuse, au service de laquelle il est mort vaillamment, puisque c'est à son service, à Rome, qu'il fut atteint, pour la première fois, du coup dont le noble vétéran ne devait pas guérir.

Qu'il bénisse ses ennemis et ceux de sa société, puisque, hélas! il en eut. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient : que le Seigneur leur pardonne donc, et qu'il ne retourne pas contre ces infortunés la qualification et la condamnation qu'ils osèrent infliger à l'honneur de sa vie et à l'immaculée dignité de ses cheveux blancs!

Qu'il bénisse ces catholiques qui l'assistèrent alors, et qui aujourd'hui se pressent si nombreux, si unanimes dans leurs regrets et leurs hommages, près du cercueil de celui qui partagea avec eux les devoirs et le dévouement de la paternité.

Qu'il bénisse nos enfants, qui furent toujours les siens; qu'il en bénisse les maîtres, qui se faisaient une gloire d'être ses fils, eux aussi, et qui en ont porté un si beau témoignage dans le deuil de cette

journée, qui devrait être le deuil de toute la jeunesse catholique de France.

Et pour moi aussi, mon Père, n'avez-vous pas encore une bénédiction? Vous étiez deux fois père pour moi, puisque vous étiez celui de mon âme et celui de mon collège. En cherchant le bienfait de votre direction, lumineuse et grande, j'avais voulu me faire et vous faire à vous-même la consolante illusion que par là vous gardiez encore, en quelque manière, la direction de cette école, où du premier au dernier nous voulions tous être vôtres.

Et voilà maintenant, ô père, que, comme Élie, vous êtes emporté au Ciel sur le char de feu de votre charité : *Pater mi, Pater mi, currus Israel et auriga ejus!* Et je ne vous verrai plus, *et non amplius videbat eum;* et votre disciple Élisée reste sans vous dans ce monde, qui en veut aux prophètes, et où naguère vous teniez tête à l'impiété d'Achab et à la méchanceté de Jézabel. Ah! du moins faites tomber sur moi votre manteau, et que, pareil à Élisée, il me soit accordé d'opérer quelques-uns de ces miracles de grâce qui font renaître les enfants et qui les rendent vivants à l'Église, leur mère : *Et dixit viduæ : Tolle filium tuum.* Enfin que, suivant la même route que vous, j'aille vous rejoindre un jour, mais avec toute notre famille; et là vous dire, comme Jésus disait à Celui qui l'avait envoyé : « Père, voici les fils que vous m'avez donnés, et aucun d'eux ne manque, aucun ne s'est perdu. » Ainsi soit-il.

# XX

# LA CONGRÉGATION DES SAINTS INNOCENTS

L'école Saint-Joseph possède cinq congrégations pour ses cinq divisions, chacune sous la conduite d'un directeur prêtre.

Chaque congrégation constitue une véritable société organisée et complète. Elle a son préfet, ses assistants, son secrétaire, ses conseillers, ses autres dignitaires élus annuellement par les congréganistes. Elle a aussi ses règles, son conseil, son gouvernement, ses fêtes, ses privilèges, mais surtout ses devoirs propres, qui sont ceux d'un corps d'élite.

Dans l'économie générale du collège, la Congrégation a une action prépondérante. Elle est, de fait, le pivot sur lequel roule toute la vie morale, religieuse, disciplinaire de chaque division, qu'elle entraîne dans le bien.

Les plus jeunes enfants, n'ayant pas jusqu'ici, parmi eux, le bénéfice d'une pareille association de piété et d'exemple, nous avons cru le temps venu d'en doter leur division. Le jour de l'inauguration, avant le salut, ont été prononcées les paroles suivantes :

## XX

# LA CONGRÉGATION DES SAINTS INNOCENTS

### ENTRETIEN POUR SON INSTALLATION

28 décembre 1885

Mes petits Enfants,

Il y a bien longtemps que je me dis à moi-même : « Pourquoi nos petits élèves de la cinquième division sont-ils les seuls dans le collège qui n'aient pas, comme les autres, leur congrégation à eux, avec ses fêtes, ses beaux saluts, ses réunions, ses dignitaires, ses privilèges, et son directeur et père? » Ce qui voulait dire : « Pourquoi, dans ce bercail de Saint-Joseph, les agneaux de notre troupeau ne se grouperaient-il pas sous la houlette particulière de quelque saint berger ou sainte bergère du Ciel? » Voilà ce qui inquiétait votre berger de la terre. Car enfin, me disais-je encore, parce qu'ils sont jeunes, très jeunes, qu'ils n'ont encore que sept, huit, neuf ans, et qu'ils font seulement leur huitième, leur neuvième ou leur dixième, est-ce à dire qu'ils ne sont pas les amis du bon Dieu, même ses

meilleurs amis? Ah! qu'ils le sont bien plus et à plus juste droit que de vieux pécheurs comme nous!

Alors je me rappelai cette scène aimable de l'Évangile, où l'on voit les enfants, de tout petits enfants, se pressant dans le temple de Jérusalem autour de Notre-Seigneur, auquel ils s'obstinaient à crier et à chanter : « Honneur au fils de David! » Je me demandais ce que Jésus-Christ devait penser de cela, et je fus heureux de l'entendre répondre à ses disciples qui voulaient faire taire la voix par trop bruyante de ces innocents « que rien ne valait la louange qu'il recevait de leurs lèvres », et que c'était pour lui une musique du paradis.

Mes chers enfants, c'était leur dire qu'il les recevait dès lors pour ses congréganistes. C'est donc l'histoire de l'institution de notre congrégation des petits que cette histoire-là; votre premier berceau se trouve là sous les portiques du temple de Jérusalem. Quelle belle origine vous avez!

Mais pourquoi donc le bon Dieu, lui qui est plus grand que tout, se plaît-il tant avec vous, qui êtes si petits? et pourquoi veut-il que nous, qui sommes ses ministres, nous fassions en cela comme lui? C'est là un bien haut mystère, mes très chers enfants! Je vais tâcher cependant de vous l'expliquer de mon mieux en trois mots qui se ressemblent beaucoup, ce qui vous aidera à les mieux retenir : Dieu vous aime et nous vous aimons, parce que vous êtes l'*innocence*, parce que vous êtes l'*impuis-*

*sance*, parce que vous êtes l'*espérance*. Que je serais heureux de vous le faire comprendre !

Lorsque je dis premièrement que vous êtes l'*innocence*, je ne veux pas dire que vous êtes précisément sans défauts ; ce qui vous ferait de la peine, parce que vous croiriez que je veux me moquer de vous. Je sais bien que le péché n'a pas été sans ternir de quelques grains de poussière la fraîcheur de votre baptême ; mais ce n'étaient, j'aime à croire, que des grains de poussière. Si c'était, hélas ! le péché, ce n'était pas le vice ; si c'était une tache, ce n'était pas un ulcère ; et il en est de lui comme de cette tache d'encre que trop souvent, mes pauvres amis, j'aperçois sur vos frais visages quand vous venez d'écrire vos devoirs : elle n'est qu'à la surface, et on l'efface vite. Le mal ne demeure pas en vous ; ce qui demeure en vous, c'est la grâce franche d'un âge qui peut être tenté, mais qui n'a rien trahi, qui n'a rien profané ; c'est une âme neuve, candide, une page blanche sur laquelle la main de Dieu peut encore écrire ce qui lui plaît ; une fontaine dont le cristal reflète l'éclat des cieux. « Si tu pouvais voir la beauté d'une âme en grâce avec moi, disait un jour Notre-Seigneur à sainte Thérèse, tu en mourrais d'amour ! » Je le crois bien, ce serait à tomber à genoux ; car c'est la présence de Dieu rendue visible parmi les hommes. A ce spectacle nous resterions suspendus dans le ravissement, et nous ne pourrions nous rassasier de voir cette colombe radieuse, agitant dans une allégresse divine les deux ailes de son

intelligence et de son amour, toutes les facultés de l'âme attachée à la Trinité sainte comme des abeilles attachées au sein d'une fleur... Mais Notre-Seigneur a tout dit d'une seule parole, lui qui lit couramment dans les âmes, mes enfants, comme vous lisez dans les livres; il a tout dit le jour où, appelant un petit enfant et le plaçant comme modèle au milieu de ses apôtres, il leur déclara que c'était comme cela qu'il fallait être pour lui plaire, et que quiconque parmi les hommes ne devenait semblable à cet enfant innocent ne pouvait prétendre à entrer dans le royaume des Cieux.

Mais l'innocence est une plante qu'il faut cultiver et défendre pour qu'elle soit digne de ces complaisances divines. Les Livres saints la comparent à un lis éclatant de pureté et de blancheur, mais à un lis entouré, gardé par des épines. Qu'est-ce à dire, mes enfants? L'été dernier un beau lis avait poussé dans votre jardin; vous le visitiez, vous le soigniez, il embaumait vos sens, il faisait le plaisir de vos yeux. Mais il avait ses ennemis; il vous fallut le protéger, et on vous vit empressés à lui faire un rempart contre les atteintes du dehors. Et l'innocence, ce lis de votre âme, n'a-t-elle pas ses ennemis, elle aussi? C'est l'insecte du péché qui voudrait la salir; c'est la poussière du monde qui voudrait la ternir; c'est la dent du démon qui voudrait ronger sa racine et la faire périr. Qui vous aidera à la défendre? Ce sera la Congrégation, sa direction, ses instructions, ses bons exemples, ses grâces.

C'est elle qui sera autour de votre lis cette haie d'épines tutélaire, serrée, infranchissable, qui empêchera le pied du méchant de l'approcher, son contact impur de le souiller. Ainsi votre âme grandira, comme la fleur sur sa tige, haute, ferme, droite, à l'abri des insultes et des orages; et quand l'heure sera venue de la première communion, elle s'ouvrira, s'épanouira pour recevoir Jésus-Christ, « qui se plaît parmi les lis », comme le lis reçoit la rosée dans son calice sans tache.

Je vous ai dit en outre que Dieu vous aime et que nous vous aimons parce que vous êtes l'*impuissance :* c'est la seconde raison. Mais que veut donc dire ce grand mot? Il veut dire, mes petits enfants, qu'étant très petits, vous êtes très faibles, que par vous seuls vous ne pouvez rien, vous n'avez rien, vous ne savez rien, et que dès lors vous avez besoin de tout et de tous. Ne vous en plaignez pas toutefois, car c'est par cette indigence même que vous attirez sur vous les regards du Tout-Puissant, qui a pitié de vous. Mes petits enfants, ne dit-on pas que c'est la pente de l'amour de condescendre à ce qui est humble, et que le mouvement de la force c'est de s'incliner vers la faiblesse? Vous-mêmes vous aimez l'oiseau, l'animal, la plante, qui sont plus petits que vous et ont besoin de vous. Ainsi le Dieu très grand et très bon est attiré vers vous par votre petitesse même; et si de toutes ses créatures vous êtes les plus aimées, n'est-ce pas parce que, par la condition de votre âge, vous êtes

les plus dénuées, et que, n'ayant rien par vous, vous attendez tout de lui? Il y va de sa gloire d'être alors tout pour vous : « Mon petit enfant, tu n'es que d'un jour, mais moi je suis l'éternité; mon pauvre enfant, tu es l'indigence, mais moi je suis la richesse et la félicité; mon faible enfant, tu n'es qu'impuissance, mais moi je suis la force et la suprême majesté. Viens à moi, tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je l'ai et le suis pour toi. » Ce raisonnement de la bonté vous le connaissez, mes enfants, c'est le raisonnement d'un père; et qui est plus père que Dieu?

Eh bien, c'est principalement à la Congrégation que ce Dieu vous tient ce langage. C'est là qu'il vous ouvre ses bras, enfants infirmes, pour vous soulever; c'est là qu'il vous prend sur ses épaules, agneaux tremblants, pour vous porter : « Venez à moi, ô vous tous qui n'en pouvez plus, et je vous soulagerai! » Mes chers enfants, avez-vous vu, en images du moins, le tableau où un grand peintre, appelé Murillo, représente l'enfant Jésus à votre âge environ, marchant dans une belle campagne, entre Marie et Joseph, qui le tiennent chacun par la main? Voilà ce qui se fait ici. Le jour où vous entrez dans la Congrégation, vous mettez votre main dans la main de puissances célestes qui soutiennent vos pas. Ne vous en séparez point, et vous ne tomberez jamais.

Je vous ai dit qu'enfin vous étiez l'*espérance*. Cela me rappelle une parole adressée à Louis XV par une dame de la cour qui avait autrefois assisté

à son sacre : « Ah ! sire, lui dit-elle, c'est vous qu'il fallait voir alors ! vous étiez beau, beau comme l'espérance. » Bien volontiers, mes enfants, j'en dirais autant de vous, vous que le baptême a sacrés rois du royaume des Cieux ; vous étiez alors et vous êtes encore aujourd'hui beaux comme l'espérance. N'êtes-vous pas, en effet, l'espérance de vos familles, l'espérance de l'Église, l'espérance de ce collège ? Et vous étonnerez-vous dès lors si on vous aime comme on aime le matin, comme on aime le printemps ?

Mais encore faut-il que vous répondiez à cet espoir. Or c'est la Congrégation qui vous apprendra à le faire en vous inspirant l'émulation à grandir, à vous élever de vertus en vertus. Car, ne l'oubliez pas, vous êtes une troupe d'élite, vous êtes une chevalerie, vous devez vous y montrer sans peur et sans reproche, marchant à la tête de vos frères dans le combat de chaque jour pour le travail, la discipline, la religion, le silence, auquel vous convie l'exemple de Jésus votre frère. Lui aussi, lui surtout était beau comme l'espérance, le jour où les bergers, et les rois, et les anges, et le vieillard du temple saluaient en lui un Sauveur. Tournez la page de l'Évangile : « Et l'Enfant, est-il écrit, croissait en âge, en sagesse, en grâce et en force devant Dieu et devant les hommes. » Voilà comment l'enfant Jésus justifia ces présages ; voilà comment vous-mêmes vous les justifierez ; et alors ce ne sera plus seulement l'espérance que vous serez, ce sera la vertu, ce sera le progrès.

Je sais que tout cela coûte, et ce que je vous prêche ici n'est rien moins que le sacrifice. Mais je sais d'autre part qu'il ne vous fait pas peur. Vous en êtes tous bien capables, si petits que vous soyez, et ce n'est pas pour rien que vous avez choisi pour patrons de votre Congrégation des saints qui sont des martyrs.

C'est ainsi que plus d'une fois on a vu de jeunes enfants désirer, chercher le martyre. On raconte, par exemple, de sainte Thérèse et de son frère Rodrigue, qu'ayant votre âge ils s'étaient pris d'un si beau feu à la lecture de l'histoire des saints de l'Église primitive, qu'un jour tous deux partirent pour aller chez les Maures, qui étaient près de là, confesser Jésus-Christ et donner leur sang pour lui. On les rejoignit en chemin, et on les ramena tout pleurants à la demeure paternelle. Sainte Thérèse ne devait pas mourir du martyre du sang; elle devait mourir du martyre du cœur; elle devait vivre et mourir de l'amour de Jésus.

Vivez de cet amour, endurez ce martyre, le martyre du devoir, et après une longue vie allez partager la couronne et les joies des Innocents, qui vous reconnaîtront pour leurs frères dans le Ciel.

XXI

# BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE

## DE LA CHAPELLE DU COLLÈGE

LE 15 NOVEMBRE 1886

Au mois de novembre de l'année 1885, la proposition de bâtir une chapelle qui remplaçât la chapelle provisoire établie dans l'étage supérieur du collège fut présentée à Messieurs les Administrateurs de la Société civile. Elle fut adoptée en considération « du nombre croissant des élèves, qui réclamait cet étage tout entier pour les classes », et plus particulièrement en considération de la convenance qu'il y avait à donner à Notre-Seigneur une demeure plus digne.

Au même jour il fut décidé qu'une grande Salle des séances, pour les réunions et fêtes du collège, serait construite séparément au centre du jardin, aux frais de la Société civile.

Quant à la chapelle, « M. le supérieur et MM. les Administrateurs prenaient la confiance de faire appel à la générosité des familles dont les fils ont reçu ou reçoivent encore le bienfait de l'éducation chrétienne à Saint-Joseph. »

C'est dans ces termes qu'était conçue une lettre du 20 décembre adressée à toutes les familles, au nom de M. le supérieur et de MM. Henri Bernard, Ch. Verley, G. Thery, L. Delcourt, Maurice Bernard, Administrateurs.

Le 4 janvier 1886 furent commencées les visites et démarches auprès des familles par M. le Supérieur et un des Pères de la Compagnie de Jésus, pour inviter à la souscription, laquelle reçut partout très bon accueil.

L'adjudication des travaux fut faite le 22 mai, à huit heures du matin, en présence de MM. les Administrateurs, après la prière au Saint-Esprit. M. Émile Rouzé, entrepreneur, se rendit adjudicataire aux conditions que signèrent les deux parties.

Les travaux commencèrent le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, sous la direction de M. Mourcou, architecte, qui précédemment avait construit le collège, et dont les plans pour cette chapelle avaient été mûrement élaborés sous le regard et avec l'aide du R. P. Préfet.

La nécessité d'établir les fondations à une très grande profondeur ayant retardé les premiers travaux, ce fut seulement le 15 novembre 1886 qu'ils arrivèrent à fleur du sol, et nous permirent de procéder à la bénédiction solennelle de la première pierre.

Avant de se rendre à la construction, on se réunit d'abord dans l'ancienne chapelle, où M. le Supérieur adressa à l'assistance les paroles suivantes :

XXI

# BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE

## DE LA CHAPELLE DU COLLÈGE

LE 15 NOVEMBRE 1886

---

### ALLOCUTION AVANT LA CÉRÉMONIE

MESSIEURS,
MES CHERS ENFANTS,

Lorsque, il y a onze ans, la religieuse initiative des familles de Lille éleva ce collège à la plus grande gloire de Dieu et à l'honneur de saint Joseph, son serviteur, un regret dut se mêler à l'allégresse de l'action de grâces dans le cœur des pères et des fils. Le collège, il est vrai, se déployait magnifiquement dans ses grandes lignes harmonieuses, mais la chapelle manquait. On avait dû y suppléer par une vaste salle de l'étage supérieur, qui reçut provisoirement cette affectation; et le bon Dieu, notre Père, fit en cette circonstance ce que parfois les pères et les mères de la terre font pour recevoir leurs enfants quand ceux-ci sont nombreux : il se

retira pauvrement et obscurément sous les combles, en laissant à ses fils bien-aimés la meilleure place de la maison.

Ce n'est pas qu'on ne se fût réservé de lui disposer un jour une demeure plus digne de lui. Le dessein en était arrêté, en première ligne, dans la pensée des fondateurs comme des constructeurs; et le royal vieillard qui gouvernait ici, à cette époque[1], pouvait bien dire, comme autrefois le roi David : « J'avais médité de bâtir un sanctuaire où reposerait l'arche du Seigneur, et j'avais déjà tout disposé pour cela. » *Cogitavi ut ædificarem domum in qua requiesceret arca Domini, et ad ædificandum omnia præparavi*[2]. Même il en avait fait dresser les plans par avance, pour ses successeurs : *Deditque David Salomoni descriptionem porticus et templi*[3]. Mais ce vaillant guerrier avait eu, lui aussi, trop à lutter pendant sa vie pour trouver la facilité d'élever un tel édifice, car la guerre était partout autour de lui et des siens : *Non potuit ædificare domum nomini Domini sui, propter bella imminentia per circuitum*[4]; de sorte que ses yeux se fermèrent avant d'avoir vu s'élever la maison du Seigneur.

Dieu et les hommes, mes Frères, nous pardonneront-ils d'avoir attendu dix années avant d'avoir osé réaliser ce vœu et de nous être mis en devoir d'abriter décemment, dans la demeure de Saint-Joseph, Celui qui avait le droit d'y être logé le premier?

[1] Le R. P. Pillon, S. J., fondateur et premier recteur du collège. — [2] I Paral. xxviii, 2. — [3] *Ibid.* 11. — [4] III Reg. v, 3.

Ah! « c'est qu'il s'agissait de préparer une habitation non à un homme, mais à Dieu; » et nous pouvions nous dire plus justement que Salomon : « Que suis-je, moi, pour bâtir une maison à mon Seigneur? » *Et quantus ego sum, ut possim ædificare Deo domum* [1]*?* C'est qu'enfin le passé ne nous avait pas amassé et légué les trésors qu'autrefois David transmettait à son fils [2]. Et il ne fallut rien moins que vos volontés, mes Frères, rien moins surtout que les ordres de Dieu, pour nous faire correspondre à la voix intérieure qui nous pressait d'achever courageusement l'ouvrage commencé par nos pères : *Confortare et perfice* [3]*!*

Ce sont vos volontés, en effet, parents chrétiens, c'est vous, dont la confiance, grandissant quand même et à mesure que grandissait la tribulation de l'Église, nous amenait chaque année les recrues croissantes de vos fils, en nous demandant de leur donner une place que nous ne pouvions plus, hélas! leur fournir dans un collège devenu trop étroit pour leur nombre. C'est vous, dont les enfants, envahissant successivement tous les refuges que nous leur cédions tour à tour, nous commandaient de dilater le bercail à mesure qu'eux-mêmes venaient augmenter le troupeau.

Et puis, vous le dirai-je? Dieu, lui aussi, nous faisait entendre secrètement ses ordres; et ces ordres, je le confesse, étaient presque des re-

[1] II Paral. II, 6. — [2] I Paral. XXIX, 1. — [3] *Ibid.* XXVIII, 10.

proches. C'était un reproche à mon cœur que la vue de ce lieu saint condamné à devenir, à chacune de nos réunions publiques, un lieu d'exercices profanes. C'était un reproche que la pensée de ce Dieu, notre hôte céleste, forcé, en ces occasions, de s'exiler momentanément de son tabernacle; un reproche enfin que cet autel qu'il fallait à chaque fois dérober aux regards pour qu'en face, au même lieu, se dressât le théâtre de vos joutes scolaires. Et vous-mêmes, mes chers fils, ne demandiez-vous pas que tout fût saint et sans alliage dans le séjour à jamais consacré par le souvenir de votre première communion? Ah! sans doute je sais qu'ici surtout Dieu est un père; sans doute il ne peut lui déplaire que ses enfants s'exercent près de lui à des luttes qui sont encore pour sa gloire; et nous n'avions pas à craindre, j'aime à le penser, le fouet dont il poursuivit les profanateurs de son temple. Mais ce père est aussi le Dieu saintement jaloux qui ne veut pas de partage. Et enfin, — c'est une autre considération, — n'avions-nous pas besoin que ce Dieu fît beaucoup pour notre sauvegarde, dans un temps où nous sommes sous le coup de tant de menaces? Et le meilleur moyen de mériter et d'obtenir qu'il prît notre collège sous sa protection, n'était-ce pas d'y fixer sa présence toute-puissante dans un sanctuaire moins indigne de sa majesté?

Qu'avons-nous fait alors? Je prends encore le Livre saint. Il y est raconté que le prince qui construisit le temple de Jérusalem « commença par

convoquer les principaux d'Israël, les chefs des tribus, et ceux, est-il dit, *qui præerant substantiæ et possessionibus regis* [1]. C'étaient les administrateurs de son domaine royal. Nous ne sommes pas rois autrement que par notre sacerdoce; mais ce que nous avons ici de vraiment royal, comme Salomon, c'est, à la tête des affaires civiles de ce collège, un conseil de sages administrateurs que ce prince nous eût enviés, composé comme le sien des chefs autorisés de nos tribus catholiques et des premiers du peuple : *Principes Israel et duces tribuum.*

Qu'ils soient donc ici remerciés tout d'abord : cela n'est que justice; car si, pour notre chapelle, nous sommes redevables à tous, c'est à eux seuls, c'est aux subsides votés par leur libérale administration que nous devons la construction simultanée de nos autres édifices scolaires, la grande salle des séances, les classes de musique, le gymnase, lesquels, s'élevant en même temps que la maison de Dieu, donneront à ce collège son indispensable et monumental achèvement. Ils ont fait plus encore; et si notre confiance en votre religion, pères et mères de famille, nous prescrivait de vous réserver l'honneur d'être les fondateurs de l'église où va demeurer le Dieu de vos enfants, il est équitable de dire que nos sages conseillers, chacun en particulier, nous en a donné un encouragement qui ne s'en tint pas aux paroles. Tel fut donc le résultat obtenu dans ce conseil où le pouvoir temporel et le pou-

[1] I Paral. xxviii, 1.

voir spirituel se rencontrent toujours dans une si parfaite unanimité, qu'en vérité il ne nous permet guère de comprendre les antiques et célèbres querelles du sacerdoce et de l'empire.

Qu'est-il raconté encore dans le Livre sacré? Il est écrit que l'on fit un appel, pour la construction du Temple, aux chefs des familles et aux principaux des tribus, lesquels s'inscrivirent pour cinq mille talents d'or, qu'ils versèrent, en effet, pour bâtir la maison de Dieu : *Polliciti sunt itaque principes familiarum et proceres tribuum Israel, dederuntque in opera domus Dei auri talenta quinque millia* [1].

Vous avez fait de même, souscripteurs et donateurs; et que vous dirai-je ici qui puisse être égal à ma reconnaissance? Au moins dois-je proclamer que rien n'approche de votre libéralité, si ce n'est l'élan avec lequel vous l'avez exercée. En effet, ce ne sont pas quelques-uns seulement, c'est tous ou presque tous, parents, amis, anciens élèves, religieux et séculiers, qu'on a vus s'empresser à apporter chacun sa pierre à l'édifice. Pour moi, je n'oublierai jamais l'accueil toujours obligeant et souvent chaleureux que j'ai reçu dans vos demeures, où j'allais demander un secours qui s'empressait de venir au-devant de moi; et je ne cesserai de remercier Dieu qui m'a fait connaître là, dans le secret de de vos foyers, tout ce qu'on trouve à la fois de bon cœur et de bonne grâce chez vos familles lilloises. Les uns voulaient bien nous dire qu'aucune offrande n'ac-

[1] I Paral. XXIX, 6.

quitterait la dette de leur reconnaissance pour l'éducation chrétienne donnée à leurs enfants; d'autres alléguaient des titres plus particuliers et plus intimes encore. C'est ainsi qu'on est en droit de dire de vous tous, comme des anciens fondateurs du temple de Salomon : « Le peuple témoigna sa joie de prendre de tels engagements, car c'était de tout leur cœur qu'ils faisaient cette offrande au Seigneur. » *Lætatusque est populus, cum vota promitterent, quia corde toto offerebant ea Domino*[1].

Il ne nous restait plus qu'à faire finalement ce que fit le grand roi, s'il n'est pas trop ambitieux de chercher si haut ses modèles. « Le sage Salomon, est-il dit, choisit ses ouvriers parmi tout Israël[2]. » C'est dans toute la ville de Lille que nous avons choisi les nôtres, et le nom autorisé du chef de l'entreprise nous en garantit le succès, car certes il n'en est pas à son début, loin de là, et tant d'églises dont il a le droit d'être fier lui eussent, au moyen âge, assigné un beau rang parmi ceux qu'on appelait les « logeurs du bon Dieu ». Il est rapporté aussi que l'architecte du Temple, Hiram le Tyrien, était un homme très prudent, très instruit, très habile à prévoir et à trouver ce que demandait l'exécution de son œuvre, bien secondé qu'il était par ses auxiliaires : *Virum prudentissimum et scientissimum Hiram, qui scit adinvenire prudenter quodcumque in opere necessarium est, cum artificibus suis*[2]. Notre Hiram,

[1] I Paral. XXIX, 9.
[2] III Reg. V, 13 et 14.

à nous, a fait ses preuves ici même; et cette église, en ajoutant encore à sa réputation, ne lui fera pas moins d'honneur que ne lui en fait l'édifice entier de ce collège dont il aura ainsi dirigé l'achèvement comme il a présidé à son commencement. Ainsi l'ouvrage, tout entier signé de sa main, si j'ose dire, sera devant les hommes une de ses plus belles gloires, comme il sera un de ses grands mérites devant Dieu.

Mais, en tête de tant de noms que devait proclamer notre reconnaissance, ne faut-il pas mettre un nom qu'ici tous les cœurs prononcent? Et, à l'heure où nous allons poser et bénir la première pierre de notre église, puis-je oublier devant vous l'éminent religieux qui, depuis le premier jour, a été, lui aussi, la pierre fondamentale, la pierre vivante de ce collège dont, durant onze années, ou plutôt quinze années, soit ici, soit ailleurs, il a porté si fortement et si doucement le poids? Puis-je oublier, en ce jour, la grande part qui lui revient spécialement dans la conception, le plan, la direction première de cette construction qui fut beaucoup son œuvre, hélas! la dernière œuvre de sa féconde et mémorable préfecture? Ah! que les anges gardiens de toute cette famille, qui est la sienne, aillent lui porter au loin cet hommage que jamais il ne m'aurait permis de lui rendre en sa présence. C'est celui d'une gratitude qui nous est commune à tous, parents, maîtres et enfants, mais qui, j'ose bien l'affir-

[1] II Paral. II, 15.

mer, n'est nulle part gravée plus profondément que dans un cœur ami, qui, pendant six années d'impérissable souvenir, n'a cessé de battre ici à l'unisson du sien pour le bien de vos âmes.

Encore un mot. J'entends dire : « Mais l'entreprise que vous faites, pour nécessaire qu'elle soit, n'en est-elle pas moins inopportune et téméraire? Pour que ses assises soient solides et qu'elle puisse se promettre un avenir durable, ne faudrait-il pas un sol moins bouleversé que le nôtre par les révolutions? » A cela, mes Frères, pour toute réponse, nous avons fait comme les ouvriers qui ont creusé ces fondations. Qu'ont-ils fait lorsque leurs fouilles n'ont trouvé qu'un terrain inconsistant et inondé? Ils ont creusé plus avant pour asseoir l'édifice sur le fond inébranlable que les eaux baignent encore, mais qu'elles n'entament pas. Ce fond, pour nous, c'est la foi et la confiance en Dieu.

Oui, nous ne le savons que trop, c'est un temps d'incrédulité et de négation impie que le temps où nous vivons. Mais, précisément pour cela, n'est-ce pas le moment de porter haut l'affirmation de notre croyance, et, par un édifice qui en soit le témoignage, montrer quelle place royale notre École veut faire à Dieu, à l'heure où les méchants ont formé le dessein de faire l'école sans Dieu? Oui, le temps que nous traversons est un temps de persécution et de menaces pires encore; mais n'est-ce pas par conséquent le moment de protester de notre invincible confiance en Celui qui est plus fort que les princes

de ce monde, et dont le règne demeure quand celui des impies n'est plus? Oui, le temps où nous vivons est un temps d'apostasie et de blasphème; mais n'est-ce pas, pour cette raison, le moment d'élever à l'encontre un monument de notre amour et de notre adoration dans un temple qui, chaque jour, présentera au Seigneur ce fruit de nos sacrifices unis au grand sacrifice réparateur du crime universel des hommes?

Messieurs, c'est l'honneur de Dieu qui est en cause ici, mais c'est aussi le vôtre et celui de l'époque dont vous êtes les fils. Ce temple restera comme votre justification et celle du temps présent contre le scandale que la postérité pourra concevoir de lui. Qu'un jour, après des siècles et des siècles écoulés, les hommes de l'avenir viennent à retrouver ici et à ouvrir la pierre où nous allons inscrire le millésime de cette fondation : ils y liront que la fin de ce XIXe siècle, dont l'histoire est si sombre, a connu cependant des hommes de foi et de cœur, des hommes qui, « plus haut que leurs temps, » comme on l'a dit des Machabées, n'ont pas cédé à la tourmente. Et alors, témoins du dénouement final, qui ne peut être autre que le triomphe de Dieu, ces arrière-neveux proclameront que vous avez bien fait; et le dernier mot de l'histoire sera à l'honneur de ceux qui se seront obstinés à croire, à agir, et à espérer contre toute espérance.

Maintenant, mes Frères, mes enfants, partons! Allons placer cette pierre au lieu où s'élèvera l'autel

du sacrifice. Nous y avons renfermé, *ad perpetuam rei memoriam,* tous les noms que nous vénérons sur la terre et dans le Ciel. Nous y avons nommé, dans un acte authentique, le Souverain Pontife Léon XIII, aujourd'hui sagement et glorieusement régnant; le vénéré premier pasteur de ce diocèse, Mgr l'Archevêque; les administrateurs civils de ce collège, le cher et vénéré Père provincial de la Compagnie de Jésus, les principaux bienfaiteurs ayant le titre de fondateurs de cette église, son architecte et l'entrepreneur des travaux, enfin tous les maîtres aimés qui président ici à l'éducation de la jeunesse, afin que tous ces noms, perpétuellement présents à Jésus-Christ sous son autel, lui portent chaque jour la prière que nous faisons pour tous. Nous y avons placé, gravée et ciselée dans l'argent et le bronze, l'effigie de nos célestes patrons et protecteurs, la sainte Vierge Marie, saint Joseph, saint Michel, les saints Anges gardiens, saint Ignace, saint François Xavier, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, saint Benoît Labre, ainsi que les médailles commémoratives des grandes manifestations de la vie de l'Église en ce siècle. Puissent tous ces noms bénis être autant de puissantes recommandations pour nous auprès de Dieu!

Et nous aussi, prions! Prions pour que le Seigneur mette la main à l'édifice, car c'est en vain que les hommes travailleraient sans lui. Prions pour qu'il accorde longtemps à nos travaux des

jours radieux et sereins : la sérénité dans le ciel, mais aussi la sérénité sur la terre, sur la terre de France surtout, secouée par tant de tremblements et de tempêtes. Prions pour qu'il prête toujours santé, force et courage à ces vaillants ouvriers qui travaillent pour lui; qu'il préserve chacun d'eux de toute chute, blessure et accident funeste, et qu'il donne là-haut asile, repos et bonheur à ceux qui lui auront construit cet asile ici-bas. Prions enfin pour que le Maître qui nous a donné de commencer l'entreprise nous accorde de la bien finir, et que chacun de nous voie le jour dont déjà nous pouvons dire avec l'allégresse de l'espérance: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*[1]!

Qu'il se lève bientôt ce jour; et que, s'il est possible, à la rentrée des classes, toute cette même assemblée se retrouve devant Dieu, non plus ici cette fois dans cette chapelle provisoire, mais sous les voûtes et dans les nefs d'une spacieuse église, brillante de jeunesse, virginale de blancheur, en présence d'un autel consacré par le Pontife, entouré de nombreux enfants et de leurs anges gardiens visibles et invisibles, qui ensemble feront monter vers le Maître de cette demeure ce cantique de leur joie et de leur action de grâces : *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te*[2]. Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison, ô Seigneur! Ils ne cesseront de vous louer dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Psal. CXXI, 1. — [2] Psal. LXXXIII, 5.

# XXII

# CHARLES TANGHE

ÉLÈVE DE PHILOSOPHIE

RAPPELÉ A DIEU LE 28 DÉCEMBRE 1886

« Heureuses, trois fois heureuses les âmes virginales que, dès le matin de leur jeunesse, Dieu prend pour son service, et qui, dans la marche grandissante de leur cœur, rencontrent de bonne heure le terme béni de l'absolu don de soi-même !

« O vous, mes jeunes frères et amis, si au milieu du chemin de votre ardente jeunesse, et au sein même de votre fière liberté, Jésus-Christ vous dit le mot éternel qui fait les apôtres : *Viens, et suis-moi,* comprenez que l'honneur qui vous est fait est grand; courbez la tête sous le poids d'une gloire trop sainte, et acceptez en tremblant, mais en aimant, cette couronne du sacerdoce qui a ses épines, comme celle de Jésus-Christ, mais qui n'ensanglante le front de l'homme que pour l'amour des hommes et pour la gloire de Dieu. »

(L'abbé H. Perreyve. *Son dernier discours à l'église de la Sorbonne.*)

XXII

# CHARLES TANGHE

ÉLÈVE DE PHILOSOPHIE

RAPPELÉ A DIEU LE 28 DÉCEMBRE 1886

---

## PAROLES

**Prononcées dans la chapelle le dimanche de la Sexagésime.**

Vous souvenez-vous, mes enfants, d'un véritable triomphe décerné, l'année dernière, au condisciple que nous pleurons?

C'était le jour solennel de la distribution des prix. Nous venions d'y entendre la grande parole du R. P. Félix sur *la Paternité et la Maternité dans l'éducation,* et la musique qui annonçait l'appel des lauréats n'avait pas réussi à étouffer en nous cette autre et supérieure harmonie de l'éloquence qui retentissait encore dans nos oreilles et dans nos âmes. Le tour était venu à la classe de Rhétorique de présenter ses vainqueurs, quand fut proclamé, au sein d'un silence plein d'attente, le plus grand prix de

tous, le Prix d'honneur fondé par les anciens élèves et attribué au lauréat du discours latin. Ce lauréat, c'était lui, c'était CHARLES TANGHE, qui devait être rappelé sur ce théâtre de gloire plus d'une fois encore; et le nom que vous applaudissiez, c'est le nom qu'on lit aujourd'hui sur une tombe modeste d'un des cimetières de Lille.

Lorsque vous l'acclamiez descendant de l'estrade, couronné de lauriers et chargé de ses onze magnifiques volumes [1], soupçonniez-vous que, moins de quatre mois après, ce triomphe se changerait pour lui en une pompe funèbre, et que Dieu, qui l'aimait, Dieu, au service duquel il voulait se consacrer, l'appellerait sitôt, dans une autre et meilleure distribution de prix, à recevoir une couronne qui serait la couronne de l'éternité? Voilà la vie, mes enfants; et je crois entendre votre ami rappelé à Dieu avant l'âge, disant comme Jonathas, le jeune ami de David, condamné à mort le soir d'une victoire : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior* : « J'ai goûté uu peu de miel, et voici que je meurs! »

Charles Tanghe était un enfant de ce bon peuple chrétien dont votre ville possède tant de types excellents; mais nul autre, je crois, aussi particulier que celui que je vais dire.

J'ai lu, mes chers fils, dans l'histoire de l'Église, qu'il y avait au IV[e] siècle un saint cabaretier, saint Théodote d'Ancyre, en Galatie, qui fut martyrisé

[1] Les *Œuvres complètes* et l'*Histoire du cardinal Pie*, reliées et dorées.

sous Dioclétien, et que les païens eux-mêmes, à cause de sa force d'âme, surnommaient « l'homme de bronze ». Or il est raconté que dans l'exercice de sa profession il trouva le moyen de se sanctifier lui-même et de sanctifier les autres, faisant de sa maison un asile de décence, d'honnêteté, de paix et de tempérance chrétienne. Nous sommes, hélas ! loin de ces temps ; mais si quelque chose aujourd'hui peut nous donner l'idée de cet édifiant cabaret de la ville d'Ancyre, c'est bien certainement celui du *Canon d'argent*, à Lille, lequel n'a guère, que je sache, son semblable dans toute la France, où cependant, vous le savez, ces sortes d'établissements ne manquent pas.

Il y a donc à Lille un cabaret qui d'abord s'est fait une loi invariable d'être fermé le dimanche durant toute la journée, où le blasphème est interdit, où l'on ne lit que les journaux les plus religieux et les plus irréprochables, où l'on ne donne à boire qu'à ceux qui ont vraiment soif, en renvoyant les autres, et qui se ferme régulièrement à neuf heures et demie chaque soir. Inutile d'ajouter que ceux qui le tiennent sont des gens de religion et de vie chrétienne, commençant leur journée par aller chaque matin entendre la sainte messe, et ayant fait leur mission comme leur profession de cette transformation chrétienne du cabaret, ce dont, il faut l'ajouter, ils se sont bien trouvés même temporellement. Ayant cherché premièrement le règne de Dieu et sa justice, le reste leur a été accordé par surcroît.

Mais la grande bénédiction qui leur fut accordée, « la bénédiction spirituelle dans le Christ, » ce fut la vocation sacerdotale du fils qu'ils avaient élevé dans la crainte de Dieu. Déjà, à l'école des Frères de la paroisse Saint-Étienne, on avait reconnu chez lui ce signe de prédestination. Le catéchisme préparatoire à la première communion révéla plus clairement encore l'appel divin au prêtre qui l'instruisait, et qui dès lors fut pour lui l'homme de la Providence. Charles portait si bien dans toute sa personne ce qu'entre nous nous appelons le *facies euntis in Jerusalem*, qu'au lendemain de cette sainte première communion, le charitable vicaire vint offrir aux parents de lui faire commencer les études libérales qui sont l'acheminement vers le sacerdoce. « Monsieur l'abbé, voici Charles, répondit le père avec l'énergique accent de l'homme de foi. Si le bon Dieu le juge digne d'être un prêtre et un bon prêtre, prenez-le. De mon côté, je ferai ce que je pourrai. »

A quelque temps de là, après les vacances scolaires, l'enfant était installé, matin et soir, dans la demeure et sous le regard de son maître, ou, pour mieux dire, sous le regard de Dieu; car chaque fois qu'il devait sortir pour son ministère, le prêtre lui disait : « Charles, je vais m'absenter aujourd'hui pendant quelque temps; je ne serai pas ici, mais Dieu y sera et vous verra ! » Le même prêtre nous apprend qu'un jour, rentrant chez lui, il trouva son élève à genoux et en larmes devant une statue de saint Joseph, qu'il conjurait de l'aider

à faire un devoir latin qui le mettait au désespoir. Charles avait lu quelque part que l'intercession de ce puissant protecteur avait obtenu la grâce de faire de brillantes études à un jeune aspirant au sacerdoce comme lui. J'aime la réponse de son maître, parce qu'elle est une leçon d'énergie morale et d'immolation au devoir : « Charles, croyez-vous que saint Joseph va vous donner la clef de toutes les difficultés? Il serait vraiment trop commode à tout étudiant embarrassé dans son travail de n'avoir qu'à appeler le secours d'en haut pour être assuré de réussir à l'instant, et cette piété d'intérêt ne témoignerait pas d'un amour bien généreux pour Jésus-Christ et sa croix. Qu'il vous suffise, Charles, de bien faire votre prière, comme vous faites régulièrement, avant de vous mettre à l'étude. Après quoi, si vous y rencontrez quelque difficulté, acceptez cette épine et offrez-la à Notre-Seigneur en esprit de pénitence. Puis, à la grâce de Dieu! »

Un an seulement après ses études latines, ainsi bravement commencées et vigoureusement menées, Charles Tanghe entrait chez nous, dans la classe de cinquième, sous le toit de ce saint Joseph, qui le récompensait par là de sa confiance.

Mais pourquoi chez nous? Était-ce bien le lieu? Ne se trompait-il pas de maison? Non, mes enfants; et ici j'ai le devoir de vous présenter quelques considérations qui vous feront mieux entrer dans l'intelligence de l'œuvre accomplie parmi nous.

Notre collège sans doute n'est pas un sémi-

naire, et presque tous un jour vous vous dirigerez vers les carrières du siècle auxquelles nous vous préparons et par une instruction qui fera de vous, j'espère, des hommes distingués, et par une éducation qui fera de vous, j'en suis sûr, des chrétiens accomplis. Telle est bien, en effet, la destinée du grand nombre. Elle est très belle, très honorable; et nous n'estimons pas qu'il y ait pour notre sacerdoce de ministère plus utile que celui d'y guider vos pas sur les traces de tant de grands catholiques vos pères. Cependant si, à côté de ceux qui vont demain devenir des hommes du monde, il en est d'autres parmi vous desquels le Seigneur lui-même veut être l'héritage, et qui, dans la lumière et dans la liberté, ont conçu l'idéal et magnanime dessein de se dévouer au service de Jésus-Christ et des âmes, je vous confesse, mes chers fils, que Jésus-Christ et les âmes me sont trop aimables pour que je ne félicite pas ces élus de leur vocation comme d'un privilège, d'une béatitude et d'une bénédiction. Il peut donc se présenter à nous avec confiance le jeune Samuel qui, au matin de sa vie, a entendu secrètement l'appel du Seigneur. Volontiers, nous lui ouvrirons libéralement une maison qui a tout ce qu'il faut pour être le vestibule du sanctuaire où il aspire. Il pourra faire quelquefois que la naissance et la fortune ne l'auront point placé aux premiers rangs de la hiérarchie sociale. Mais si néanmoins sa famille a gardé, dans une humble condition, cette fidélité de foi et de mœurs chrétiennes qui fait la

noblesse surnaturelle du peuple; si Dieu règne à son foyer investi de dignité, de décence et d'honneur; si son nom, quoique sans éclat, n'en est pas moins sans tache : béni soit qui nous l'envoie, et que cet enfant de Dieu entre comme chez lui à l'école de Dieu! A ces conditions personnelles et domestiques d'intelligence, de piété, de conduite, de travail et d'honnête éducation, il sera le bienvenu, et il ne se trouvera nullement déclassé parmi nous. Nous que Dieu a envoyé évangéliser les pauvres, nous n'aurons garde d'oublier que c'est de la pauvre mais sainte boutique de Nazareth qu'est sorti le premier prêtre de la religion de la croix. Nous estimons d'ailleurs que la présence de tels jeunes gens dans un collège chrétien attire sur toute l'École les regards du Dieu de charité, et que ce Dieu nous sait gré, en particulier, de prélever sur les heureux auxquels il a attribué la graisse de la terre la dîme qu'il prélevait jadis sur les tribus d'Israël pour entretenir les fils de la tribu de Lévi. Eux-mêmes, s'ils ont répondu à la grâce des grâces, seront déjà parmi leurs frères le sel de la terre et la lumière du monde. Et il me plaît de penser que plus tard, lorsque le soldat, le magistrat, l'homme d'affaires rencontreront le prêtre qui fut leur condisciple, ce sera déjà beaucoup qu'une ancienne affection ait noué entre eux des liens que le respect sera venu consacrer ensuite; et, champions des mêmes causes, ils s'entendront mieux ensemble pour soutenir les mêmes

combats lorsqu'ils auront fait jadis ensemble leurs premières armes.

Du jour où Charles Tanghe fit son entrée parmi nous, sa vie vous appartient. Je n'ai donc plus à vous la redire, à vous ses frères de classe, ses frères de division et de congrégation. Vous les avez vus s'écouler près de vous ces jours fidèles, où le flot succédait au flot si doucement que rien n'en ridait la surface, et où tout offrait l'image de cette belle paix que saint Augustin appelle la tranquillité de l'ordre. C'était bien l'ordre, en effet, la régularité, la correction, l'exacte discipline en toute chose qui composaient le caractère que vous avez connu, mais tout cela assoupli, tempéré de bonté, d'aménité, de déférence, de délicatesse et de bonne grâce souriante. Je n'ai plus à vous parler de ses succès scolaires, qui donnaient à l'Église des espérances si solides. Comment en eût-il été autrement d'un écolier bien doué et diligent qui se levait régulièrement vers quatre heures ou quatre heures et demie tous les matins? Cela seul juge un homme et vous dit assez la trempe de cette âme virile.

Mais ce que vous n'avez pas vu, ce que vous ne pouvez pas savoir, et ce que nous révèlent quelques lettres écrites à sa famille, ce sont les trésors intimes que cachait, sous une apparence si calme, ce cœur ardent de bon fils, de chrétien et d'apôtre. Ce sont, par exemple, les effusions qu'il envoie au jour de la fête de son père, du village d'Orcq, en Belgique, où il passe, chaque année, les

deux mois de ses vacances, et où la joie de se mêler aux travaux de la moisson, de voir les avoines rentrées, les blés coupés, les gerbes liées, ne le console pas de n'avoir point, chaque jeudi, dans sa paroisse la messe solennelle du très saint Sacrement. Ailleurs, au premier jour de l'an, ce sont des vœux tout religieux adressés à son père, mais attristés ce jour-là par le regret de ne pouvoir y joindre, écrit-il, une petite décoration qui lui ferait si grand plaisir. « Mais suivons, ajoute-t-il, le chemin qui nous a été tracé par notre Sauveur, et tâchons d'être humble comme il l'a été lui-même. » Ce sont plus tard quelques conseils très discrets, très tremblants qu'il s'excuse d'oser donner, lui si jeune, à son digne père, lui recommandant « d'user de modération, de faire toujours régner la paix dans la maison, en évitant les excès qui se commettent en si grand nombre parmi les hommes; » puis demandant encore une fois pardon de son audace au nom de Celui qui a dit : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. » Et encore ce court billet qu'il laisse dans la main de son père, le matin même du jour où il vient commencer ici sa rhétorique : « Comme c'est aujourd'hui la rentrée, mon cher père, je vous demande de vouloir bien prier pour moi *tous les jours* aux intentions importantes de ma vocation, de mes études et de mes examens, afin que j'obtienne les lumières qui me sont nécessaires. »

Vous le ferai-je observer en passant, mes enfants, comme j'en été moi-même le témoin à la fois charmé et édifié? Dans tous ces rapports de famille, l'autorité demeure entière au sein de la cordialité, et, de part et d'autre, c'est le respect qui ici inspire et domine tout. Non seulement, comme dans toutes vos anciennes familles, le fils est fidèle à dire toujours *vous* à son père, mais ici le père, lui aussi, dit toujours *vous* à son fils, imprimant ainsi à leur mutuel entretien ce cachet supérieur et révérentiel, qui va, hélas! s'effaçant chaque jour, mais qui n'en est pas moins celui de la religion comme de la distinction.

Mais ce que je suis venu vous mettre sous les yeux dans ces quelques paroles, vous le devinez bien, ce n'est pas la vie uniforme d'un écolier, si parfaite qu'elle soit, c'est la mort édifiante d'un prédestiné.

Et d'abord, ne croyez pas qu'elle ait surpris votre ami et qu'il ne l'ait pas vu venir : le jeune chrétien y pensait de loin. Son petit cahier de retraite contient seulement quelques lignes écrites par lui chaque année; or presque toutes ces lignes se rapportent à un seul objet : sa mort, sa fin dernière.

Voici ses réflexions de 1884; c'est la mort elle-même qui parle : « Je viendrai, — je viendrai bientôt, — je te surprendrai. » Puis ces résolutions prises en conséquence : « Je vivrai comme devant mourir, — je vivrai comme devant bientôt mourir, — je vivrai de manière à bien mourir. »

Dans sa retraite de 1885, qui fut sa dernière retraite, il écrit tout d'abord ce mot de Notre-Seigneur : *Estote parati :* « Soyez prêts à me recevoir, car je viendrai comme un voleur. » Ce qui lui fait ajouter : « Soyons donc toujours disposés à paraître devant Dieu, et résistons avec courage aux tentations. » Aussi bien, il est une chose qu'il redoute plus que de mourir, c'est de mal faire; et la devise qu'il a écrite en tête de tout ce recueil, sa devise, à lui, celle de sa vie tout entière, c'est celle-ci : *Potius mori quam fœdari!*

Tel est le premier mot de ces pages; puis tel en est le dernier : *Unum timeo peccatum:* « Je ne crains qu'une chose, le péché. » Après quoi il se jette, par une vive invocation, dans le sacré cœur de Jésus, où Jésus s'apprêtait, en effet, à le recevoir pour l'éternité.

C'était donc aux vacances de 1886. Le lauréat du prix d'honneur que vous aviez applaudi n'avait pas été moins heureux sur un autre champ de combat, celui de ses examens devant la Faculté de Douai : « Allons ensemble remercier Notre-Seigneur et la sainte Vierge, » avait-il dit aussitôt à ses compagnons de victoire. Et il les avait emmenés à l'église voisine. Mais l'ambition du noble enfant allait à de plus hauts bonheurs; et voici en quels termes le nouveau bachelier en écrivait magnanimement à son premier maître de latin, M. le curé de Floyon : « Grâces soient à Dieu! je suis bachelier à moitié. Si je n'avais pas réussi à cet examen, je ne me serais

pas moins réjoui; car dans ce cas du moins je n'aurais plus tardé à revêtir les saintes livrées du soldat de Jésus-Christ. Vous savez combien j'aspire à entrer dans cette milice, la plus noble de toutes et qui demande tant de vertus! Mais je resterai encore un an à Saint-Joseph par esprit de reconnaissance pour nos bons maîtres, à qui, après Dieu, revient tout l'honneur de ce succès. Ensuite j'entrerai dans cet asile béni du grand séminaire, pour y travailler généreusement à ma formation sacerdotale. »

C'était son père qui avait dû modérer son impatience de partir pour le séminaire, en lui disant ces paroles : « Mon fils, ces Messieurs n'ont cessé d'être bons pour vous, obéissez à leurs conseils, et retournez vous préparer à votre second examen, afin d'être plus tard en mesure de faire plus de bien, en même temps que vous ferez honneur à votre collège. »

Cette année de philosophie, il venait à peine d'y entrer lorsque, hélas! s'ouvrit pour lui cette autre école de sagesse dont un ancien a dit : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » En octobre, un vomissement de sang, soudain et abondant, survenu au collège même, révéla la terrible lésion d'un organisme qui allait achever promptement de se briser. Notre enfant ne fit plus que languir, à partir de cette heure, au sein d'accidents pareils qui le laissaient à chaque fois plus faible, plus exténué. Et nous tous, qui allions le visiter dans cette chambre ornée de ses couronnes, de ses prix, de ses souvenirs, de ses

images sacrées, nous qui le contemplions, tantôt couché, tantôt assis, pâle, haletant, amaigri, mais souriant toujours, nous ne sortions de là qu'avec de douloureux et sinistres pressentiments, contre lesquels il ne nous restait plus d'autre refuge que la prière et la confiance en Dieu. Lui seul cependant s'était acharné à l'espérance : nous sommes tellements faits pour elle! Et à dix-huit ans, au matin de la vie, on croit si difficilement que c'est déjà le soir! Mais, hélas! vers la fin de décembre, des syncopes réitérées nous avertirent que l'heure redoutée allait sonner : l'âme faisait déjà effort pour se délivrer de sa chaîne et s'envoler à Dieu.

Mes chers fils, j'ai souvent remarqué, durant mon ministère, que les jeunes gens savent mieux mourir que les vieillards, lesquels, depuis trop longtemps accoutumés à la vie, ont d'autant plus de peine à en faire le sacrifice. Cela est spécialement vrai des jeunes gens chrétiens, et c'est bien d'eux que Tertullien était en droit de dire : *Christiani genus expeditum mori*. Mais je dois entre tous cet hommage particulier aux enfants de ce collège, que, lorsqu'il plaît à Dieu de les rappeler à lui, ils lui répondent avec un élan qui va jusqu'à l'allégresse; et il me plaît d'y voir une bénédiction toute spéciale du saint Patron de cette école, qui est aussi le patron de la mort joyeuse entre les bras de Jésus.

On allait en contempler le spectacle encore une

fois, et voir par quelle belle porte un chrétien de votre âge sait sortir de la vie.

Charles avait reçu le divin Viatique dans la vigile de Noël, et avec quelle religion ! Il semblait que Notre-Seigneur n'avait prolongé la vie de son enfant, durant ces trois mois de souffrance, que pour lui procurer la consolation d'expirer au pied de sa crèche.

Le soir de cette solennité, les mêmes défaillances le reprirent, et si inquiétantes, que son père, s'approchant de son lit, voulut l'avertir lui-même que le temps était venu d'appeler les derniers sacrements : « Charles, ne voudriez-vous pas recevoir l'Extrême-Onction? » Il regarda son père : « Pensez-vous, lui demanda-t-il, que ce soit nécessaire? » Et sans attendre la réponse, car il la lisait dans ses yeux : « Oui, dit-il, oui, mon père, je le veux, et du fond de mon cœur. »

A partir du moment où il comprit ce que le Seigneur demandait de lui, Charles fut un autre homme. Sa résignation précédente se changea soudain en une allégresse qui ne se démentit plus pendant ces trois derniers jours; et sa conscience si droite se disposa à remplir ce grand et suprême devoir comme elle remplissait tous ses devoirs : avec une douce gravité que cette fois la grâce des divins sacrements enflammait par instants d'une ardeur toute céleste. Il accueillit en souriant M. le vicaire de la paroisse qui vint lui apporter la sainte onction des mourants. Il ne perdit rien des prières, aux-

quelles il s'associait avec une piété qui transfigurait son visage. Et quand tout fut terminé : « Ah ! monsieur l'abbé, dit-il avec effusion, l'Enfant Jésus vient de me faire une grâce de choix pour le jour de sa naissance ! » Il était alors environ dix heures du soir. Le prêtre l'ayant béni avant de le quitter, Charles le remercia encore : « Merci, dit-il, merci ! » Et il se mit ensuite à prier en silence. Il entrait dans cette grande et continuelle prière qui fut celle de Jésus mourant : *Factus in agonia prolixius orabat.*

Le lendemain dimanche, fête de saint Étienne, ce fut encore l'action de grâces qui continua. Son vénéré et cher professeur de rhétorique étant allé le voir, Charles l'accueillit par ces paroles : « Ah ! mon Père, je suis aux anges; j'ai reçu l'Extrême-Onction ! » Rarement son maître l'avait vu dans ce rayonnement de joie : c'était surnaturel.

Le même jour, cette action de grâces se tourna vers sa famille et vers tous ceux dont il se croyait l'obligé en ce monde. Il fit s'approcher de son lit ceux qui étaient présents : « Je vous remercie, dit-il; je remercie mes chers parents de m'avoir bien élevé. » Et comme il les voyait pleurer autour de lui : « Il ne faut pas penser à moi seul, ajouta-t-il, il faut penser à tous les autres. Vous remercierez, reprit-il, tous ceux qui m'ont fait du bien, mes maîtres, et aussi tous ceux qui m'ont visité durant ma maladie. » Et un peu après : « Que je vous remercie, mon père, de m'avoir procuré la grâce de recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction !

Après la reconnaissance, la pénitence eut son tour : « Je vous demande pardon de toutes les peines que j'ai pu vous faire, dit-il très ému; je demande pardon à toutes les personnes auxquelles j'ai pu manquer dans le cours de ma vie. »

La nuit du 26 au 27 fut mauvaise; on crut que ce serait la dernière pour lui. Mais Notre-Seigneur voulait qu'il célébrât sur la terre la fête de saint Jean, son second patron, et qu'il la célébrât sur le Calvaire avec lui, comme ce disciple aimé. La fièvre le dévorait; il avait le corps en feu; son regard était incertain, ses mains tremblotantes, sa respiration haletante; il n'avait plus qu'un souffle, et le médecin ne garantissait pas une heure de vie. Cependant l'âme restait tranquille; nulle inquiétude, nulle plainte. Il parlait peu, mais ses yeux priaient, continuellement attachés à un tableau de la flagellation de Notre-Seigneur, placé en face de son lit de souffrances. Quand, vers trois heures de l'après-midi, M. le vicaire vint le voir, il le trouva tenant en main son crucifix, qu'il essayait de temps en temps d'approcher de ses lèvres. Il lui demanda d'offrir ou plutôt de renouveler le sacrifice de sa vie, et il l'entendit qui répétait d'une voix faible mais nette ces invocations qu'il lui suggérait : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie... Saint Joseph, patron de la bonne mort, priez pour nous... Mon saint Ange gardien, veillez sur moi. »

Vers les cinq heures, le prêtre lui dit : « J'entends

sonner le salut à l'église de la paroisse. Charles, je vais vous quitter pour aller recevoir, à votre intention, la bénédiction du saint Sacrement. » Le mourant, levant ses yeux, le regarda doucement : « Monsieur l'abbé, je vous en prie, dit-il, ne partez pas, restez près de moi; il serait trop tard pour revenir ensuite, je serais mort... »

Le prêtre resta. Le voyant faiblir, il lui réitéra la sainte absolution, lui demandant d'avoir bonne confiance en Dieu : « Oui, lui répondit Charles avec l'accent d'un bienheureux, oui, j'en suis sûr, j'irai au Ciel... Maintenant je suis bien préparé..., j'ai toujours été préparé. »

Puis, d'un grand élan de cœur : « Je vais aller à mon Dieu! » s'écria-t-il. Il ajouta modestement : « Je ne serai pas au premier rang dans le paradis, je le sais bien, mais je serai toujours du nombre de ceux qui loueront le bon Dieu. »

La communion l'attirait, et il aurait voulu la recevoir encore. Apercevant son oncle et parrain qui priait près de lui : « Mon oncle, préparez la petite table, lui dit-il, mettez une nappe blanche, placez dessus deux cierges; je vais communier. » Le prêtre lui dit d'être calme, et que ce bonheur ne tarderait pas à lui être donné : c'était de la communion à Jésus dans sa gloire qu'il lui parlait ainsi. Il lui mit alors le cierge bénit entre les mains, et commença à réciter les prières des agonisants. Toute la famille était là, entourant le cher enfant et priant à haute voix pour son salut éternel.

Le soir de cette même journée, il lui vint au cœur la pensée d'offrir à ses père et mère ses souhaits de nouvel an : « Bonne année, répéta-t-il; que Dieu vous la donne heureuse, et plus tard son paradis ! » Et il leur tendit les bras. « Mais, Charles, lui dirent-ils, ce n'est pas aujourd'hui le premier jour de l'an ? — Je le sais; mais ce jour-là, je ne serai plus ici pour vous faire mes souhaits. » Toute la famille présente vint l'embrasser en larmes.

Il ne cessait de prier, comme on le voyait à son regard et au mouvement de ses lèvres. Vers minuit, il eut une crise plus aiguë et que l'on crut être la crise suprême. Il devint plus calme ensuite, et, avec une entière présence d'esprit, se demandant s'il avait accompli toutes les promesses qu'il avait faites à Dieu en ce monde qu'il allait quitter dans un instant, il se ressouvint alors qu'il s'était engagé, s'il était reçu bachelier, à faire brûler six cierges à l'église de Saint-Michel, six à Saint-Vincent-de-Paul, six à Notre-Dame-de-Consolation.

Il donna distinctement tous ces détails à son père : « Vous acquitterez fidèlement ma promesse, lui dit-il; vous irez pour moi dans chacune de ces églises, et vous y réciterez six *Pater* et six *Ave.* » C'était une heure avant sa mort qu'il parlait de cette sorte.

Vers trois heures du matin, jour de la fête des saints Innocents, on l'entendit qui, près d'expirer, se mit soudainement à réciter tout au long, très distinctement et avec une grande foi, *Notre Père* et

*Je crois en Dieu,* dont il eut peine à achever les dernières paroles. Il mourait en fils de Dieu et de l'Église.

L'agonie était commencée. Le mourant serrait le crucifix dans une étreinte convulsive qui était aussi une étreinte d'amour. Son père priait à genoux : « Charles, lui dit-il, vous êtes un enfant de saint Joseph, je vais réciter les litanies de saint Joseph et lui demander qu'il vous délivre. — Oui, mon père, » répondit-il. Ce furent ces dernières paroles. Les litanies n'étaient pas achevées que la délivrance était venue : Charles avait cessé de vivre.

Telle fut la mort du jeune chrétien, forte et douce comme sa vie. Cette matinée était celle de la fête des saints Innocents. L'Église se réveillait pour célébrer dans son office « ceux qui sont rachetés du milieu des hommes pour être de pures prémices offertes à Dieu et à l'Agneau rédempteur, parce qu'il ne s'est pas trouvé de mensonge dans leur bouche et qu'ils ont paru sans tache devant le trône de Dieu[1]. » Elle faisait entendre dans ses chants liturgiques la voix de Rachel pleurant ses fils et refusant d'être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Et nous aussi nous pleurerons ce doux adolescent au regard tranquille et pur, au langage plein de bonté, dont les pieds se dirigeaient vers l'autel du Dieu vivant et « dont les vêtements avaient l'odeur de l'encens, » comme s'exprime l'Écriture. Mais nous

[1] Apoc. xiv. *In Festo SS. Innoc.* Ant. vii ad iii Noct.

ne le pleurerons pas comme ceux qui n'ont point d'espérance, et nous ne serons pas moins forts, nous ses seconds pères et frères, que ceux dont le courage a su baiser la main divine qui leur enlevait un tel frère et un tel fils. Nous avions l'habitude de le voir ici, dans ce sanctuaire, revêtu de la robe blanche des enfants du Seigneur, servir près de cet autel où il aspirait à monter un jour : nous nous nous accoutumerons à le voir désormais, avec sa robe virginale, près de cet autre autel où il tient l'encensoir et présente pour nous, ses amis et ses maîtres, « cette coupe d'or pleine d'aromates qui sont les prières des saints. »

Et puis nous nous souviendrons de la parole qu'il se disait à lui-même et qu'il semble nous redire, à nous, par delà la mort : *Estote parati!* Comme lui donc, nous tiendrons toujours libres et droites les routes par lesquelles nous irons le rejoindre, quand le signal nous en sera donné. Et pour cela, désormais héritiers de ses exemples, héritiers de ses armes, nous le serons aussi de sa chevaleresque et chrétienne devise : *Potius mori quam fœdari!* Ce que le Père Lacordaire traduisait énergiquement en ces termes : « Mieux vaut mourir que pourrir! »

---

# XXIII

# LA FÊTE DES CRÈCHES

## AU COLLÈGE

## ET CHEZ LES PETITES SŒURS DES PAUVRES

L'usage du collège est que, chaque année, à Noël, une représentation de la grotte de Bethléhem soit construite dans chaque salle d'étude des cinq divisions, et y demeure jusque vers le milieu de janvier.

Ces *crèches*, dont quelques-unes sont de véritables petits monuments, et qui rivalisent entre elles de pittoresque et de bon goût, reçoivent chaque jour la prière des meilleurs élèves. De plus, la charité des familles y envoie durant tout ce mois des offrandes nombreuses et de toute nature, destinées aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres.

Vers le milieu de ce mois de la Sainte-Enfance, une fête réunit au pied de chaque crèche, à tour de rôle, les élèves d'une des divisions qui, en présence de M. le Supérieur et de tous leurs maîtres, célèbrent le mystère de Jésus enfant par des poésies, des dialogues, des chants et des pièces de musique préparés par eux-mêmes pour cette gracieuse solennité. Elle se termine par la consécration de la division à l'enfant Jésus prononcée à genoux par le Préfet de la congrégation.

Le jour de congé suivant, les congréganistes se rendent chez les Petites Sœurs des pauvres, auxquelles ont été portés tous les présents du mois, et une fête musicale et poétique, toute de circonstance, est offerte aux vieillards, pour qui c'est une grande journée. Tout se termine par la bénédiction du très saint Sacrement dans la chapelle de l'Asile.

## XXIII

# LA FÊTE DES CRÈCHES

---

### REMERCIEMENT ET EXHORTATION A LA MESSE DU DIMANCHE SUIVANT

MES CHERS FILS,

Cette semaine a été une bonne semaine, une semaine de joie pour les pauvres, une semaine de mérites pour vous. Combien je vous en bénis! Vous avez réjoui le cœur de Jésus-Christ par une double fête : celle que vous lui avez donnée dans chacune de vos salles d'étude, au pied des crèches élevées par vos mains et enrichies de vos présents; celle que vous lui avez donnée chez les Petites Sœurs des pauvres, au milieu de ces vieillards que vous avez visités, servis, ravitaillés, rajeunis et charmés par vos dons et vos chants. Tout cela est bien chrétien; tout cela est bien digne de vous; et ceux qui comme moi vous aiment tous les jours, vous aiment au double ces jours-là.

J'ai voulu vous le dire ce matin, j'ai voulu vous le dire ici. Et c'est ici, devant cet autel et en présence de Dieu, que je viens vous féliciter de trois ou quatre choses qui ont fait d'une partie de ce mois

de janvier, et particulièrement de cette dernière semaine, un mois et une semaine si agréables à Dieu.

Je vous félicite d'abord de ces belles grottes de Bethléhem, que vous aviez construites dans vos salles d'étude avec un art, une variété, un goût, une richesse même que n'avait guère connue l'étable de Bethléhem, mais qui faisait grand honneur à votre religion comme à l'ingénieuse industrie de vos maîtres. Je veux qu'ils soient remerciés, eux premiers, mes chers fils, eux qui ont employé à ces constructions vraiment architecturales non seulement les heures du jour, mais souvent celles de la nuit; à peu près comme ces bergers des montagnes de Judée dont nous parle l'Évangile de Noël, qui, la nuit encore, veillaient et s'occupaient du service de leurs troupeaux : *Pastores erant vigilantes et custodientes vigilias noctis super gregem suum.*

La seconde chose dont je vous félicite, et cela du fond du cœur, c'est la générosité de vos offrandes aux pauvres, ou mieux à Jésus présent dans la personne du pauvre. De division à division et d'année en année, vous rivalisez à qui fera le mieux et donnera davantage. Et certes ce n'étaient pas les modestes présents des bergers que vous déposiez chaque jour aux pieds de l'Enfant Dieu, c'étaient bien plutôt les trésors des mages, des trésors vraiment royaux, dans lesquels il me plaisait de reconnaître, comme à Bethléhem, l'or, l'encens et la myrrhe.

Et d'abord, demandez aux Petites Sœurs des pauvres, qui me l'ont dit à moi, quelle grosse

somme d'or représentent ces montagnes de denrées, de vêtements, de linge, de sucre, de provisions de bouche, de vin, de bière par tonneaux, que petits et grands vous apportiez ou vous envoyiez ici tous les matins, dépouillant pour cela vos charitables familles, lesquelles, j'en suis sûr, ne demandaient pas mieux que d'être dévalisées pour un si noble usage, et par des mains si fidèles à la libéralité traditionnelle de leurs pères.

Et l'encens? c'était celui de votre prière que vous apportiez les uns après les autres aux pieds de cet Enfant divin, devant lequel vous demandiez à venir vous agenouiller au milieu de vos travaux, avec cette simplicité de foi et de piété qui me charme tant dans mes chers fils, parce qu'elle est la marque d'âmes qui vont à Dieu droitement, sans crainte et sans détour.

Et la myrrhe? La myrrhe emblème de la mortification, je la retrouve, mes enfants, dans les sacrifices que vous vous êtes imposés tout ce mois, pour offrir à Jésus-Christ, chaque semaine, ce bouquet de *Primes roses,* ce faisceau de bonnes notes, ce parfum d'édification, cette somme de travail et d'efforts dont vous apportiez la résolution ou verbale ou écrite au pied du trône de paille d'où Jésus les bénissait. Eh bien, qu'on en pense ou qu'on en dise ce qu'on voudra, tout cela pour moi c'est le bien, le bien moral, le bien religieux, et par conséquent tout cela est bien à sa place dans l'école de Dieu.

Tenez, une pensée m'est venue parfois à ce sujet,

et je veux vous la redire. Je me suis demandé quel serait l'étonnement de quelqu'un d'étranger à ce que j'appelerais notre christianisme scolaire, de quelque personnage officiel, par exemple, se présentant dans une de nos salles d'étude, pendant ce temps de Noël, et se trouvant tout à coup en présence de ce déploiement de piété et de cette exposition de charité, qui évidemment ne sont ni prescrits ni prévus par les programmes universitaires.

Que dirait-il? Je ne sais. Mais s'il allait prétendre que de telles pratiques sont puériles et qu'elles n'ont rien à faire avec l'éducation, j'oserais lui répondre qu'au contraire c'est l'éducation du cœur que celle-là. Je lui dirais que c'est là, à cette école de la Crèche, que nos enfants apprennent à aimer Dieu, en contemplant tout le jour combien un Dieu les a aimés. Je lui dirais que c'est là que nos enfants apprennent à aimer le prochain, par l'exercice et l'exemple de l'aumône faite aux malheureux. Je lui dirais que c'est là que nos enfants apprennent à vaincre leur orgueil, leurs révoltes, leurs sensualités, en contemplant l'obéissance de Celui qui dans cette crèche s'anéantit jusqu'à prendre la forme d'esclave. Placée auprès de la chaire de votre président d'étude, mieux encore que sa vigilance, la crèche prêche le silence par le silence de Jésus. Et s'il est une voix qui sorte de ce berceau, c'est celle qui dit et redit l'aimable parole de l'Évangile : « Si vous ne devenez semblable à ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

Une autre chose dont j'ai à cœur de vous féliciter, c'est la fête qui a clos, dans chacune de vos salles d'étude, ce mois ou ces semaines consacrés à honorer la crèche de l'Enfant Dieu. La musique, l'éloquence, la poésie, ont rivalisé, ces jours-là, de bon cœur et de bon goût. J'aime, mes chers fils, que vous chantiez près de ce berceau sur lequel les anges ont chanté autrefois. J'aime que la poésie vienne célébrer ce mystère de Noël, si plein de poésie champêtre et de poésie divine. C'est le tribut de vos intelligences et les prémices de vos travaux que vous payez au Seigneur, après le tribut de vos aumônes et de vos prières. Combien ces fêtes m'ont charmé, j'ai tenu à vous l'exprimer après chaque séance. D'autres ont dû vous le dire comme moi, mes chers petits enfants; car tous ceux qui y assistèrent s'en sont retournés ravis, comme il est dit des visiteurs de la crèche de Bethléhem : *Et omnes qui audierunt, mirati sunt de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos.*

Enfin, la dernière chose dont je vous loue et vous bénis, c'est la distribution gracieuse que vous avez faite de vos aumônes opimes, dans la fête donnée par vous à l'Asile des Petites Sœurs des pauvres. Vous savez, mes chers enfants, si vous y êtes bien reçus! On vous attend, on vous espère des semaines et des mois d'avance. On veut vous voir, vous entendre, vous parler, vous chanter même, car la reconnaissance des vieillards tient à honneur de répondre à vos chants par leurs propres chants à eux. Je ne

me porte pas garant que, de leur côté, tout y soit harmonie à l'oreille des hommes; mais ces couplets, si incultes qu'ils soient, sont ces prières du pauvre desquelles il est écrit qu'elles résonnent doucement à l'oreille de Dieu.

Ne croyez pas, d'ailleurs, que le plus plus grand bienfait que vous apportez à ces bonnes gens soit celui de votre aumône : c'est bien davantage encore celui de votre présence. Ils se rajeunissent de votre jeunesse; vous leur êtes à la fois un souvenir et une espérance : un souvenir de leurs propres enfants qu'ils ont vus à votre âge, mais moins heureux, moins fortunés que vous; une espérance aussi : l'espérance que, vous montrant si secourables pour eux, vous ne manquerez pas de l'être également pour ceux qui leur touchent de près et qu'ils ont laissés manquant de tout dans le monde.

Mais que parlé-je de la reconnaissance qu'ils vous doivent? N'est-ce pas vous, au contraire, qui leur devez la vôtre? Et ces infortunés ne furent-ils pas, je vous le demande, vos premiers bienfaiteurs et vos premières bienfaitrices avant que vous ne devinssiez les leurs? Ils sont là aujourd'hui qui tendent la main vers vous; mais où étaient-ils hier? Hier ils étaient chez vous et à votre service. Ils étaient dans vos fabriques, vos mines, vos ateliers, vos terres; elles étaient dans vos maisons, à votre cuisine, à votre porte, à votre chevet peut-être. Ce sont vos ouvriers et vos ouvrières, vos serviteurs et vos servantes. Pour vous ceux-ci tis-

saient la laine, le coton ou le lin, forgeaient les métaux ou travaillaient le bois; celles-là préparaient les aliments qui vous ont nourris et les vêtements qui vous ont couverts. Et si maintenant, tandis qu'ils sont pauvres, très pauvres, vous, vous êtes devenus riches, ne serait-ce pas à eux et à elles que vous en devez le bienfait? Ne serait-ce pas à leur travail de dix à douze heures par jour? Ne serait-ce pas à leurs fatigues, à ces rudes et longues fatigues dont leur âge porte aujourd'hui douloureusement le poids, et dont vous, mes chers fils, vous n'avez que la peine de recueillir délicieusement le fruit?

Je devais vous dire ces choses pour que vous ne soyez pas tentés d'intervertir les rôles. Mais la grande leçon de cette fête, le grand et sublime exemple, c'est la Petite Sœur elle-même. Mes chers enfants, qu'est-ce donc que notre pauvre denier auprès de ce don de soi-même, sans retour et sans réserve? Qu'est-ce donc que notre pauvre charité d'une heure, d'un instant, auprès de cette immolation de toutes les heures et de tous les instants du jour et de la nuit? Un de vos meilleurs maîtres a essayé d'en peindre la grandeur et la beauté dans une éloquente poésie dont vous êtes venus ensuite redire les belles strophes et offrir l'hommage à ces filles de Dieu, lesquelles en ont souri dans leur humilité. Mais quel langage pourra jamais égaler la merveille de ce chef-d'œuvre de Dieu?

Mes chers fils, peut-être un jour avez-vous désiré d'être témoins d'un miracle : eh bien, regar-

dez la Petite Sœur, la vocation de la Petite Sœur, la charité de la Petite Sœur, l'héroïque mendicité de la Petite Sœur, la confiance en Dieu de la Petite Sœur, la multiplication universelle de la Petite Sœur, la vie et la mort de la Petite Sœur : là est le grand miracle de notre âge, miracle de l'amour de l'homme et de la puissance de Dieu.

Cette leçon ne l'oubliez jamais, et la maison dont le chemin vous a été montré revenez-y encore, revenez-y souvent. Car enfin, mes chers fils, il faut que vous le sachiez bien, ce que nous vous faisons faire par ces aumônes, ces sacrifices, ces visites, ces fêtes aux pauvres, c'est un apprentissage : l'apprentissage du plus noble métier qui soit au monde, celui d'homme de bien. Faites-en profession pour votre vie entière ; et revenez, vous aussi, de l'Asile des pauvres comme il est dit que les bergers s'en revinrent de Bethléhem, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Ce que vous aurez vu, c'est le pauvre aimé et servi, comme on aime, comme on sert un Dieu. Ce que vous aurez entendu, c'est le pauvre qui, étonné, confus de tant d'amour, vous en bénit, en bénit Dieu, et lui demande qu'il vous le rende.

---

# XXIV

# LE RÉVÉREND PÈRE ANTOINE SENGLER

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Une première et rude épreuve avait été infligée au collège Saint-Joseph par le départ du père Sengler, préfet des études, que son grand mérite désignait depuis longtemps pour remplir les plus hautes fonctions de sa Compagnie.

Nous avions pu détourner ce coup une première fois, à la fin de l'année scolaire 1885. Le T. R. P. Anderledy, Général de la Compagnie de Jésus, nous répondait le 8 août : « Mon intention était, en effet, d'accord avec le père Provincial, de retirer le père Sengler. Mais en présence des considérations que vous faites valoir, je n'hésite pas à le laisser, et par le même courrier j'écris au père Provincial de maintenir le *statu quo...* »

Mais cette année, durant laquelle on nous l'avait laissé et qu'il employa à de si grands travaux, n'était, hélas! qu'un sursis. Le 29 juin 1886, fête de saint Pierre, le P. Sengler nous informait qu'il était nommé Provincial de la province de Champagne. Tout ce que l'on put obtenir cette fois fut qu'il ne nous quittât pas avant la distribution des prix. Telle était la réponse du T. R. P. Général au R. P. Braun, supérieur des jésuites de Lille : *Novit jam Reverentia vestra me morem gessisse optime de nobis merito RR. DD. Baunard, et nominationem P. Sengler ad XV Augusti distulisse... Non dubito quin DD. Baunard modice ferat quæ secundum Instituti nostri rationes et peculiari circumstantiarum gravitate ducti egimus, nostrosque solita benevolentia complectatur, et in regendo hoc magno collegio partes retineat...*, etc. etc.

Un des premiers actes par lesquels le nouveau Provincial mérita bien du collège, fut l'excellente nomination qu'il fit du père Ch. du Coetlosquet, un de ses anciens et plus chers élèves de Metz, pour lui succéder comme préfet des études.

Il vint encore, au mois d'octobre, passer quelques semaines à la Résidence de Lille, pour de là organiser notre rentrée des classes. Il nous promettait un autre et long séjour parmi nous aux vacances de Pâques.

Mais Dieu en avait jugé autrement : il nous demanda un second sacrifice, et quel sacrifice !... Mais c'est Lui qui l'a voulu, et sur cette tombe, comme sur les autres, il faut écrire en pleurant et en adorant : *Amen!*

XXIV

# LE RÉVÉREND PÈRE ANTOINE SENGLER

DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS

ANCIEN PRÉFET DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE LILLE

PROVINCIAL DE LA PROVINCE DE CHAMPAGNE

RAPPELÉ A DIEU LE JEUDI SAINT, 7 AVRIL 1887

---

## DISCOURS

**Prononcé au service funèbre célébré pour son âme le samedi 30 avril, dans l'église paroissiale du Sacré-Cœur.**

Mes Révérends Pères,
Messieurs et Mesdames,
Mes chers Enfants,

Il s'est donc éteint loin de nous l'homme de bien et l'homme de Dieu, qui était pour notre collège, pour la Compagnie de Jésus, pour tant d'âmes qui le pleurent, cette lampe ardente et luisante dont parle l'Évangile ! Et voici qu'il ne nous reste plus, à nous qui n'avons pu recevoir ses adieux, qu'à redire la parole que Jésus prononçait sur son ami de Béthanie : *Amicus noster dormit :* « Notre ami s'est endormi. »

C'était bien, en effet, un ami pour vous tous qui êtes venus si nombreux lui payer aujourd'hui le tribut de vos prières et de votre inconsolable reconnaissance. C'était votre ami, à vous, mes très chers enfants, qui ici depuis quinze ans « avez été sa joie, et qui êtes maintenant sa couronne [1]. » C'était votre ami, à vous, pères et mères de famille, qui, dans l'œuvre de l'éducation de vos fils, trouviez réunies en lui toutes les fermetés avec toutes les bontés mises à votre service. C'était votre ami, surtout à vous, ses frères en religion, qui étiez devenus ses fils à un titre nouveau; car si le plus grand témoignage de l'amour, comme l'a dit le Seigneur, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime, ne l'avez-vous pas vu, à peine nommé Provincial, vous livrer sans compter, dans d'épuisants travaux, toutes les forces, comme tous les trésors d'une vie qu'il finit par vous immoler tout entière?

Et moi aussi, je l'aimais et j'en étais aimé. Laissez-moi donc revendiquer moins l'honneur que le devoir d'une amitié qui aspire à payer le tribut de quelques paroles d'hommage à une âme si chère. Car, moi aussi, je puis dire avec saint Bernard pleurant sur son frère, que « mes entrailles sont déchirées et que j'ai perdu la moitié de ma vie. » Ce frère Gérard qui partageait avec le saint Docteur le gouvernement de l'abbaye de Clair-

[1] S. PAUL. ad Phil. IV. I. Charissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea, sic state in Domino, charissimi.

vaux, Bernard disait de lui : « O mon cher frère, tu portais plus de la moitié de la charge, et, m'en laissant modestement les honneurs, tu prenais sur toi le plus lourd de l'ouvrage. Tu t'engageais dans toutes les difficultés, *tu intricabaris;* et moi, grâce à ton bienfait, j'avais le loisir de vaquer au service de l'Église, à l'étude des choses de Dieu et à l'enseignement de mes disciples et de mes fils. Et comment ne l'eussé-je pas fait en toute sécurité, lorsque je te voyais à l'œuvre, toi qui fus ma main droite, la lumière de mes yeux, la parole de mes lèvres, cette vraie parole du « juste qui n'exprime que la sagesse et qui ne prononce que le bon jugement[1] ! »

Bernard disait encore, et je puis bien dire avec lui : « Vous savez, vous, ô mes fils, ce qu'il était pour tous, et vous savez ce qu'il était spécialement pour moi. J'étais faible, et il me soutenait; j'étais timide et hésitant, et il m'affermissait; j'étais lent à l'action, et il m'excitait; j'étais oublieux et

[1] BERNARDI *in Cant. sermo XXVI,* II *et* 8 : Merito ex eo pendebam totus qui mihi totum erat. Solum penè relinquerat mihi provisoris honorem, nam opus ipse faciebat : ego vocitabar abbas, sed ille præerat in sollicitudine. — Tu intricabaris, et ego tuo beneficio feriatus sedebam mihi, aut certe divinis obsequiis occupabar, aut doctrinæ filiorum utilius intendebam. Cur enim securus non essem, cum te scirem agentem foris manum dexteram meam, lumen oculorum meorum, pectus meum et linguam meam? Et quidem indefessa manus, oculus simplex, pectus consilii, lingua loquens judicium, sicut scriptum est : *Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium.* Ps. XXXIX.

imprévoyant, et il m'avertissait. Comment m'es-tu ravi, comment es-tu arraché à mon affection, ô âme de mon âme et cœur selon mon cœur[1] ! »

Mais à ces plaintes douloureuses sur la mort de son frère, Bernard trouvait du moins une consolation : c'est qu'il avait été le témoin édifié de ses derniers instants, et que, comme il le raconte, « revêtu des habits sacerdotaux, il avait récité sur lui les prières de l'Église et jeté la terre sur ce corps qui était rendu à la terre. » Une pareille consolation ne nous a pas été donnée ; et c'est au jour même où nous nous réjouissions de l'espérance de le recevoir et de le posséder pour plusieurs semaines que tout à coup éclata la foudroyante nouvelle. Nous ne le savions pas malade, et il venait de recevoir les derniers sacrements !

C'était le jour du jeudi saint. Réunis devant l'autel, vous vous disposiez, mes chers fils, au pieux exercice du Chemin de la croix lorsque, d'un cœur brisé mais encore confiant, je dus vous prévenir du malheur qui nous menaçait, et je vous demandai de

[1] IDEM. *Ibid.* 4 : Scitis, o filii, quam justus sit dolor meus, quam dolenda plaga mea. Cernitis nempe quam fidus comes deseruit me in via hac qua ambulabam, quam vigil ad curam, quam non segnis ad opus, quam suavis ad mores. Quis ita mihi pernecessarius ? Cui æque dilectus ego ? Dolete, quæso, vicem meam, vos quibus hæc nota sunt. Infirmus corpore eram, et ille portabat me ; pusillus corde eram, et confortabat me ; piger et negligens, et excitabat me ; improvidus et obliviosus, et commonebat me. Quo mihi avulsus es ? quo mihi raptus e manibus, homo unanimis, homo secundum cor meum ?

pousser vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, victime et rédempteur, ce cri de l'Évangile : « Seigneur, voici que celui que vous aimez est malade ! » Mais, hélas ! déjà, à cette heure, notre Père n'était plus ; et le lendemain, vendredi saint, il me fallut recevoir et vous porter à vous-mêmes un coup plus cruel encore, en venant vous annoncer, du pied du saint autel dépouillé et en deuil, que c'en était fait : tout était consommé.

C'est donc loin de nous, à Reims, loin de son cher collège, loin de la ville de Lille, qui lui devait tant et qui se fût portée en foule à ses obsèques, qu'il avait expiré. C'est là que le jour suivant il était inhumé, le soir du samedi saint, aux premières Vêpres de Pâques, aux premiers chant de l'*Alleluia*, sans qu'aucun de nous eût eu le temps d'aller se joindre au cortège de ses frères et de ses amis, comme s'il avait lui-même recherché pour sa mort cette humble obscurité qui lui avait été si chère pendant sa vie. Et nous, qui ne devions plus le revoir en ce monde, nous n'avions plus, pour nous consoler, que la parole que les anges du sépulcre disaient aux disciples éplorés : *Surrexit, non est hic :* « Il est ressuscité, il n'est plus ici ! Ne cherchez plus parmi les morts Celui qui est vivant, et rappelez-vous de quelle sorte il a conversé avec vous quand il était encore dans sa patrie terrestre [1]. »

[1] S. Luc. xxiv, 5, 6 : Quid quæritis viventem cum mortuis ? Non est hic, surrexit : recordamini qualiter locutus est vobis cum adhuc in Galilæa esset.

Eh bien, oui, nous nous rappellerons ses paroles, ses actions; nous recueillerons les souvenirs d'une vie si édifiante. Mais comment pourrons-nous le faire? Qui nous donnera de percer ce double et triple voile dont son humilité recouvrait ses vertus, et qui n'était transparent que pour le regard de Dieu? Aussi bien cette vie si pleine dans sa brièveté se résume-t-elle en deux mots : se dévouer et s'oublier. Et soit qu'on le considère, comme nous allons le faire, se donnant à Jésus-Christ dans un mystère ineffable d'oblation, d'union et d'immolation, soit qu'on le voie se consacrer au service des hommes dans l'œuvre de l'éducation ou de l'administration, c'est partout le même dévouement et le même renoncement. Mais c'est én cela même qu'il présente en sa personne ce type si accompli de perfection religieuse, sacerdotale et pastorale dont le spectacle journalier a été une des grâces insignes de notre existence, et dont je voudrais retracer quelque image à vos yeux.

D'abord il se donna à Dieu. Fils de cette terre d'Alsace qui a toujours fourni à l'Église, comme jadis elle fournissait à la France ses meilleurs soldats, Antoine Sengler y apparaît dès ses premières années comme un pur enfant de grâce et de lumière. Il dut beaucoup à sa mère, de laquelle il écrivait plus tard : « Je ne puis me rappeler sans attendrissement que c'est du ministère de ma si bonne et si pieuse mère que vous vous êtes servi,

ô mon Dieu, pour m'inculquer, dès ma plus tendre enfance, le devoir de sauver mon âme. Rendez-le-lui, ce bienfait, maintenant que vous l'avez appelée dans votre éternité. C'est pour moi que vous l'aviez faite si bonne et si pleine de foi. Oh! que vous aimiez donc mon âme, puisque, dès mon berceau, vous me prépariez tant de moyens de me conduire à vous! »

Ce chemin du devoir et du salut, il résolut dès lors de s'en écarter jamais. La veille de sa confirmation, après s'être confessé, il disait à un ami, au sortir de l'église : « Nous allons voir maintenant si nous ne pouvons pas vivre sans péché! » C'est lui aussi qui disait à sa plus jeune sœur, quand elle revenait de se confesser : « Ma petite sœur, plus de péché! » Tout jeune enfant on le voyait marcher en tête des pèlerinages à Notre-Dame-des-Neiges et à Notre-Dame-du-Chêne. C'est lui qui chaque soir récitait la prière et le chapelet à sa famille et aux gens du voisinage, auxquels il faisait aussi la lecture de la vie des Saints. Il était tenu par tous pour l'ange de cette chrétienne et patriarcale maison de huit enfants dont il était le plus jeune, deux garçons et six filles, dont cinq furent religieuses, quatre chez les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et une à la Divine Providence. Plus tard, l'écolier le plus discipliné du collège de Schlestadt, puis du petit séminaire de Strasbourg, le plus studieux, le plus pieux, le plus souvent acclamé, le plus chargé de couronnes, et le plus modeste en

même temps, c'était lui. Le membre le plus charitable de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et le visiteur le plus apostolique des pauvres, le catéchiste le plus zélé des soldats de la garnison, c'était encore lui, que ces hommes, par reconnaissance, avaient soin de reconduire le soir à sa maison, pour profiter plus longtemps de son entretien.

A dix-sept ans il entra dans la Compagnie de Jésus par cette porte de l'innocence et de l'amour de Dieu qui avait vu passer les saint Louis de Gonzague et les saint Stanislas, auxquels on le comparait. Il fut la fleur du noviciat comme il avait été celle du séminaire, du collège et du foyer domestique. On respirait autour de lui la bonne odeur de Jésus-Christ; et un contrat qu'un jour il signa, à Saint-Acheul, entre lui et un jeune novice expirant, nous laisse voir combien lui-même avait dès lors la tête et le cœur dans le ciel.

Ses premiers vœux prononcés, on l'envoya au collège de Saint-Clément de Metz, pour y professer la classe de troisième, et bientôt l'on s'étonna de l'ascendant à la fois respectueux et affectueux que cet adolescent possédait sur ces enfants dont, par la jeunesse de son visage, il semblait presque le frère. Successivement on le fit passer des classes de grammaire aux classes de littérature, et son autorité grandit avec le prestige d'un mérite qui n'avait d'égal que son humilité. Une classe d'humanités qui ne comptait pas moins de soixante-trois élèves,

puis une classe de rhétorique qui en avait quarante-six, purent être conduites par lui, en 1864 et 1865, à des succès éclatants, sans que pendant ces deux années une seule punition eût jamais été donnée ni méritée. « Comment avez-vous pu obtenir ce résultat? » lui demandait un de ses confrères dix ans plus tard. — « C'est que, répondit-il, jamais je ne suis entré une seule fois en classe sans avoir fait une visite au saint Sacrement. » Il écrivait lui-même, au souvenir de ses débuts dans le ministère de la régence : « Qui m'a donné la hardiesse de me présenter à la Compagnie de Jésus, d'y pouvoir faire la classe durant tant d'années, alors que je ne pouvais pas même dire le *Veni sancte Spiritus* sans émotion? C'est la seule confiance en Dieu. Aussitôt la prière faite, je me sentais un autre homme. Ah! si je regardais davantage Notre-Seigneur! »

A Rome, où on l'envoie faire sa théologie, il se plonge avec amour « dans les profondeurs du Christ, » et il y devient un véritable maître dans « cette science suréminente de la charité de Dieu, » comme s'exprime saint Paul. Aussi bien c'est pour mieux aimer qu'il désire s'instruire davantage. Il écrivait ensuite : « *Qui cognoscit te, Deus, amat te et seipsum obliviscitur.* Que cette parole de saint Augustin est vraie! Et moi je vous connais si peu, si peu, mon divin Sauveur! Et je désire tant vous aimer, ô mon bon Maître! Donnez-moi de vous connaître de plus en plus, afin de vous aimer davantage,

et puis de me dévouer tout entier à vous faire connaître, aimer et servir! »

Il fut fait prêtre à Rome, dans la semaine sainte de l'année 1869. Il avait alors trente-trois ans, l'âge qu'avait Jésus-Christ lorsqu'il monta à l'autel du sacrifice de la Croix. C'est à l'occasion de son sacerdoce que, pour la première fois, il nous est donné de lire, pour ainsi dire, dans le livre intérieur de son âme. De précieuses « Notes spirituelles » livrent à son directeur les pensées de ses retraites de 1869 à 1884. Je déclare que jamais je n'ai rien lu de plus admirable que cette centaine de pages, même dans l'histoire des saints. A la veille du grand jour, le futur prêtre s'est voué à toutes les humiliations dans des termes qui effrayent par leur magnanimité. Oserai-je vous les redire?... « Que cent fois le jour ma pauvre nature défaille en ses propres infirmités; que cent fois par jour le rouge me jaillisse au front et me couvre de confusion à la face de mes frères et des étrangers; que sur moi tombent l'indifférence, le rire et le mépris, à cause de mes défauts, de mes incapacités, de mes misères; et cent fois par jour, tout en ressentant cet état de délaissement, de solitude et de rebut, je bénirai votre nom, ô mon Dieu crucifié, et je dirai merci! » Mais c'est là même, c'est dans cet état d'infirmité, qu'il trouvera, comme l'Apôtre, la raison de sa puissance, *cum infirmor, tunc potens sum;* et sa confiance ajoute : « Et puis, malgré cela, si l'obéissance me dit de marcher, d'agir, de parler pour

vous, ô Seigneur Jésus, et pour les âmes chéries, en votre nom je marcherai, j'agirai, je parlerai, escorté de mes faiblesses, mais appuyé sur votre vertu, et espérant ainsi contre toute espérance. Voilà *mon programme* pour toute ma vie de prêtre, ô Sauveur Jésus! Aidez-moi à le remplir jusqu'au dernier souffle de mes jours. »

Ce fut sur l'autel de sa première messe, célébrée le saint jour de Pâques, 28 mars 1869, à six heures et demie, dans l'église du *Gesu*, à la *Capelletta* de son bienheureux Père Ignace, que le jeune prêtre déposa ce programme de sa vie. Il s'y offrait comme victime avec la Victime divine qu'il immolait : « Je le sens, note-t-il à la suite, je le sens, ma main tremble en écrivant ces mots; mes lèvres se prêtent avec peine à prononcer cette prière : c'est la nature qui a peur. Néanmoins, ô Jésus, mon amour crucifié, donnez-moi de souffrir, de souffrir quelque chose, de souffrir beaucoup pour votre nom. Avec votre grâce, *fiat! fiat!* »

Le même jour, il formula sur le papier, et, comme il s'exprime, il « grava en traits ineffaçables » deux demandes qu'il avait faites, le matin, au Seigneur descendu entre ses mains. Après quoi il prit cette feuille et la plaça sur lui pour la porter toujours, « afin que chaque jour, dit-il, Jésus, venant dans mon cœur, trouve ce papier sur ma poitrine comme un monument perpétuel de ma confiance illimitée. » La première demande qu'elle contient est que chaque jour, à chaque fois qu'il célébrera le saint sacrifice,

Dieu lui accorde qu'il le fasse dans les mêmes dispositions qu'en cette matinée de sa première messe, ou plutôt dans des dispositions de plus en plus conformes à celles de l'âme de Jésus. » La seconde demande est celle de pouvoir célébrer tous les jours de sa vie : « Oui, tous les jours de ma vie, sans exception aucune; dussé-je me traîner tout brisé à l'autel, pourvu que je puisse y rester une demi-heure, pour vous y offrir, ô Jésus victime, à la gloire de votre Père, et en sacrifice d'expiation pour ma pauvre âme et les âmes de vos fidèles!... »

Toute cette semaine pascale respire ce saint enthousiasme. On y voit le nouveau prêtre aller porter sa messe de sanctuaire en sanctuaire, comme pour rendre chacun de ses saints de prédilection témoins de son bonheur et garants de ses serments. A Sainte-Marie-Majeure, il célèbre dans la chapelle de la Madone de saint Luc, où il remercie Marie de « trente-trois ans et demi de tendresse maternelle, et où il lui recommande ardemment ses trois sœurs, seuls et derniers débris qui lui restent sur la terre d'une famille jadis si nombreuse! » A Saint-André du noviciat, il célèbre sur le corps de saint Stanislas Kostka, auquel il rappelle leur pacte fraternel, qui date de près de quinze ans : « Il y a quatorze ans et demi, ô mon aimable frère, que dans la retraite d'Issenheim, sous les platanes du jardin, devant votre statue, je vous prenais pour patron! » Mais c'est avant tout à Saint-Pierre de Rome, dans la crypte du Vatican, sur le

corps du Prince des apôtres, qu'il a voulu, dès le lundi de Pâques, célébrer sa seconde messe. « C'est là, dit-il, que son cœur l'a pressé d'aller prier pour le saint-père Pie IX, pour le Saint-Siège, pour le concile du Vatican qui va bientôt s'ouvrir, pour tous les défenseurs de Rome et de la Papauté, pour la Compagnie de Jésus en particulier, afin qu'elle soit tout entière au service du Pape, dût-elle être écrasée sous le coup de ses ennemis! Ainsi soit-il, ô Pierre, ô mon chef, à la vie, à la mort! »

Un an après, 1870, le Père Sengler, de retour en France, passa à Saint-Acheul l'année de probation, qui complète et perfectionne les deux années de noviciat, et que, pour cette raison, l'Institut de saint Ignace appelle le *troisième an.* Elle s'ouvre par une grande retraite qui dure trente jours. Pendant cette retraite, notre cher Père note jour par jour toutes ses impressions, avec une fidélité et une sincérité qui mettent son âme sous nos yeux. De vous dire les ascensions spirituelles de cette âme durant ce mois trop court de sanctification, ce serait un discours infini, car il faudrait vous lire toutes ces pages écrites dans « ce feu de la méditation » dont a parlé le prophète. Je vous avoue que, quant à moi, je n'ai jamais mieux compris que par cette lecture le travail de transformation surnaturelle qui s'opère, pour une âme livrée généreusement à la grâce, dans ce moule des exercices spirituels de saint Ignace, où ce fils d'Ignace, il est vrai, se plonge jusqu'au fond. Notons que le mois

de sa retraite est ce mois de décembre 1870, durant lequel on se bat tout autour de lui, aux environs d'Amiens. Mais il s'est dit à lui-même dès le premier jour : « *Ingredere totus.* Pour entrer ainsi tout entier, il y a un sacrifice à faire, parfois bien grand, dans l'état actuel de la France; mais Dieu me donnera une plus grande grâce pour le faire; et puis mon affaire, à moi, c'est une bonne retraite, comme c'est la meilleure manière de servir mon pays. » Rien donc ne le distraira de cette autre bataille qu'il livre pour l'assaut du royaume des Cieux; et lui, ce fils de l'Alsace, dont l'ardent patriotisme porte dans son cœur toutes les angoisses de l'heure présente, ne se permet pas même, ne fût-ce que quelques secondes, d'écouter de sa fenêtre les roulements du canon qui lui viennent des champs de Dury et de Bapaume.

Quand le retraitant sort de là il ne s'appartient plus : il est tout possédé, tout captivé par le Christ, tout chargé de chaînes de son saint amour. C'est à la lettre que je puis le dire; car je lis, par exemple, qu'en l'honneur de Jésus garrotté par ses bourreaux, ce pénitent du Christ a résolu et obtenu de porter désormais une chaîne qu'il se mettra, dit-il, soit aux reins, soit au bras, qu'il gardera chaque jour, du moins jusqu'au déjeuner, et qu'il reprendra à chaque fois, autant que possible, qu'il devra se rendre au parloir ou au confessionnal : « C'est chose incroyable, écrivait-il ensuite, quelle consolation cette chaîne me cause, combien

de bonnes pensées cette petite souffrance me procure... Pour les autres pénitences, je verrai un peu plus tard. »

Mais il est une autre chaîne, une chaîne invisible, chaîne d'or et de diamant, qui plus que jamais va l'attacher à Jésus-Christ : c'est la chaîne de la conformité au bon plaisir de Dieu. « *Ita, Pater.* Oui, mon Père : » telle est la devise qu'il s'est choisie tout d'abord en entrant dans cette retraite décisive. Or ce lien sacré, il a résolu de le serrer par un nœud désormais indissoluble. Il y a dix ans que cette pensée est descendue en lui; il la reprend, il la pèse, il la porte devant Dieu, il la soumet à son directeur; il s'encourage, il s'effraye, il s'examine, il s'essaye, car la chose est si grave! Longtemps la nature se fait peur, l'humilité elle-même s'épouvante et lui dit : « N'est-ce pas au-dessus de tes forces? Pourras-tu tenir ta promesse? Et si tu ne la tiens pas, n'est-ce pas téméraire à toi de t'engager à une pareille chose? Cela est pour les saints, mais pour toi... » Cependant Jésus lui-même fait retentir sa voix dans le fond de son cœur : « Les seuls mots que j'entendis, rapporte-t-il, furent ceux-ci : « Que crains-tu? Pourquoi hésites-tu? Ai-je hésité à mourir pour toi? Perd-on à être généreux avec moi? Marche en avant, je serai avec toi! » Déjà l'amour le presse, et il écrit tout enflammé : « Je m'engage dans une lutte qui sera longue et pénible. Mais puis-je faire autrement? *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Et qu'est-ce que mon sacrifice auprès du sien? O mon

divin Sauveur, le motif principal, je dirai presque le motif unique de ma détermination, c'est celui de vous plaire : *vous plaire,* ô mon Sauveur, et *glorifier votre Père !* » Enfin, après quinze jours de prières et de larmes, après dix ans de désirs, la grâce et l'amour l'emportent; et un jour, saint jour de dimanche, le dix-neuvième jour de sa retraite, il écrit transporté : « Je reviens de la chapelle le cœur rempli d'une joie et d'une consolation intimes et tranquilles, mais aussi des plus douces que j'aie jamais goûtées. C'est le bonheur de ma première communion, du jour de mes vœux et de ma première messe. Que le bon Dieu est bon de se montrer si sensible à la misérable offrande de sa pauvre créature ! »

Or, cette offrande qu'il vient de faire, prosterné devant le Tabernacle, et qui le rend si heureux, cet acte solennel sur lequel j'insiste tant, parce qu'il donne la clef de la conduite de toute sa vie, qu'est-ce donc, chrétiens? qu'est-ce donc? C'est un vœu, un vœu sublime, « le vœu de faire toujours et en tout ce qui plaira davantage à Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ. » *Quæ placita sunt ei facio semper.* C'est « l'obligation jurée, et sous peine de péché, comme il s'exprime encore, de servir toujours le bon Dieu de son mieux, même dans les plus petites choses. » C'est le vœu du plus parfait, quoique ce dernier mot sonne mal à l'oreille de son humilité. C'est le vœu du Père de la Colombière, le vœu de sainte Thérèse, car il s'est dit

comme elle : « Toujours recevoir et ne jamais donner, c'est un martyre! — Elle avait bien raison, ajoute-t-il aussitôt, et je commence à le sentir. Mais puisque le rien que je suis je puis le donner et que Dieu daigne l'accepter, je veux lui jeter d'un seul coup ma pauvre vie tout entière. Je donne si peu, qu'en vérité je n'en aurai pas moins le martyre de sainte Thérèse. » Vous avez reconnu, mes frères, l'âme agrandie de l'enfant qui disait la veille de sa confirmation : « Nous allons voir si nous ne pouvons pas vivre sans péché! »

Mais concevez-vous bien, Messieurs, ce qu'est un tel engagement et ce qu'il a d'héroïque? Il ne suffit pas à ce chrétien que les vœux du baptême l'obligent aux commandements de Dieu et de l'Église; il ne suffit pas à ce religieux que les vœux de sa profession l'enchaînent à la pratique des conseils évangéliques : ce chrétien, ce religieux, ce prêtre ne se sent pas encore assez près de Jésus-Christ. Et voilà qu'à l'exemple de quelques saints, les plus parfaits, il veut y joindre spontanément une nouvelle obligation qui astreigne chacun de ses actes intérieurs et extérieurs au plus grand agrément de la volonté divine, telle qu'elle lui est connue par l'Évangile, l'Église, les constitutions ou les instructions de son Institut, les prescriptions de ses supérieurs et celles de sa conscience. Et cela non pas seulement par résolution ou par simple promesse, mais par vœu, c'est-à-dire par un engagement religieux, solennellement juré devant la Majesté divine, et qu'il

faudra tenir inviolablement et continuellement, sous peine de péché, sous peine de parjure, sous peine des châtiments que le parjure entraîne pour ce monde et pour l'autre, mais aussi avec la joie que par là Jésus-Christ sera plus glorifié, son amour mieux reconnu, son règne mieux procuré, son cœur plus satisfait. En vérité, Messieurs, n'est-ce pas là le plus splendide degré de beauté morale où la grâce puisse porter l'humanité régénérée par le sang de Jésus-Christ?

Le formidable vœu dont il récitait la formule chaque jour, limité d'abord comme essai à quelques mois, puis renouvelé sans interruption d'année en année, puis pour la vie tout entière, ne cessa plus d'enlacer le disciple à son Maître. Il écrivait que « là était pour lui la source de la paix et du bonheur[1] ».

Les hommes purent voir désormais ce que c'était que l'âme et la vie d'un homme ainsi engagé au meilleur plaisir de Dieu. C'était une vigilance, une attention sur lui-même qui ne laissait place à aucune surprise; un regard de l'âme perpétuellement éveillé sur ce qui était le plus beau, le plus sage, le plus saint; une précision, une exactitude, une ponctualité qui faisait chaque chose à son moment, de la meilleure manière, avec toute la perfection dont elle était capable, et qui rappelait Celui de qui il est écrit : *Bene omnia fecit*. Une régularité qui éta-

[1] Sur ce *Vœu du plus agréable à Dieu*, voyez les méditations et délibérations du R. P. Sengler, à l'*Appendice*.

blissait partout en lui et autour de lui cette « tranquillité de l'ordre » dont saint Augustin fait la définition de la paix. Donc une paix imperturbable au sein de tous les travaux, de toutes les difficultés, de toutes les contradictions et persécutions, et cette étonnante possession de lui-même qui n'était que son absolu assujettissement à l'empire de Dieu, une égalité constante de caractère et de conduite, un équilibre harmonieux de toutes les facultés, une mesure de langage, une gravité de tenue, une douceur de commerce qui donnaient l'image d'un grand sage parce que c'était celle d'un vrai saint. Avec cela la bienveillance, la discrétion, la bonne grâce, la réserve modeste achevant en lui cette distinction que le monde ne donne pas. En tout, une âme enveloppée par le surnaturel qui imprime son cachet céleste sur tout ce qu'elle est, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait : n'est-ce pas ce que nous avons vu? Et en le voyant ainsi, ne preniez-vous pas l'idée de ces beaux lacs placés sur les montagnes, vastes, profonds, limpides, qu'éclaire la lumière d'en haut, qui reflètent la beauté du ciel, que ne soulève aucun orage, dont un souffle ride à peine la surface sereine, qu'encadre l'ombre discrète des bois, et qui répandent autour d'eux la fertilité, le bonheur et la vie?

Désormais, plus que jamais, cet esclave volontaire du bon plaisir divin était ce serviteur prêt à toute bonne œuvre dont parle l'Évangile. « Me voici, s'écrie-t-il, *Ecce servus tuus, servus tuus et filius ancillæ tuæ!* La dernière place partout et tou-

jours et en tout, voilà la mienne. Je dois non seulement l'accepter avec reconnaissance, mais y courir de moi-même et y rester avec joie. Si l'on veut bien m'admettre au degré de coadjuteur, merci, ô mon Dieu! merci, ô Jésus, mon divin capitaine! merci, ô sainte Compagnie ma mère! Si les dispositions du Père Provincial, du Père Recteur, du Père Ministre me mettent au-dessous de tous les autres, merci, ô mon Dieu! merci, ô Compagnie de Jésus! Jamais donc je ne me plaindrai, toujours je tâcherai d'être intérieurement et de me montrer extérieurement content, joyeux, heureux... »

Entre les emplois auxquels l'obéissance religieuse allait le consacrer, il en eût souhaité un qui l'envoyât au loin travailler, souffrir et mourir pour Jésus-Christ! Ç'avait été autrefois sa première ambition d'enfant et d'adolescent. C'est aujourd'hui la première requête, humble et discrète, de cette lettre écrite, le 30 décembre 1870, au R. P. Pillon, alors provincial : « Si je trouvais en moi la moindre aptitude aux missions, avec quelle allégresse je me présenterais! J'en donne pour garant à Votre Révérence l'empressement avec lequel je partirais sur l'heure, si elle me jugeait capable de rendre quelque service à nos frères de Chine! » Toutefois présentement il se croirait coupable de témérité et de présomption en osant prétendre à de si sublimes travaux. Cependant, « comme il lui est dur de se présenter les mains vides devant son Provincial, il a pensé que les supérieurs étant parfois embarrassés de trouver

des surveillants ou professeurs de grammaire, il pourrait, faute de mieux et pour prouver du moins sa bonne volonté, se mettre chaque année à la disposition du Père Provincial, pour le cas où il pourrait se servir de lui à cet effet. — C'est, conclut-il, ce que je viens faire par cette lettre auprès de Votre Révérence, la priant d'avoir cette humble démarche pour agréable, et d'en prendre note, afin qu'à la première occasion j'aie le bonheur de voir par l'effet qu'elle ne lui a pas déplu. »

« La charité de Jésus-Christ le presse » tellement qu'à cette époque, apprenant qu'un Père de la Compagnie, homme d'une grande valeur, était gravement malade, il demande la permission de s'offrir à Notre-Seigneur pour mourir à sa place : « Je serais au comble du bonheur si Notre-Seigneur daignait accepter une vie si misérable et si peu utile que la mienne, pour laisser à sa chère Compagnie un homme qui peut lui rendre de si grands services. Si donc Votre Révérence n'y trouve pas d'inconvénients, je ferai demain mon offrande à Notre-Seigneur, en me jetant, du reste, pour mon éternité, entre les bras de son infinie miséricorde. Vous savez le peu que je suis, mon Révérend Père, et vous n'ignorez pas tout ce qu'est le cher Père malade. Que du moins, par ma mort, je puisse être de quelque utilité à la Compagnie ma mère! » Un post-scriptum ajoute : « Le Père Instructeur du troisième an m'a dit de laisser cela entre les mains du bon Dieu : *fiat!* »

Le 2 février 1872, le Père Sengler prononçait ses vœux de profès. Sa dernière parole à Dieu fut celle-ci : « Que je sois à jamais votre compagnon fidèle, toujours pauvre, toujours chaste, toujours obéissant; pauvre d'une pauvreté parfaite, chaste d'une chasteté angélique, obéissant d'une obéissance à toute épreuve. Il y aura à souffrir, tant mieux; s'il faut mourir, mieux encore. Vous serez toujours là : votre Cœur sera sur mon cœur. J'aurai toujours votre corps pour me mortifier, votre sang pour me désaltérer. Avec cela je marcherai en avant vers le Ciel! »

Voilà comment le Père Sengler s'était donné à Dieu. J'ai dû vous dire ces ardeurs et vous montrer ces élans, parce que c'était la chose de lui qu'on connaissait le moins. Et cependant n'en pouvions-nous pas soupçonner quelque chose? En voyant toutes ses puissances si contenues en Dieu, si fidèles à Dieu, ne pouvions-nous pas penser qu'il les avait assujetties d'une manière spéciale au domaine divin? En le voyant accomplir avec tant de perfection ses actions de tout le jour, les petites et les grandes, n'aurions-nous pu deviner qu'il en avait fait le vœu? Tant de force dans l'action ne supposait-elle pas une mystérieuse vie d'union et de contemplation?

Mais quelle était cette action? S'étant ainsi donné à Dieu, comment se donnait-il aux hommes? C'est une seconde face de son âme et de sa vie; et je puis en abréger le tableau devant vous, car ce sont

vos propres souvenirs que j'aurai à redire; et, sur ce terrain du collège Saint-Joseph où cette seconde partie du discours nous transporte, votre main fut dans la sienne pour la culture de l'âme de vos chers enfants.

C'est en 1872 que le R. P. Pillon, entrant en possession du collège naissant de Lille, en confia la préfecture à celui qui récemment lui demandait de daigner le prendre, faute de mieux, pour une classe de grammaire ou une surveillance d'étude. Le Père Sengler courba la tête sous la conduite de Dieu : « Qu'il est donc bon de se laisser conduire par la divine Providence! écrivit-il dans la mémorable retraite qui l'y prépara. Comme elle m'a bien mené, et à mon insu, au collège d'abord, puis au petit séminaire, et ensuite dans la Compagnie; et dans cette même Compagnie, à travers le noviciat, le juvénat, la surveillance, la régence, la philosophie, la théologie, jusqu'à Rome; de Rome à Saint-Acheul, de Saint-Acheul à Metz... Courage donc pour l'avenir. Je la retrouverai à Lille, aussi amoureuse que par le passé; qu'elle me retrouve aussi docile! »

C'est bien envers vous surtout qu'elle se montra amoureuse, la Providence qui vous le donna, enfants et familles de Lille. A peine cet homme de petite taille, et qui, comme saint Paul, pouvait dire de lui-même : *præsentia autem corporis infirma,* a-t-il paru dans l'externat de la rue de la Barre, qu'on sent

que l'autorité, l'ordre, la discipline, l'esprit de piété, le travail y régneront avec lui. Le collège, sous son impulsion, prend bientôt de tels accroissements, qu'une seule maison ne suffit plus, et l'on doit y joindre celle qu'occupait, presque en face, l'établissement des Dames religieuses de Saint-Maur. Le Père Sengler est l'âme cachée de ces entreprises pour la gloire de Dieu, et l'on commence à comprendre ce qu'il y a d'élan et d'ardente initiative dans cet homme timide.

Cependant l'enseignement traditionnel, en France, est menacé par des innovations révolutionnaires. A la fin de l'année 1872, un nouveau plan d'études présenté et imposé par M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique, fait à l'esprit moderne le sacrifice du vers latin, du thème latin, de la dissertation latine, du discours latin dans les cours classiques, le tout dans l'intérêt prétendu des langues vivantes et des sciences positives; et même, qui le croirait? de l'éducation nationale! C'était un vrai *coup d'État dans l'enseignement secondaire*. Ainsi l'ont nommé d'ailleurs amis et ennemis; et sous ce titre, le Père Sengler écrit d'abord dans les *Études* de sa Compagnie, puis publie en brochure une cinquantaine de pages qui sont bien ce qu'on a dit de plus fort, de plus sensé et de mieux démontré sur ce sujet, d'une actualité sans cesse renaissante. Ce coup d'État, c'est le coup de la mort pour l'éducation littéraire en France, et, par contre-coup, la mort de toute éducation libérale. Il le prouve éner-

giquement dans une série de propositions solidement enchaînées, à savoir : qu'à toute société, et à celle de la France en particulier, il faut une aristocratie intellectuelle; — que cette aristocratie intellectuelle ne se forme que par l'éducation libérale; — que l'éducation libérale est essentiellement fondée sur les études littéraires et philosophiques; — que la base de toute éducation littéraire et philosophique c'est l'étude des langues anciennes; — que l'étude des langues anciennes, pour être efficace, réclame avant tout l'exercice de la composition latine. La conclusion qu'il en tire est que, M. Jules Simon réduisant à néant la composition latine, cette réforme ruine l'étude des langues de l'antiquité, abaisse l'instruction littéraire, paralyse l'essor de l'éducation libérale, et empêche la formation de cette aristocratie des intelligences que la France réclame et quelle ne trouvera certes pas dans ces écoles amoindries. » S'il y avait à réformer, le Père Sengler indique en quoi il fallait le faire, et il l'indique en homme pratique et en homme supérieur. Nulle réplique n'était possible à cette démonstration, d'une rare vigueur de ton comme de raisonnement. La brochure, distribuée à tous les députés et à tous les membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique, porta la conviction dans les esprits compétents, et le plan d'études ne put tenir devant cette défense si ferme et si calme de ce qui était la tradition, l'honneur et l'espérance intellectuelle de la France.

Les fêtes cependant s'entremêlent aux études dans le collège Saint-Joseph. Et comment ne pas mentionner cette magnifique procession de Notre-Dame-de-la-Treille du 21 juin 1874, dans laquelle, mes chers enfants, vos aînés firent une figure si remarquée. Des groupes historiques avaient été conçus et organisés par le Père Préfet, qui vous en expliqua l'ordonnance et le symbolisme dans une brochure qu'il vous dédiait et qui se terminait par cette exhortation : « En faisant reparaître au milieu de votre cité tous ces grands hommes qui ont donné de si magnifiques preuves de leur piété envers Marie, vous aurez fait entendre, avec la voix des siècles, une voix plus éloquente : celle de votre exemple. »

Mais les deux maisons de la rue de la Barre ne suffisaient plus à contenir les élèves qui affluaient de plus en plus à l'externat placé sous cette main magistrale. Il fallait construire ailleurs, et construire grandement. Le choix et l'achat du terrain, les négociations avec les autorités, le plan des constructions, tout se concerte et s'exécute sous l'inspiration discrète, mais toujours écoutée, de cet homme modeste, en qui chaque nouvelle nécessité qui se produit révèle des connaissances et des aptitudes nouvelles. Rien ne coûte à son dévouement ; et on le vit une fois partir soudainement pour Florence auprès du R. P. Général de la Société de Jésus, afin de lui soumettre et expliquer les plans du futur édifice; puis repartir aussitôt, et, sans s'être arrêté

nulle part, ni en Italie ni en France, rentrer à Lille, où il était de retour après quatre jours.

A deux années de là s'élevait, au sein de terrains encore inoccupés, le premier de ces vastes établissements scolaires dont l'Université catholique de Lille a été le second, et qui ensemble, attirant autour d'eux de belles constructions alignées sur de vastes avenues, font maintenant de ce quartier le plus magnifique et le plus monumental de la cité. Aux grandes lignes de l'édifice, à l'ampleur de ses proportions, à la symétrie de son ordonnance, à la sage prévoyance de ses distributions, à la lumière abondante de ses ouvertures, vous avez reconnu l'esprit large, ordonné, lumineux et pratique du Père Sengler : c'est l'image de son âme. L'entreprise était hardie, les temps étaient pleins de menaces : bâtir alors un collège libre n'était-ce pas, Messieurs, bâtir sur un volcan? Quelques-uns se le demandaient. Mais qu'est-ce que l'Église de France aurait fait depuis cent ans, qu'aurait fait surtout la Compagnie de Jésus, si elle eût attendu pour agir la faveur du pouvoir et le lever de jours prospères?

On s'installa à la rentrée de 1876, et c'est là que nous allons voir le Père Préfet se livrer en grand à ce ministère duquel il a écrit lui-même : « Je veux plus que jamais me dévouer à la gloire de Dieu, en me dépensant tout entier à mon office, en donnant à mes supérieurs, à mes inférieurs, à tous ceux qui me demandent appui, lumière et conseil, tout mon temps, toutes mes forces, tout mon savoir,

toutes mes ressources, en ne gardant pour moi que les humiliations; afin que mon âme, dégagée de l'attache à tout bien terrestre, dégagée des satisfactions de l'amour-propre, croisse en humilité et soit tout entière à Dieu. Ah! si, comme le bienheureux André Bobola, je pouvais être *saint Préfet!...* »

Voilà son programme; l'a-t-il rempli? Nous a-t-il tout donné? Je vous le demande d'abord à vous, mes chers collaborateurs, pour qui sa direction était si précieuse et son commandement si honnête? Soit qu'il vous adressât la parole en public dans ces inoubliables conférences pédagogiques éclairées par sa méditation et par son expérience, soit qu'il organisât l'enseignement et l'office de chacun de vous dans un ordre où il y avait une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, soit qu'il vous communiquât ses observations d'un accent où le respect s'unissait à l'affection, ne sentiez-vous pas que cet homme était à vous sans réserve? N'entrevoyiez-vous pas dans sa personne l'idéal de l'éducateur chrétien? Et votre vie de maître comme votre vie de prêtre n'avait-elle pas en lui constamment sous les yeux comme une page vivante de l'Évangile?

Ne se donnait-il pas à vous, parents qui veniez puiser auprès de lui les conseils d'une paternité qui éclairait la vôtre ou qui la fortifiait? « Ma porte, écrivait-il dans une de ses retraites, sera toujours ouverte aux maîtres et aux élèves. Pour les parents de même : je me rendrai au parloir sans retard, sauf impossibilité absolue. Tout à tous, pour Notre-

Seigneur et comme Notre-Seigneur! » C'était à tous sans doute qu'il faisait ce bon accueil; mais si, même aux heures de travail et de silence qu'il s'était réservées, et durant lesquelles il avait donné l'ordre de ne pas l'appeler, la visite qu'on lui annonçait était celle d'une personne qui, par son état moins fortuné, ses malheurs domestiques, ses difficultés dans l'éducation de ses enfants, ses revers de famille ou les insuccès scolaires de ses fils, se recommandait spécialement à la charité du prêtre, la consigne donnée était levée en sa faveur, et tout était aussitôt quitté pour la recevoir. Qui que vous soyez d'ailleurs, vous l'avez vu entrer pour vous dans ce parloir où il portait tant de gravité religieuse dans son maintien, tant de sûreté dans sa parole. Là il vous écoutait, puis il vous répondait au sujet de votre enfant, sur ses notes, ses places, sa conduite, ses dispositions, avec une telle précision comme avec un tel intérêt, que vous eussiez cru qu'il n'avait à s'occuper que de ce seul et unique élève dans la maison. Il semblait impossible de rencontrer un pasteur qui connût aussi bien *nominatim,* distinctement chacune de ses brebis. Quand vous vous retiriez d'auprès de lui, souvent il avait proféré très peu de paroles, mais il avait dit tout ce qu'il fallait dire, et vous aviez senti qu'il vous avait parlé dans la lumière de Dieu.

Ne vous a-t-il pas tout donné, surtout à vous, mes enfants? Ne vous a-t-il pas prodigué tous les trésors de son esprit, de son temps, de son cœur?

Cet esprit si étendu, si clair, si méthodique, si solide surtout, ne vous l'a-t-il pas donné dans ses ouvrages scolaires : grammaires des langues anciennes, grammaire historique française, éditions classiques dont les annotations témoignent moins encore de l'excellence de son goût que de son souci de votre foi et de votre vertu? Cet esprit, qui était ouvert à tous les rayons des connaissances humaines, ne l'employait-il pas dans le travail incessant de vos examens, de vos concertations, de vos compositions, se faisant petit avec les petits et grand avec les grands, et, de la classe de dixième à celle de philosophie, se trouvant partout à l'aise et partout chez lui?

Et son cœur? Ah! il est possible que vous n'en ayez pas senti les battements qu'il comprimait; car son affection, à lui, se défendait de l'effusion. Il en était de son cœur comme du foyer d'une machine, lequel met tout en mouvement, mais en demeurant caché. Il vous aimait plus et mieux que vous ne serez jamais aimés; mais ce qu'il aimait en vous, c'était ce qui ne se voit pas : l'immortel agrément de la vertu; ce qu'il exigeait de vous, c'était ce qui ne plaît pas : l'accomplissement du devoir et l'exactitude de la discipline. Aimer, pour lui, c'était servir. Il vous prodiguait ses soins, et quant à ses tendresses, il les gardait pour les heures où il portait vos âmes dans ses prières devant Dieu.

Mais là, quel élan de cœur! quelle abondance de charité! Écoutez cette prière; elle est du 16 sep-

tembre 1877, à la veille de la rentrée pour la sixième année du collège Saint-Joseph : « O Dieu, je vous la consacre, cette année, en mon nom, et, autant que je puis, au nom de tout le collège. Vous voyez avec quelle ardeur et quel dévouement tous nos maîtres et frères s'apprêtent à entrer bientôt dans la carrière. Soutenez, développez, sanctifiez cette noble ardeur et ce beau dévouement; couronnez-les par des grâces de sainteté répandues en abondance sur tous nos compagnons d'armes qui combattent dans ce collège, et sur tous les enfants que vous allez nous confier. Que tous, les plus grands surtout, s'affermissent dans votre foi et dans votre saint amour. Allumez dans plusieurs la sainte flamme du dévouement apostolique; choisissez parmi eux des prêtres, des religieux; choisissez parmi eux des apôtres dans le monde, et qu'ils soient en grand nombre et tous selon votre cœur! » Ce qu'il demande à la fin de la même prière, c'est que les deux tiers au moins des élèves de rhétorique et de philosophie soient reçus bacheliers : « Si vous m'accordez tout cela, je m'engage à célébrer trente-trois messes en l'honneur des trente-trois années durant lesquelles votre divin Cœur a battu d'amour ici-bas; et puis moi-même, de plus en plus dévoué à votre service! » Voilà son amour, à lui : le zèle et le sacrifice.

Il vous a donné son temps, son plus riche trésor. Et vous savez, mes enfants, s'il en était avare. Par une distribution qui tenait compte non seulement des heures, mais des minutes, il en trouvait pour

tout : pour l'étude, pour la lecture, pour la correspondance, pour la composition de ses savants ouvrages, et même, je ne puis l'oublier, pour la correction des ouvrages des autres. Il en avait pour les conseils administratifs de nos Facultés catholiques, dont il était un des membres à la fois les plus discrets et les plus écoutés, et auxquels il apportait cette lumière et cette paix qui étaient comme l'atmosphère de cet homme de Dieu. Mais il en avait spécialement pour vous, ses chers élèves du collège; et si vous voulez savoir avec quelle générosité il vous le livrait à tous, lisez ces lignes de ses retraites : « Le sacrifice prompt et généreux de mon temps en général, et de chaque parcelle en particulier, pour le service de mes frères, a toujours été pour moi un des plus pénibles, à cause d'un amour excessif sans doute que j'ai pour le travail. Mais depuis que j'ai terminé mes études et que je me trouve engagé dans ma charge, à chaque instant, pour ainsi dire, j'ai à faire le même sacrifice, me tenant toujours prêt et prompt à être à la disposition de tous et de chacun... *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* »

Cependant un moment vint où il ne s'agit plus seulement d'élever les enfants chrétiens, mais où il fallut les défendre. Vous vous souvenez de la néfaste époque de l'exécution des Décrets contre les religieux. Un matin du mois de décembre 1880, le Père Sengler s'étant rendu, comme à l'ordinaire, auprès

du Père Recteur afin de prendre ses ordres, le Père Pillon lui dit, en lui montrant un papier : « Aujourd'hui, jour de sa fête, saint François Xavier vient de m'envoyer une grande grâce : je suis cité à comparaître devant le Conseil académique de Douai. » Déjà le Père Préfet, assisté d'un comité d'éminents jurisconsultes, avait tout employé pour aider à la défense juridique du Père Recteur. Il y avait même tellement dépensé sa santé, qu'un moment, en octobre, contraint de s'aliter, il avait inspiré de sérieuses alarmes pour ses jours. Mais Dieu savait que nous avions encore besoin de ses services; et vous pûtes le voir à l'œuvre, lorsque, frappé dans son chef, le collège dut se transférer immédiatement au boulevard Vauban, en même temps qu'il demandait à cette église du Sacré-Cœur une hospitalité dont le souvenir reste éternel dans notre reconnaissance.

Ah! sans doute ce sera votre immortel honneur, parents catholiques de Lille, de n'avoir pas voulu qu'un seul de vos fils manquât à notre appel. Et avec quelle courageuse unanimité nous vous vîmes alors, bravant les frimas d'un rigoureux hiver, nous arriver chaque matin nous amenant vos enfants, dans la neige, sur la glace, et parfois même portant les plus jeunes dans vos bras! Mais cet honneur sera aussi et par-dessus tout celui de l'homme intrépide et imperturbable qui, aidé de notre Père Ministre, improvisait en trois jours un asile à plus de cinq cents écoliers, y faisait transporter pupitres, livres et

cahiers par les élèves eux-mêmes marchant en rang sous ses ordres, trouvait place pour tous les services comme pour toutes les personnes, recrutait et formait un personnel dirigeant, enseignant et surveillant, presque tout entier nouveau, mettait partout l'exactitude, la discipline, le travail, sans exclure la gaieté, et finalement déconcertait, par le miracle de cette surhumaine opiniâtreté, l'administration académique elle-même, qui, sans doute embarrassée devant toute une ville d'un coup duquel elle tirait si peu de profit et si peu de gloire, vint nous suggérer elle-même de rentrer dans ce grand collège dont la solitude forcée lui était un reproche, je n'ose dire un remords.

Maintenant voulez-vous savoir où le modeste héros de cette campagne pour Dieu va demander un peu de repos, après cette année de combat? Du 22 au 29 août 1881, on le trouve, comme saint Jean, sur le Cœur de Jésus, dans une retraite qui l'inonde de joies surnaturelles dont il fait le sujet de « mille actions de grâces ». Écoutez, et apprenez les miséricordes de Dieu pour ceux qui le servent : « Il me semble, ô mon Dieu, témoignent les Notes spirituelles, que, pendant ces huit jours de solitude et de prière, vous ayez voulu me faire oublier toutes les fatigues de l'année par vos divines consolations. Quelles douces larmes jaillissant sans effort sous la seule pression de votre amour! Quelle vigueur nouvelle vous avez peu à peu fait couler dans mon âme épuisée et presque défaillante! O heures bénies où

mon cœur, admis à converser avec votre Cœur sacré, ô mon Sauveur, y épanchait ses douleurs, ses craintes, ses espérances, ses désirs! Heures trop tôt finies, du moins vous me laissez un goût du Ciel tel que je ne l'avais pas encore connu jusqu'ici. Vous me laissez un amour de mon divin Maître qui, ce me semble, à l'heure qu'il est, loin de craindre les dangers et les fatigues, les appelle de tous ses désirs. Tout entier à vous, ô Verbe bien-aimé, mon Dieu et mon Roi, et au poste que vous voudrez, au poste où je suis ou à tout autre, et tant que vous voudrez, avec votre grâce je resterai, je travaillerai, je lutterai, je succomberai, s'il le faut, mais pour vaincre et triompher avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il, ô mon roi Jésus! »

Le caractère de cet homme vraiment rare était la force : la force dans l'amour de Dieu et le sacrifice à Dieu; la force dans l'action et le dévouement, comme nous venons de le voir; mais aussi la force dans le renoncement et l'abnégation. C'est un autre côté de son âme.

J'ai dit qu'il y avait chez lui quelque chose qui marchait de pair avec le don de soi, c'était l'oubli de soi; et, en effet, je n'ai jamais connu personne qui fît moins de bruit en faisant plus de bien. Il effaçait son action derrière l'obéissance qui avait été son attrait presque originel, comme il nous le révèle lui-même : « J'ai été, écrit-il, porté à témoigner

vivement ma reconnaissance au bon Dieu de l'esprit d'obéissance que, depuis mon enfance, sa grâce a profondément gravé dans mon cœur; du respect de l'autorité qu'il m'a donné et qu'il avait déjà si fort développé en moi, du temps que j'étais dans le monde, pour ma mère et mes supérieurs spirituels, et surtout, depuis que je suis dans la Compagnie, pour mes supérieurs religieux, pour notre saint-père le Pape par-dessus tous les autres. Quelle grâce insigne! De là, en grande partie, ma paix, ma sécurité et mon bonheur dans ma vocation. »

Ce respect et cette obéissance qui, comme il l'écrit encore, s'appliquaient à voir Dieu dans ses supérieurs, prenaient les traits de la piété la plus tendrement filiale envers le R. P. Pillon : « Je m'étudierai, écrit-il, à faire plaisir en tout au R. P. Recteur, l'entourant de mes soins et cherchant à lui rendre sa tâche facile. Sa charge, son âge, sa santé, ses bienfaits, tout m'en fait un devoir impérieux. De plus, n'est-il pas pour nous Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ce que je ferais pour Notre-Seigneur, je le ferai pour un si bon Père Recteur. »

Le même esprit de déférence et d'humble soumission le faisait courir au-devant des observations, des remontrances même. Un jour, par exemple, à la fin d'une retraite, ayant demandé au Père Recteur de lui écrire ses remarques sur sa manière d'agir, il les reçut et leur fit ce religieux accueil : « J'ai ouvert la réponse de mon supérieur comme une lettre envoyée par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-

même, à genoux, en la baisant avec respect et en protestant d'avance de ma soumission entière et de ma filiale reconnaissance, quel qu'en fût le contenu. » Et comme, dans ce contenu, on en avait usé vigoureusement avec lui, comme il convenait d'agir avec un religieux si avide de vérité et de perfection : « Le coup a été dur, écrit-il dans ses Notes, mais c'est la main d'un père, d'un vrai père. Je lui en ai une profonde et éternelle reconnaissance. Bénie soit la Compagnie qui sait donner aux supérieurs une franchise aussi forte et aussi efficace pour la guérison de ses enfants! » Coûte que coûte, il fit donc immédiatement le sacrifice demandé. Puis, présentant au Seigneur son cœur ainsi broyé pour l'amour de lui : « Êtes-vous content, maintenant, ô mon doux Jésus? Il me semble que c'est là tout, absolument tout. Bénissez-moi, et ces résolutions avec moi. »

Mais si ces sentiments d'obéissance sans réserve se légitimaient parfaitement envers un homme tel qu'était le R. P. Pillon, ils ne s'imposaient pas pareillement, loin de là, envers un autre supérieur qui ne lui était pas préposé par son Institut, que lui avait donné l'infortune des temps, et que d'ailleurs ses dispositions personnelles, le respect des droits acquis, le sentiment de la juste confiance dont jouissait à Lille la Compagnie de Jésus, et bientôt sa propre et croissante admiration pour la sagesse et la sainteté d'un si excellent Préfet, inclinaient envers lui à une déférence qui n'était que justice. Mais au regard de

l'autorité, le Père Sengler ne faisait pas acception de personnes, et il ne se prévalut de cette situation et de ces dispositions que pour exagérer les délicatesses d'une reconnaissance dont je ne cesserai de le bénir chacun des jours de ma vie. En toute chose il ne manquait jamais de consulter celui-là même qui reconnaissait avoir tout à apprendre de lui; et son initiative la plus déterminée se subordonnait toujours à une dépendance qui tenait à laisser aux autres tout l'honneur des résultats dont il avait le premier mérite devant Dieu. Si je n'étais ici personnellement trop en cause, j'aimerais à vous raconter cet effacement de lui-même, cette obligeance secourable, cette charitable indulgence, ce désintéressement de toute estime humaine qui ne permettait pas même à la reconnaissance de lui payer sa dette sous une forme quelconque. Il avait la louange en horreur; et si, dans l'inaltérable unanimité de pensée et de sentiment qui, pendant six années, a été notre force et notre consolation, un jour fut où une dissonance vint déranger ce concert, ce fut celui où, dans quelqu'une de nos séances publiques, je laissai aller mon cœur à une allusion aux services de cet homme, « qui n'ignorait rien, qui n'omettait rien, qui n'oubliait rien, qui n'oubliait que lui-même. » Encore eut-il bientôt raison de moi sur ce point; car lorsque ensuite il vint, confus et suppliant, me trouver pour se plaindre et de mes paroles et de vos applaudissements, et que je vis dans ses yeux une larme prête à tomber sur son visage rougissant,

je sentis bien que j'avais été coupable envers lui, coupable de lèse-modestie, et désormais le respect me commanda le silence.

Par tous ces dons et ces services rendus depuis quinze ans au collège et à la ville, l'autorité lui avait été donnée immense, incontestée, au dedans comme au dehors : « Le Père Préfet l'a dit! » On ne se fût pas même avisé de discuter sa parole. Dans cet intervalle, de grandes œuvres avaient été accomplies : le collège s'était enrichi de prêtres et maîtres distingués; l'unité s'était établie et fortifiée chaque jour; la famille de nos enfants n'avait cessé de grandir; une succursale avait été fondée pour les classes des petits, et ainsi le nombre de nos élèves avait dépassé six cents. C'était, semble-t-il, pour le Père l'heure, sinon de se reposer, du moins de jouir de son œuvre; mais Dieu lui préparait alors d'autre destinées.

Vous m'excuserez, mes Révérends Pères, si, par mes insistances auprès de votre très vénéré Père Général, j'ai retardé d'une année le bonheur que vous eûtes de voir notre Père Préfet placé à la tête de votre province religieuse. Vous me le pardonnerez facilement, vous, mes chers fils, quand vous vous souviendrez que c'est durant cette année qu'il prépara, avec le concours de notre conseil d'administration, la construction de notre chapelle, de notre salle de séances, et mit ainsi la dernière main à l'édifice de ce collège qui du commencement à la fin est entièrement de lui.

Mais enfin, le 30 juin dernier, je reçus la lettre suivante qu'il m'écrivait d'Amiens, et où vous reconnaîtrez son âme tout entière : « Le bon Dieu m'a appelé aujourd'hui à Amiens pour me donner une bien lourde croix. Je ne puis la refuser de sa main. Ce qui me la rend plus douloureuse encore, c'est que je me vois obligé de vous demander de m'aider à la porter. La séparation que nous redoutions l'année dernière paraît inévitable, et je suis réduit, — telle est la disposition de la Providence, — à me faire votre suppliant, à vous prier, au nom de votre amour pour Notre-Seigneur, de votre amour pour notre chère Compagnie, de votre amour pour la bonne ville de Lille et de ses si chers enfants, d'accepter aussi cette part de la croix qui me vient du Ciel. Quel déchirement pour moi! Je redoute le moment du retour, et néanmoins je dois le désirer. Dieu le veut ainsi, et il nous aidera à tout arranger pour sa plus grande gloire. Pardon de la grande peine que je ne puis vous épargner, et conservez-moi votre bonté et tout votre affectueux attachement. Je suis à vous, plus que jamais et plus que je ne saurais dire, en Notre-Seigneur qui adoucira vos peines, je l'espère. »

Notre Père Préfet était nommé Provincial de sa Compagnie pour la province de Champagne. C'était inéluctable. Il me suppliait d'être son Simon le Cyrénéen; je courbai, ainsi que lui, ma tête sous la croix.

La chose était secrète encore et ne devait être

portée à la connaissance des Pères qu'au dernier jour de la congrégation provinciale, qui se réunit à Lille. Ce jour-là, 10 août, le Père Préfet, avant de se rendre à cette assemblée, alla se mettre à genoux devant le Supérieur de sa Résidence, le vénéré Père Braun : « Vous êtes instruit, lui dit-il, de ce qui va avoir lieu pour moi dans un instant. Vous n'ignorez pas non plus ce que je suis et combien j'ai besoin de la grâce de Dieu. Je vous prie de daigner me donner votre bénédiction. »

Vous savez le reste, Messieurs. Vous savez les regrets unanimes des familles, des maîtres et des enfants, à la nouvelle de ce départ; vous savez le don que notre Père, avant de nous quitter, nous fit d'un homme de sa droite et d'un fils de son cœur pour le remplacer; vous savez ses dernières sollicitudes pour nous, l'organisation de notre rentrée scolaire, l'ordonnance suprême de nos constructions, et d'autres choses encore. Il nous suivait de loin avec prédilection : c'était son repos et déjà son allégresse de penser qu'il se retrouverait parmi nous aux fêtes pascales. Pâques devait être pour lui le grand passage du temps à l'éternité.

Le R. Père Sengler pressentait qu'il dépasserait peu sa cinquantième année. Il en était averti d'abord par l'état de sa frêle santé, laquelle, au contraire, nous pouvions croire très robuste, en la voyant suffire à un si énorme travail, et résister à tant de secrètes mortifications. Mais il n'en était rien; et on lit dans une de ses méditations de 1876, sur le

mystère de la croix : « Pendant ma contemplation du soir sur Jésus chez Caïphe, j'ai senti des douleurs incroyables : mon corps était tout brisé, dans les articulations surtout. J'ai tâché d'unir cela aux souffrances de Jésus mon Sauveur... Il y a si longtemps que j'apprends à souffrir, et je le sais encore si peu! Depuis mes premières années de collège, il n'y a presque pas de jour où je n'aie eu ou la tête, ou la poitrine, ou la gorge, ou les dents, ou le corps tout entier en proie à la douleur, et le bon Dieu sait avec quelle violence souvent!... Puisqu'il me faut me résoudre à souffrir, à porter jusqu'à la tombe mon pauvre corps déjà tout cousu d'infirmités et en proie à toutes les atteintes de la douleur, je veux au moins le faire de tout cœur pour le bon Dieu, souffrant de bonne grâce et joyeusement avec mon divin Sauveur couronné d'épines et cloué à la croix pour l'amour de moi... »

Un autre avertissement lui venait du peu de temps qu'avaient vécu ses frères et sœurs, lesquels avaient quitté successivement cette terre à quarante-cinq, à quarante-sept, à cinquante-trois ans. « Or voici, se disait-il en 1876, que j'en ai quarante et un passés. Soit donc dix ou vingt ans encore. Qu'est-ce que cela? Et puis l'éternité! O bienheureuse éternité! Quoi! sitôt! Courage, mon âme, va de l'avant! Commande au corps, dompte-toi, dépense-toi. Ne vois-tu pas Jésus debout à la droite de son Père et agitant déjà la couronne au-dessus de ta tête? » En 1880, dans une autre retraite, faite au boulevard

Vauban durant la dispersion : « J'ai déjà quarante-cinq ans, écrit-il. Ces dernières années qui me restent, que sont-elles en comparaison de l'éternité? Courage, mon âme, sers ton Dieu avec générosité! Fallût-il pour cela marcher à travers le fer et le feu, la prison ou la mort, le Ciel en vaut la peine. »

Quand le Ciel l'appela il était prêt. Revenu malade de Châlons, il s'alita le 29 mars, soudainement arrêté dans ses travaux incessants pour le gouvernement de sa province. Bientôt une fluxion de poitrine se déclara avec une violence qui ne permit plus l'espoir.

On entrait dans les jours de la semaine sainte. Le malade, d'abord trompé sur la gravité du mal, comprit bientôt qu'il fallait mourir. Il mena cette dernière affaire doucement et simplement comme les autres. « La maladie, la mort, écrivait-il un jour, viennent à nous avec un visage d'ami. Oh! si je pouvais m'habituer à les recevoir de même avec un visage d'ami! Ce serait bien juste, puisque le bon Dieu me les envoie pour me tendre la main et m'élever à Lui! »

Durant ces journées de souffrance, uni constamment à Dieu, il priait à haute voix quand personne n'était là; mais il se contentait de prier des lèvres et à voix basse dès qu'on s'approchait de son lit. Ses yeux étaient levés au ciel. Durant quelques instants de délire, les mots de communion et d'Immaculée Conception furent entendus. Le jeudi saint,

8 avril, le saint Viatique et l'Extrême-Onction lui furent apportés. Il enveloppa de son regard la sainte Eucharistie, qu'il reçut en pleine connaissance et avec une grande ardeur. Il était onze heures du matin, l'heure où ici, mes enfants, notre procession se rendait de cette chapelle au reposoir du très saint Sacrement. Le mourant priait toujours; ses traits avaient revêtu une expression angélique. Sentant la fin approcher, il fit effort pour joindre ses mains, qui restèrent ainsi unies jusqu'après son trépas. Puis, vers midi et demi, premières Vêpres du vendredi saint, il s'éteignait sans agonie : son âme était avec Dieu.

Auprès de son lit se dressait, depuis cinq jours, une belle et grande palme qu'on lui avait apportée, le jour des Rameaux, à l'issue de la messe. Il l'avait reçue avec allégresse et l'avait fait placer dans sa chambre près de lui. Elle y resta durant sa courte maladie; puis, quand on l'ensevelit, on la déposa fidèlement à sa droite; elle repose dans son cercueil. Il entrait donc dans l'autre vie, emportant avec lui le corps de Jésus-Christ qu'il venait de recevoir, et la palme du triomphe de son divin Roi.

Un jour, étant à Rome, le Père Sengler, visitant les salles du Vatican, s'était extasié devant le chef-d'œuvre de Raphaël, la Transfiguration. Le visage de Jésus glorieux l'avait ravi. Un an plus tard, dans sa grande retraite, il se le rappelait encore, et il écrivait : « Vous voir, ô mon Dieu, vous voir! Ah! si jamais, comme quelques saints, j'avais eu le

bonheur, l'ineffable bonheur de vous voir, de vous contempler un instant seulement! Mais j'en serais mort de bonheur... Que du moins, par votre grâce, la foi produise en moi ce que votre vue produisait en vos saints, en attendant le Ciel! L'attente sera longue, dure, accablante; mais je sais que vous y êtes, et je patienterai. Pour charmer et soutenir ma pauvre âme pendant le reste de mon pèlerinage, je lui remettrai devant les yeux la Transfiguration de Raphaël, où vous m'êtes apparu si beau, si divin. J'en suis encore dans le ravissement. Non, jamais plus sur la terre je ne verrai votre adorable visage si beau des glorieux reflets de votre âme bienheureuse, toute pénétrée elle-même des rayons de la divinité. Et si telle est l'image, quelle dut être la réalité! Et si telle fut votre transfiguration, quelle dut être votre résurrection : *Beati qui viderunt; beati et qui videbunt!* Par votre grâce, Seigneur, j'en serai, je verrai votre gloire. Maintenant déjà je le sais, je le crois, et ce m'est un commencement de bonheur. »

O Père, oui, vous en serez de cette immortelle compagnie des heureux, et tout nous fait estimer que vous en êtes dès à présent. Sans doute nous prions et nous prierons encore pour votre béatitude; mais permettez-nous la confiance que déjà nous sommes exaucés, et que cette beauté divine dont l'image vous ravissait, vous la contemplez aujourd'hui face à face! Vous prépariez parmi nous un temple à Jésus-Christ, et nous aimions à vous

voir en combiner vous-même toutes les proportions, semblable à cet ange que l'Apocalypse nous représente tenant en main un mètre d'or, dont il mesure les murailles de la cité de Dieu. Mais si Dieu ne vous a pas laissé le temps de voir s'élever dans les airs les colonnes de notre édifice terrestre, nous voulons croire que sa justice miséricordieuse vous a introduit dans ce temple éternel qu'illumine la clarté de sa face et dont « la lampe est l'Agneau » resplendissant de gloire.

Là vous aurez retrouvé tous ceux que vous avez aimés, honorés ou servis. Vous y aurez retrouvé vos religieuses sœurs, ces épouses du Christ, qui avaient, comme vous, choisi « cette bonne part qui ne leur sera pas enlevée ». Vous y aurez retrouvé vos pères et frères en religion, et, en particulier, ce vénéré Père Recteur dont le bonheur est complet, puisque, là-haut comme ici-bas, il vous a maintenant près de lui. Vous y aurez retrouvé ces jeunes et chers élèves du collège Saint-Joseph, aimables et pieux enfants qui, cueillis dans la fleur de l'âge, de l'espérance et de la distinction, s'en sont allés orner les autels du Seigneur. Vous y aurez enfin retrouvé tant d'hommes de bien et de foi de cette ville de Lille qui, la semaine dernière encore, envoyait vers la patrie un de ceux dont vous me faisiez admirer davantage la belle âme et le grand cœur[1].

Ah! nous ne vous plaignons pas, car vous vous

[1] M. Édouard Lefort. Tout Lille sait ce que ce nom rappelle d'aimable charité, de douce sagesse et de sainteté.

êtes enrichi de tout ce que nous avons perdu. Mais, ô Père, souffrez que d'un cœur affligé, quoique soumis, nous nous plaignions nous-même, nous à qui manquent aujourd'hui votre conseil, votre force, votre sagesse, votre profonde tendresse, et cette douceur de votre présence qui nous faisait comprendre combien il est bon de vivre auprès des amis de Dieu. Une consolation nous reste néanmoins : c'est d'abord la pensée que de là-haut vous veillerez encore sur notre famille; puis c'est la chère espérance que vous êtes allé nous y préparer une place, et que nous vous rejoindrons un jour dans ce beau paradis qui sera trouvé plus beau encore en l'immortelle société d'hommes tels que vous. Ainsi soit-il.

---

XXV

# LETTRE

## AUX ENFANTS DE LA PREMIÈRE COMMUNION

M. le Supérieur ayant reçu, le mardi 7 juin 1887, un télégramme lui annonçant la mort de son père, vieillard nonagénaire, décédé pieusement, le matin du même jour, avait dû se rendre immédiatement dans sa famille, à Bellegarde (Loiret).

C'est de là qu'il adressa à la hâte la lettre suivante aux enfants du collège qui se disposaient à faire, le jeudi suivant, leur première communion. Elle fut lue publiquement, en présence des parents et des enfants, le jour de cette solennité, dans la réunion de l'après-midi.

Que ceux qui la trouveront reproduite ici daignent se souvenir, dans leurs prières, de l'âme de M. *André-Sébastien* Baunard, afin que le Seigneur Jésus fasse miséricorde à son humble serviteur et lui donne le repos éternel.

XXV

# LETTRE

ADRESSÉE PAR M. LE SUPÉRIEUR

## AUX ENFANTS DE LA PREMIÈRE COMMUNION

LE MERCREDI 8 JUIN 1887

VEILLE DE CETTE SOLENNITÉ

*Bellegarde (Loiret), ce 8 juin 1887.*

Mes petits Enfants,

Je ne puis résister au désir de vous écrire, et c'est près du lit de mort de mon père que je le fais.

Je sais bien que les grandes douleurs sont muettes et doivent l'être ; mais si profondément absorbé que je sois par la mienne et par celle de ma famille, il m'est impossible. d'oublier cette autre famille qui m'est bien chère, elle aussi : ma famille spirituelle du collège de Lille. Je ne puis vous oublier, vous surtout, mes Benjamins, dont il a fallu m'éloigner inopinément à la veille du jour où vous seront données, dans la communion, les joies anticipées du royaume des Cieux. Je ne vous ai donc pas quittés par le cœur, mes petits enfants, et ici, à cent lieues de vous, mes yeux tout pleins de larmes s'en

vont de ce lit funèbre, où repose doucement ce vieillard de quatre-vingt-dix ans que j'ai tant vénéré et aimé, vers cet autel où nos soixante-huit enfants vont recevoir demain matin pour la première fois Celui qui est « la Résurrection et la Vie ».

C'est à peine, hélas! si j'ai pu seulement vous entrevoir un instant, lorsque lundi dernier, sur le seuil de votre retraite, je suis venu vous visiter et vous féliciter de la si bien commencer. Vous vous souvenez qu'alors je vous rappelais cette célèbre parole de Christophe Colomb à son équipage : « Trois jours, et je vous donne un monde; » et l'appliquant à vous, je vous disais ensuite avec une plus haute espérance que lui : « Trois jours, et je vous donne un Dieu! » Ce Dieu que je vous promettais, vous le recevrez demain, mais ce ne sera pas moi qui aurai l'honneur de vous le distribuer; et votre père a dû laisser à un autre plus heureux le soin de rompre le Pain des anges, comme le pain de la parole, à ses petits enfants. Plaignez-moi!

Voici que déjà ce soir, veille du grand jour, une première grâce vous sera donnée. C'est l'heure où chaque année nos enfants de la retraite, après avoir reçu l'absolution, et avant de se retirer chacun dans sa famille, viennent, rangés en couronne, s'agenouiller devant nous, et nous demander de leur pardonner et de les bénir. Que de grand cœur ce pardon et cette bénédiction je vous les envoie, mes enfants! Mais je vous les envoie de loin, et un bonheur me manque : celui de les déposer moi-même sur vos

têtes; celui aussi de lire dans vos yeux et sur vos fronts cette paix de l'absolution descendue dans vos âmes. Elle sera si parfaite, cette paix! Et j'aurais goûté tant de consolation à vous dire, comme Jésus aux premiers communiants du Cénacle: *Vos mundi estis:* « Vous êtes purs! » Mais, plus heureux que lui, j'aurais pu ajouter que vous du moins vous l'êtes tous, et que notre Cénacle ne connaît point de Judas.

Après cela, deux fois bénis et deux fois pardonnés par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par votre Supérieur, je vous aurais remis à la bénédiction de vos pères et de vos mères, qui sont les prêtres et les prêtresses du foyer domestique. Ce que je vous aurais dit de vos devoirs envers eux, je ne le sais pas au juste, mes enfants; mais jamais et nulle part je n'ai senti le besoin de vous recommander de les aimer et de les honorer, comme je le sens aujourd'hui, devant les restes inanimés de celui qui jadis m'a béni, petit enfant comme vous, en pareil jour, et qui ne me bénira plus désormais en ce monde.

Ne l'oubliez donc jamais: après l'état de grâce de votre âme avec Dieu, il n'y a rien de plus précieux que ce que j'appellerais l'état de grâce de votre cœur avec ceux qui sont ses représentants auprès de vous. Restez dignes d'être bénis par eux chacun des jours de votre vie; et préparez à votre avenir la meilleure des satisfactions: celle de pouvoir vous dire, quand ils ne seront plus, que vous leur aurez fait l'existence douce et heureuse, si longue que Dieu la leur ait accordée, de sorte qu'à leur der-

nière heure ils n'auront eu que des actions de grâces à vous adresser, parmi leurs embrassements et leurs adieux.

Et demain, mes petits enfants, ce sera le beau lendemain de cette soirée de grâce, ce sera le grand jour, le jour inoubliable, le jeudi de la Fête-Dieu, deux fois Fête-Dieu pour vous, qui êtes invités à la fête et à la table de Dieu. Et tandis que moi, ici, bien loin, sur la lisière de la forêt d'Orléans, dans ma bourgade natale, je verrai le cortège funèbre s'arrêter à la porte d'une modeste maison, pour réciter sur celui qui va la quitter à jamais les suprêmes prières de l'Église; là-bas, au Collège, chez vous, un autre cortège, tout joyeux des joies du ciel et de la terre, s'avancera vers l'autel où s'accomplira la rencontre eucharistique des plus heureux des enfants avec un Père qui ne meurt pas!

J'y suis par la pensée. Il me semble vous voir arriver processionnellement au moment de la messe, vos cierges fleuris à la main, et de nos vastes corridors tout inondés de lumière vous avancer vers la chapelle où se presse la foule de vos parents et de vos amis. Il me semble vous entendre chanter tous ensemble, de vos voix moins fraîches encore et moins pures que vos âmes, ce psaume du *Laudate pueri Dominum* qui, sur votre passage, retentira dans bien des cœurs. .

Que j'aurais été heureux, à cette heure divine, d'aller au-devant de vous, avec vos prêtres et vos maîtres, comme les prêtres et les lévites allaient

jadis au-devant du jeune prince Joas, pour la fête de son sacre et de son couronnement! Que de grand cœur je me serais associé à l'attendrissement de vos familles quand elles vous retrouveront là tout illuminés et transfigurés par les exercices de la retraite, comme Marie et Joseph retrouvèrent l'enfant Jésus après trois jours passés dans le Temple au milieu des Docteurs! Que volontiers j'eusse laissé mon âme s'en aller tout entière vers les vôtres, dans quelques paroles que le bon Dieu m'aurait mises sur les lèvres pour vous présenter, comme le saint Précurseur, Celui qui a ôté le péché de ce monde : *Ecce Agnus Dei! Ecce qui tollit peccatum mundi!*

Et puis quels spectacles pour qui les voit avec des yeux chrétiens! L'ineffable mystère s'accomplissant en vous : la sainte Communion, et « le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ venant garder votre âme pour la vie éternelle ». Et vous, entrant déjà en possession de cette vie par un pacte immortel avec la vertu et la grâce. Et vos parents qui prient comme on prie pour son enfant, et à qui Dieu répond cette parole de son Évangile : « Si vous ne devenez semblables à ces petits, en faisant ce qu'ils font, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Et eux, venant, en effet, se presser alors aux sources de la vie, mais cette fois ne s'y présentant qu'après vous, pour honorer votre préséance de jeunes rois de cette journée : *Talium est enim regnum cœlorum.* Et puis vos condisciples se succédant au même banquet, où ils forment votre suite,

comme ces frères de Joseph dont les gerbes devaient s'incliner devant la gerbe glorieuse de leur plus jeune frère. Et quoi encore? Au-dessus de vos têtes, l'assemblée invisible, mais réelle de ceux qui ne sont plus, vos ancêtres, vos aïeux, votre père ou votre mère peut-être, vos maîtres disparus, et en particulier celui dont la mort récente aura été pour moi le premier grand deuil d'une année qui m'aura enlevé coup sur coup un si vénérable ami et un si bon père. Je vois tout cela d'ici, mes chers enfants de Lille : vos agapes du matin, vos serments du soir, les anges qui les entendent, Marie qui les reçoit; et jusqu'à ces cachets de première communion que je me réserve de signer et de vous distribuer à mon retour, heureux d'être le notaire de l'acte solennel, du contrat de la nouvelle alliance qui constate vos droits à l'héritage du royaume des Cieux.

Tous ces souvenirs m'entraînent; et pourtant il faut que je m'arrête, car je sens que mon cœur n'est plus maître de lui. Pardonnez-moi si, devant ces images sacrées, je sens venir des larmes. Je me reproche presque de les laisser tomber sur un autre objet de tendresse que celui qui est là étendu près de moi. Et toutefois, j'en suis sûr, il ne m'en voudra pas, mes petits enfants, de m'attendrir sur vous, même à côté de lui ou de ce qui reste de lui; car j'ai lieu de croire que maintenant lui-même prie là-haut pour vous. Il menait une vie si droite, cet homme de travail et de résignation, qui à tout événement et contre tous les coups du sort n'avait qu'une

réponse : *A la volonté du bon Dieu!* Il a fait une fin si pieuse, il a tant de fois redemandé le crucifix, qu'il ne se lassait pas de baiser, priant des lèvres, pendant que l'on récitait le chapelet près de lui, répétant le nom de Jésus, jusqu'à ce que, joignant les mains en silence, il rendit à son Dieu l'âme du plus honnête homme et du plus humble chrétien que j'aie connu.

Et puis vous ne lui étiez pas étrangers, loin de là; il vous aimait déjà à travers le cœur de son fils aîné devenu votre père; et il n'y avait pas une semaine où dans notre fidèle correspondance de tant d'années, il ne s'informât de tout ce qui concernait ma famille de Saint-Joseph, dont il avait fait la sienne par son affection. Mais combien plus ne doit-il pas vous aimer aujourd'hui qu'il se sent redevable à vos prières! Car quand même, au départ, je n'en aurais pas reçu la promesse écrite de plusieurs d'entre vous, je vous connais assez bons fils pour me tenir assuré qu'aucun de vous n'a oublié l'âme de mon père devant Dieu. Ce m'est un grand sujet de confiance, mes très chers enfants; et, puisque je devais avoir la grande douleur de le perdre, du moins faut-il que je regarde comme une consolation miséricordieuse qu'il se soit endormi l'avant-veille du jour où tant de bons cœurs vont porter son souvenir dans leur communion, comme l'âme du pauvre Lazare fut portée dans le sein d'Abraham par les Anges.

Mes chers fils, je vous quitte pour me rendre auprès de ma mère, alitée de fatigue dans la pièce

voisine. Elle a quatre-vingt-six ans, et la vieillesse, qui lui a laissé toute sa tête et tout son cœur, a affaibli presque tout le reste. Le brisement qui vient de rompre une union de soixante-trois années n'est guère fait pour ranimer ce petit souffle d'une vie à laquelle d'ailleurs elle n'est plus guère attachée. Je vous dis cela comme à mes enfants bien-aimés, afin que vous priiez pour elle : ce sera comme si vous le faisiez pour moi, qui vous en bénis par avance.

Et vous, soyez heureux, mes petits enfants, soyez-le longtemps! Gardez longtemps les joies de l'innocence et de la première communion; gardez longtemps aussi les joies de la famille, en conservant ceux qui vous la rendent si aimable. On se sent devenir soudainement si vieux le jour où, dans ce monde, il n'y a plus personne qui vous appelle encore *mon enfant!* Cela veut dire que je suis triste, très triste, et qu'il faut avoir une pieuse compassion de ma tristesse. Vous en êtes la meilleure consolation, vous tous tant que vous êtes, petits et grands, parce que vous m'êtes une affection qui me rajeunit sans cesse de votre propre jeunesse. Aussi m'est-elle devenue une *nécessité,* comme l'antiquité appelait ces nobles attachements; et à mesure que les liens se brisent ou se dénouent au foyer de ma famille, je sens davantage le besoin de resserrer ceux par lesquels Jésus-Christ a daigné m'attacher au foyer de son Église, particulièrement en vous donnant à moi et en me donnant à vous *ad convivendum et commoriendum,* à la vie, à la mort!

# XXVI

# LE SERVICE

Rêve et espoir. — « Messieurs, quel rêve saisit l'esprit, quand on songe à ces jours de 1789 !

« Supposez qu'au milieu de cette universelle décadence du XVIIIe siècle, au sein de cette société livrée au plaisir et à l'incrédulité, en face de ce peuple rongé par la souffrance ; supposez que quelques hommes se soient levés, jeunes, brillants par le rang, l'intelligence et la fortune, capables d'exercer autour d'eux une juste influence, qui, frappés des signes avant-coureurs d'une catastrophe prochaine, émus de pitié pour tant de misères et sentant bouillonner dans leurs veines le vieux sang des croisés, se soient jetés tout à coup entre les grands et les petits, montrant la croix de Jésus-Christ, et demandant en son nom la justice, la paix et la charité. Écoutez-les parler au peuple :

« J'ai posé la main sur ton cœur, et j'en ai compté les battements. J'ai connu l'injustice qui pèse sur toi ; mais je me suis « détourné d'elle et je t'en délivrerai ; car je sais le secret de « ton salut, c'est mon Dieu et le tien qui me l'a révélé. Viens, « mets ta main dans la mienne, et retournons ensemble à sa « loi méconnue. »

« Écoutez, écoutez encore. « Amis, parents, compagnons de « jeunesse, que faites-vous de votre temps, de votre fortune et « de votre autorité ? Regardez ce peuple, comme il est loin de « vous ! Ne savez-vous pas que vous n'avez reçu tous ces dons « de Dieu qu'en échange d'une charge à remplir, charge de « justice, de patronage et de protection ? Oubliez-vous de quel « sang vous sortez et quelles traditions vous ont faits ce que « vous êtes ? Et si le nom de votre Dieu et le souvenir de vos « pères ne suffisent plus pour vous rendre à vous-mêmes, n'en- « tendez-vous pas l'orage qui menace, et ce flot montant de « colère et de vengeance qui va tout à l'heure vous atteindre et « vous briser ?... »

« Supposez que les hommes passionnés, serviteurs enthousiastes de la vérité et de la patrie qui tenaient ce langage, se soient levés pour le confirmer par l'autorité de leur exemple et l'ardeur de leur dévouement ; supposez qu'ils aient entraîné dans leur œuvre tout ce qui gardait au cœur l'amour de Dieu et le culte de l'idéal, écrivains, orateurs et poètes dégoûtés de ce siècle abaissé et avides de nobles sentiments, et dites-moi ce qu'aurait pu être leur influence, dites-moi quel cours aurait pu prendre ce mouvement de générosité qui emportait les âmes, et ce qu'aurait pu devenir l'assemblée de la nation convoquée au milieu de cet enthousiasme ? »

« Quel rêve, Messieurs, et quel siècle que celui qui aurait pu s'appeler, au lieu du siècle de la Révolution, le siècle de la restauration du règne de Dieu.

« Eh bien, ce rêve, c'est le nôtre ! »

M. le comte Albert de Mun,
au Congrès de Liège, octobre 1886.

XXVI

# LE SERVICE

## DISCOURS

**Prononcé à la distribution solennelle des Prix de l'école libre Saint-Joseph de Lille, le samedi 30 juillet 1887.**

MONSIEUR L'ARCHIPRÊTRE [1],

Votre présence à ce siège, en une pareille fête, nous apporte et un honneur dont nous nous félicitons et une joie dont nous vous remercions. Vous étiez particulièrement désigné pour l'occuper, monsieur l'Archiprêtre, par le souvenir des beaux jours durant lesquels vous dirigiez avec une si haute sagesse une de nos plus grandes écoles ecclésiastiques. Permettez cependant que nous y attachions une signification d'un ordre supérieur, et que nous y voyions l'expression d'une pensée qui ne cesse de présider à notre œuvre scolaire. C'est la pensée de

[1] M. le chanoine LASNE, archiprêtre, curé-doyen de Saint-Maurice à Lille, ancien supérieur du collège Notre-Dame à Valenciennes, président de la distribution solennelle des prix.

l'étroite solidarité qui unit notre ministère d'éducateurs de la jeunesse au ministère des vénérés pasteurs de nos paroisses. Aussi bien estimons-nous n'avoir d'autre mission, messieurs les Curés, que celle d'être vos précurseurs et vos auxiliaires auprès de l'élite de vos troupeaux, vous préparant de notre mieux des hommes de zèle comme de foi qui non seulement suivront votre direction, mais encore seconderont votre action parmi leurs frères. C'est à quoi je les exhorterai spécialement aujourd'hui, et tel est le fond même du discours dont, à ce titre, je vous devais l'hommage.

MESSIEURS,
MESDAMES,
MES CHERS ENFANTS,

Demain, les aînés d'entre vous seront sortis du collège, et en tête des devoirs dont ils devront être les modèles dans le monde, il en est un dont je me reprocherais de ne pas les instruire. Ce devoir, qu'on médite trop peu, porte un nom qui peut-être vous paraîtra insolite; mais, dût-il vous surprendre par sa nouveauté, je l'appellerai tout de suite par son vrai nom : LE SERVICE.

Je sais à qui je parle, et, certes, ce n'est pas vous, jeunes fils de l'Évangile, qui serez tentés d'attacher l'idée de quoi que ce soit de bas et d'humiliant à un nom que l'Évangile a placé si haut dans l'hon-

neur. Le jour où le plus grand des maîtres a déclaré qu'il était venu dans le monde pour servir, que telle était sa mission propre, *veni ministrare*, ce jour-là le service devint non plus seulement chose noble, mais chose divine, et son nom prit rang définitivement parmi les plus beaux noms de la langue chrétienne. Entendez comme elle s'exprime. Dans la société spirituelle, l'exercice du sacerdoce s'appelle le ministère, c'est-à-dire le service de Dieu et de l'humanité; et le plus élevé des ministres dans la hiérarchie ecclésiastique s'appelle lui-même « le serviteur des serviteurs de Dieu. » Dans l'ordre militaire, l'exercice d'un dévouement qui va jusqu'au sacrifice de son sang et de sa vie s'appelle simplement et excellemment « le service ». Dans l'ordre civil et administratif, les fonctions diverses qui en constituent l'organisme vivant portent dans leur ensemble le nom de « services publics ». Enfin, au faîte du pouvoir, ce qui touche de plus près à la souveraineté, c'est encore le « ministère »; les premiers dignitaires d'un pays sont « ses ministres », c'est-à-dire ses serviteurs, les serviteurs de ses intérêts avant de l'être des leurs; et ceux-là seuls sont dignes d'en recevoir le mandat et d'en porter le nom qui l'entendent dans ce sens.

Ce n'est d'aucun de ces services ou fonctions officielles de l'ordre ecclésiastique, militaire, civil, administratif ou politique que j'entends vous parler ici, comme vous le pensez bien. Mais il en est un autre que ne vous imposera aucune loi positive,

dont vous ne recevrez le mandat que de votre propre volonté, mais dont vous n'avez pas moins contracté l'obligation au regard de votre conscience et de Celui dont elle est l'organe auprès de vous. C'est le service public de vos frères, par le dévouement effectif aux œuvres du bien et du vrai dans la société.

Et quand je dis service public, je veux déjà par ce mot vous faire entendre qu'il ne suffit pas de l'exercer seulement dans votre for intérieur, soit le for domestique, soit même le for professionnel. Cela c'est le devoir privé, et à celui-là je suppose avec une juste confiance que vous serez et demeurerez premièrement fidèles. Oui, sans doute, là, au foyer, vous serez de bons fils, de bons pères, de bons maîtres, de bons chrétiens même, si, pour l'être réellement, il suffit à chacun de l'être pour son seul compte. Mais ne devez-vous pas l'être aussi pour le compte des autres? Pouvez-vous en conscience vous soustraire à la part d'action et d'influence qui est requise de vous par la patrie catholique comme par la patrie française? Et, non contents de faire votre salut et vos affaires, n'avez-vous pas, dans la mesure de vos ressources et de vos forces, à prendre en main les affaires de la vérité et de la justice en ce siècle? Enfin, ce qui revient au même, en outre et au-dessus de vos intérêts propres, n'avez-vous pas à pourvoir à de plus généraux : les intérêts sociaux, moraux et religieux du milieu et du temps où Dieu vous a fait vivre? Telle est, mes chers fils, la question capitale qui se

dresse devant vous, sur le seuil de la carrière où vous entrez demain.

Je vous avoue que je n'en connais guère de plus grave que celle-là, et voilà pourquoi sans doute je la retrouve partout sur les lèvres ou sous la plume des catholiques les plus éminents de notre époque. « Cela est triste à dire, écrivait un jour mélancoliquement le cardinal Pie. Depuis le temps que nous avons des collèges catholiques, des cercles catholiques, de conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qu'est-il sorti de là? Des jeunes chrétiens sans doute, et en assez grand nombre, qui opèrent leur salut en se comportant bien, je l'espère, du moins. Mais des esprits fermes, mais des caractères mâles, mais des hommes pratiques qui prennent en main les affaires et qui mènent les hommes... qui nous en donnera?

Eh bien, s'il plaît à Dieu, nous en donnerons au pays, nous en donnerons à l'Église. Et vous serez de ceux-là, vous nos chers enfants, si vous voulez comprendre que ce service public, tout volontaire qu'il est, vous crée une obligation qui vous étreint de toutes parts; et que vous y soustraire par mollesse, par égoïsme ou par indifférence, c'est manquer à l'honneur de votre tradition, aux lois de votre religion, aux devoirs de votre éducation et de votre position, à l'intérêt moral de votre préservation, et enfin à la noble tâche de régénération qui doit être l'ouvrage de la jeunesse chrétienne, et dont un compte rigoureux vous sera demandé par Dieu et par la société.

Et d'abord, Messieurs, lorsque je considère tout ce qui se fait parmi vous, tout ce que j'ai ici sous les yeux depuis dix ans, le double sentiment qui s'empare de moi c'est celui de l'admiration, puis celui de l'épouvante : de l'admiration pour le présent, de l'épouvante pour l'avenir; de l'admiration pour vous et de l'épouvante pour vos fils, en vue de la réputation qu'ils auront à soutenir et de la succession qu'ils auront à recueillir et à faire valoir. C'est qu'en effet, Messieurs, une rare fortune d'honneur est échue à votre province et à votre cité; et celui-là peut-être est mieux placé qu'un autre pour en parler avec désintéressement qui, étranger par sa naissance à votre belle contrée, n'est ensuite devenu vôtre que par le bienfait de votre adoption et par le lien sacré de son affection.

Du reste, que pourrais-je dire qu'on ne proclame en tout lieu? et qui ne sait la place à part que vous occupez sur la carte de la France catholique? Oui, il y a dans cette France une frontière dont le nom, déjà grand dans l'ordre des choses matérielles, devient de jour en jour plus grand dans l'ordre des choses morales. Il y a entre la patrie de Pierre l'Ermite et celle de Godefroy de Bouillon, dans le pays même de cette dynastie des Baudouin, conquérants et empereurs latins de Constantinople, une terre où persiste toujours l'esprit des antiques croisades, et où le cri « Dieu le veut! » éveille toujours les mêmes ardeurs contre l'infidélité, sinon contre l'infidèle. Il y a, au sein de ses plaines profondes, riches d'hommes et

de moissons, qui n'ont pour bornes que l'horizon sans bornes de l'Océan, un rempart religieux sur lequel le drapeau de Jésus-Christ se tient toujours debout. C'est là, c'est de ce côté qu'aux heures douloureuses ou anxieuses de la patrie chrétienne, on se tourne comme vers le lieu des fortes initiatives, des fières et sages résistances, des revendications ardentes de la foi et du droit, dont le règne, s'il doit nous revenir, nous reviendra de là. Là, dans l'esprit public, un besoin de rénovation sociale et catholique qui semble devancer et déjà préparer le mouvement régénérateur de l'avenir. Là d'immenses associations de foi et de charité, de vastes institutions d'enseignement de tout degré, des œuvres qui font l'édification et l'étonnement des hommes, sans compter celles plus nombreuses qui ne sont permises en spectacle qu'à Dieu et à ses anges. Là surtout des hommes de foi qui sont des hommes de zèle, pour qui l'honneur d'être chrétien est tenu pour inséparable du devoir d'être apôtre, chez qui le légitime et intelligent souci de la chose privée n'a pas étouffé la sollicitude de la chose publique, et qui, ayant cherché premièrement le règne de Dieu et sa justice, ont montré visiblement comment Dieu savait ajouter le reste comme par surcroît.

Or maintenant, mes chers fils, qu'allez-vous faire de ces exemples, de ces œuvres, de ces traditions, de tout ce patrimoine spirituel de vos pères, duquel vous hériterez demain? Lorsque demain « ce poids immense de gloire », selon l'expression de l'Apôtre,

suspendu sur vos têtes, y descendra comme une couronne qui sera en même temps une charge, comment la porterez-vous? Aussi bien, quoi qu'il arrive, une chose est certaine : c'est que ces grandes choses ne vivront que si vous les faites vivre. Le tout est donc de savoir si vous serez les dignes fils de ceux qui ont fait votre race si grande et si honorée, ou si vous serez de ces fils qui aiment mieux renoncer à une succession qui leur pèse que de faire honneur à leur nom, au prix de généreux sacrifices. Le tout est de savoir si, dans cette interminable bataille pour Dieu et la patrie, les troupes d'aujourd'hui, bientôt arrivées au soir de leur chaude journée, seront demain, grâce à vous, remplacées par des troupes fraîches qui décideront du succès. Le tout est de savoir si vous avez compris pratiquement que « noblesse oblige », et si vous saurez garder ou même relever le rang que l'opinion a décerné à votre blason régional. Il est beau entre tous votre blason, à vous : sur votre écusson de Flandre, vos pères ont placé un lion. C'est bien! et autrefois les rugissements de ce lion ont rempli l'Occident et fait trembler l'Orient. Mais le tout, vous dis-je, est de savoir si vous voulez être de ces lions au cœur vaillant, auxquels les Livres saints comparent ce Macchabée qui fut le sauveur de son peuple : *Similis factus est leoni in operibus suis;* ou bien si vous vous résignerez à n'être que de ces lionceaux dont Job a dit que la vue du combat leur fait peur et les met en déroute : *Catuli leonis dissipati sunt.*

Je viens de m'adresser à votre honneur; mais j'aime mieux m'adresser maintenant à votre religion, car je sais qui vous êtes. Assurément, — et ce m'est une grande douceur de le dire, — votre religion est profonde, votre foi éclairée, votre piété fervente, mais nous entendons bien que ce ne soit pas une religion inerte ou égoïste. La foi que nous vous enseignons, c'est le principe de l'action; la piété que nous vous inspirons, c'est le mobile de l'action. Mais l'action elle-même, l'action dans le service des hommes comme dans le service de Dieu, voilà le terme où nous attendons votre christianisme pour y reconnaître cette religion de laquelle saint Paul a dit que « le royaume de Dieu n'est pas dans la parole, mais dans la vertu et les œuvres ».

Regardez-en une image, et souvenez-vous d'une parole divine qui l'explique. Lorsque, il y a quelques années, nous avons placé, à chaque extrémité de la galerie par laquelle vous nous arrivez chaque jour, une verrière qui, dès votre entrée, vous rappelât vos devoirs, nous avons bien mis d'un côté Jésus bénissant les enfants, comme une vive et charmante représentation de vos communications de piété avec lui; mais de l'autre côté nous avons tenu à représenter Jésus assis, dès l'âge de douze ans, au milieu des docteurs, les écoutant discuter et expliquant lui-même les choses de la loi, les préparant à la prochaine rédemption d'Israël, et répondant à Marie que désormais, pour lui, la grande, la souveraine affaire sera de s'occuper des intérêts

de son Père. *Oportet,* il le faut : c'est le mot de votre divin modèle. *Oportet,* vous l'entendez : il y a donc obligation pour vous comme pour lui de vous mettre de bonne heure au travail du salut public. Si pieux que soit l'intérieur de votre Nazareth, si parfaite que soit chez vous l'édification de la sainte Famille, une heure vient où il faut sortir de ce milieu de douce paix et porter le témoignage de la parole et des œuvres dans l'assemblée des hommes. *Oportet,* il le faut; et de toutes les illusions la plus funeste serait celle qui consisterait à reléguer sa prétendue religion dans le secret de sa conscience ou dans le secret de son foyer, en se faisant je ne sais quelle quiétude mystique de ne se point occuper de tout le reste, quand ce reste c'est le salut de l'Église et de la société!

Ah! sans doute l'Église réprouve une initiative qui ne serait pas réglée par une juste obéissance à la direction de ses chefs; mais d'autre part elle requiert le concours de toutes les vaillances, quel que soit l'habit qu'elles revêtent, pourvu qu'elles soient disciplinées et rangées sous la loi. Car enfin le christianisme n'est pas l'abstentionisme; et nous aurons toujours trop de ces chrétiens de nom qui ont de bons sentiments, même de pieuses habitudes, mais qui se désintéressent de toute action publique par une prudence dans laquelle il nous est impossible de voir autre chose que la méconnaissance de notre grande religion. Nous la comprenons d'autre sorte, cette religion de Jésus. C'est la forte

religion du dévouement et du sacrifice, la religion de Celui qui « s'est livré pour nous par amour, qui s'est anéanti en prenant la forme d'esclave » : nous ne reconnaissons donc pour ses vrais disciples que ceux qui s'oublient eux-mêmes pour se donner aux autres. C'est la religion de la compassion miséricordieuse et secourable, la religion de Celui qui « a pitié de la foule » et qui nourrit les affamés, qui ouvre ses deux bras à tous ceux qui travaillent et qui sont affligés, et qui leur dit : « Venez à moi ! » Nous ne reconnaissons donc pour ses vrais disciples que ceux qui, à son exemple, ouvrent leurs bras aux travailleurs, aux opprimés, aux pauvres, aux enfants, aux ignorants, aux infirmes, aux malheureux, aux pécheurs, pour leur refaire une vie qui mérite ce nom. Que si elle est la religion de la patrie céleste, elle n'en est pas moins celle de la patrie terrestre ; la religion de Celui qui a pleuré sur Jérusalem, et qui eût voulu rassembler ses enfants sous ses ailes pour les abriter contre les aigles romaines qu'il voyait déjà venir. Nous ne reconnaissons donc pour ses vrais disciples que ceux qui, sur les maux de la France comme de l'Église, versent, eux aussi, des larmes, et plus que des larmes, des remèdes. J'ajoute que c'est dès lors la religion du combat, la religion de Celui « qui est venu apporter non la paix, mais le glaive ». Et voilà pourquoi nous voulons que la nation que nous essayons de préparer en vue de l'avenir soit une nation armée pour la défense de sa cause. Quand nos jeunes gens quittent l'école, ils

emportent d'auprès de nous, comme les soldats de Gédéon, une épée au côté, une trompette dans une main et un flambeau dans l'autre. Mais encore faut-il qu'ils veuillent et sachent s'en servir, que l'épée ne demeure pas consignée au fourreau, que la trompette ne demeure pas perpétuellement muette, ni le flambeau caché dans son enveloppe d'argile. Brisez l'argile, faites la lumière, sonnez la charge, tirez l'épée : « Le glaive de Dieu et de Gédéon! » tel est notre mot d'ordre. Il y va de votre salut et de celui de votre peuple.

Des hommes de cœur, des hommes de bien, des hommes de dévouement, des hommes d'action et de sacrifice : voilà donc, mes chers fils, les chrétiens que vous serez. Même vous le serez plus que d'autres; et si vous désirez savoir ce que nous attendons de vous, je vous dirai, avec saint Paul, que nous voudrions vous voir à la tête de tout ce qu'il y a de plus excellent dans ce siècle : de tout ce qu'il y a de vrai, *quæcumque vera,* de tout ce qu'il y a de respectable et d'adorable, *quæcumque sancta,* de tout ce qu'il y a d'aimable aussi, *quæcumque amabilia,* de tout ce qu'il y a d'honorable, *quæcumque bonæ famæ,* de tout ce qui fait la gloire soit de l'homme de mérite, soit de l'homme bien élevé, *si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate.* Vous l'avouerai-je, mes enfants? je me sens parfois à votre endroit des ambitions de mère : l'ambition de cette mère de l'Évangile qui voulait voir ses deux fils à la première place dans le royaume

du Maître. Je voudrais, moi aussi, que nos jeunes catholiques fussent non seulement les plus pieux, mais encore les plus instruits, les plus distingués, les plus considérés, les plus puissants des hommes de leur pays et de leur âge, non pour qu'ils en soient plus vains, mais pour qu'ils en soient plus utiles; car j'espérerais ainsi que, leur mérite en tout genre forçant l'entrée de tous les centres d'action ou d'influence, cercles, corporations, conseils publics, corps savants, grandes associations, ils y porteraient, plus haut encore que l'honneur de leur propre nom, l'honneur du nom de Jésus et l'avancement de son règne dans notre société.

Maintenant je ne m'adresse plus à votre foi de chrétiens; je considère, mes chers fils, votre condition sociale; et, je vous le demande, pourquoi Dieu vous a-t-il fait une position privilégiée de naissance, d'honneur, de fortune ou d'influence, si ce n'est pour que vous exerciez sur les hommes une action qui pût porter plus loin en descendant de plus haut? Pourquoi surtout Dieu vous a-t-il donné cette éducation, cette instruction de choix qui, pendant huit à dix ans, vous a fait passer par tous les degrés de la connaissance littéraire et scientifique, sinon pour que sur ce faîte vous allumiez un phare?

Car enfin vous n'avez pas la présomption de croire que tous ces dons gratuits d'une Providence libérale, ces trésors de savoir humain et de grâces divines, de loisirs et de richesses, de consi-

dération et d'estime toutes faites, vous ont été départis comme un simple ornement destiné à la parure de votre propre personne. Encore moins êtes-vous tentés, je pense, d'y voir seulement un instrument d'ambition, d'orgueil et de plaisir. Ah! connaissez mieux la beauté de votre mission. Bossuet, je crois, compare quelque part les rois et les grands à des fontaines publiques qui doivent répandre leurs eaux bienfaisantes autour d'elles. Je ne vous désobligerai pas, je pense, en vous comparant aux princes, et en vous disant que, vous aussi, vous n'êtes fontaines que pour devenir ruisseaux. De par votre position comme de par votre religion, vous avez charge d'âmes, et vous n'êtes pas plus libres de vous soustraire à cette charge que ne l'est un soldat de quitter sa faction ou un magistrat son siège. C'est la consigne de Dieu.

J'ai hâte d'ajouter que c'est la consigne pour tous, et que ce devoir d'état est votre devoir à tous. Aussi bien, tous tant que vous êtes, par là même que vous êtes ici ou que vous en serez sortis, vous constituerez ce qu'un grand économiste de nos jours a nommé « les autorités sociales ». Et ne vous imaginez pas, par exemple, qu'un tel titre n'appartienne qu'à ceux qui l'ont reçu de leur nom, de leur race ou de la considération du passé de leurs pères. Dans un temps et dans un pays d'égalité comme le nôtre, l'autorité devient de plus en plus personnelle; et c'est par droit de conquête qu'il faut regagner aujourd'hui ce qui ne vous arrivera plus transmis

par droit de naissance. Ne croyez pas davantage que cette mission, avec les devoirs qui y sont attachés, ne regarde que ceux pour lesquels elle revêt un caractère officiel et professionnel, littérateurs, publicistes, orateurs et savants; mais elle incombe à tous ceux qui, à un titre quelconque, sont préposés à leurs frères, dans le monde des affaires comme dans celui des lettres, et elle s'impose au négociant et à l'industriel aussi bien qu'à l'avocat et au professeur. N'allez pas vous dire non plus que cela ne concerne que les riches, et que pour y réussir il faut une grande fortune. Non, et j'aime sur ce sujet cette parole d'un contemporain, philosophe et homme public, qui quelquefois exprime des vérités chrétiennes comme s'il était chrétien : « C'est un dicton populaire que pour donner il faut avoir, écrit M. Jules Simon. C'est là un faux proverbe, un proverbe sans vérité et sans cœur. Il ne devrait pas avoir cours dans la patrie de saint Vincent de Paul. Pous donner il ne faut qu'aimer. Peut-être aussi pour savoir donner faut-il avoir souffert. » Si à ces paroles, Messieurs, vous me permettez d'ajouter que pour aimer et pour donner il faut espérer et croire, le philosophe aura raison sur tout le reste. Enfin ne vous faites pas cette autre illusion de penser que l'autorité dont je parle ne procède que des qualités supérieures de l'esprit, et qu'il faille du génie pour faire du bien aux hommes. Combien ce serait se tromper! Une telle puissance est bien plus l'ouvrage du dévouement que celui de l'intelligence; car, en

définitive, les hommes ne se donnent qu'à ceux qui se sont donnés à eux. Là est toujours la grande supériorité, parce que c'est celle du cœur.

Eh bien, mes chers fils, ne voulez-vous pas qu'elle devienne la vôtre? Et vous qui savez comprendre, penser, vouloir, parler, ne saurez-vous pas aimer? Vous vous honorez d'appartenir à ce que l'on appelle « les classes dirigeantes ». Je vous en félicite; mais, je vous le demande, serait-ce pour diriger un cheval, une meute, un canot, un bal, une mascarade, que ce grand titre vous est conféré? Non, jeunes hommes du monde, vous n'êtes pas, vous ne devez pas être une troupe de parade : vous devez être l'état-major de l'armée du salut. Derrière vous il y a des milliers et des milliers de vos frères qui, n'ayant ni le savoir, ni le temps, ni la puissance que vous avez reçus, non pour vous, mais pour eux, attendent de vous une direction de laquelle dépend la victoire ou la défaite dans la grande bataille morale dont vous êtes les chefs. Mais si les chefs ne sont pas là, si cette armée n'a personne qui se mette à sa tête, comme j'entends qu'on s'en plaint quelquefois; si, au lieu d'être à votre poste, vous êtes à vos plaisirs, à votre luxe, à vos courses, à vos chasses, à vos jeux, à vos festins, à votre égoïsme de jouissance et de fortune, votre déchéance est décrétée : commencée par le mépris, elle se consommera par la sécession; on se retirera de vous; ce sera la séparation sociale en attendant la guerre sociale. Et alors à qui pourrez-vous vous en prendre?

Mais non, laissons ces choses. Je ne veux plus voir, en tout ce sujet, que votre âme que j'aime; et parce que je l'aime et que je veux son salut, je me sens pressé de vous dire que le moyen peut-être le plus efficace de vous sauver vous-mêmes, c'est encore de vous employer beaucoup à sauver les autres. Dans un siècle comme le nôtre on ne se sauve pas plus seul qu'on ne se perd seul : c'est un entraînement dans un sens ou dans l'autre; il faut prendre parti, et si vous ne vous enrôlez pas au service du bien, j'ose vous prédire qu'hélas! vous subirez bientôt la servitude du mal.

J'affirme, d'autre part, que rien n'est plus capable d'assurer votre persévérance que cette action publique, parce que d'abord elle vous engage, parce qu'ensuite elle vous soutient, parce qu'enfin elle vous aguerrit; et je dois ajouter : parce que ce service de la cause de Dieu est devant Dieu un mérite qui vous apporte une grâce de force et de résistance dont aucun âge, surtout le vôtre, ne saurait se passer. De plus, c'est là, c'est dans cette palestre sacrée qu'au contact des hommes, de leurs besoins, de leurs souffrances, de leurs ignorances, de leurs fautes même, les intelligences s'instruisent, les caractères se trempent, les petits intérêts s'abdiquent, les petits orgueils s'abaissent, les cœurs s'élèvent et s'épurent, et l'homme se façonne pratiquement à cette virilité d'esprit et de conduite, d'où la vertu elle-même tire son nom : *virtus.*

Je ne dis rien là qu'on ne sache : l'expérience en

est faite ; et s'il y a, à Lille comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, une jeunesse qui grandit au milieu des périls et des séductions, dans l'honneur immaculé d'une conscience pudique, c'est que, selon la parole de saint Vincent de Paul, « mettant sa chasteté sous la garde de sa charité, » elle s'est livrée au service de toutes les œuvres catholiques ; et que, forte contre elle-même de toute la force de l'amour qu'elle a voué à Jésus-Christ, à ses pauvres, à ses enfants, à son Église, à ses ministres, à ses autels, elle a trouvé là le secret de présenter au monde, qui s'en étonne, l'intégrité d'une vie consacrée par l'effet de cette action purifiante comme celle d'un sacerdoce.

Que si, à côté de cette jeunesse vaillante et militante, il s'en rencontre une autre qui mène ce que son euphémisme appelle la vie élégante, et ce que nous appelons, nous, la vie fainéante et pire encore, vous savez bien, Messieurs, que ce n'est pas dans nos conférences, nos comités, nos congrès, nos églises, que vous la rencontrez. Mais aussi, par contre, qu'a-t-elle fait de cette fleur de l'âme qui faisait dire à Rousseau lui-même qu'un « jeune homme qui, à vingt ans, a conservé son innocence, est, à cet âge, le meilleur, le plus aimable et le plus heureux des hommes? » Qu'a-t-elle gagné à rejeter le bouclier tutélaire de la charité au plus fort du combat? Pauvres désœuvrés qui sont, hélas! des vaincus en déroute. Vous voyez leur oisiveté, et vous dites, en parlant d'eux, qu'ils foulent du matin au soir la poussière de vos boulevards; mais nous, nous

voyons autre chose, et nous disons d'un trop grand nombre qu'ils piétinent dans la boue... Mais laissons ces secrets aux larmes inconsolables de ceux qui aiment les âmes.

Entre les deux jeunesses que je viens de dépeindre, y en a-t-il une troisième, qui, se prétendant chrétienne dans la vie privée, se dispense de l'être dans la vie publique, et qui, se défendant de se mêler à l'action, trouve plus commode et plus sage de garder vis-à-vis des œuvres sociales et religieuses une sorte de neutralité? — la neutralité sur un champ de bataille! — Je ne sais; mais, en vérité, si de tels chrétiens existent, que voulez-vous que j'en dise et quelle place leur assignerai-je dans la mémoire des hommes? Cette place, je l'ai trouvée dans le grand poème du Dante. Je l'ai trouvée dans ce troisième chant de son *Enfer,* où il représente, gémissant sourdement sous un ciel lourd et éternellement brumeux, qui n'est ni le jour ni la nuit, ces neutres dont il dit avec un amer dédain : « Tel est le sort des tristes âmes de ceux qui ont vécu sans mériter le mépris et sans mériter la louange. Elles sont mêlées au chœur de ces anges qui ne surent ni être rebelles à Dieu ni lui être fidèles, mais qui ne furent que pour eux seuls. Le Ciel les a chassés, parce qu'avec eux il eût été moins beau; et le profond enfer ne les reçoit point, parce que les coupables en auraient quelque gloire... Le monde qui les a vus n'en a gardé aucun souvenir; la miséricorde et la justice les dédaignent

également. N'en parlons plus, mais regarde et passe[1]. »

Mais vous, mes chers fils, vous ne serez pas de ceux-là; vous appartenez, grâces à Dieu, à cette noble jeunesse catholique française qui a déjà fait ses preuves, en inscrivant son nom sur plus d'une page illustre de l'histoire moderne. C'est la page des premières conférences de Saint-Vincent-de-Paul; c'est la page des conférences de Notre-Dame de Paris; c'est la page des zouaves du Pape et des volontaires de l'Ouest; c'est aujourd'hui la page des Cercles catholiques et des associations ouvrières. De grands efforts ont donc été faits de nos jours : qu'on en fasse de plus grands encore. Qu'au lieu de rester isolés, ces efforts se généralisent, et que chaque chrétien comprenne et remplisse son devoir public comme il remplit son devoir privé: alors quel avenir nous serait réservé, et de quelle régénération le spectacle nous serait donné!

C'était, Messieurs, le tableau qu'en octobre dernier notre grand orateur catholique français, M. le comte de Mun, présentait éloquemment au Congrès des œuvres à Liège. Se reportant en imagination à un siècle en arrière, il supposait, au sein de la société décrépite du XVIII[e] siècle, quelques jeunes chrétiens comme vous, se jetant généreusement entre les grands et les petits, montrant aux uns et aux autres la croix de Jésus-Christ, demandant en

[1] *Inferno,* Canto III, 8 et seq.

son nom la justice, la paix et la charité, et par l'entraînement d'une parole rendue irrésistible par l'exemple, parvenant à refouler ce flot impur d'impiété et d'immoralité pour faire prendre un cours nouveau aux idées et aux choses, et cela vers l'année 1789, à l'heure décisive où la nation était convoquée dans ses comices, pour décider de la marche et de la destinée de la France et du monde !

« Quel rêve! » disait l'orateur qui, lui, pratique si magnifiquement ce qu'il dit. Eh bien, mes jeunes amis, ce qui n'a été qu'un rêve et n'a laissé qu'un regret pour le XVIIIe siècle, il ne tient qu'à vous et à d'autres d'en faire une splendide réalité pour ce XXe siècle qui va se lever bientôt, et qui recevra de vous sa physionomie et son caractère propre. Pour cela, que faudra-t-il faire? Je n'ai plus qu'à vous le rappeler, ce sera ma conclusion.

Jeunes chrétiens, vous dirai-je, tout en étant et demeurant les hommes du devoir privé, du devoir domestique, du devoir professionnel, soyez encore et toujours des hommes du devoir public. Ne croyez pas toutefois l'avoir rempli suffisamment, même lorsque vous aurez payé de votre bien, si vous n'avez payé en même temps de votre personne. Soyez des hommes d'œuvres, en commençant par celles qui sont de votre âge, de vos forces et de votre position. Allez d'abord aux plus proches, à celles de votre paroisse, de votre quartier, de votre commune et de votre cité : il y a tant d'institutions de charité, de religion, d'enseignement, de propa-

gande, de conservation sociale qui se réclament de vous! Ce seront ensuite, si vous le pouvez, les œuvres de votre belle province et de votre région qu'il faut rendre de plus en plus compacte dans la défense de la justice, de la foi et de la société. Ce seront enfin, si Dieu le veut, les œuvres de la patrie; car vous vous ferez une règle de ne jamais refuser de prendre votre part de service de la chose publique dans le conseil ou dans l'action, soit qu'il s'agisse d'administrer ou de représenter un village, soit qu'il s'agisse de délibérer des lois dans le parlement, si le mandat de vos compatriotes vous en confère le lourd et périlleux honneur.

Ainsi votre éducation aura porté ses fruits. Ainsi vos traditions, votre religion, votre situation, votre conscience morale auront fait sur tous les points une réponse digne d'elles. Ainsi aurons-nous formé des hommes complets, qui en même temps seront des hommes utiles. Ainsi pourrons-nous fonder sur les fils l'espérance du salut qui a si longtemps déçu les vœux de leurs pères.

C'est à cet avenir, mes enfants, que tous vous vous préparerez ici, dès votre jeune âge, par le double travail de la culture de votre cœur et de la culture de votre esprit. Vous comprendrez, en effet, que pour être appelés à l'honneur de rétablir le règne de Jésus-Christ dans la société, la première condition est de commencer par l'établir fortement en vous-mêmes par la fidélité à sa foi et à sa loi. Vous comprendrez, en second lieu, que pour combattre les

ignorances, rectifier les erreurs, dissiper les préjugés, la condition nécessaire est d'être soi-même au courant des principales questions de l'ordre religieux, historique, moral et social; et que savoir raisonner, savoir parler, savoir écrire, c'est avoir revêtu l'armure indispensable à tout bon soldat de Dieu, de l'Église et de l'humanité.

Dirigez vers cette noble fin toute la conduite de votre vie d'études et de vertus, et laissez-moi, en finissant, vous en présenter un exemple qui vous touche de près.

Mes chers fils, il y a cent ans bientôt, un jeune écolier comme vous étudiait près d'ici, à Saint-Omer, puis à Douai, dans un collège des Jésuites, et il s'y faisait honneur par la force et l'éclat de ses premières études. C'était un jeune Irlandais, fils d'une famille catholique qui comptait dix-sept enfants, et il était venu chercher sur le continent français l'enseignement orthodoxe que lui refusait le despotisme anglican qui pesait sur son cher et infortuné pays. Nous n'étions guère plus heureux en France à cette époque : c'était en 91 et 92. Ce double poids de l'oppression de sa patrie et de la nôtre, en tombant sur cette jeune âme, en faisait parfois jaillir des éclats de cette éloquence véhémente et entraînante dont cet homme devait être le prince dans ce siècle; et il se disait déjà que la parole, dont le don lui était visiblement octroyé de Dieu, serait entre ses mains la massue d'Hercule dont il briserait un jour les entraves de son peuple. Ce

souci de la chose publique, on le sentait dès lors si généreux et si puissant dans ce jeune homme d'espérance, que le recteur du collège, le docteur Stapylton, écrivait en ce temps-là à l'oncle de son élève : « Si Daniel ne joue pas un grand rôle dans le monde, jamais de ma vie je n'aurai été plus trompé que cette fois. »

Ce fut à la date lugubre du 21 janvier 1793, qu'à l'âge de dix-huit ans, l'âge de nos bacheliers, l'adolescent quitta la France et reprit à Calais la route de l'Irlande. Or, à trente années de là, l'écolier du collège de Douai, devenu « le grand agitateur, le roi mendiant de l'Irlande, » ainsi qu'on l'appelait, arrachait à l'Angleterre le bill d'émancipation de sa pauvre patrie. C'était le 25 mai 1829 que le député de comté de Clare faisait entrer enfin l'Irlande en sa personne dans ce parlement de la Grande-Bretagne, qui était fermé à tout député catholique depuis trois cents ans. C'était dans ce même jour que, refusant le serment aux trente-neuf articles de l'Église établie, il fondait du même coup la liberté religieuse et la liberté politique de ses compatriotes. Et tandis que la Chambre, encore palpitante sous le coup de sa parole, délibérait sur le sort de l'Irlande et le sien, lui, retiré dans un angle de cette salle du palais dont sa voix venait d'ébranler la coupole, égrenait son chapelet et négociait la victoire avec la Reine du Ciel. Mais déjà la victoire lui était assurée; et, acclamé du nom immortel de libérateur, il pouvait aller redire à l'as-

semblée unanime de ses électeurs cet hymne de la délivrance : « Hommes de Clare, vous savez que la seule base de la liberté est la religion; vous avez triomphé, parce que votre voix, qui s'est élevée pour la patrie, s'était d'abord exhalée en prières vers le Seigneur. Maintenant les chants de liberté se font entendre dans nos campagnes; ces sons parcourent les vallées, remplissent nos collines, murmurent dans les eaux de nos fleuves; et nos plaines, d'une voix de tonnerre, crient aux échos de nos montagnes : L'Irlande est libre! »

Mes chers fils, heureux mille fois qui peut sauver un peuple! Mais ne puissiez-vous sauver qu'un village, qu'une famille, qu'une âme enfin, ce serait encore chose si grande, que pour elle il faudrait donner sa vie sans regret comme une goutte d'eau.

---

# XXVII

# DÉDICACE DE LA CHAPELLE DU COLLÈGE

La chapelle ou église du collège Saint-Joseph est un édifice de style roman, à trois nefs, d'un grand aspect et d'une très belle harmonie de proportions.

Elle forme une des ailes de l'établissement dans le sens du boulevard Vauban. Des jardins, une cour plantée, un petit bois l'entourent dans toute son étendue.

Elle mesure 17 mètres de largeur et 43 mètres de longueur. Un vaste vestibule y donne entrée par l'intérieur du collège. Elle est desservie par une double sacristie très vaste, qui communique au sanctueire par un passage sous le campanile, au chevet de l'église.

La hauteur de la grande nef est de 24 mètres sous toit et de 21 mètres sous voûte. Cette nef et les deux nefs latérales sont éclairées par 43 grandes fenêtres.

Un triforium à arcades géminées règne autour de la partie supérieure de l'abside, et se continue extérieurement par une galerie de même style faisant communiquer la chapelle et les sacristies avec le premier étage de la maison.

Deux tribunes superposées, très profondes, occupent le fond de l'église, qui peut donner facilement place à deux mille personnes dans les solennités publiques.

Un rayonnement de huit chapelles demi-circulaires, avec leurs autels, règne autour de l'abside.

Dans le sanctuaire, pavé de beaux marbres, s'élève le maître autel en pierre sculptée; c'est un ouvrage monumental et d'un beau travail. Au-dessous de la table de l'autel est représentée en haut relief la sainte Cène, d'après Léonard de Vinci. Le retable porte deux sujets : d'un côté saint Joseph à Nazareth, de l'autre saint Joseph mourant. Enfin, au-dessus, les saints patrons de la jeunesse aux pieds de la mère de Dieu.

La bénédiction de la chapelle fut faite le dimanche 18 mars, par M. le supérieur, délégué à cet effet par Mgr l'archevêque de Cambrai. La cérémonie de l'inauguration fut remise au surlendemain 20 mars. Elle fut sanctifiée le matin de ce jour par la communion générale des élèves à une première messe, puis solennisée par une grand'messe symphonique, à laquelle assistèrent MM. les administrateurs, plusieurs doyens de la ville, les principaux pères de la Compagnie de Jésus et un grand nombre de familles.

A l'évangile, M. le Supérieur prononça les paroles suivantes :

XXVII

# DÉDICACE ET INAUGURATION

## DE LA CHAPELLE DU COLLÈGE

---

## DISCOURS

Prononcé dans la nouvelle église, le 20 mars 1888.

MESSIEURS,
MES RÉVÉRENDS PÈRES,
MES CHERS FILS,

Que Dieu est bon pour nous! C'était le cri d'amour et de reconnaissance de l'ancien peuple de Dieu, lorsqu'il montait, par tribus, les degrés de son Temple, au chant des miséricordes éternelles : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus!* Et nous qui venons de franchir pour la première fois le seuil d'un sanctuaire qui achève si magnifiquement l'œuvre commencée ici il y a plus de quinze ans, nous aussi nous ne trouvons sur nos lèvres et dans nos cœurs que ce cri d'action de grâces : « Que Dieu est bon! »

Il y a donc quinze ans passés qu'une grande fon-

dation se faisait en ces lieux, au sein d'une sorte de solitude, forte de la seule espérance et de la confiance en Dieu. C'était en des jours déjà pleins d'incertitudes et de menaces, comme vous vous en souvenez. Aussi, dès qu'on vint à connaître qu'en dépit de la malice des temps, la Compagnie de Jésus allait placer ici un établissement qui surpasserait encore par ses proportions celui du siècle dernier, ce fut un branlement de tête général parmi ceux qui ne voient les choses de Dieu que du côté de la terre. Comme aux jours où Néhémie rebâtissait Jérusalem, on se récria en disant : « Et que veulent-ils donc faire, ces aveugles, ces insensés? *Quid faciunt Judæi imbecilles?* Croient-ils que la société moderne va les laisser en paix : *Num dimittent eos gentes?* Sont-ils sûrs du lendemain? car enfin est-ce là une entreprise d'un jour? *Num sacrificabunt et complebunt una die?* » D'autres disaient encore, comme on lit au même livre : « Laissez-les faire; qu'ils bâtissent! Puis, quand ils auront terminé, les renards, c'est-à-dire les habiles, viendront et passeront par-dessus tout, s'empareront de l'ouvrage. » *Ædificent : si ascenderit vulpes, transiliet murum eorum lapideum.*

Cependant eux laissaient dire, mais ils se confiaient dans le Seigneur. C'est la grâce particulière de la Compagnie dont je parle d'espérer contre toute espérance, et de marcher toujours, même au rebours des temps, en ne s'appuyant que sur Dieu, dont elle cherche la gloire par-dessus tout le reste.

« Parce qu'on se moquait de nous, est-il écrit au même livre, nous avons prié le Seigneur, et nous nous sommes dit : « Dieu combattra pour nous, tra- « vaillons donc pour Lui. » *Deus noster pugnabit pro nobis; et nos ipsi faciamus opus!*

Finalement, Messieurs, la confiance eut raison, et je n'en suis pas surpris, car la confiance en Dieu met l'homme en possession de la toute-puissance de Dieu. Pendant quinze années d'orages, l'arbre grandit, s'enracina, porta des fleurs et des fruits; et je ne sais combien d'oiseaux, qui sont les âmes des enfants, vinrent faire leurs nids sur ses branches. N'en cherchons pas l'explication dans la prudence des hommes : les hommes ne sont rien ici. Au contraire, c'était miracle que, n'étant portée par rien de ce qui d'ordinaire porte les œuvres d'ici-bas, cette institution vécût, s'accrût et prospérât dans ce vide absolu de tout soutien terrestre. Vous le dirai-je? A cet égard, notre collège Saint-Joseph me fit souvenir plus d'une fois de cette première maison de saint Joseph, sa maison de Nazareth, dont il est raconté qu'un jour, au moyen âge, arrachée de ses fondements, elle se trouva soulevée et transportée dans les airs par des mains invisibles. C'était la main des anges qui la soutenait ainsi. Et nous, pour soutenir cette École, n'avions-nous pas la main des puissances célestes? N'avions-nous pas, pour nous porter, des anges invisibles, pieux enfants, saints religieux, prêtres fervents, ou grands hommes de bien qui, remontés au Ciel, avaient pris sous leur

garde cette maison d'une famille qui avait été la leur? Il me semble, mes chers fils, que vous les pourriez nommer.

Tandis que, ferme sur ces appuis, l'édifice spirituel, quoique bâti sur un volcan, ne cessait de monter, l'édifice matériel restait encore inachevé. Je vous ai dit, l'an dernier, à la bénédiction de la première pierre, nos douleurs de père, nos répugnances de prêtre, lorsqu'à chacun de nos exercices publics nous étions condamnés à voir la même chambre haute servir de chapelle le matin et de salle de séance littéraire le soir. On ne pourra pas croire plus tard, et dès aujourd'hui on a peine à se figurer, que nous ayons pu faire ainsi pendant quinze ans! Et puis, dans cet intervalle, nous avions grandi en nombre, et il fallait trouver de la place pour toutes ces jeunes âmes, qui n'étaient pas que des âmes...

On y pensait, mes chers fils; un homme surtout y pensait : celui qui pensait à tout, vous vous en souvenez. Il ne devait pas y penser inefficacement, car c'était un homme de Dieu, et il y pensait devant Dieu. Messieurs nos vénérés et chers administrateurs se rappellent le jour où, de concert avec lui, nous leur fîmes à ce sujet notre première ouverture et notre proposition. Ce que nous leur dîmes alors, c'était à peu près ce que Néhémie disait aux chefs du peuple de Dieu pour les engager à bâtir leurs remparts au lendemain de la dispersion : « Il est clair que la main du Seigneur est avec nous, et c'est

une bonne main que la sienne. Levons-nous donc et bâtissons! Le Dieu du Ciel lui-même se mettant de la partie, nous n'avons plus qu'à lui apporter nos services. Ainsi, à l'œuvre, et commençons! » *Et indicavi eis manum Dei quod esset bona mecum. Et aio : Surgamus et ædificemus! Deus cœli ipse nos juvat, et nos servi ipsi sumus*... L'Écriture ajoute qu'à ce discours les fidèles d'Israël se résolurent à l'entreprise. *Et confortatæ sunt manus eorum in bono*[1]. Il n'en fallut pas tant pour décider les hommes dont nous attendions les ordres : ne sont-ils pas les hommes de bien que vous savez?

Maintenant la chose est faite. Et que l'action de grâces en remonte d'abord à vous, pères et mères de famille, religieux et religieuses, anciens élèves, femmes chrétiennes et charitables, bienfaiteurs et bienfaitrices de toute fortune et de tout rang, qui, par vos largesses, petites ou grandes, avez voulu honorer Dieu en vous honorant vous-mêmes. Ces murs, qui d'âge en âge porteront témoignage de votre charité, porteront pareillement témoignage de votre foi. Ils attesteront que pour vous le mot d'éducation signifie premièrement religion. Ainsi avez-vous compris la formation de vos fils; et si vous avez voulu, au prix de vos sacrifices, que de tout cet établissement la chapelle fût l'édifice et le plus haut, et le plus grand, et le plus beau, c'est que vous savez et vous voulez faire savoir aussi à vos

[1] II. Esdr. II, 18, 20.

enfants que le plus grand des êtres et le plus saint c'est Dieu : D. O. M.

Puis, grâces soient rendues ensuite à ceux qui ont employé leur travail à cette œuvre et qui l'ont faite si belle! Ah! je sais bien, mes Pères, que si j'en veux trouver le premier inspirateur, là où il est maintenant, c'est du côté du Ciel qu'il me faut lever les yeux. Hélas! ce seraient pour moi des yeux mouillés de larmes!... Que n'est-il ici celui dont toûtes ces pierres chantent le nom, et combien il manque à nos cœurs! Quelle digne récompense lui eût apportée ce jour dont il aurait accepté une part de joie pour lui, mais dont, suivant son habitude, il eût réservé toute la gloire pour d'autres. O Seigneur, il est donc vrai que vos vraies récompenses sont plus haut que ce monde, et qu'ici-bas il y a quelque chose de plus grand que de triompher : c'est de préparer des triomphes qu'on ne voit pas et qu'on ne partage pas!

Les triomphes de ce jour, volontiers et justement l'ami que nous pleurons vous les eût-il décernés, à vous, messieurs les architectes, entrepreneurs et patrons qui avez été soit la tête, soit le bras de cette grande construction. Les Livres saints nous montrent, l'un à côté de l'autre, l'artiste et l'architecte, passant le jour et la nuit à méditer leur ouvrage, dessinant chaque sculpture, ne se lassant pas de faire et de refaire leurs plans, mettant leur cœur tout entier à reproduire un beau type, et finissant, à force de veilles, par enfanter un chef-d'œuvre : *Sic omnis*

*faber et architectus noctem tanquam diem transigit, sculpit signacula sculptilia, et assiduitas ejus variat picturam. Cor suum dabit in similitudinem picturæ, et vigilia sua perficiet opus* [1].

Certes, vous ne retrancherez rien de ce dernier éloge, *perficiet opus*, vous qui aujourd'hui pouvez juger de l'édifice que vous avez sous les yeux. Est-ce que ces lignes harmonieuses ne montent pas vers le Ciel? Est-ce que ces courbes de l'abside ne semblent pas se rejoindre pour couronner le Très-Haut? Est-ce que ces voûtes élancées ne chantent pas le *Gloria in excelsis Deo?* Est-ce que ces quarante fenêtres et davantage ne versent pas la lumière de tout le firmament sur Celui « qui a placé sa tente dans le soleil? » Est-ce que cet autel d'une structure si belle, si noble, si riche, si délicate, où le ciseau a fait revivre les scènes évangéliques les plus émouvantes, ne vous semble pas ce trône céleste de l'Agneau où Jésus-Christ habite *in splendoribus sanctorum?* Enfin ces murailles éclatantes d'une virginale blancheur, du pavé à la voûte, ne vous apparaissent-elles pas comme la robe de l'Épouse mystique dont parle l'Apocalypse : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor præparavit se, et datum est ei ut cooperiat se byssino candenti et splendido?* Et cette journée où Jésus vient habiter sous ce toit, n'est-elle pas celle de la solennelle célébration de ces noces?

Mais un autre jour viendra qui lui apportera une

[1] Eccli. XXXVIII, 28.

nouvelle parure; et ce sera alors cette Reine glorieuse que le Psalmiste a représentée *in vestitu deaurato, circumdata varietate*. Percez le voile de l'avenir, devancez des temps qui peuvent être des temps encore éloignés, mais dont votre charité peut faire des temps plus prochains, et admirez la riche transfiguration que la main de l'art a opérée dans ces lieux.

A cette première tribune, voyez se dresser un grand orgue dont la voix puissante, proportionnée à l'édifice, va pouvoir pénétrer dans la profondeur de ces nefs, remplir la hauteur de ces voûtes.

Anticipez sur les années, et voyez les fenêtres, les quarante-trois fenêtres de cette église, présenter au soleil leurs vitraux étincelants, où sont écrits, avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les chants variés d'un vaste poème qui se déroule à tous les étages de l'édifice.

Dans ces hautes baies de l'abside supérieure qui s'incline si gracieusement au-dessus de l'autel du sacrifice, lisez, sur autant de verrières, l'histoire du sacrifice dans la succession des temps. D'un côté les sacrifices prophétiques de l'ancienne loi : ceux d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech ; de l'autre côté l'unique sacrifice de la nouvelle loi dans ses expressions diverses : la cène, la messe, le triomphe céleste de l'Agneau mystique. Et, au centre de tout, le sacrifice central de Jésus-Christ en croix, reliant entre eux le passé, le présent, l'avenir.

Mais voici un sujet immense qui va se déployer sur les vingt-huit fenêtres de la grande nef et des nefs latérales. C'est l'histoire de tous les enfants et adolescents glorifiés dans la Bible, l'Évangile et les annales de l'Église. En haut d'abord, d'un côté, est la galerie des enfants de l'ancien Testament : Joseph berger, Samuel dans le temple, David vainqueur du géant, Joas couronné roi, le fils de la Sunamite ressuscité, Daniel expliquant les songes, le jeune Macchabée martyr. De l'autre côté, ce sont les enfants et adolescents de l'Évangile, à la suite du divin Enfant de Bethléhem, de Nazareth et du Temple de Jérusalem : l'enfant que Jésus place au milieu des apôtres, le fils de la veuve de Naïm qu'il ressuscite, l'enfant dont il bénit les pains et les poissons, l'adolescent qu'il regarde et qu'il aime, saint Jean qu'il fait reposer sur son cœur, les enfants du Temple qui lui chantent Hosanna... Je ne sais si je m'abuse, Messieurs, mais dans ces têtes d'enfants et de jeunes gens que déjà mon espérance voit se détacher sur ces hauteurs, ne reconnaissez-vous pas les types les plus aimables qu'a consacrés le pinceau de Raphaël et des grands maîtres? Et ne pouvons-nous espérer qu'en nous efforçant de les reproduire fidèlement, nous pourrons approcher de l'idéal de beauté où ces princes de l'art se sont élevés?

La trilogie se poursuit et s'achève sur les quatorze fenêtres inférieuses. Là ce sont les enfants et les adolescents dans l'histoire de l'Église : l'acolyte Tarcisius, Origène enfant, saint Basile et saint

Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Benoît, l'École palatine de Charlemagne, Godefroy de Bouillon élevé par la bienheureuse Ida sa mère, saint Thomas d'Aquin recevant le cordon angélique, saint Louis et Blanche de Castille, saint François de Sales étudiant à Paris, saint Louis de Gonzague communié par saint Charles Borromée, saint Vincent de Paul précepteur des Gondi, le duc de Bourgogne avec Fénelon... Entre ces sujets et d'autres semblables, il nous faudra choisir, mais au sein de quels trésors!

Les six chapelles absidales, avec leurs six verrières, sont réservées aux saints de la compagnie de Jésus : Ignace, Xavier, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Rodriguez, Berchmans. Ce collège, déjà marqué par toute sa décoration du cachet général des collèges chrétiens, portera ainsi autour de son sanctuaire le cachet plus spécial de ceux qui en ont été les fondateurs et les pères. De la sorte toute justice sera accomplie.

La même pensée, — et ce fut originairement la vôtre, Messieurs nos anciens élèves, — nous commandera de placer de chaque côté du chœur deux marbres commémoratifs portant les noms vénérés du premier père Recteur et du premier père Préfet de cette maison : c'est une dette de cœur.

Enfin deux grandes compositions rempliront le transept de l'image du Roi et de la Reine de ce lieu. Le sacré Cœur d'un côté et la Vierge Marie de l'autre, ayant à leurs pieds nos enfants et

notre collège, régneront au-dessus des grands autels latéraux, dans deux verrières qui achèveront dignement une galerie tout illuminée par eux, si j'ose dire.

Messieurs, irai-je jusqu'au bout? Cet « amour de la beauté de la maison de Dieu » dont se glorifiait le prophète, obtiendra-t-il grâce pour moi auprès de vous? Et, après ces vitraux, un mot de désir et d'espérance me sera-t-il permis en faveur de cette longue frise qui, de la tribune au sanctuaire, court au-dessus de ces arcades? La nudité de ces murs ne vous invite-t-elle pas à les revêtir quelque jour de peintures éloquentes qui donneront à cette église son caractère propre, sa signification et sa vie?

Nous n'en avons pas cherché le sujet bien loin de nous. Il y a moins de trois ans, nous célébrions solennellement à Lille le trois centième anniversaire de la fondation des Congrégations de la sainte Vierge; or, comme chacun sait, les Congrégations sont, dans notre collège, le plus puissant mobile de notre vie morale, disciplinaire, religieuse. Nous nous sommes donc dit : Plaçons ces trois siècles de l'histoire de la Congrégation sur les parois de cette église. Formons-en, par groupes successifs et continus, une longue procession qui s'en ira du XVI^e^ siècle à la fin du XIX^e^; du pape Grégoire XIII, qui l'institua canoniquement, à Pie IX et à Léon XIII, qui se sont fait honneur de lui appartenir. Dans ce défilé des fils de Marie il y aura place pour les illus-

trations catholiques de tous les genres, de tous les âges, enrôlés dans l'innombrable association. Ce sera vraiment la fleur de l'humanité moderne, fleur de vertu, fleur de génie. On y verra, par ordre des temps, des papes comme Urbain VIII, Alexandre VII, Clément X, Innocent XI, Innocent XII et le grand Benoît XIV. Parmi les rois, on distinguera Ladislas IV, Jean-Casimir et Sigismond III, de Pologne. Parmi les empereurs, Ferdinand II et Ferdinand III d'Autriche; et combien d'archiducs et de princes du sang! Le génie de la poésie y sera représenté par le Tasse, un des premiers admis dans l'association. Le génie de l'éloquence y paraîtra sous les traits de Bossuet et de Fénelon; le génie militaire, sous les traits du grand Condé et de Villars; le génie de la peinture, dans la personne de Rubens; le génie de la science, dans celles de Laennec, Cauchy, Récamier, Cruveilher, tous congréganistes. Parmi des centaines de cardinaux et d'évêques, on prendra les plus illustres, depuis le cardinal de Larochefoucauld jusqu'au dernier archevêque de Lyon, le cardinal Caverot. L'ordre du clergé y paraîtra dans ces hommes de Dieu qui s'appelèrent Olier, Émery, le Père Eudes, et de nos jours le saint curé Desgenettes. Notre siècle y reconnaîtra l'héroïque Pimodan et le saint homme de Tours.

Mais ceux qui brilleront entre tous les autres, comme des fleurs vivantes dans ce jardin de Marie, ce sont les saints canonisés que la Congrégation a fait germer en tout lieu. Vous les nommerai-je?

Charles Borromée, François de Sales, Camille de Lellis, François Solano, Pierre Fourrier de Mattaincourt, Alphonse de Liguori, Grignon de Montfort, Léonard de Port-Maurice, Jean-Baptiste Rossi, sans compter tous les saints modernes de la Compagnie de Jésus. Qu'un jour vienne où, sous le pinceau de quelque nouvel Hippolyte Flandrin, cette procession se mette en marche ici, sur cette frise, avec sa Reine en tête; que tous « ces fils de la Femme forte, comme s'exprime l'Écriture, se lèvent ici devant Elle et célèbrent ses louanges. » Alors rien ne manquera plus à la parure du temple, alors ces murs parleront, alors cette église vivra; et il nous sera montré quelque chose de semblable à ce qui apparut à saint Jean, lorsqu'il vit « la fiancée, l'épouse de l'Agneau », c'est-à-dire l'Église, la société des saints, « descendant du Ciel, revêtue d'un éclat divin. » *Sponsam, uxorem Agni... civitatem sanctam Jerusalem, descendentem de cœlo a Deo habentem claritatem Dei.*

Mais que vous ai-je dit, mes chers fils? Et cette beauté architecturale de l'édifice, et cette décoration artistique de ses murailles, qu'est-ce que tout cela, grand Dieu! auprès du divin Trésor du ciel et de la terre qu'elle possède maintenant? Il y a trois jours encore, ce n'était qu'une construction comme une autre, que vous étiez en droit de traiter sans honneur, parce qu'elle était sans divinité. Mais ce matin, en votre présence, une grande chose s'y passa qui l'a transfigurée. Je montai à cet autel portant le

pain et le vin, et le mystère sacré s'accomplit là, entre mes mains, pour la première fois. A un moment solennel, vous tombâtes à genoux, je prononçai les paroles qui font ce qu'elles disent; moi-même je me prosternai, et quand je me relevai ce lieu avait changé non de face, mais de caractère. C'était un lieu consacré. J'ouvris les yeux de la foi, et à cette clarté d'en haut que de merveilles m'apparurent et me ravirent à la fois d'épouvante et d'amour! Jésus-Christ était près de moi : il venait de descendre chez nous, pour se fixer parmi nous. Cette maison de pierre c'était le Cénacle, c'était déjà presque le Ciel. Avec Jésus j'y vis entrer Marie, Joseph à ses côtés : c'était devenu la maison de la sainte Famille. Louis de Gonzague, Stanislas, Berchmans accoururent en frères se mêler à vos rangs. Les anges vinrent faire la garde du saint lieu, se voilant la face de leurs ailes et chantant le *Sanctus* autour du tabernacle. La majesté du Seigneur remplit le sanctuaire, et alors, toute autre splendeur s'effaçant devant la lumière de son visage, je ne vis plus rien que Lui, et je ne sus plus que me dire avec le patriarche : « En vérité, que ce lieu est grand et redoutable! c'est la maison de Dieu et la porte du Ciel! »

Alors j'adorai, je priai le Seigneur. Je le priai comme Salomon, lorsque, au sein de la nuée qui remplissait le Temple au jour de sa dédicace, il eut introduit l'Arche d'alliance dans le Saint des saints qu'il venait de lui préparer. Je le priai

pour vous, bienfaiteurs et bienfaitrices, afin qu'un jour il vous reçoive dans une demeure autrement belle encore que celle que vous lui ouvrez en ce jour. Je le priai aussi pour vous, hommes d'art ou hommes de labeur, qui avez dépensé à cette œuvre plus d'une année de votre pensée ou de vos forces. Aussi bien, dans cette église du charpentier de Nazareth, devant cette représentation de Jésus ouvrier travaillant dans la boutique de Joseph son patron, comment vous eussé-je oubliés, chers ouvriers de toute profession, vous que j'ai vus ici porter si patiemment le poids du jour et de la chaleur?

Mais c'est surtout pour vous que j'ai prié, mes chers fils. Pour vous, je me suis souvenu de ces paroles qu'il y a deux jours la sainte liturgie mettait sur mes lèvres dans les prières de la bénédiction de cette église : « Seigneur, par votre grâce, purifiez ce temple de toute souillure, et conservez-le toujours pur. » *Per infusionem gratiæ] tuæ ab omni inquinamento purifica purificatumque conserva.* Et si vous voulez savoir de quelle souillure j'ai demandé la préservation, et quelle requête principale j'ai déposée ce matin sur ce nouvel autel, entendez-le, la voici : c'est que jamais, jamais, une communion sacrilège, une seule, ne vienne profaner ce sanctuaire, déshonorer cette table divine, et que ce nouveau Cénacle ne connaisse jamais de Judas!

Maintenant disons adieu à cette ancienne chapelle de notre second étage que nous venons de quitter. Bientôt elle ne sera plus une maison de prière; mais

nous n'oublierons pas que, nous et nos aînés, nous y avons passé douze années de bénédiction devant la face du Seigneur. Pendant ce temps, combien de fois la miséricorde divine ne s'y est-elle pas signalée envers nous! Ce n'était sans doute qu'un humble et rustique Bethléhem; mais pour combien d'entre nous ce Bethléhem n'a-t-il pas été la maison de Pain! Que notre reconnaissance lui demeure donc fidèle, et gardons-lui à jamais cette mémoire attendrie qu'un cœur bien né aime à garder aux lieux de ses commencements et de sa pauvreté.

Mes chers fils, il y a juste sept ans, presque à pareil jour, que le 25 mars 1881 nous étions heureux de reprendre possession cette pauvre chapelle, après trois mois du douloureux éloignement que vous savez. Puissent de pareilles épreuves nous être désormais épargnées. J'en ai maintenant la confiance; car le prophète Aggée nous apprend que le moyen de les écarter de nos têtes, c'est précisément le moyen que nous venons de prendre : rendre à Notre-Seigneur la gloire de son temple, pour que lui-même nous rende toutes ses faveurs d'autrefois[1].

Qu'il nous rende donc la paix avec la liberté; et alors quel fleuve de bénédictions va sortir de cet autel et se répandre au loin sur les générations de l'avenir! Que de saintes et que de grandes choses vont se passer ici! Que de consciences redressées! que de vertus inspirées! que d'intelligences éclairées! que de vocations décidées! que de carrières

[1] Aggée, I. 4-11.

qui du pied de cet autel vont prendre leur direction à travers le temps jusqu'au rivage de l'éternité! Que de larmes de repentir, que de larmes de joie surtout vont couler sur ces dalles, de génération en génération !

Je les vois, ces générations, les unes après les autres, venir chaque année nous amener ici leurs enfants et petits-enfants, au jour solennel de la messe du Saint-Esprit. Je vois se succéder les premières communions, et les fils de vos fils venir former la couronne autour de cet autel, comme des rejetons de l'olivier autour de la table du Père. Je vois les confirmations nous apporter ici les dons de l'Esprit de Dieu, et vos arrière-neveux venir courber leurs fronts, avant le combat de la vie, sous la main pontificale qui fera de ces enfants des hommes et de ces chrétiens des soldats. Je vois les degrés de cet autel se couvrir chaque année d'une moisson de couronnes déposées par de pacifiques vainqueurs aux pieds de Jésus-Hostie, à qui seul appartient gloire et bénédiction. Enfin je vois les prêtres succédant aux prêtres, monter chaque jour à ces autels, d'où, forts de la force de Dieu, ils descendront pour aller s'immoler, eux aussi, et se dévouer corps et âme à vous élever, à vous servir...

Douces et fortifiantes images ! Laissez-moi, mes chers fils, en enchanter mes yeux et en consoler mon cœur; mon cœur en a besoin. N'y semez pas des nuages qui les assombriraient par de tristes pré-

visions que toute mon âme repousse. Laissez-moi l'espérance que, moi aussi, bien longtemps je monterai à ces autels où je pourrai encore vous distribuer souvent le Pain de vie. Laissez-moi la confiance que longtemps, si Dieu le veut, je monterai à cette chaire où chaque dimanche je rompais pour vous le pain de la parole. J'avais toujours nourri dans mon cœur un désir, le désir du roi David : édifier pour ma part une maison qui fût la sienne : *cogitavi ut ædificarem tibi domum.* Ce désir de toute ma vie de prêtre est exaucé aujourd'hui. J'en conserve un second : comme David, moi aussi, « j'ai demandé au Seigneur la douceur d'habiter avec vous cette maison tous les jours de ma vie. » J'espère qu'il l'exaucera. Après cela, je n'aurai plus à former qu'un vœu suprême : celui d'entrer avec vous dans ce Temple éternel où « Dieu sera dans tous », durant les siècles des siècles. *Amen.*

---

# APPENDICE

## A L'ORAISON FUNÈBRE DU R. P. SENGLER

PAGE 354

### LE VŒU « DU PLUS AGRÉABLE A DIEU »

**Délibéré et émis durant sa retraite de trente jours du troisième an, en décembre 1870.**

---

Nous avons cru devoir placer ici la succession des méditations, lumières et résolutions du R. P. Sengler sur ce grand objet, moins en vue de nos jeunes enfants qu'en vue des âmes religieuses, qui toutes y trouveront une solide édification, et plusieurs une direction très sage, très méthodique et très élevée, dans la manière de procéder à leur élection spirituelle.

... CINQUIÈME JOUR. — « Comme, par la grâce de Dieu, je veux absolument assurer le salut de mon âme, et, pour cela, prendre tous les moyens nécessaires ou utiles, dès que le bon Dieu me les fera connaître, j'embrasse la pratique de toutes règles, les petites comme les grandes, de toute l'énergie de ma volonté, et, je l'espère, avec une vraie et entière sincérité.

« Il y a longtemps déjà que l'idée m'était venue d'en faire *le vœu :* Notre-Seigneur sans doute me l'avait inspirée. J'ai différé (surtout) dans la crainte que mon confesseur ne me rebutât en me voyant incapable d'une telle perfection. Me voici au troisième an auquel je

renvoyais toujours l'exécution d'un dessein qui semblait ne venir que de Dieu pour le bien de mon âme. N'est-ce pas maintenant le temps favorable pour le faire, et le bien faire? Si ce n'est pas maintenant, quand donc? Jamais certainement. J'y penserai très mûrement, ô mon Dieu! je vous demanderai votre lumière; vous ne me la refuserez pas. J'en conférerai avec le R. P. Instructeur, auquel vous donnez grâce pour me diriger : sa décision sera la vôtre. Si c'est là votre volonté, assistez-moi aussi pour bien assurer jusqu'aux moindres détails. Que tout vienne de vous pour se soutenir par vous! — J'ai passé toute ma méditation sur ce point... »

Neuvième jour. — « A propos de la xv[e] règle de notre Institut, relative à *l'entière observation de toutes nos Constitutions,* puisqu'au tribunal de l'éternité je serai jugé d'après cette règle qui embrasse toutes les autres, pourquoi ne prendrais-je pas les moyens les plus sûrs pour leur donner toute la rectitude et la perfection voulues? Plus j'astreindrais mon âme à cette règle divine, plus elle y serait fidèle. Si donc à l'obligation générale qui me lie déjà j'ajoutais l'obligation spéciale et plus étroite du *vœu,* qu'est-ce que j'y perdrais? Quels inconvénients ou quels dangers pour mon âme? A-t-elle à redouter un lien nouveau qui l'unît plus étroitement, plus fortement à Dieu, à sa vocation, à sa perfection? Je n'y vois que des avantages, et de très grands : un stimulant perpétuel de tous les jours, de tous les instants; un secours spécial de Notre-Seigneur pour cette obligation nouvelle et spéciale; et sans doute aussi un regard plus amoureux de Dieu, de Notre-Seigneur, de sa très sainte Mère, de saint Ignace, des saints de la Compagnie, sur ma pauvre âme, et, partant, de leur part un soin plus empressé de mon avancement spirituel.

« Je ne vois pas encore comment il faut établir les con-

ditions et les détails de cet engagement, afin que mon âme en soit aidée et non embarrassée, et que par conséquent rétrécissant, pour ainsi dire, sa voie, elle puisse du moins y marcher à l'aise et sans trouble. Notre-Seigneur m'éclairera sur tout cela.

« Mais dès maintenant il fallait consigner ici l'attrait de la grâce; car il me semblait bien hier, en réfléchissant sur ces paroles : *Ecce sto ad ostium et pulso*, que c'était là ce que Notre-Seigneur attendait depuis longtemps et demandait enfin de moi. Je n'ai pas sans doute la vertu du Père de la Colombière, ou de tels autres qui ont fait ce vœu; mais Notre-Seigneur exige-t-il que, pour le faire, il faille pouvoir l'observer avec la même perfection? Je l'observerai dans ma mesure; le bon Dieu n'en demande pas davantage : *perfectionis quod divina gratia consequi possimus.* (Reg. xxi.) Je pense à tout cela avec calme et grande confiance, malgré ma faiblesse. N'est-ce pas là un signe de Dieu? En attendant, je prierai, je réfléchirai, je proposerai au R. P. Instructeur, et puis nous verrons ce qu'il y a de mieux *in Domino*... »

Douzième jour. — « Hier, en me promenant pendant la récréation de midi, le diable, — car j'ai bien vu par la fin que c'était son ouvrage, — a cherché à me troubler et à abattre mon courage, surtout, je crois, en vue du *vœu* dont je m'occupe depuis deux jours. Il me représentait donc tout ce qui me manquait du côté des qualités naturelles, du talent, du savoir-faire, de la manière de traiter avec les autres, de la vertu. Puis, profitant sans doute d'un petit malaise corporel et d'une faiblesse de poitrine un peu plus sensible, il me faisait voir la vie, du moins la vie active et utile à la Compagnie, comme finie pour moi, la mort comme ne pouvant tarder longtemps. Toutes ces choses m'ont un peu attristé, inquiété. Non que je craigne la mort; mais la pensée d'avoir si peu

servi la Compagnie me causait un vrai chagrin. Tout cela tendait évidemment à détourner mon âme de la sérieuse application nécessaire pour assurer l'avenir, comme si cela n'en valait plus la peine. Par la grâce de Dieu, j'ai fini par voir le piège, et chassant toute inquiétude par un acte de conformité à la volonté divine, par rapport à ma santé, à mes qualités et défauts et à ma mort, j'ai pris la résolution, tout en tâchant de me tenir toujours prêt à la mort, d'arrêter mon plan de vie comme si j'avais à l'appliquer pendant cinquante ans et plus. »

MÊME JOUR. — « Il faut absolument que je pourvoie à la perfection religieuse dans les petites choses pour tout le reste de ma vie et dans cette retraite même. Tous les saints me le crient; Notre-Seigneur me presse; l'Esprit-Saint ne saurait être plus explicite. Donc, *motifs* pour lesquels il faut que je m'applique définitivement et constamment à faire bien, très bien, les occupations de la vie ordinaire : 1° sauvegarde infaillible mais nécessaire de mon âme, de mes vœux; 2° préparation nécessaire aux grandes choses; 3° moyen indispensable pour arriver à la sainteté, à la perfection; 4° moyen de procurer pour toute l'éternité une grande gloire à Dieu, et à moi plusieurs degrés de bonheur; 5° exemple de la vie ordinaire, mais sublime de la sainte Famille à Nazareth; 6° enfin, et par-dessus tout, Notre-Seigneur me le demande, je n'en puis douter; aurai-je le cœur de le lui refuser, à lui, ce bon Sauveur qui m'a tant aimé, *qui tradidit semetipsum pro me?*

« Non, c'en est fait, ô mon bon et si aimable Sauveur! A défaut de tout autre motif, votre amour me suffirait; il sera toujours du moins le principal. *Je viserai donc en toute chose à la perfection,* ou plutôt *à la perfection de toute chose,* pour vous plaire et reconnaître par ce petit retour votre amour pour moi. »

TREIZIÈME JOUR. — « *La perfection tout entière*, voilà ma devise, mon cri de guerre, mon but : il faut que je le poursuive. La perfection en toute chose, *id quod est optimum*, la perfection dans l'observation de toutes mes règles, des petites comme des grandes, selon qu'il est demandé par la xv<sup>e</sup> règle : *Omnes constanti animo incumbamus ut nihil perfectionis... in absoluta omnium constitutionum observatione... prætermittamus*. Je suis bien compris parmi les *omnes*, et le livre sur lequel je serai jugé ce sera celui de nos *omnes constitutiones*, et l'on demandera l'*absoluta observatio*. Voilà ce que je devrai m'en assurer, coûte que coûte. C'est là, ce me semble, le vœu que Dieu me demande. Sa grâce m'assistera. De moi-même, c'est impossible, absurde d'y penser. Mais plus je suis misérable et imparfait, plus je suis obligé de compter sur Dieu qui me l'inspire, et de m'appliquer aux moyens nécessaires pour y être fidèle. Je réfléchirai encore, et surtout je prierai. »

QUATORZIÈME JOUR. — Comme, en me promenant pendant la récréation de midi, je réfléchissais sur le vœu du Père de la Colombière et sur le moyen de l'imiter, je vins à penser tout à coup que si je le faisais cela plairait fort à la très sainte Vierge.

« Quant au vœu du Père de la Colombière, les explications qu'il ajoute au sujet de certaines règles me paraissent fort sages, mais je ne crois pas que cela me convienne. Je voudrais quelque chose de plus simple, de plus net, de plus dégagé, et qui, par là même, pût enlever plus puissamment ma volonté. Des explications de ce genre deviendraient facilement, ce me semble, pour moi, du moins, des restrictions, et je n'en veux apporter aucune, aucune absolument. Ne serais-je pas tenté souvent de me dire : Ai-je voué jusque-là? Puis-je aller jusqu'à ce point? Source de troubles de conscience et de

lâchetés trop bien colorées ! Pour tout cela, je voudrais vouer tout simplement *de faire en toute chose ce que je jugerai le plus parfait*, selon nos règles, bien entendu, et dans l'esprit de nos constitutions. C'est d'ailleurs le *Ad majorem Dei gloriam* de mon bienheureux Père, la fin propre et spécifique de la Compagnie... »

Seizième jour. — « Cette manière de me donner au bon Dieu me plaît fort, me console beaucoup et me donne du cœur ; car par là :

« 1° Je ne réserve rien, rien absolument. C'est ce dont mon cœur a besoin ; voilà pourquoi, dès ma première enfance, je voulais me faire prêtre, partir pour les missions ; c'est ce qui m'a conduit au noviciat ; c'est lorsque je faisais cela que j'étais le plus heureux, même en luttant.

« 2° Je ne fais autre chose que prendre enfin au sérieux la règle quinzième du sommaire... *nihil perfectionis prætermittamus*. C'est là ce que je voue, ni plus ni moins.

« 3° Par là même je mets en sûreté toutes mes règles, les petites comme les grandes ; car, par le vœu même, j'entends bien tout d'abord vouer l'observation de toutes les règles, et l'observation la plus parfaite qu'il me sera possible...

« 4° J'imite le plus parfaitement que je puis Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont toute la vie se passa à faire *ce que* son Père voulait, et *comme* il le voulait : *quæ placita sunt ei* (Patri) *facio semper*. Ce sera ma devise, que je puis remplacer par cette autre plus brève et équivalente : *Ita, Pater*. Qu'il s'agisse de me résigner ou bien de me dévouer : *Fiat! Ecce venio!*

« 5° Comme en pratique le plus parfait est généralement ce qui est le plus humble, le plus bas, le plus crucifiant pour la nature, en le choisissant autant qu'il me

sera possible, j'accomplis d'abord les règles douzième et treizième du sommaire touchant la mortification et l'abnégation en toutes choses, surtout dans les emplois bas et pénibles; mais surtout j'entretiens et je fortifie dans mon cœur la tendance au troisième degré d'humilité, qui est l'esprit le plus pur de la Compagnie et qui fait l'essence du Jésuite. C'est, comme dit la règle douzième, le chemin le plus sûr, après la prière, pour arriver à ce désir franc et ardent des mépris, par amour pour Jésus-Christ.

« 6° J'évite nécessairement la tiédeur et les maux qui en sont la suite; comme aussi les défauts plus ou moins liés avec une vertu vulgaire, tels que la susceptibilité, la nonchalance, l'habitude détestable d'agir par manière d'acquit ou par routine, une vie sans gêne, de laisser-aller, de mollesse ou de sensualité, etc.

« 7° Je puis vraiment compter sur la grâce du bon Dieu.

« 8° Enfin je puis aussi espérer quelque peu l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« C'est bien par amour pour ce divin Sauveur que je m'engage dans cette lutte, qui sera longue et pénible. Mais puis-je faire autrement? *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Et qu'est-ce que mon sacrifice auprès du sien?...

« Sans doute, ô mon Dieu, c'est pour sauver ma pauvre âme rachetée de votre sang que vous m'avez inspiré ce vœu, et c'est pour mettre mon salut en sûreté que je le fais. Mais le motif principal, je dirais presque le motif unique (tant il absorbe tous les autres), c'est pour vous plaire, *c'est pour vous plaire,* ô mon très doux Sauveur, et *pour glorifier votre Père.*

« Et maintenant, si j'ose demander encore quelque chose, non pas en retour de ce que je vous offre, mais comme gage de votre bienveillante acceptation, c'est cette

grâce que je désire et que je vous demande depuis si longtemps : la grâce d'aimer et de désirer les mépris et les opprobres pour votre seul amour, ô mon amour crucifié pour moi, et de les aimer comme vous-même vous les avez aimés et embrassés pour moi... Je vous le demande, les larmes aux yeux, et plus encore dans le cœur, par Marie, ma Mère bien-aimée, à laquelle vous ne pouvez rien refuser... O Marie, ma Mère! faites violence au cœur de votre divin Fils pour un pauvre pécheur. »

MÊME JOUR. — « L'obligation de mon vœu sera la même que celle des vœux religieux et des vertus chrétiennes, légère ou grave, suivant la matière. C'est un bon stimulant que de me voir obligé enfin d'aimer le bon Dieu *de mon mieux,* sous peine de péché. Je le vois, c'est grave, et cela mérite réflexion. Mon âme n'est pas sans angoisses : n'est-ce pas au-dessus de tes forces? pourras-tu tenir? Et si tu ne tiens pas, n'est-ce pas téméraire à toi de penser à une pareille chose? Cela est pour les saints; mais pour toi!...

Je vais recommander la chose à Notre-Seigneur pendant ces trois jours à l'autel. Dimanche, je l'espère, il aura parlé à mon cœur, et sa parole, comme d'ordinaire, sera claire, suave et forte... »

DIX-HUITIÈME JOUR. — « Depuis la messe d'hier, un grand calme s'est établi dans mon âme. J'avais, à différentes reprises, mais surtout à la communion, élevé mon cœur vers Dieu, et conjuré Notre-Seigneur de m'aider dans cette action solennelle de mon projet de vie. Pendant l'action de grâces, je frappai de nouveau à son cœur, pour qu'enfin il daignât me faire sentir sa volonté. Au milieu de mes soupirs et de mes larmes, j'écoutais au fond de mon âme. Les seuls mots que j'entendis furent

ceux-ci : « Que crains-tu ? Pourquoi hésites-tu ? Ai-je hésité à mourir pour toi ? Perd-on à être généreux avec moi ? Marche en avant, je serai avec toi ! » Je priai encore, et les mêmes pensées me reviennent, en me remplissant, comme la première fois, de consolation et de courage. J'étais persuadé que Notre-Seigneur voulait que je me donnasse à lui par ce vœu, et je finis mon action de grâces avec la certitude que la lumière se ferait aussi incessamment sur les points secondaires. »

Le soir. — « Au commencement de la méditation, l'idée de mon vœu me revint à l'esprit. Je l'examinai en tout sens devant Notre-Seigneur ; il me donna des lumières inattendues, accompagnées d'une paix, d'un contentement, d'un bonheur qui me jetaient dans l'étonnement.

« Voici, en résumé, ce que je vis :

« D'abord, qu'il fallait que je fisse ce vœu ; que Notre-Seigneur m'aiderait ; que ce vœu ne serait aucune cause de trouble pour ma conscience, et qu'au contraire il me donnerait enfin la paix et la joie qu'on ne trouve que quand on est tout entier au bon Dieu ; et que, comme c'est une tendance qui date de plusieurs années et dont la seule pensée m'anime au bien, je ne devais pas douter qu'elle ne vînt de Dieu.

« Ensuite, qu'il n'y aurait pas même lieu de le limiter pour le temps, comme pour le prendre à l'essai ; mais qu'il fallait d'un seul coup et avec confiance jeter à Notre-Seigneur toute ma vie ; que je pourrais cependant le laisser toujours à la discrétion de mon confesseur ou de mon Supérieur, prêt à écouter leur voix dès qu'ils croiraient devoir en Notre-Seigneur suspendre ce vœu ou le briser entièrement.

« Dans la manière de l'envisager ou de le formuler, je me suis dit qu'il valait mieux remplacer le mot *le plus*

*parfait* par celui-ci : *ce qui plaira davantage au bon Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* D'abord cette expression « le plus parfait » me semble trop abstraite, un peu dure, froide, sèche, propre à resserrer le cœur, et aussi trop bien sonnante pour l'amour-propre ; l'autre, au contraire, me met tout de suite en présence du bon Dieu et de Notre-Seigneur. Elle m'invite à agir envers le bon Dieu comme un enfant bien né envers un père qu'il aime et dont il est aimé ; elle me présente Notre-Seigneur, mon adorable modèle, mon chef et mon soutien tout-puissant, toujours devant moi et à mes côtés : j'ai si grand besoin de ne le jamais perdre de vue, surtout pour marcher droit et ferme dans le troisième degré d'humilité ! Enfin cette formule me paraît porter avec elle les motifs principaux de ce vœu, les plus capables d'agir sur ma volonté, et de l'emporter avec autant de suavité que de force vers tout ce qui est bien, et le bien le plus parfait : l'amour de Dieu et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est le *Quæ placita sunt ei facio semper* de Notre-Seigneur ; comme encore son *Ita, Pater;* et son *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

« Je viens de trouver le vrai mot dans l'*Imitation* (III, 15) : *Da mihi hoc semper desiderare et velle quod tibi magis acceptum est et carius placet !*

« ... Il me semble : 1° que pour bien observer ce vœu, je n'ai qu'à continuer ce que je fais depuis assez longtemps en le perfectionnant et en l'étendant à toutes les rencontres, ce que j'omettais parfois ; avec le stimulant de cette obligation, et surtout avec la grâce plus abondante sur laquelle je compte, je pourrai être fidèle ; 2° que maintenant Dieu va être véritablement mon Père, et moi son enfant ; que je commence véritablement à être le disciple, le compagnon de Jésus. Cela me remplit de joie.

« Pour assurer la parfaite observation de ce vœu, voici les choses que, pour le moment, je crois nécessaires ou utiles :

« 1° Je le déposerai dans le Cœur adorable de mon divin Sauveur, afin qu'il daigne le faire agréer à son Père, puis l'agréer lui-même et le prendre sous sa divine garde.

« 2° Je prierai la très sainte Vierge, saint Joseph, mon saint Ange gardien, de m'aider, à cet effet, de leur intercession auprès de Dieu.

« 3° Tous les jours, à la sainte messe ou pendant l'action de grâces, je le renouvellerai pieusement avec mes autres vœux de religion.

« 4° Tous les dimanches, je ferai ma méditation sur ce vœu.

« 5° A la récollection du mois, ce vœu fera un des points principaux de ma revue, et, dans mon compte de conscience à mon confesseur, j'en ferai une mention spéciale, ainsi que dans ceux que je rendrai au R. P. Supérieur et au R. P. Provincial.

« 6° Je ferai toute ma vie, mais surtout cette année et les premières qui suivront, une étude spéciale, approfondie, amoureuse toujours et pratique de nos règles d'abord, ensuite de tout l'Institut, afin de savoir parfaitement et pour toujours toutes mes obligations et le véritable esprit dans lequel il faut les remplir. Pour cela, je me servirai encore des conseils et des exemples des religieux les plus parfaits.

« 7° Je me confesserai de tous mes manquements, soit pleinement, soit demi-pleinement délibérés, et je m'en punirai par une double pénitence, soit privée, soit publique, accusant la faute au réfectoire, si elle peut l'être.

« Il faut que je me garde des moindres imperfections. »

DIX-NEUVIÈME JOUR, Dimanche. — « Après toutes mes

réflexions, mes prières et mes larmes, je demeure toujours dans la persuasion que le bon Dieu attend ce vœu de moi, que le Seigneur le bénira et m'en adoucira beaucoup la pratique, que je n'ai rien à craindre et tout à espérer, et que par conséquent je puis, sans témérité et sans imprudence, aller en avant, que même je le dois.

« Par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je suis prêt à le faire, si Votre Révérence, qui est ma dernière ressource, le juge à propos pour la gloire de Dieu.

« Je le ferais, dès aujourd'hui, pour huit jours, non point par défiance, mais afin que l'expérience m'apprenne ce qu'il y aurait à élucider ou à préciser davantage. A Noël, je le ferai pour toute la vie. »

MÊME JOUR. — « Je reviens de la chapelle le cœur rempli d'une joie et d'une consolation intimes, tranquilles, mais aussi des plus douces que j'aie jamais goûtées. C'est le bonheur de ma première communion, du jour de mes vœux et de ma première messe. Que le bon Dieu est bon de se montrer si sensible à la misérable offrande de sa pauvre créature !

« Après m'être donc prosterné aux pieds de Notre-Seigneur, et après avoir réveillé ma foi en la présence réelle de son humanité sainte et de sa divinité dans le saint tabernacle, je lui ai offert, avec l'agrément du R. P. Instructeur, mon vœu pour huit jours, à peu près dans les termes suivants :

« Mon divin, mon bon et aimable Sauveur, vous êtes là véritablement présent avec ce corps, cette âme, cette divinité qui apparurent d'une manière à la fois si douce et si majestueuse sur le Thabor, au milieu de vos disciples et sur le Calvaire, et qui maintenant rayonnent d'une si grande gloire dans le ciel. Et moi, pauvre et indigne pécheur, je suis à vos pieds, et vous m'y souffrez avec bonté, et vous m'encouragez à vous faire l'offrande

de mon pauvre cœur. Recevez-le donc pour le présenter tout entier à votre divin Père. Agréez, et faites-lui agréer *le vœu* que je fais en ce moment entre vos mains à sa divine Majesté, pour durer jusqu'au jour de Noël, à neuf heures du matin (à moins que je ne l'aie déjà renouvelé alors pendant les messes de ce jour), *de faire toujours et en tout ce qui lui plaira davantage, à l'exemple de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé.*

« Ce que je promets là de faire n'est que justice, je le sais; et, si je n'avais pas été si ingrat, j'aurais dû le faire depuis le premier usage de ma raison. Mais enfin je veux rendre à mon Créateur la gloire qui lui est due, à mon Père l'amour filial qu'il attend de son enfant adoptif, et à vous, mon divin Jésus, le retour que votre amour pour moi demande depuis si longtemps. Et c'est encore vous qui m'aiderez à acquitter ma promesse. Votre amour seul m'a poussé à cet acte qui serait téméraire, surtout de ma part, si je ne comptais entièrement sur votre grâce. Que votre grâce donc me soutienne et remporte encore ce triomphe sur les misères de ma nature.

« Dimanche prochain, j'espère pouvoir renouveler ce même vœu au pied de votre crèche, mais ce sera pour la vie. Ah ! si ces pauvres étrennes pouvaient vous plaire, quel bonheur pour moi !... »

VINGT-DEUXIÈME JOUR. — « Voici le quatrième jour de mon vœu. Par la grâce de Notre-Seigneur, je ne vois rien en quoi j'y aie manqué tant soit peu volontairement. J'y vais bien simplement, en tâchant de profiter des occasions qui se présentent pour faire, comme je l'ai promis, ce qui me paraît le plus agréable au bon Dieu et à Notre-Seigneur. Le matin, pendant l'action de grâces de ma messe, je renouvelle ce vœu avec les autres, en me proposant de bien l'observer, et en jetant un coup d'œil sur la journée, afin de voir s'il n'y aurait pas quelque circon-

stance particulière où j'aurais à le mettre en pratique. Aux deux examens, je regarde en ce quoi j'y ai pu ou manquer ou être fidèle...

« La parole de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie au sujet de son vœu m'a plu beaucoup, et j'en espère beaucoup de facilité pour l'accomplissement du mien : « L'unité de mon amour te servira dans la multiplicité des actions, » *Contra effusionem ad exteriora.* (S. Bernard.) — *Ubicumque fueris tuus esto; noli te tradere, sed accommodare...* »

Vingt-cinquième jour. — « Hier et ce matin, je me suis occupé de mon vœu. Une faute de dissipation commise hier m'a donné de vagues frayeurs pour ma fidélité à venir. En rentrant dans ma chambre, vers deux heures et quart, je m'approchai de la fenêtre pour la fermer, et, en la fermant, la pensée me vint d'écouter un instant pour m'assurer si la bataille continuait. Tout en voyant vaguement que ce n'était pas bien et qu'il valait mieux faire le sacrifice de cette petite curiosité, comme je l'avais fait pendant et depuis la récréation, je me raisonnai en sens contraire, me disant : Si je sais que le danger continue, je prierai avec plus de ferveur. Ce disant, je m'arrêtai deux secondes, je crois, jusqu'au premier coup de canon; puis je pris mon bréviaire, sans y penser davantage. Plus tard, la pensée me vint que j'avais été lâche, qu'il aurait été mieux de ne pas céder; que j'avais manqué à mon vœu de faire toujours et en tout ce qui est le plus agréable à Dieu; que c'était une faute vénielle, légère, tant qu'on voudra, mais une faute; puis que de pareilles circonstances se présentant souvent, surtout dans la vie active, je tomberais continuellement; qu'en conséquence il vaudrait mieux ne pas faire mon vœu et me contenter d'une simple résolution dans le même sens, ou au moins de restreindre le vœu aux choses de quelque conséquence;

en tout cas qu'il fallait attendre, et que c'était une témérité à moi de viser à une perfection si haute, etc.

« Mais je compris bientôt que c'était là une tentation du diable qui voulait me décourager. Je n'ai pas cru devoir lâcher prise si facilement. J'ai réfléchi, j'ai prié de nouveau avec ferveur. Enfin j'ai reconnu que les prétendues difficultés alléguées n'en étant pas, en réalité, la seule chose que j'eusse à faire c'était de m'humilier de ma faute, d'en demander pardon à Notre-Seigneur, et de me relever avec un courage nouveau et une ferveur redoublée.

« Cependant, par respect pour la Majesté divine, à laquelle surtout il ne faut promettre que pour tenir, dans le but aussi d'opposer une barrière infranchissable aux craintes vaines et aux scrupules que le démon chercherait à m'inspirer, et de raviver sans cesse ma ferveur première, je crois qu'il est mieux, d'ici à quelques mois, de le faire jour par jour, d'une messe à l'autre. Plus tard je verrai mieux ce qui me convient davantage. Ainsi l'affaire est faite, par la grâce de Dieu. »

Résolutions de ma grande retraite, 1870.

« Pour votre amour, ô Jésus, et appuyé sur votre grâce :

« Je ferai tous les matins, à la sainte messe, pour durer jusqu'à la messe du lendemain (en attendant que je mérite de le faire pour toute la vie), le vœu de faire toujours et en toute chose ce qui me paraîtra plaire davantage à la divine Majesté, selon votre propre exemple, disant avec vous : *Quæ placita sunt ei facio semper ; — Ita, Pater ; — Ecce venio.*

« C'est là ma résolution capitale ; elle renferme le vœu de mes règles.

« Je tâcherai de l'exécuter avec toute l'énergie de mon âme, dans le sens surtout du dévouement et de l'abnégation, conforme au troisième degré d'humilité ; et cela dès

maintenant, afin que l'habitude de ces deux vertus fondamentales s'enracinent tellement dans mon cœur, que le choc des tentations qui m'attendent, loin de l'arracher ou de l'ébranler, ne fasse que la raffermir. »

*A la suite de ces résolutions de* 1870, *on lit les simples lignes ajoutées successivement à la marge :*

« Le 19 mars 1871, fait pour un an.
« Le 19 mars 1872, renouvelé pour un an.
« Le 19 mars 1873, renouvelé pour un an.
« Item jusqu'en 1881, puis années suivantes... »

FIN